PETIT COURS
DE
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

CHOIX DE MORCEAUX EN PROSE ET EN VERS

EXTRAITS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ACCOMPAGNÉS

D'EXERCICES SUR LES SYNONYMES, LES HOMONYMES
LES PARONYMES, LES MULTISENSES, LES GALLICISMES, LES ÉTYMOLOGIES
LA PONCTUATION ET LES LICENCES POÉTIQUES

**enrichis de plus de 2,000 notes historiques, géographiques
littéraires et grammaticales**

PAR CHARLES-ANDRÉ

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

BRUXELLES
ÉTABLISSEMENTS ÉMILE BRUYLANT
Société anonyme d'éditions juridiques et scientifiques
67, RUE DE LA RÉGENCE, 67

PETIT COURS
DE LITTÉRATURE
FRANÇAISE

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

Bruxelles. — Impr. des Établiss. Émile Bruylant, rue de la Régence, 67.

PETIT COURS

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

CHOIX DE MORCEAUX EN PROSE ET EN VERS

EXTRAITS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ACCOMPAGNÉS

D'EXERCICES SUR LES SYNONYMES, LES HOMONYMES
LES PARONYMES, LES MULTISENSES, LES GALLICISMES, LES ÉTYMOLOGIES
LA PONCTUATION ET LES LICENCES POÉTIQUES

**enrichis de plus de 2,000 notes historiques, géographiques
littéraires et grammaticales**

PAR CHARLES-ANDRÉ

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

BRUXELLES

ÉTABLISSEMENTS ÉMILE BRUYLANT

Société anonyme d'éditions juridiques et scientifiques

67, RUE DE LA RÉGENCE, 67

PRÉFACE.

On a déjà publié un grand nombre de recueils de morceaux choisis en prose et en vers, destinés à servir soit aux enfants comme exercices de mémoire ou de lecture ou comme modèles d'analyse grammaticale ou logique, soit aux étrangers qui veulent s'initier à la connaissance de la langue française et qui doivent en commencer l'étude par les premiers éléments, comme sujets de version dans leur propre idiome. La plupart de ces chrestomathies laissent malheureusement beaucoup à désirer: les unes, telles que celle de MM. Noël et de la Place, sont infiniment trop étendues; les autres, telles qu'*Une Lecture par jour* de M. Boniface, ne présentent pas un choix assez rigoureux pour qu'il soit permis d'en faire usage dans les écoles primaires du premier degré, dans les pensionnats de jeunes personnes et dans les classes inférieures des collèges, ou de les recommander aux étrangers qui veulent entreprendre l'étude si difficile de la langue française. Aussi avons-nous entendu exprimer souvent le regret qu'il n'existât point d'ouvrages de ce genre à l'usage des élèves assez avancés déjà pour lire ou traduire avec fruit quelques fragments choisis de nos grands écrivains.

Cette lacune, nous avons essayé de la remplir. Le choix que nous offrons ici au public a été puisé dans ce que la littérature française, prose et poésie, a fourni de plus irréprochable sous le rapport de la pensée et de l'expression. Tous ces morceaux sont classés dans notre volume suivant les différents genres de composition dont ils offrent des modèles: NARRATIONS, TABLEAUX, DESCRIPTIONS, DÉFINITIONS, FABLES, ALLÉGORIES, MORALE RELIGIEUSE et PHILOSOPHIE PRATIQUE, LETTRES, DISCOURS, DIALOGUES, CARACTÈRES et PORTRAITS, etc. Mais au lieu de les réunir pêle-mêle dans chacune de ces classifications, nous les y avons rangés selon l'ordre chronologique des auteurs, dont nous avons eu soin d'indiquer chaque fois la date de la naissance à côté de la signature. Cet ordre et ces indications sont des jalons propres à guider plus tard les élèves lorsqu'ils auront à étudier le développement de l'histoire littéraire, dont nous offrons (page v) en quelque sorte un résumé dans le tableau des principaux écri-

vains français qui ont brillé depuis le XVI[e] siècle et auxquels nous avons emprunté les éléments de notre livre.

Nous nous sommes appliqué aussi à rechercher les textes les plus purs. Comme la plupart des chrestomathies ont été faites les unes d'après les autres, les dernières venues se trouvent avoir reproduit toutes les erreurs qui se sont glissées successivement dans les recueils antérieurs. Pour éviter à notre livre un semblable défaut, nous avons eu recours aux meilleures éditions de chaque auteur, et, grâce à cette précaution, nous avons pu rectifier une quantité considérable d'altérations consacrées dans les ouvrages du genre du nôtre, même dans ceux qui jouissent du meilleur crédit.

Notre choix, — qu'on nous permette d'insister sur ce point, — notre choix a été fait de manière à justifier à chaque page le titre que porte notre livre. Il n'est aucun de ces extraits qui ne soit, tant sous le rapport de la forme que sous le rapport du fond, à la portée des intelligences auxquelles ils s'adressent. Pourtant nous avons cru devoir distinguer, dans la Table de notre volume, par un astérisque, les morceaux qui nous paraissent convenir plus particulièrement à la première période de l'enfance, c'est-à-dire ceux qui peuvent d'abord être lus ou appris par cœur, ou bien être traduits les premiers dans une langue étrangère. Ces indications, simplement destinées à servir de guide aux professeurs et aux mères de famille, n'ont point pour objet d'imposer un choix dans lequel il faut avoir moins égard à l'âge de l'élève qu'au degré d'instruction qu'il a atteint, aux études qu'il a faites et à la culture intellectuelle qu'il a reçue.

Le nombre des morceaux dont se compose notre volume est beaucoup plus considérable que ne l'est celui du recueil, d'ailleurs si recommandable, de M. Vinet. Il en résulte un avantage précieux, la variété ; car c'est par la variété seule qu'on peut réveiller et soutenir l'attention des élèves. En outre, chacun de ces extraits, étant moins étendu, pourra plus facilement être appris par cœur ou servir de matière de version aux étrangers qui veulent s'exercer à traduire du français dans leur propre langue.

Chaque fois que nous avons rencontré un mot peu usité ou dont la prononciation s'éloigne des règles générales, un passage qui présentait quelque difficulté grammaticale ou un sens plus ou moins difficile, une incorrection ou une beauté qui demandait à être signalée, un nom historique ou géographique qu'il fallait faire connaître, une allusion qu'il était bien de faire saisir, — nous avons indiqué la signification ou la prononciation de ce mot, résolu cette difficulté, fait ressortir cette beauté ou

cette incorrection, expliqué ce nom ou cette allusion, dans des notes que nous avons cherché à rendre, autant que possible, simples, claires et précises. De fréquents renvois d'une note à l'autre permettent de rapprocher les différentes applications d'une même règle.

Dans un livre destiné à de jeunes élèves ou à des personnes peu familiarisées avec la langue française, un travail de ce genre ne saurait être sans utilité. D'un côté, il rendra plus facile et plus sûre la traduction de nos auteurs dans une langue étrangère. D'un autre côté, comme c'est une condition essentielle pour lire bien, c'est-à-dire avec fruit, que de saisir parfaitement le sens des mots et des idées qu'ils représentent, il faut que l'élève comprenne à fond ce qu'il lit ou qu'on lui explique ce qu'il ne comprend pas.

En tête de quelques morceaux, nous avons mis de courtes notices philologiques ou grammaticales, consacrées

Aux *règles de la ponctuation*,
Aux *synonymes*,
Aux *homonymes*,
Aux *paronymes*,
Aux *multisenses*,
A l'*étymologie des mots*,
Aux *gallicismes*,
Aux *licences poétiques*.

Toutefois nous n'avons pu montrer en détail les applications des règles de la ponctuation, ni indiquer la signification diverse des synonymes, ni signaler tous les homonymes et les paronymes, ni expliquer tous les multisenses, ni faire ressortir tous les gallicismes, ni marquer l'étymologie de tous les mots, ni fixer l'attention des élèves sur toutes les licences poétiques que renferment les différents morceaux contenus dans notre recueil. Nous nous serions étendu beaucoup au delà des limites d'un livre de la nature de celui-ci. Il suffit, pensons-nous, d'avoir montré la voie à suivre. Le professeur appliquera lui-même à chaque morceau les divers exercices dont nous venons de parler. Il aura soin surtout de faire saisir à ses élèves la valeur relative des synonymes, les significations diverses que les multisenses peuvent revêtir, ainsi que la forme et le sens des gallicismes, à mesure qu'il s'en présentera des exemples dans le texte. C'est à lui, grammaire vivante, d'expliquer à ses élèves pourquoi les grands écrivains se sont exprimés de telle manière, pourquoi ils ont employé telle forme, pourquoi ils se sont servis de tel tour de phrase ou de tel mot. C'est à lui, enfin, de compléter notre tâche, de commenter, d'éclaircir, de développer ce que nous n'avons pu qu'indiquer dans notre travail.

Cette méthode bien appliquée, notre livre pourra servir de base à un cours complet et pratique de grammaire et de langue française, depuis les premiers éléments jusqu'aux plus grandes difficultés de la syntaxe. Ainsi, par exemple, que dans un morceau on fasse remarquer tous les noms ou *substantifs*, en expliquant la division des substantifs en noms communs et en noms propres, en simples et en composés, ainsi que les formes diverses du pluriel. Que dans d'autres extraits on passe à l'*article*, à l'*adjectif* et au *pronom*, dont on fera connaître les différentes espèces, l'accord, l'emploi, et la forme selon le genre et le nombre. Que l'on s'occupe ensuite du *verbe;* qu'on en fasse remarquer dans quelques leçons les différentes espèces; dans quelques autres, les variations qu'ils subissent quant aux nombres, aux personnes, aux temps et aux modes, puis l'accord du verbe avec son sujet, la place du sujet et celle du régime direct et du régime indirect; dans quelques morceaux suivants, l'emploi des modes et des temps, la correspondance des temps entre eux, et l'emploi des participes. En suivant toujours le même procédé, on passera en revue les autres parties du discours.

Le matériel du discours étant ainsi connu, on s'occupera du rôle que chacune des dix espèces de mots remplit dans le langage écrit et oral. Pas une difficulté grammaticale, pas une règle de la syntaxe, dont le professeur ne trouve un exemple à signaler dans les pièces de notre recueil et qui ne soit résolue par l'autorité d'un des maîtres de la littérature française. En joignant à ces divers exercices ceux que nous avons indiqués ci-dessus, on aura le cours de langue française le plus complet possible, et en même temps le plus agréable, parce qu'il sera entièrement pratique et complètement dégagé de la rebutante aridité des grammaires formulées *ex professo*.

L'art d'enseigner consiste à faire apprendre vite, bien et sans fatiguer l'esprit.

ABRÉVIATIONS.

A. M.	signifie	Aimé Martin.
B.	—	Boniface.
BN.	—	Baron.
E. L.	—	E. Lefranc.
F. ou L. F.	—	L. Feugère.
GZ.	—	Geruzez.
V.	—	Vinet.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS

DU XVIIe, DU XVIIIe ET DU XIXe SIÈCLE.

PROSATEURS

1613 — 1680. LA ROCHEFOUCAULD. Histoire, Philosophie, p. 109.
1623 – 1662. PASCAL (Blaise). Philosophie, p. 102, 104, 134.
1627 — 1704. BOSSUET. Histoire, Éloquence, p. 95, 105, 106, 160.
1627 — 1696. SÉVIGNÉ (Madame de). Lettres, p. 1, 135, 136.
1632 — 1704. BOURDALOUE. Éloquence, p. 80, 109.
1632 — 1710. FLÉCHIER. Éloquence, p. 79.
1634 — 1703. MASCARON. Éloquence, p. 29.
1635 — 1719. MAINTENON (Madame DE). Lettres, p. 137.
1639 — 1699. RACINE (Jean). Éloquence, Lettres, p. 138.
1640 — 1723. BRUEYS. Comédies, p. 153.
1644 – 1696. LA BRUYÈRE. Philosophie, p. 96, 111, 177, 185, 186, 187.
1651 — 1715. FÉNELON. Philosophie, p. 51, 81, 89, 91, 92, 112, 119, 156
1655 — 1735. VERTOT. Histoire, p. 163.
1657 — 1757. FONTENELLE. Philosophie, Éloquence et Rhétorique, p. 120, 121.
1661 — 1741. ROLLIN. Histoire, p. 142
1663 — 1742. MASSILLON. Éloquence, p. 82, 84, 122.
1668 — 1751. AGUESSEAU (D'). Éloquence et Rhétorique, p. 85, 143.
1689 — 1755. MONTESQUIEU. Histoire, Philosophie, Lettres, p. 4, 8, 123, 164.
1694 — 1778. VOLTAIRE. Histoire, Romans, Contes, Lettres, etc., etc., p. 166.
1701 — 1767. BRIDAINE. Éloquence, p. 148.

POÈTES.

1555 — 1628. **Malherbe.** Poésie lyrique, p. 315.
1589 — 1670. Racan. Poésie bucolique, p. 299.
1606 — 1684. Corneille (Pierre). Tragédies, Comédies, p. 198, 349.
1621 — 1695. La Fontaine. Apologues, p. 273, 279, 289, 302, 332.
1622 — 1673. Molière. Comédies en vers et en prose, p. 350.
1634 — 1694. Deshoulières (Madame). Idylles, p. 290.
1636 — 1711. Boileau. Poèmes, Épîtres, Satires, p. 199, 203, 230, 274, 291, 303.
1639 — 1699. Racine (Jean). Tragédies, Comédies, p. 204, 206, 316, 317, 319, 334, 335, 336, 338, 355.
1670 — 1741. Rousseau (J.-B.). Poésie lyrique, Épigrammes, Épîtres, p. 275, 292, 320.
1689 — 1773. Piron. Comédies, p. 341.
1692 — 1763. Racine (Louis). Poèmes, p. 255, 305.
1694 — 1778. Voltaire. Poèmes, Tragédies, Comédies, etc., p. 275, 276, 293, 306, 307.
1717 — 1803. Saint Lambert. Poèmes, p. 256, 257.
1719 — 1797. Sedaine. Comédies, p. 308.
1725 — 1760. Guimard de Latouche. Tragédies, p. 342.
1729 — 1807. Le Brun (Écouchard). Poésie lyrique, Épigrammes, p. 294.
1732 — 1785. Thomas. Poèmes, p. 258, 363, 364, 365.
1732 1776. Colardeau. Élégies, p. 259.
1733 — 1767. Malfilatre. Poèmes, Poésie lyrique, p. 207
1733 — 1816. Ducis. Tragédies, p. 309, 370.
1733 — 1793. Lemierre. Tragédies, Poèmes, p. 231.
1734 — 1780. Dorat. Apologues, Satires, p. 295.
1735 — 1791. Rulhière. Histoire, Discours en vers, p. 296, 379.
1738 — 1813. Delille. Poèmes, p. 209, 232, 260, 262, 263, 265, 311, 371, 372, 380.
1744 — 1793. Léonard. Idylles, p. 358.
1745 — 1794. Roucher. Poèmes, p. 266.
1749 — 1791. Berquin. Idylles, Contes et Romances, p. 233.
1750 — 1828. Neufchateau (Fr. de). Apologues, p. 194.
1751 — 1780. Gilbert. Élégies, Satires, p. 322.
1755 — 1794. Florian. Apologues, p. 282, 283, 296.
1755 — 1806. Harleville (Collin d'). Comédies, p. 381, 382
1758 — 1832 Le Bailly. Apologues, p. 285.
1759 — 1833. Andrieux. Comédies, Contes en vers, p. 212.
1762 — 1821. Fontanes. Poèmes, p. 234, 366, 368.
1762 — 1794. Chénier (André). Élégies, p. 323.
1764 — 1814. Legouvé. Poèmes, Tragédies, p. 312, 343.
1764 — 1811. Chénier (Marie-Joseph). Tragédies, p. 361.

COURS

DE LITTÉRATURE

FRANÇAISE.

NARRATIONS.

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
BOILEAU.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.
VOLTAIRE.

MORT DE TURENNE [1].

Il monta à cheval le samedi [2] à deux heures, après avoir mangé, et, comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison : je ne veux point du tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où [3] il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens : il ouvre deux fois de grands yeux et la

bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où [4] M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe : tous les tambours en étaient couverts : ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier [5] était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation ; et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres [6] ils se sont surpassés : ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville : en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense qui monta à *cinq mille francs*, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arriva à Saint-Denis [7] ce soir : tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame [8], qui sera solennel..

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans ce

pays-ci : ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld, avec madame de Lavardin, madame de la Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier [9] y vint; la conversation dura deux heures sur les diverses qualités de ce véritable héros; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas [10] tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état [11]; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation; aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne.

Madame DE SÉVIGNÉ (1628—1696). *Lettres.*

[1] Turenne, maréchal de France, né à Sedan en 1611, mort à Salzbach en 1675. — [2] 27 juillet 1675 — [3] Pour *vers l'endroit où*. — [4] Au lieu de *où* on mettrait aujourd'hui *que*. — [5] Le chevalier de Grignan, qui devint maréchal de camp en 1688. — [6] Langres, ville de France dans le département de la Haute-Marne. — [7] Saint-Denis. Cette petite ville, voisine de Paris, est célèbre par son ancienne abbaye et par une église qui renferme les tombeaux des rois de France. — [8] Cathédrale de Paris. — [9] M. le premier écuyer, c'est-à-dire M. de Béringhen. — [10] On dirait mieux *il n'est tombé*. Règle : on supprime *pas* et *point* lorsque la négation est suffisamment déclarée par des termes qui excluent toute restriction et qui emportent avec eux-mêmes la négative, tels que *rien, jamais, personne, aucun, nul,* etc. — [11] Dans sa lettre à M. de Grignan, du 12 août 1675, madame de Sévigné donne de touchants détails sur la piété de Turenne qui, né dans une famille protestante, avait été ramené au catholicisme (en 1668) par Bossuet.

LYSIMAQUE [1].

Lorsque Alexandre [2] eut détruit l'empire des Persans [3], il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père [4] : leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui [5] virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas [6].

Un philosophe, nommé Callisthène [7], avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : « D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations : l'une, esclave avant que vous l'eussiez [8] soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur; et ce nom vous l'avez élevé si haut que, sans vous faire tort, il ne vous est plus permis de l'avilir [9]. »

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus [10]; il était terrible dans sa colère; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène, et de tout temps [11], lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir [12]. « Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été [13] le seul homme de l'armée. »

« Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation

qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient [14] mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément capables, et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont [15] voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris [16]. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible; vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous [17] voir faire une action de courage; mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres. »

« Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords, il commencerait à croire que vous êtes coupable. Ah! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtiments me feront abandonner un ami. »

Un jour Callisthène me dit : « Les dieux immortels m'ont consolé, et depuis ce temps je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui; vous aviez un sceptre à la main et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : « Il te rendra « plus heureux. » L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire : « Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais « qu'il règne avec justice. » Lysimaque, vous régnerez : croyez un homme qui doit être agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu [18]. »

Cependant Alexandre ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, que j'osais le plaindre, il [19] entra dans une nouvelle fureur : « Va, dit-il,

combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. » On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour [20] qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène : « Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous. »

Prexape, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse : « Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie ; car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux. »

Cette lettre m'encouragea, et faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense qui venait [21] être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras ; il voulut le dévorer ; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et la jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution ; et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler, et, me tendant la main : « Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre. »

Je reçus les grâces [22] du roi ; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance ; son frère Arrhidée n'en était jamais sorti [23] ; Olympias [24] n'avait que la hardiesse

des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage; Roxane, Eurydice, Statire[25], étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir, et personne ne savait[26] régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire; et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues[27].

Le sort me fit roi d'Asie; et à présent[28] que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi[29].

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime : les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants : les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

MONTESQUIEU (1689—1755).

[1] Lysimaque n'est point un personnage imaginaire. C'est un de ces chefs, *soldats sous Alexandre et rois après sa mort,* qui se partagèrent les vastes États conquis par leur maître. Il se fit proclamer roi de Thrace l'an 306 av. J.-C. Mais les discours et les actions qui lui sont attribués dans ce morceau sont de l'invention de Montesquieu. Le philosophe Callisthène suivit Alexandre dans ses conquêtes; quand ce prince s'avisa de se faire adorer, Callisthène refusa de le reconnaître pour dieu. Il fut enfermé dans une cage de fer et mourut dans les tourments. — [2] Alexandre, surnommé le Grand, roi de Macédoine, né en 356, mort en 323 av. J.-C. Célèbre par les conquêtes qu'il fit en Asie. [3] En 330 av. J.-C. — [4] Roi de Macédoine. — [5] Gallicisme, pour *ils le virent*. — [6] Ou plutôt : *et l'on*. — [7] Philosophe grec, né en Thrace vers 365 av. J.-C. — [8] *Avant que* veut le subjonctif. — [9] Nous ne pouvons l'avilir sans vous faire tort à vous-même. V. — [10] C'est-à-dire qu'il se livrait avec la même impétuosité à ses mauvais et à ses bons mouvements. V. — [11] Pour *en tout temps*. — [12] *Voir* pour *visiter*, gallicisme. On dit aussi *trouver*. — [13] *Parce que vous avez été...* — [14] Et non *ne m'auraient*. — [15] *Plus que* donne au verbe qui suit la négative *ne*. — [16] On ne voit pas pourquoi Dieu aurait enrichi les hommes de facultés morales, s'ils n'étaient pas mis dans le cas d'en faire usage; et il y a telle de ces facultés qui ne trouverait jamais l'occasion de se développer si nous étions toujours heureux. V. — [17] *Vous* est ici en régime indirect : *à vous*. [18] Dieu nous accorde déjà une grâce lorsqu'il nous appelle à souffrir pour la vertu. V. [19] *Il* est de trop. — [20] On sous-entend une préposition : *à, dans*. — [21] Non *qui venait d'être*.

ce qui signifierait le contraire. — [22] Synon., *faveurs*. — [23] Il était imbécile.

« L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
« Traine dans le sérail une éternelle enfance. » RACINE.

[24] Mère d'Alexandre. — [25] Roxane et Statire, femmes d'Alexandre. Eurydice était l'épouse d'Arrhidée. — [26] Et non *pouvait*, qui serait un germanisme. *Pouvoir* signifie avoir l'autorité, la faculté, le crédit, le moyen, la force de faire; *savoir*, signifie avoir l'adresse, l'habileté, les connaissances nécessaires. — [27] Montesquieu est digne ici d'être comparé à Bossuet, lorsque, dans l'un des plus beaux passages du *Discours sur l'histoire universelle*, il raconte la mort d'Alexandre et les événements qui la suivirent. F. — [28] *Que* pour *lorsque*. On dit de même *une fois que, un jour que, maintenant que*. — [29] Il intervient, il intercède auprès de moi en faveur de mon peuple.

L'ALCHIMISTE [1].

Hier matin [2], comme [3] j'étais au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avais lié quelque société et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement était beaucoup plus que modeste; sa perruque de travers n'avait pas même été peignée; il n'avait pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir, et il avait renoncé pour ce jour-là aux sages précautions avec lesquelles il avait coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

« Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui [4], j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous. Il faut premièrement que nous allions [5] rue Saint-Honoré, parler à un notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus; et j'espère passer le contrat aujourd'hui. »

Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallait, mon homme me fit précipitamment descendre. « Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage. » En effet, nous achetâmes non seulement un carrosse, mais encore pour

cent mille francs de marchandises, en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, et ne compta jamais; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvais sur tout ceci; et quand j'examinais cet homme, je trouvais en lui une complication singulière de richesses et de pauvreté, de manière que je ne savais que [6] croire. Mais enfin je rompis le silence; et, le tirant à part, je lui dis : « Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela? » — « Moi, dit-il : venez dans ma chambre; je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grands monarques [7]; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. » Je le suis : nous grimpons à son cinquième étage; et, par une échelle, nous nous guindons à un sixième, qui était un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avait que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. « Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre; j'ai vu que le grand jour était venu qui devait me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation [8] des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoique un peu imparfaits par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel [9] trouva, mais que Raimond Lulle [10] et un million d'autres cherchèrent toujours, est venu jusqu'à moi; et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel [11] que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire! »

Je sortis, et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son hôpital.

LE MÊME.

[1] Celui qui s'occupe de l'art chimérique de faire de l'or. — [2] Non *hier au matin*. Mais on dit indifféremment *hier au soir* ou *hier soir*. — [3] *Comme* pour

au moment où. — [4] Pour *toute la journée.* — [5] Règle : On met le verbe de la proposition subordonnée au subjonctif après les verbes impersonnels ou après ceux qui sont employés impersonnellement. — [6] Pour *quelle chose.* — [7] Voy. p. 19, note 7. — [8] Changement d'une chose en une autre. — [9] Fameux alchimiste français du XIVe siècle. — [10] Alchimiste, né à Palma (île de Majorque) en 1234, mort en 1315. — [11] Forme elliptique, pour *je désire que le ciel fasse.*

L'AMITIÉ, OU DAMON ET PHINTIAS.

Dans une des îles de la mer Égée [1], au milieu de quelques peupliers antiques, on avait autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il fumait jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse; mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crésus [2] : « Porte ailleurs tes offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune. » Elle répondit à un Athénien qui faisait des vœux pour Solon [3] dont il se disait l'ami : « En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire et faire oublier tes vices. » Elle dit à deux femmes de Samos [4] qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel : « Le goût des plaisirs vous unit en apparence, mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine. »

Enfin deux Syracusains [5], Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore [6], vinrent se prosterner devant la déesse. « Je reçois votre hommage, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un asile trop longtemps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autres que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse [7], à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des âmes que j'ai revêtues [8] de ma puissance. »

A leur retour, Denys [9] sur une simple dénonciation condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis [10] d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine; il promit de se présenter au

jour marqué, et partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur: le jour destiné à son trépas arrive, le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir, trop heureux s'il ne revenait pas! Déjà le moment fatal approchait, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice, il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami; et, au milieu des embrassements et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes, le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Jean-Jacques Barthélemy (1716—1795). *Voyage d'Anacharsis.*

[1] Nom ancien d'une partie de la mer de l'Archipel. — [2] Crésus, roi de Lydie, célèbre par ses richesses fabuleuses, naquit vers l'an 591 et fut détrôné par Cyrus, roi des Perses, en 545 av. J.-C. *Favori de Crésus* signifie *un homme qui possède de grandes richesses.* — [3] Solon, célèbre législateur d'Athènes, et l'un des sept sages de la Grèce (638 - 558 av. J.-C.). — [4] Ile de l'Archipel grec. — [5] Habitants de Syracuse, ville située dans l'île de Sicile. — [6] Célèbre philosophe grec (580 — 500 av. J.-C.) — [7] C'est-à-dire Denys, tyran de Syracuse. — [8] Employé figurément pour *investies, chargées.* — [9] Denys le Jeune, deuxième du nom, naquit l'an 368 av. J.-C. Précipité du trône, il se retira à Corinthe en Grèce, où il fut forcé, pour vivre, d'ouvrir une école de grammaire, et où il mourut dans un âge très avancé. — [10] Règle : le verbe de la proposition subordonnée se met au subjonctif, lorsque le verbe de la proposition principale exprime la *volonté* sous forme de *prière,* de *désir,* de *commandement, etc.*

L'ABENAKI.

Pendant [1] les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abenakis [2] défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre: ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup [3] il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours [4] avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abenakis, et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur [5] lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne [6].

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de [7] deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

« Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute; je t'ai sauvé la vie, je t'ai [8] appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'original [9] dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi [10]. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? tes mains étaient celles d'un enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre; ton âme était dans la nuit; tu ne savais rien; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous? »

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les [11] deux mains sur son visage en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : « As-tu un père? — Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. — Oh! qu'il [12] est malheureux! » s'écria le sauvage, et, après un moment de silence, il ajouta : « Sais-tu que j'ai été père?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé. » Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et, se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : « Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? As-tu du plaisir à le regarder? — Oui, dit l'Anglais, j'ai plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien!... je n'en ai plus, » dit le sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleur. « Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il; as-tu du plaisir à le regarder? — Oui, j'ai du plaisir à le regarder. — Je n'en ai plus, » reprit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite [13] : « Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printemps. »

SAINT-LAMBERT (1717—1803).

[1] Synon., *durant*. — [2] *Abenakis*, tribu indienne de l'Amérique septentrionale. Ils habitent les bords de la rivière Rouge et près des sources du Mississipi. — [3] On dirait mieux *tout à coup*. *Tout à coup* veut dire subitement, soudainement, en un instant; *tout d'un coup* signifie d'une seule fois, tout en une fois. Exemples : Ce mal l'a pris *tout à coup*. Il gagna mille écus *tout d'un coup*. — [4] *Toujours* est superflu. — [5] Et non *le fixait*, comme on dit souvent improprement. *Fixer quelqu'un* signifie le rendre moins incertain, moins volage. *Fixer* veut dire arrêter, rendre stable, invariable. Pour



signifier qu'on regarde quelqu'un fixement, on doit dire *fixer les yeux, les regards sur...* — [6] Gallic., *commencèrent la guerre.* — [7] Non *plus que.* — [8] *J'ai appris à toi.* — [9] Espèce de cerf d'Amérique. — [10] Les sauvages de l'Amérique sont dans l'usage d'enlever la chevelure des ennemis qu'ils ont vaincus : ils gardent ces hideuses dépouilles comme des trophées de leur valeur, et la gloire de chaque guerrier se mesure au nombre de chevelures suspendues dans sa demeure. V. — [11] Et non *ses deux mains.* Règle : on met l'article, et non pas l'adjectif possessif, avant un nom en régime, quand un des pronoms personnels, sujet ou régime, y supplée suffisamment, ou que les circonstances ôtent toute équivoque. — [12] *Que* pour *combien.* — [13] Non *de suite,* qui signifie *successivement.*

SYMPTOMES ET RAVAGES D'UN OURAGAN [1] A L'ILE DE FRANCE [2].

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques [3] vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil, au Capricorne [4], échauffe, pendant trois semaines, l'île de France de ses feux verticaux [5]. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée, des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements : le Cafre [6] même qui les conduisait se couchait sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons [7] embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons : des pluies épouvantables, semblables à des cataractes [8], tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse, par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir [9], la pluie cessa, le vent alizé [10] du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737—1814). *Paul et Virginie.*

[1] Synonymes, *tempête, bourrasque, orage.* — [2] Une des îles Mascareignes, aujourd'hui île Maurice. au S. E. de l'Afrique, dans l'océan Indien. Appartient à l'Angleterre. — [3] On donne le nom de *tropique* à chacun des deux petits cercles de la sphère, parallèles à l'équateur, entre lesquels s'opère le mouvement annuel du soleil. — [4] Le Capricorne, dixième des douze signes du Zodiaque, qui est dans le ciel une bande ou zone circulaire idéale, parallèle à l'écliptique, et comprenant les douze constellations principales que le soleil rencontre sur sa route annuelle apparente. Le soleil entre dans le signe du Capricorne le 21 ou le 22 décembre. — [5] *Vertical,* perpendiculaire au plan de l'horizon. — [6] Les Cafres, peuple de l'Afrique méridionale, à l'est et au nord de la colonie anglaise du Cap de Bonne-Espérance. — [7] *Piton,* pic d'une montagne élevée. — [8] Chute des eaux d'un fleuve, d'une rivière, occasionnée par une pente très brusque du sol. — [9] *Sur le soir,* gallic., pour *vers le soir.* — [10] On appelle *vents alizés* certains vents réguliers, spécialement ceux qui règnent entre les deux tropiques, et qui soufflent de l'est à l'ouest.

CATINAT [1] A L'HOTEL DES INVALIDES [2].

L'enclos des Chartreux, qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire : tout ce qui inspirait le calme et le recueillement semblait

lui plaire et l'appeler; et pour un homme qui avait tout fait et tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent [3]. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le sage de Phrygie [4], jouer avec des enfants. Mais n'est-ce pas ce que fait tous les jours le philosophe, quand il vit avec les passions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce prytanée militaire [5] était aussi l'objet de ses fréquentes visites. Un enfant (c'était le fils de son homme d'affaires) qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour, avec l'empressement naïf de son âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des Invalides : il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde se range sous les armes [6], les tambours se font entendre, les cours se remplissent; on répète de tous côtés : *Voilà le père la Pensée!* Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : « Ce sont, dit-il, des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables. » Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, et, avec cette noble simplicité, cette franchise de mœurs guerrières qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux : « A la santé, dit-il, de mes anciens camarades! » Il boit, et fait boire l'enfant avec lui. Les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort, emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène, trop au-dessus de l'âme d'un enfant, mais dont le récit, conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous, encore aujourd'hui, quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

La Harpe (1739-1803). *Éloge de Catinat.*

[1] Nicolas de Catinat, maréchal de France, né à Paris en 1637, mort en 1712, près de Montmorency. — [2] Vaste palais fondé à Paris, par le roi

Louis XIV, pour servir de refuge aux vieux soldats impotents ou mutilés. — [3] Emploi très heureux du contraste; en effet, quoi de plus opposé qu'un *chartreux* et *Catinat*, guerrier et philosophe? B. — [4] Ésope le fabuliste. — [5] L'*Hôtel des Invalides*. Chez les Athéniens on entretenait dans le *prytanée* les citoyens qui avaient rendu des services importants ou qui avaient remporté des prix aux jeux Olympiques. — [6] On se *met* sous les *armes*, on se *range* sous les *drapeaux*. B.

LES RELIGIEUX DU MONT SAINT-BERNARD [1].

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont par la route du grand Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane [2] avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage parvint au sommet de la montagne; et, après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche, pour coucher le même soir à la vallée d'Aoste. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité : des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage; je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées, poussées par un vent de nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour de l'enceinte des rochers: déjà retentissait le bruit lointain des avalanches [3], et des atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles [4] gla-

ciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de [5] se perdre eux-mêmes dans les précipices; tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance: aucun malheureux ne les appelle en vain; ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches; ils le raniment agonisant de froid et de terreur: ils le transportent sur les bras [6], tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou plongent dans les neiges : la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature [7], où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes : à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues; et, depuis le linge le plus blanc

jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes [8], tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent [9] dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant [10], distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité.

MALLET DU PAN (1749-1800).

[1] Le *Saint-Bernard* est une montagne des Alpes, entre le bas Valais et la province d'Aoste. A 2,491 mètres de hauteur se trouve le célèbre hospice desservi naguère par des religieux de Saint-Augustin. — [2] *Caravane,* troupe de voyageurs qui, dans le Levant, vont ensemble pour se garantir des voleurs ou des corsaires. Il se dit par extension de plusieurs personnes qui se réunissent pour aller de compagnie. — [3] *Avalanche,* masse considérable de neige durcie qui se détache du sommet glacé des hautes montagnes, et roule jusque dans les vallées, en détruisant ou renversant tout sur son passage. — [4] *Thermopyles,* entre le mont OEta et le golfe de Zeitouni en Grèce. Ce défilé est célèbre dans l'histoire par la mort de Léonidas et de trois cents Spartiates qui y arrêtèrent les Perses en 480 av. J.-C. Le mot Thermopyles est employé ici dans un sens figuré. — [5] *Au risque de,* gallic., pour *en s'exposant au danger de.* — [6] Voy. p. 14, note 11. — [7] *De la nature,* et non *par la nature.* Après le verbe passif on emploie généralement la préposition *de* lorsqu'il s'agit d'un sentiment, d'une passion, ou, pour tout dire, d'une opération de l'âme, et la proposition *par,* lorsqu'il s'agit, non d'une passion, d'un sentiment, mais d'une action à laquelle l'esprit ou le corps a seul part. Avant le nom de Dieu, on emploie toujours la préposition *de.* — [8] Qui restaurent, qui réparent les forces. — [9] *A force d'argent,* gallic., pour *au moyen de beaucoup d'argent.* — [10] Ou *à l'instant.*

COMBAT DU TAUREAU.

Au milieu du champ est un vaste cirque environné de nombreux gradins : c'est là que l'auguste reine [1], habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent, sur de rapides coursiers, attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës.

L'alcade [2] proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler [3], le voile de pourpre [4] pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres [5], témoigne par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet et troublé : ses naseaux fument; ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres; il semble également en proie à la surprise, à la fureur. Tout à coup [6] il se précipite sur un cavalier qui le blesse, et fuit [7] rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

FLORIAN (1755—1794). *Gonzalve de Cordoue*, liv. V.

[1] *Isabelle* de Castille, épouse de Ferdinand V (1469—1504). C'est elle qui encouragea les projets de Christophe Colomb lorsqu'il rêvait un passage aux Indes par l'ouest. — [2] Nom qu'on donne en Espagne à certains juges ou magistrats. — [3] C'est-à-dire *pour attaquer les taureaux sauvages*. — [4] Le voile de pourpre n'est point proprement une défense : il sert à exciter la fureur du taureau et à le détourner au moment du péril, ainsi qu'on le verra quelques lignes plus bas. — [5] *Amphithéâtre*, grand édifice de forme ronde ou ovale, dont le milieu est une arène destinée aux combats et dont la circonférence est formée de plusieurs rangs de gradins. On remarquera que dans ce

morceau l'auteur emploie deux fois le mot *amphithéâtres* dans la signification de *gradins*. — [6] Et non *tout d'un coup*. Voy. p. 13, note 3. — [7] En disant : Et *qui* fuit rapidement à l'autre bout, on éviterait une équivoque. B.

LES CATACOMBES [1].

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Égérie [2] : la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella [3], chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin à loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles [4].

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale [5], je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur; tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour soli-

taire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : de jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les Catacombes!

Chateaubriand (1769—1848). *Les Martyrs*, liv. V.

[1] *Catacombes,* cavités souterraines dans lesquelles on enterrait les morts. Celles de Rome étaient d'anciennes carrières. Le récit qui suit est mis dans la bouche d'Eudore, Grec converti au christianisme à l'époque du pape Marcelin (296-304). — [2] Nymphe qui habitait une fontaine de la forêt d'Aricie, près de Rome, et avec laquelle Numa Pompilius feignait d'avoir des entretiens secrets touchant les lois qu'il donna aux Romains. On voit encore les ruines de cette fontaine, à gauche de l'ancienne porte Capène, entre la voie Latine et la voie Appienne. — [3] Ce monument, remarquable par la richesse de sa décoration, est antérieur d'un demi-siècle à l'ère chrétienne. — [4] J.-B. Rousseau avait déjà dit :

Le temps, cette image *mobile*
De l'*immobile* éternité.

[5] Synon., *labyrinthe.*

EXÉCUTION DE CHARLES Ier, ROI D'ANGLETERRE [1].

Le morceau suivant pourra servir à l'étude de la ponctuation, dont nous résumons ici les règles principales.

Les signes de ponctuation sont la *virgule,* le *point-virgule,* les *deux points,* le *point,* le *point interrogatif,* le *point exclamatif.*

L'emploi des trois derniers signes ne présente aucune incertitude. Toutes les fois que la phrase est complète, que le sens grammatical est déterminé, sans liaison intime et nécessaire avec ce qui suit, il faut un *point.* Si la phrase est interrogative, on met un point *interrogatif.* S'il s'agit d'une simple exclamation, on emploie le point *exclamatif.*

Les *deux points* se placent devant une citation, une maxime générale;

devant des paroles que l'on met dans la bouche d'un interlocuteur; avant ou après une énumération de parties.

La *virgule* sert à séparer les parties semblables d'une même phrase, sujets, attributs, etc., à moins qu'elles ne soient unies par une des conjonctions ET, NI, OU.

Si toutefois les parties unies par ET, NI, OU, offrent une certaine étendue, ou si ces conjonctions sont répétées, on les sépare par des *virgules*.

On place la *virgule* après tout sujet dont le verbe est sous-entendu, avant toute proposition elliptique, avant le second membre d'une comparaison, avant et après toute proposition que l'on peut changer de place ou supprimer, sans dénaturer le sens de la phrase.

Le *point-virgule* marque les divisions principales d'une phrase, et sépare les propositions semblables dont les intervalles ne seraient pas suffisamment indiqués par la virgule.

Le *point* et la *virgule* ne peuvent jamais se substituer l'un à l'autre. Il n'en est pas de même du *point-virgule* et du *point,* de la *virgule* et du *point-virgule*. Selon la pensée de l'écrivain, le plus fort peut remplacer le plus faible, et vice versa.

Le *point-virgule* et les *deux points* ont à peu près la même valeur comme pause dans la phrase; mais ils n'expriment pas tout à fait le même rapport. Le point-virgule lie, conjoint, réunit; les deux points expliquent, développent, résument.

Il était une heure : Hacker [2] frappa à la porte; Juxon [3] et Herbert [4] tombèrent à genoux : « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque, en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte : « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités [5] au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait : les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture pratiquée la veille dans le mur conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir : deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler; mais les troupes couvraient seules la place : nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson [6] : « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il; ce sera donc à vous que j'adresserai [7] quelques paroles: » et il leur adressa en effet un petit discours qu'il

avait préparé, calme et grave jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement [8], qu'à cette seule condition, le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal; » et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache, prenez garde à la hache! » répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait: il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils? — Je prie Votre Majesté de les ranger [9] sous son bonnet, » répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque : « J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. — *Juxon*. Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet, il vous transporte de la terre au ciel. — *Le roi*. Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble; » et se tournant vers l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils bien? » Il ôta son manteau et son Saint-George [10], donna le Saint-George à l'évêque, en lui disant : « Souvenez-vous, » ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot : « Placez-le de manière à ce qu'il soit [11] bien ferme, » dit-il à l'exécuteur. — Il est ferme, sire. — *Le roi*. Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors... » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa la tête sur le billot : l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ramener encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, » lui dit-il. — « Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant, le roi étendit les mains, l'exécuteur

frappa : la tête tomba au premier coup. « Voilà la tête d'un traître! » dit-il en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de White-Hall [12]; beaucoup de gens se précipitaient [13] au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps. Il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell [14] voulut le voir, le considera attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

GUIZOT (né en 1787). *Histoire de la révolution d'Angleterre.*

[1] Charles Ier, petit-fils de l'infortunée Marie Stuart, naquit le 19 novembre 1600 et monta sur le trône d'Angleterre en 1625. Il avait de solides vertus qu'entretenait une piété sincère; mais il était faible et obstiné. Renversé du trône par des sectaires que dirigeait habilement Cromwell, il mourut sur l'échafaud en 1649. — [2] Colonel. — [3] Juxon (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, assista le roi sur l'échafaud. Les régicides le jetèrent ensuite dans une prison pour lui arracher les secrets que Charles Ier avait pu lui confier; mais ils échouèrent dans leurs projets. — [4] Herbert, l'un des commissaires que le gouvernement envoya à Charles Ier pour traiter de la paix. — [5] *S'y étaient précipités,* non *s'y était précipitée.* Règle : quand un substantif collectif partitif ou un adverbe de quantité est suivi de la préposition *de* et d'un substantif, l'adjectif, le pronom, le participe et le verbe *s'accordent généralement avec ce dernier* substantif, parce qu'il exprime l'idée principale. — [6] Colonel. — [7] Non pas *ce sera donc vous à qui j'adresserai,* ni *ce sera donc à vous à qui j'adresserai.* — [8] Ou *au gouvernement.* — [9] Synon., *arranger.* On *range* ce que l'on met à sa place, à son rang. On *arrange* ce que l'on met en ordre. — [10] Cordon de l'ordre de Saint-George. — [11] Il serait plus correct de dire *de manière qu'il soit.* — [12] Palais de Londres, auprès duquel eut lieu l'exécution. — [13] Non pas *se précipitait.* Voyez ci-dessus, note 5. — [14] Olivier Cromwell (1599–1658), protecteur de l'Angleterre. Il mourut, miné par la fièvre, au palais même de White-Hall, à Londres; ses grands talents et ses grands crimes, dit Pope, l'ont condamné à une renommée éternelle.

LA BATAILLE DE HASTINGS [1].

Au matin dans le camp normand, l'évêque de Bayeux [2], fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de

Falaise [3], célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet: puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première, étaient les gens d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu [4], avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde: à la seconde, se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins [5]; Guillaume en personne commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée et portant des arcs longs d'un corps d'homme ou des arbalètes d'acier.

Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice [6]. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold [7] avait juré; et l'étendard béni [8] par le pape [9] était porte à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain le Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort, car si nous les [10] vainquons, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez: si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation entière des félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à mort les *Danois,* hommes et femmes, dans la nuit de Saint-Brice. Ils ont décimé les compagnons d'Auvré, mon parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous leurs méfaits. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent et montèrent sur une hauteur voisine pour prier et regarder le combat. Un Normand appelé Tail-

lefer poussa son cheval en avant du front du bataille et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland [11]. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite. Les Normands répétaient ses refrains, ou criaient : « Dieu aide! Dieu aide! » A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux [12], mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui d'un revers brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent pardessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre. Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de combattre [13]. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de : « Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! » Mais les hommes furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique [14] dans l'armée d'outre-mer ; le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis, se découvrant la tête : « Me voilà [15], leur cria-t-il,

regardez-moi, je vis encore et je vaincrai, avec l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes, mais ils ne purent davantage en forcer les portes, ni faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux [16] Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à leur poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent accueillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par le drapeau envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

AUGUSTIN THIERRY (né en 1795).

[1] Ville d'Angleterre, dans le comté de Sussex, avec un petit port sur le Pas-de-Calais. Elle est célèbre dans l'histoire par la victoire que Guillaume de Normandie, surnommé plus tard le Conquérant, remporta, en 1066, à son débarquement en Angleterre. — [2] Ville de Normandie. — [3] *Id.* — [4] *Boulogne*, capitale de l'ancien Boulonais. *Ponthieu*, petit pays à l'ouest de la Picardie; *Abbeville* en était la capitale. — [5] Les *Bretons*, les habitants de la Bretagne; les *Manceaux*, ceux du Maine; les *Poitevins*, ceux du Poitou. — [6] *Santiago* ou *Compostela* (*Saint-Jacques-de-Compostelle*), ville d'Espagne, capitale de la Galice. Les reliques de saint Jacques et de ses disciples y attiraient autrefois une affluence considérable de pèlerins. — [7] Harold, chef nordthumbrien, qui commandait tout le territoire situé au sud de la Tamise. Ayant été jeté avec un de ses navires sur la côte du Ponthieu en 1065, et fait prisonnier, il ne recouvra la liberté qu'après avoir juré sur des reliques de livrer le château de Douvres à Guillaume de Normandie qui méditait déjà la conquête de l'Angleterre. Rentré dans sa patrie, il fut élu roi des Anglais après la mort

d'Édouard (1065). — [8] **Dans cette phrase, l'adjectif *béni* devrait** se terminer par un *t*. — [9] Alexandre II, élu en 1061. Il mourut en 1073. — [10] *Les*, parce que le mot *tout* qui précède signifie *tous les ennemis*. — [11] *Roland*, prétendu neveu de Charlemagne. Il mourut en héros, en 778, à Roncevaux dans les Pyrénées. — [12] Le *carreau* d'arbalète était une flèche dont le fer avait quatre pans. — [13] Continuer demande *à* devant un infinitif, lorsqu'on veut exprimer qu'on fait une chose sans interruption ; et *de*, lorsqu'on veut exprimer qu'on l'a fait avec interruption, en la reprenant de temps en temps. — [14] *Terreur panique*, frayeur subite. On dit aussi, par ellipse, *panique*. — [15] *Me voilà*, non *me voici*. Lorsqu'on ne veut pas marquer l'opposition de proximité et d'éloignement, on préfère presque toujours le mot *voilà*, parce qu'il arrive rarement alors qu'on ait en vue l'idée de proximité. *Me voilà* veut dire *vous me voyez là*. — [16] Faire quitter *aux*. Règle : Le verbe *faire* suivi d'un infinitif demande la préposition *à*, lorsque cet infinitif est suivi d'un régime direct ; exemples : On *lui* (pour *à lui*) fit obtenir un emploi ; on *lui* (pour *à lui*) fit faire cette démarche. Il ne demande pas cette préposition, lorsque l'infinitif est suivi d'un régime indirect ; exemples : On *le* fit renoncer à ses prétentions ; on *le* fit consentir à cette demande.

TABLEAUX.

..... Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
BOILEAU. *Art poétique*, chant I.

MODESTIE DE TURENNE.

Il revenait de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire que le public n'en était occupé. En vain, dans les assemblées, ceux qui avaient l'honneur de le connaître le montraient des yeux, du geste et de la voix, à ceux qui ne le connaissaient pas ; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisait sur les âmes une impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque : toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins

réglée, n'altéraient en aucune manière la situation tranquille de son âme, et il ne tenait pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

MASCARON (1634—1703). *Oraison funèbre de Turenne.*

LES MONTAGNES DE LA SUISSE.

Tantôt d'immenses roches [1] pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leurs épais brouillards; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois, en sortant d'un gouffre [2], une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. A côté d'une caverne, on trouvait des maisons; on voyait des pampres [3] secs, où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'est pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects! Au levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord, les glaces de l'hiver. Elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord, inconnu partout ailleurs, des productions des *plaines* et de celles [4] des Alpes.

J. J. ROUSSEAU (1712—1778).

[1] Syn., *roc, rocher.* — [2] Pour *quand je sortais d'un gouffre.* — [3] *Pampre* branche de vigne avec ses feuilles. — [4] C'est-à-dire *des productions.*

LES MINES ET LEURS TRAVAUX.

Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant; ses richesses, renfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards de l'homme, pour ne pas tenter sa cupidité [1] : elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses, qui sont plus à sa portée, et dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine et le travail, au secours de ses misères; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre [2], aux risques de sa vie et aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offrait d'elle-même quand il savait en jouir. Il fuit le soleil et le jour, qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant, et fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes [3], sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux, et des laboureurs robustes, sur sa surface.

LE MÊME. *Œuvres posthumes.*

[1] Syn., *avidité, convoitise.* — [2] L'emploi de l'adjectif possessif concurremment avec ceux qui suivent donnent lieu à quelque obscurité. L'auteur l'aurait évitée en disant *il y va chercher.* — [3] Au figuré. L'antiquité donnait ce nom à certains géants monstrueux, qui n'avaient qu'un œil rond au milieu du front, et qui étaient les forgerons de Vulcain.

LE VOLCAN DE QUITO [1].

Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que rou-

lent ses flots, des dépouilles de la terre! Le pasteur [2] y conduit ses troupeaux sans alarmes; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses [3], dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants et liquides, des flots de cendre et de bitume [4] qu'il lançait, et qui, dans leur chute, s'accumulaient au bord de ces gouffres ouverts! Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs : tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil [5], dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et le palais chancellent et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible

spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond!

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns tremblants s'élancent hors du temple; les autres consternés embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues [6] sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

Marmontel (1723—1799). *Les Incas.*

[1] Ville de Colombie, située au pied d'un volcan. Anciennement la capitale de la seconde monarchie péruvienne. — [2] Syn., *berger, pâtre.* — [3] Hautes, élevées. — [4] Matière inflammable, liquide et jaunâtre, ou solide et noire, qui se trouve principalement dans le sein de la terre. — [5] Prêtresses attachées anciennement au temple du Soleil des Indiens d'Amérique. — [6] Syn., *troublées.*

LE LIS ET LA ROSE.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste [1], et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées [2], écarlates, hémisphériques [3], piquetés [4] de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose

sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide [5], nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité [6], elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737—1814). *Études de la nature.*

[1] Pour *majestueuse.* — [2] On appelle généralement ainsi les insectes dont les ailes sont recouvertes par des étuis cornés. — [3] Qui ont la forme de la moitié d'une sphère, d'un hémisphère. — [4] Pour *piqués.* — [5] Espèce d'insecte coléoptère, c'est-à-dire dont les ailes sont couvertes d'étuis ou de fourreaux solides. — [6] C'est-à-dire *par la rapidité avec laquelle elle passe.*

LA ROSE ET LE PAPILLON.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale [1]. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques [2] teintes de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert et balancée par le zéphyr [3]; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont [4] il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont [5] il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes [6], organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus

de douze mille. Mais, ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer [7], de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées [8] de son sein; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche; et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

LE MÊME. *Harmonies de la nature.*

C'est-à-dire *à la puissance végétale.* — [2] *Rondes.* — [3] Non pas *Zéphire.* — [4] Pour *au moyen desquelles.* — [5] Pour *à l'aide de laquelle.* — [6] Filaments mobiles que les insectes portent sur la tête et que l'on croit être pour eux l'organe principal du tact. — [7] Ancien mot rajeuni, pour *sentir par l'odorat.* — [8] *Glandes,* en botanique, se dit de petits mamelons arrondis ou ovales qui sont destinés à sécréter les sucs particuliers à diverses espèces de plantes. *Nectarées,* mot nouveau pour *remplies d'une saveur et d'une odeur exquises.*

VIE PRIVÉE DE FÉNÉLON [1].

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde [2] et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambray [3]. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui : son seul délassement était la promenade; en-

core trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénélon.

LA HARPE (1739—1803). *Éloge de Fénélon*.

[1] *Fénélon* (1632—1710), archevêque de Cambrai et auteur de *Télémaque*, se rendit célèbre non moins par ses vertus que par ses talents. — [2] Au figuré, pour *abondante*. Syn., *fertile*. — [3] Cambrai, ville de France, dans le département du Nord.

LA VALLÉE DE CAMPAN [1].

Deux vallons, dont le premier descend du Tourmale, et l'autre des montagnes de la vallée d'Aure, se perdent [2] au bourg de Sainte-Marie, dans la vallée de Campan. Chacun de ces vallons y apporte le tribut de son torrent; et l'Adour, formé de leurs eaux confondues, après avoir baigné les riches prairies de cette vallée, rencontrant à Bagnères les plaines du Bigorre, comme charmé des contrées qu'il abandonne et de celles qu'il va parcourir, semble lutter, par ses longs circuits, contre la commune destinée des fleuves, lorsque, rencontrant [3] le Gave à Bayonne, né à côté de lui, il s'engloutit avec lui dans les gouffres de l'Océan.

Je ne peindrai point cette belle vallée qui le voit naître, cette vallée si connue, si célébrée, si digne de l'être; ces maisons si jolies et si propres, chacune entourée de sa prairie, accompagnée de son jardin, ombragée de sa touffe d'arbres; les méandres [4] de l'Adour plus vif qu'impétueux. impatient de ses rives [5], mais en respectant la verdure; les

molles inflexions du sol ondé comme des vagues qui se balancent sous un vent doux et léger; la gaieté des troupeaux et la richesse du berger; ces bourgs opulents, formés comme fortuitement, là où les habitations répandues dans la vallée ont redoublé de proximité; Bagnères [6], ce lieu charmant, où le plaisir a ses autels à côté de ceux d'Esculape [7], et veut être de moitié dans ses miracles; séjour délicieux, placé entre les champs de Bigorre et les prairies de Campan, comme entre la richesse et le bonheur; ce cadre, enfin, digne de la magnificence du tableau; cette fière enceinte, où la nature oppose le sauvage au champêtre: ces cavernes, ces cascades, visitées par tout ce que la France a de plus aimable et de plus illustre; ces roches, trop verticales peut-être, dont l'aridité contraste avec la parure de ces heureuses vallées; ce pic du Midi, suspendu sur leurs tranquilles retraites, comme l'épée du tyran sur la tête de Damoclès [8]... Menaçants boulevards, qui me font trembler pour l'Élysée [9] qu'ils renferment.

RAMOND (1755—1827).

[1] Bourg de France, dans les Hautes-Pyrénées. — [2] Comme on dirait d'un courant d'eau qu'il *se perd* dans tel autre, dans un lac, etc. — [3] On emploie quelquefois ce mot *rencontrer* en parlant des choses. – [4] Le Méandre, fleuve de l'Asie Mineure. Par allusion à ce cours d'eau on appelle *méandres* les sinuosités d'un fleuve ou d'une rivière. — [5] Qui semblo souffrir avec impatience que ses rives le contiennent. V. — [6] Célèbre par ses bains. — [7] Dieu de la médecine, fils d'Apollon et de Coronis. — [8] Allusion à l'épée que Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, suspendit sur la tête d'un de ses courtisans, nommé Damoclès, qu'il avait fait asseoir sur son siège royal à un festin. — [9] Terme de mythologie. Séjour des héros et des hommes vertueux, après leur mort. Ce mot est employé ici au figuré.

DE LA NATURE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Dans ces contrées de l'Amérique méridionale, où la nature plus active fait descendre à grands flots, du sommet des hautes Cordillères [1], des fleuves immenses, dont les eaux, s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes

nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur cours; sur les rives limoneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve devient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, image sans cesse renaissante d'une fécondité sans bornes, et où il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes; la nature a jeté sur ces grandes productions la variété, le mouvement et la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvements, l'agilité de leur course, les autres par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol, tous par la diversité de leurs formes, font, des vastes contrées du nouveau monde, un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit; de l'autre, des flots écumants se précipitent avec fracas des rochers élevés, et des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin les rayons éblouissants du soleil; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et est effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiseaux; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares [2], de ces gros lézards que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres et partager la demeure des habitants ailés.

LACÉPÈDE (1756—1825). *Histoire naturelle des ovipares.*

[1] De l'espagnol *Cordilleras* (chaînes). Grande chaîne de montagnes qui s'étend le long de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et que l'on appelle aussi *Andes*. — [2] Animaux qui se reproduisent par des œufs.

DÉPART DES CROISÉS APRÈS LE CONCILE DE CLERMONT [1].

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait [2] à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude, plusieurs voyageaient sur des chars traînés par des bœufs ferrés; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc. La foule des croisés offrait [3] un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs : des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers... On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc [4], la mitre [5] avec l'épée, le seigneur avec le serf [6], le maître avec le serviteur. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusques au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri des croisés : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur [7] faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes.

les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine; et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leur main l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates [8]; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem*. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons [9] rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux [10]; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon [11] sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire [12] universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges,

dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD (1769—1839). *Histoire des Croisades.*

Croisés, ceux qui s'étaient engagés dans les expéditions armées entreprises pour la délivrance des chrétiens d'Orient et la conquête de la terre sainte. Le concile de Clermont fut convoqué en 1095 par le pape Urbain II. — [2] On dit *le plus grand nombre allait*. Mais si le collectif partitif *nombre* était suivi de la préposition *de* et d'un substantif pluriel, le verbe devrait s'accorder avec ce substantif. On dirait, par exemple, *le plus grand nombre des soldats allaient*. — [3] Au singulier, parce que l'action d'offrir est faite, non par chaque croisé en particulier, mais par *la foule des croisés*. — [4] Vêtement des moines. — [5] Coiffure que portent les évêques, quand ils officient en habits pontificaux. — [6] Hom., *cerf*. — [7] Non pas *leurs*. — [8] *Pénates*, divinités domestiques chez les anciens. Au figuré on dit *emporter ses pénates*, pour *emporter tout ce que l'on possède*. — [9] Partie la plus forte et la plus élevée d'un château fort et qui est ordinairement en forme de tour. — [10] Au moyen âge on appelait *vassaux* les hommes qui étaient soumis à un seigneur parce qu'ils occupaient ou habitaient un de ses domaines. — [11] Oiseau de proie qu'on dressait autrefois pour la chasse. — [12] Au figuré, pour *enthousiasme*.

LE SPECTACLE D'UNE BELLE NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU MONDE.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres; à l'horizon opposé, une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité [1].

La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les in-

tervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane[2], de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte[3]; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND (1769—1848). *Génie du Christianisme.*

[1] L'emploi de *leur*, que blâmeraient ici certains grammairiens, est plus expressif et plus poétique que celui de *en*. — [2] Immense prairie d'Amérique. — [3] Espèce de chouette.

RÉVEIL D'UN CAMP.

Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais, durant la nuit, que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos,

d'oublier ma nouvelle fortune : lorsque[1] aux premières blancheurs de l'aube, les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane[2], j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine joie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées, d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion[3] qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne[4], la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire[5] qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

LE MÊME. *Les Martyrs.*

[1] L'*e* de *lorsque* s'élide ordinairement devant les pronoms *il, elle, on* et devant *un, une* (Acad.). Partout ailleurs il ne s'élide pas. — [2] Batterie de tambour ou sonnerie de trompette ou de clairon qui se fait à la pointe du jour pour éveiller les soldats ou les matelots. — [3] Commandant de cent hommes dans l'infanterie romaine. — [4] Bâton qui était un signe de commandement. — [5] Celui qui faisait les apprêts du sacrifice chez les anciens, et qui frappait les victimes d'après l'ordre du sacrificateur.

PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe[1], que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans[2], les vergues[3] du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre[4] dans l'orient, où la lune montait avec

lenteur. Le reste du ciel était pur; et, à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe [5] chargée des couleurs du prisme s'élevait de la mer comme une colonne de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût pas reconnu la beauté de Dieu! Des larmes coulèrent, malgré moi, de mes paupières lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'infini; ces chants s'étendant au loin sur les vagues; les monstres marins, étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres; la nuit s'approchant avec ses embûches; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prière; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité [6], une oreille attentive à la faible voix de sa créature : voilà ce que l'on ne saurait peindre et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

LE MÊME. *Génie du Christianisme.*

[1] Arrière du navire. — [2] Cordages, en forme d'échelles, qui retiennent les mâts. — [3] Pièces de bois, attachées en travers des mâts pour soutenir les voiles. — [4] Les nuages sont-ils quelquefois rangés *avec ordre* dans l'étendue des cieux? *Jetés çà et là* serait plus exact. B. — [5] Amas de vapeurs, semblable à un nuage fort épais, mû en tourbillon par le vent, s'allongeant de bas en haut ou de haut en bas en forme de cylindre ou de cône renversé, et capable d'engloutir des vaisseaux. — [6] Non pas *au travers de l'immensité.*

LA CATARACTE DU NIAGARA [1].

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds : depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux [2] se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans [3] et des ours.

LE MÊME. *Génie du Christianisme.*

[1] Dans l'Amérique septentrionale, au Canada. — [2] L'auteur s'est trompé ici en écrivant *carcajoux* au lieu de *kinkajoux*. Le carcajou appartient à la famille des blaireaux; le *kinkajou* se rapproche beaucoup de l'espèce des singes. Il est facile à celui-ci de s'attacher par la queue aux branches des arbres; l'autre évidemment ne le peut faire. — [3] Espèce de cerfs que l'on rencontre dans les pays septentrionaux.

UN NID DE BOUVREUIL.

Nous nous rappelons d'avoir [1] trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier; il ressemblait à une conque de nacre contenant quatre perles bleues; une rose pendait au-dessus tout [2] humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombre d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

LE MÊME. *Génie du Christianisme.*

[1] L'usage admet, par euphonie, l'emploi de la préposition *de* après le verbe *se rappeler,* lorsqu'il est suivi d'un infinitif. Mais on ne dit pas *je me rappelle d'une chose,* ni *je m'en rappelle;* car ces phrases veulent dire *je rappelle de cette chose à moi.* — [2] Et non pas *toute.*

LE PAYS DE GENÈVE [1].

Comme le voyageur est ravi d'admiration, lorsque, dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura [2], il arrive à cette gorge où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève, qu'il voit d'un coup d'œil ce beau lac dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond; cette vaste campagne, si bien cultivée, peuplée d'habitations si riantes; ces coteaux [3] qui s'élèvent par degrés, et que revêt une riche végétation; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes; la crête [4] sourcilleuse des Hautes-Alpes, ceignant ce superbe amphithéâtre, et le mont Blanc [5], ce géant des montagnes européennes, le couronnant de cet immense groupe de neiges, où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'au-

cune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu! Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poète et de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien. C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la nature qui les nourrit; le lac y forme pour le physicien une sorte de mer, par sa profondeur, par son étendue, et même par la violence de ses mouvements; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce extérieure du globe, en trouve là les masses centrales relevées et perçant de toutes parts leurs enveloppes pour se montrer à ses yeux; enfin, le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans leur intérieur, ou s'élever au-dessus d'eux.

CUVIER (1769 — 1832).

[1] Ville de Suisse, chef-lieu du canton de Genève, à l'extrémité du lac Léman ou de Genève, près du confluent du Rhône et de l'Arve. — [2] Chaîne de montagnes qui sépare la France de la Suisse. — [3] Penchant d'une colline. — [4] Syn., *sommet, cime, pic.* — [5] Partie de la chaîne des Alpes qui sépare la France du Piémont. — [6] Sommet le plus élevé des Alpes, en Suisse.

POLICHINELLE.

Voilà, voilà, Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà: vous le reconnaissez à son rire fantastique [1], inextinguible [2] comme celui des dieux [3]. Il ne paraît pas encore; mais il susurre [4], il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent

qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule et retombe démantibulé [5] contre le châssis [6] qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout Polichinelle ! Les sourds l'entendent et rient ; les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui ! c'est lui ! c'est Polichinelle !

Alors — oh ! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci ! — alors les petits enfants qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi [7] entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir ; s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place. Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands. Le flot de l'avant-scène roule à sa surface de petits bonnets, de petits chapeaux, de petits shakos, des toques, des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent, et tout cela, vous savez pourquoi, pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant. Je le comprends à merveille ; mais moi, pauvres enfants, moi qui ai grisonné [8] là, derrière vos pères, il y a quarante ans que je l'attends.

CH. NODIER (1783 — 1844).

[1] Étrange, bizarre. — [2] A proprement parler, *qui ne peut être éteint*. Ici figurément pour *qui ne cesse pas*. — [3] Allusion au rire dont les dieux furent pris en voyant Vulcain boiteux leur servir à boire dans le palais de Jupiter, selon le poète grec Homère dans le premier chant de l'Iliade. Voilà pourquoi on appelle *rire homérique* un rire prolongé. — [4] *Susurrer*, dans sa signification propre, veut dire *se plaindre, gémir doucement*. *Susurre, susurration, susurrement*, bruit faible, murmure doux des feuilles, de l'herbe, de l'eau et de la voix. — [5] Pris dans son sens primitif, *démantibulé* veut dire *qui a la mâchoire rompue*. Par extension ce mot signifie *rompu, disloqué, détraqué*. — [6] Du théâtre. — [7] Syn., *alarme, appréhension, crainte, épouvante, frayeur, peur, terreur*. — [8] *Qui suis devenu grison, qui suis devenu vieux*.

L'ÉVEIL DES CLOCHES DU VIEUX PARIS (1470).

Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne [1] ne saurait plus vous donner, montez un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons [2]. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup [3], voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue [4], voyez s'élever, au même moment, de chaque clocher, comme une colonne de bruit [5], comme une fumée d'harmonie [6]. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin; puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament [7] dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations [8]. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos; si grosse et si profonde qu'elle soit [9], elle n'a point perdu sa transparence : vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes, qui s'échappe des sonneries [10]; vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard de la crécelle [11] et du bourdon [12]; vous y voyez sauteler [13] les octaves d'un clocher à l'autre, vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes, de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois [14]; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache [25]; vous voyez courir tout au travers [16] des notes claires et ra-

pides qui font trois ou quatre zigzags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée [17]; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille [18]; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre [19], avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais [20] jette sans relâche de tous côtés des trilles [21] resplendissantes, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupetées [22] du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles vous voyez passer des sons de toutes formes, qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés [23]. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette [24] de l'*Ave-Maria,* qui éclate et petille comme une aigrette d'étoiles [25]. Au-dessus, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises, qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire : ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti [26] des clochers; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes [27], la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon, comme d'immenses buffets d'orgues [28]; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte [29], tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries; que cette fournaise de musique; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre [30] hautes de trois cents pieds; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

VICTOR HUGO (né en 1803).

[1] Sous-entendu *ville.* — [2] Pour *l'éveil des cloches.* Cependant *carillon* se

dit aussi d'une réunion de cloches accordées à différents tons. — [3] Voyez p. 13, note 3. — [4] Il y a en effet une grande conformité entre ces deux sens : l'aveugle Saunderson se représentait la couleur écarlate par le son de la trompette. Les mots qui s'appliquent aux phénomènes de l'un s'appliquent aussi aux phénomènes de l'autre : la lumière est *éclatante* comme le son ; on dit les *ondes sonores* comme les *ondes lumineuses, etc., etc.* B. — [5] Alliance de mots fondée sur la conformité des organes de l'ouïe et de l'oreille. — [6] Alliance de mots du même genre. — [7] *S'unissent, se combinent.* — [8] Syn., *vibration.* — [9] L'expression conjonctive *si... que,* employée pour *quelque... que,* exige le subjonctif. Syn., *tout... que,* qui demande l'indicatif. — [10] La totalité des cloches d'une église. — [11] Moulinet de bois qui fait un bruit aigre et dont on se servait autrefois le jeudi et le vendredi saints pour appeler les fidèles à l'église. — [12] Grosse cloche dont le son est très grave. — [13] Vieux mot rajeuni par l'auteur. On dit aujourd'hui *sautiller.* — [14] On s'est longtemps servi en Égypte de cloches de bois pour appeler le peuple au service divin. On se servait primitivement dans l'Église orientale de maillets de bois. — [15] Église de Paris. — [16] Sous-entendu *de cette riche gamme.* — [17] C'est-à-dire *le son aigre de la cloche ou des cloches fêlées de Saint-Martin.* — [18] Ancien château fort, élevé au nord-ouest de Paris. — [19] Immense palais, situé sur la rive droite de la Seine et qui servait autrefois d'habitation aux rois de France. — [20] Du palais de justice, qui servit de résidence aux rois de France avant qu'ils s'établissent dans le Louvre. — [21] De l'italien *trillo,* tremblement. Terme de musique qui signifie battement de gosier. L'Académie ne lui donne que le genre masculin. — [22] Mot créé par l'auteur pour exprimer probablement une suite de coups. — [23] Le plus ancien édifice religieux de Paris. Cette église dépendait d'une abbaye de Bénédictins qui se sont rendus célèbres dans l'histoire littéraire de la France. — [24] *Stretto,* d'un mot italien qui signifie *saccade, secousse.* Terme de musique. — [25] Pièce de feu d'artifice. — [26] Mot italien qui signifie *tous* et qui, dans les partitions, indique que toutes les parties doivent se faire entendre. — [27] La population de Paris n'était à cette époque que d'environ 150,000 âmes. — [28] *Buffet* se dit de la menuiserie où sont renfermées les orgues. — [29] En terme de peinture, *demi-teinte* se dit d'un ton moyen entre la lumière et l'ombre. — [30] Pour *clochers.*

DESCRIPTIONS.

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
BOILEAU.

LA VILLE DE TYR [1].

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île : la côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte,

par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban [2], dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrents, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toutes les mers. Les marchands y abondent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais

du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens [3] ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gades [4], et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers; les femmes ne cessent jamais de filer des laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes [5].

FÉNELON (1651—1715). *Télémaque,* liv. III.

[1] Ville phénicienne sur la côte de Syrie, en Asie. On connaît l'ancienne Tyr, fondée l'an 1900 av. J.-C. et détruite en 572 par Nabuchodonosor. La nouvelle ville, située dans une île, fut prise par Alexandre le Grand, roi de Macédoine, en 332. Elle est mentionnée fréquemment dans l'Ancien Testament, où elle est appelée *la Reine des mers,* à cause de ses flottes nombreuses et de son commerce maritime. — [2] Chaîne de montagnes qui s'étend du nord au sud à travers la Syrie. — [3] Peuple de l'antiquité qui est connu dans l'histoire dix-neuf siècles avant l'ère chrétienne et qui était établi entre Bairout et le mont Carmel. — [4] Nom ancien de la ville de Cadix, colonie fondée par les Phéniciens vers l'an 817 av. J.-C., en même temps que Carthage. — [5] Dès le début de leurs études, les élèves ont entre les mains le *Télémaque* de Fénélon. Il nous semble donc inutile de faire de nombreux emprunts à ce livre. Mais nous croyons devoir indiquer ici plusieurs passages de ce chef-d'œuvre qui nous paraissent tout à fait propres à servir comme exercices de lecture à haute voix ou de récitation. Ce sont les suivants : La grotte de



Calypso (liv. I); Apollon pasteur; Mort de Bocchoris (liv. II); le cortège d'Amphitrite (liv. IV); la lutte, le combat du ceste, la course des chariots; Télémaque répondant aux questions proposées par les gardiens des lois de Minos; l'île de Crète (liv. V); l'Olympe (liv. VIII); disgrâce de Protésilas; Philoclès (liv. XI); les armes de Télémaque; histoire d'Œdipe; combat de Télémaque contre Hippias (liv. XIII); le trône de Pluton (liv. XIV); discours de Télémaque aux princes alliés (liv. XV); félicité des bons rois dans les champs Élysées (liv. XIX).

LES DÉSERTS DE L'ARABIE PÉTRÉE [1].

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés [2], des rochers debouts ou renversés; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante: solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides [3] et sans bornes; il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir: car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON (1707—1788). *Histoire du chameau.*

[1] L'*Arabie* est cette vaste péninsule d'Asie comprise entre le golfe Arabique, le golfe Persique et la mer Érythrée. On la divisait autrefois en trois

contrées : *Arabie Pétrée*, au N.-O., confinant à l'Égypte et à la Judée ; *Arabie Déserte*, bornée au N. par la Syrie, à l'E. par la Perse et la mer, au S. par l'Arabie Heureuse; *Arabie Heureuse*, au S. des deux autres. — [2] *Joncher* signifie *parsemer de*. Une terre peut être *jonchée d'ossements, de cailloux;* mais les ossements ni les cailloux ne peuvent être *jonchés*. — [3] Syn., *déserts, inhabités*.

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier [1], ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont [2] des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne [3] et du gland ; il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos: sa jolie figure est encore rehaussée, parée [4] par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main, pour porter à sa bouche [5]; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air ; il approche [6] des oiseaux par sa légèreté ; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine ; il n'approche [7] jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut [8] la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le loir [9], pendant l'hiver ; il

est en tout temps très éveillé; et, pour peu qu'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge [10], fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

LE MÊME.

[1] Qui se pait de chair; il ne se dit que des animaux. Syn., *carnivore*. — [2] Transposition réciproque du sujet et de l'attribut. — [3] Fruit du hêtre, comme le gland est le fruit du chêne. — [4] Dit moins que *rehaussée*. Peut-être eût-il été préférable de dire : *parée, rehaussée par, etc*. — [5] Quoi? le régime est sous-entendu dans cette phrase. — [6] *Approcher de,* avoir quelque rapport, quelque ressemblance avec. — [7] Venir ou se mettre dans le voisinage de. — [8] Lorsqu'il doit la passer. — [9] Petit animal semblable à un rat, à poil gris, à queue velue, qui vit dans le creux des arbres et qui dort durant tout l'hiver. — [10] Nid de l'écureuil.

LE CHEVREUIL.

Le cerf, comme le plus noble des habitants des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies. Le chevreuil, comme étant d'une espèce plus inférieure [1], se contente d'habiter sous des lambris fort bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis; mais, s'il a moins de noblesse, moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité et même plus de courage que le cerf; il est plus gai, plus leste, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa

figure plus agréable; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillants, et paraissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvements plus prestes [2], et il bondit sans effort, avec autant de force que de légèreté.

Il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct: car, quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas [3] que de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course et par ses détours multipliés. Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque: dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore; et, lorsqu'il a confondu, par des mouvements opposés, la direction de l'aller [4] avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et, se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

Le même.

[1] C'est-à-dire *plus petite*. Un peu emphatique. — [2] Syn., *prompt, adroit, agile*. — [3] On dit plus généralement aujourd'hui *ne laisse pas de*. — [4] Infinitif pris substantivement.

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux [1] animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte [2]; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur [3]. Il partage aussi ses plaisirs;

à la chasse, aux tournois [4], à la course, il brille, il étincelle [5]. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer [6] ses mouvements: non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude [7] et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède [8], et même meurt pour mieux obéir.

LE MÊME.

[1] Syn., *Impétueux, véhément, violent, ardent*. — [2] Plus élégant que *voit et affronte le péril*. — [3] Sous-entendu : *que son maître*. — [4] Autrefois fête militaire où les chevaliers se livraient à plusieurs sortes de combats à cheval. — [5] La gradation n'est pas assez observée. — [6] Syn., *tempérer, modérer*. — [7] Syn., *vivacité, célérité, vitesse*. — [8] Se fatigue au delà de ses forces.

LA FAUVETTE.

Le triste hiver, saison de mort [1], est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers [2], tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation ; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer [3].

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables ; vives, agiles, légères et sans cesse remuées[4], tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie, et tous leurs jeux l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins ; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets ; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu : il tient[5] un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit plus longtemps, car, plusieurs semaines après que ce chantre du printemps[6] s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes ; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations[7] peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées ; ce chant semble tenir de[8] la fraîcheur des lieux où il se fait entendre ; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur ; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accents inspirés par la nature aux êtres qu'elles rend heureux.

LE MÊME.

[1] Ce mot, plus fort que *sommeil* et *torpeur*, est contraire aux règles de la gradation. E. L. — [2] Trou, cavité dans la terre, où certains animaux se retirent. — [3] Les grands écrivains, comme les grands peintres, guidés par le sentiment de la nature et du vrai, ne regardent point le fond de leurs tableaux comme une chose indifférente, et connaissent tout le prix des accessoires bien conçus et bien placés. DUSSAULT. — [4] Terme impropre. Il faudrait *se remuant sans cesse* ou *sans cesse en mouvement*. — [5] *Tenir de* ressembler à. — [6] Périphrase, pour *le rossignol*. — [7] En musique, passa d'un ton à un autre. — [8] *Tenir de* signifie ici participer de.

L'OISEAU-MOUCHE.

Deux ou plusieurs mots sont HOMONYMES lorsque sous une même forme matérielle ils expriment des choses différentes. Ainsi *mule*, animal, et *mule*, chaussure, sont homonymes.

Cette qualification s'applique, par extension, aux termes qui n'ont pas tout à fait la même orthographe, mais dont la prononciation est la même ou à peu près la même pour l'oreille. Ex., *chêne*, arbre, et *chaîne*, lien ; ou bien *seing*, signature, *sein*, poitrine, *saint*, esprit bienheureux, *sain*, en bon état, *ceint*, entouré, etc., etc. Par la même raison il faut comprendre dans cette catégorie un certain nombre de mots dont le sens varie selon qu'ils sont prononcés longs ou brefs, comme *âcre*, piquant, *acre*, mesure de terre; *tâche*, travail, *tache*, souillure; *forêt*, étendue de bois, *foret*, instrument.

L'étude des homonymes est utile à tous ceux qui apprennent le français. elle l'est principalement aux étrangers qu'ils embarrassent et trompent souvent par la ressemblance de l'orthographe et de la prononciation. Aussi croyons-nous devoir appeler l'attention sur le travail dont le morceau suivant a été l'objet. Nous n'avons fait, à la vérité, qu'indiquer les homonymes de certains mots qui s'y trouvent; mais il sera facile à l'instituteur de compléter notre tâche et d'expliquer la différence de signification qui existe entre eux.

De tous les êtres [1] animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art [2] ne sont pas [3] comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans [4] l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons [5] qu'elle n'a fait [6] que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce [7] et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze [8], brillent sur [9] ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre [10]; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit [11] à peine [12] toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant [13] de fleurs en fleurs ; il a leur [14] fraîcheur, comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles [15] se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mou-

ches ; elles sont assez nombreuses, et paraissent [16] confinées entre [17] les deux tropiques ; car [18] ceux qui s'avancent en été [19] dans les zones tempérées n'y font qu'un court [20] séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui [21], et voler [22] sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu [23] que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms [24] de *rayons* ou *cheveux de soleil*. Pour le volume [25], les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asine (le taon) [26] pour la grandeur, et du bourdon [27] pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points [28] brillants ; les plumes de leurs ailes sont si [29] délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant [30] ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage ; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent [31], pendant [32] le jour, emporter dans les airs [33] ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non seulement immobile, mais [34] tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait [35] pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens [36] sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout [37] en deux filets ; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors [38] de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps [39], et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups [40] redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats : l'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri [41] fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois [42] dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor, et se dispersent dans les campagnes [43].

LE MÊME.

[1] *Hêtre, être* (subst.). — [2] *Are, arrhes, hart, hard.* — [3] *Pas,* subst. — [4] *Dam, dent.* — [5] *Dom, don* (titres d'honneur), *donc, dont.* — [6] *Fais* (je), *fait* (subst.), *faix.* — [7] *Grasse* (adj.). — [8] Pierres précieuses et transparentes : l'*émeraude* est verte ; le *rubis,* d'un rouge plus ou moins vif ; la *topaze,* de couleur jaune. — [9] *Sur* (aigre), *sûr.* — [10] *Taire, ter.* — [11] *Voie, voix, vois* (que je). — [12] *Pêne, penne.* — [13] *Volant,* subst. — [14] *Leurre,* subst., *leurre* (je). — [15] *Aile.* — [16] *Paresse.* — [17] *Entre* (verbe), *antre.* — [18] *Quart, carre* (je ou je me). — [19] *Étai, été, étaye* (j'), *était* (il). — [20] *Cour, cours, court* (il). — [21] *Lui* (du v. luire), *luit* (il). — [22] *Voler* (faire un larcin), *volet.* — [23] *Feu,* défunt. — [24] *Non.* — [25] *Volume* (partie de livre). — [26] On prononce comme s'il y avait *ton. Ton* (subst.), *ton* (pronom possessif), *thon, tonds* (je). — [27] *Bourdon* (bâton de pèlerin). — [28] *Point,* nég. — [29] *Si* (mus.), *scie, sis* (assis, situé), *six, ci.* — [30] *Temps, tan, tends* (je). — [31] *Lesse* ou *laisse.* — [32] *Pendant* (subst.), *pendant* (participe). — [33] *Aire, ère, erre, erre* (j'), *haire, hère.* — [34] *Mes, mai, mets, mets* (je). — [35] *Très, trais* (je). — [36] *Dépends* (je). — [37] *Boue, bous* (je). — [38] *Or* (subst.), *or* (conj.). — [39] *Cor, cors.* — [40] *Cou, coût, coud* (il). — [41] *Cric, cris* (je), *Christ.* — [42] *Bois* (je). — [43] Delille et Buffon ont peint tous les deux l'oiseau-mouche. Voyons lequel du prosateur ou du versificateur est le plus poète :

« Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes
« Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
« Ainsi qu'un trait agile à vos yeux est perdu ;
« Du peuple ailé des airs brillante miniature,
« Où le ciel, des couleurs épuisa la parure ;
« Et, pour tout dire enfin, le charmant colibri,
« Qui de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
« Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
« Glisse et ne pose point, suce moins qu'il n'effleure ;
« Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
« De qui la grâce est tout, et le corps presque rien ;

« Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
« Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice. »

L'ensemble de ces vers est fort joli, et l'effet de cette peinture est agréable et piquant; mais, quoique le sujet soit très mignard, ne peut-on pas trouver trop de mignardise dans les détails? *Miniature* du peuple ailé..., *phénomène léger...*, *chef-d'œuvre aérien...*, *de qui la grâce est tout...*, *esquisse de la vie...*, *le plus charmant caprice des dieux;* ces traits sont brillants, mais qu'ils sont maniérés! Qu'ils ont peu de précision dans leur tournure précise! Il y a dans ce morceau des fautes moins séduisantes : le troisième vers dit-il bien ce qu'il veut dire?

Ainsi qu'un trait agile à vos yeux est perdu.

Le huitième ne manque-t-il pas d'élégance?

Jamais sur chaque tige un instant ne demeure.

Le dernier ne joint-il pas l'incorrection à l'affectation?

Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.

S'ils en ont, c'est-à-dire, *s'ils ont des caprices :* cette construction est un vrai solécisme.

Comparez tous ces colifichets, *miniature*, *esquisse de la vie*, *phénomène léger*, avec ces expressions si justes, si précises, si nettes, *ce bijou de la nature... ce petit favori.* M. de Buffon n'appelle point le colibri... *un chef-d'œuvre aérien;* car, au fond, que signifie un chef-d'œuvre aérien? Mais il dit : *dans sa vie tout aérienne, etc.* Cela est aussi pur, aussi clair qu'élégant; cela n'est ni vague ni affecté; la clarté et le naturel sont le cachet des écrivains de bon goût. DUSSAULT.

L'OURAGAN DES ANTILLES [1].

L'ouragan [2] est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout à coup, au jour vif et brillant de la zone torride [3], succède une nuit universelle [4] et profonde; à la parure d'un printemps éternel [5], la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi [6] anciens [7] que le monde sont déracinés, ou leurs débris dispersés, les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres [8] Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes

hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés ; les cris et les hurlements des hommes et des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

RAYNAL (1713—1796). *Histoire philosophique*, liv. II.

[1] *Antilles*, îles composant le plus important archipel de l'océan Atlantique. Les Antilles sont sujettes à deux terribles fléaux : les ouragans et les tremblements de terre. — [2] Voy. p. 15, note 1. — [3] Portion de la terre qui est comprise entre les deux tropiques. Les habitants de ces contrées ont le soleil à plomb sur leur tête deux fois l'année. — [4] Syn., *général*. — [5] Sous-entendu *succède*. — [6] Et non pas *si*. — [7] Syn., *antique, vieux*. — [8] Syn., *débris, ruines*.

LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes · à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il [1] se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit [2] à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment, pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer

jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si[3] grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712—1778). *Émile*, liv. III.

[1] Et non pas *avant qu'il ne se montre*, parce qu'il n'y a pas de doute sur la réalité de l'action exprimée par le verbe. — [2] Syn., *reflète*. — [3] Et non pas *aussi*, cet adverbe ne s'employant que dans la proposition affirmative où il y a comparaison soit entre deux sujets, soit entre deux qualifications ou modifications, pour en exprimer l'égalité.

L'ORAGE.

L'horizon se chargeait[1] au loin des vapeurs ardentes et sombres : le soleil commençait à pâlir ; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres[2], dont les teintes variaient[3] sans cesse. Déjà le ciel, tendu[4] et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait[5], et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feu suspendue sur nos têtes ; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrents sur la terre ; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres[6], les montagnes ; et, de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution[7] de l'univers. L'aquilon[8] ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain ; le soleil brilla d'une clarté plus pure ; et cette mer, dont les vagues écumantes

s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.

BARTHÉLEMY (1716—1795). *Voyage d'Anacharsis.*

[1] *Se couvrait, se remplissait.* — [2] Funèbre, qui marque, qui inspire une sombre tristesse. — [3] Syn., *changer, se diversifier, se modifier.* — [4] C'est-à-dire *tendu de noir, entièrement couvert.* — [5] Syn., *percer, traverser.* — [6] Syn., *caverne, grotte.* — [7] La fin. — [8] Vent du nord.

L'HIRONDELLE.

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant... Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions [1] et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants [2], et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale [3] mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole [4].

GUÉNEAU DE MONTBELLIARD (1720—1785).

[1] Les trois dimensions, hauteur, largeur et longueur. — [2] Et non pas

voltigeant. Le mot *voltigeant* exprime ici une qualité inhérente à certains insectes, un état habituel; donc il est adjectif verbal et prend le genre et le nombre du sujet. — [3] Labyrinthe. Tout ce morceau lutte de souplesse avec le vol même de l'oiseau. — [4] C'est-à-dire *par une description verbale*.

LE FRAISIER OU UN MONDE D'INSECTES SUR UNE PLANTE.

Nous avons vu (page 60) que les *homonymes* sont, quant à la signification, étrangers les uns aux autres; il n'existe entre eux qu'une ressemblance de son. Ex. : *Guide*, conducteur, et *guide*, longe de cuir.

Il n'en est pas tout à fait de même des PARONYMES, auxquels sont consacrées la plupart des notes de ce morceau. Ceux-ci ont presque toujours quelque rapport entre eux par leur étymologie, c'est-à-dire par une origine commune. *Paronyme*, *homonyme*, *synonyme*, *pseudonyme*, *anonyme*, sont des paronymes, parce qu'ils dérivent tous du grec *onoma* (nom). Cependant on applique aussi cette qualification à des mots qui n'ont quelque affinité entre eux que par leur consonnance, comme *infecter*, répandre une mauvaise odeur, et *infester*, ravager; *consommer*, achever, et *consumer*, détruire; *éminent*, haut, et *imminent*, qui est près de tomber, etc., etc.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe [1], j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire [2]. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces [3] toutes différentes; mais il y en vint à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très amusante, parce que je manquais de loisir, ou, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs [4], leurs formes et leurs allures. Il y en avait des dorées, d'argentées [5], de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme [6] un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes :

quelques-unes en avaient de longues [7] et de brillantes, comme des lames de nacre ; d'autres, de courtes et de larges [8], qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter [9] et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre [10]. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons [11]; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier [12] qui s'élèvent en formant, avec l'axe [13] du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil ; mais la plupart y venaient pour des raisons [14] qui m'étaient tout à fait inconnues : car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis [15] que d'autres ne remuaient que la partie [16] postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes [17] les tribus des autres insectes qui étaient attirées [18] sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour [19], les scarabées qui en labouraient les racines [20], les petits vers qui trouvaient les moyens [21] de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire, dans la seule épaisseur d'une feuille ; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons : enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient [22] leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention [23], puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu leur en tenir compte. Les plantes sont

les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs, mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne [24], sur la lisière [25] d'un bois [26], ou sur le bord [27] d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus ; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies [28], les poissons [29], les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes [30] surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur ; car, dans ce cas, ma science [31] n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques [32], n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope [33] avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très supérieurs à cet instrument qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes [34] de distance, tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui est tout à fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes [35]. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent [36] tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches doivent voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une

lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux [37] et parsemés de glandes [38]. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant [39]. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent [40] à des bassins [41] ronds, carrés ou rayonnants. Or, *la* nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose [42] un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre que le physicien Leeuwenhoeck [43] y en a compté des milliers. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent [44] sur les feuilles des plantes comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles [45], des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable; les nectaires [46], des fleuves de sucre [47]; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfèvrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture [48]; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores [49] à long col, d'une matière semblable à l'améthyste [50], du goulot des-

quelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une manière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets [51] doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée [52] qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule [53] à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter, au lieu de descendre; se mettre en rond, au lieu de se mettre de niveau; s'élever en l'air, au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper [54]. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et, parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout, qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre [55], tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps [56]. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin, et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles [57], des époques proportionnées [58] à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent [59].

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737 — 1814). *Études de la nature.*

[1] *Lobe.* — [2] *Récrire.* — [3] *Espace.* — [4] *Coupeurs, coureurs.* — [5] *Arpentées.* — [6] *Gomme.* — [7] *Longes.* — [8] *Largue.* — [9] *Poster.* — [10] *Tendre.* — [11] *Pavillons.* — [12] *Pépier.* — [13] La ligne ou la direction que suit le vent. — [14] *Saison.* — [15] *Taudis.* — [16] *Parti.* — [17] *Doutes.* — [18] *Altérées* ou *atterrées.* — [19] *Atour* — [20] *Ravines.* — [21] *Moyeux.* — [22] *Tondaient.* — [23] *Intention.* — [24] *Cham-*

pagne. — [25] *Litière.* — [26] *Pois, poids.* — [27] *Port.* — [28] Animaux qui vivent sur la terre et dans l'eau. — [29] *Poison.* — [30] *Heaume.* — [31] *Séance.* — [32] *Sphéristiques.* — [33] *Horoscope.* — [34] *Ligues.* — [35] Le *microscope* sert à grossir à la vue les petits objets ; le *télescope,* à observer les objets éloignés. — [36] *Embarrassent.* — [37] *Canots.* — [38] *Glands.* — [39] *Bruyant.* — [40] *Rassemblent.* — [41] *Basin.* — [42] *Dépose.* — [43] Célèbre naturaliste hollandais, né à Delft en 1632, mort en 1723. — [44] *Pèsent.* — [45] Enveloppe ordinairement colorée qui renferme, dans une fleur, les organes de la fécondation. — [46] *Nectar.* Le nectaire est un organe de forme variable qui accompagne les fleurs de certaines plantes, et qui contient un suc mielleux. — [47] *Suc.* — [48] *Conjoncture.* — [49] Vases antiques à deux anses dans lesquels on mettait le vin pour le garder. — [50] Pierre précieuse, de couleur violette. — [51] *Replet.* — [52] *Rusée.* — [53] *Poule.* — [54] *Écharper.* — [55] *Éteindre.* — [56] L'auteur paraît oublier que leur sphère est bornée comme la nôtre. V. — [57] *Cycle, sicle.* — [58] *Proportionnelles.* — [59] *Épanouissent.*

UNE NUIT D'ÉTÉ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats [2].

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui [3] qu'un crépuscule [4] fugitif, rase [5] ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque [6], environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit [7], alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui par-

courent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle [8] les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare [9] des richesse qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrons de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin [10] cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple, qui ne soit pas ancienne.

Une foule d'hommes vivants [11] ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que [12] l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? vingt ou trente automates [13] agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux ; le mécanisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie, sont dans le tout [14].

La statue équestre de Pierre 1er [15] s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux [16]. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit [17] sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie [18]. On regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

JOSEPH DE MAISTRE (1755 — 1821).

[1] Capitale de la Russie, située à l'embouchure de la Néva dans le golfe de Finlande. — [2] Syn., *région, pays*. — [3] *Lui*, parce qu'ici le soleil est personnifié. — [4] La lumière qui précède le lever du soleil, celle qui reste après le soleil couché jusqu'à ce que la nuit soit entièrement close. — [5] Syn., *effleurer*. — [6] Sorte de palet rond et plat. Ce mot est employé ici au figuré. — [7] Pierre fort dure. — [8] Au figuré, pour dire dans le Nord. — [9] On pourrait critiquer *s'empare;* mais l'emploi de ce verbe fait image et rend l'expression plus vive. B. — [10] Syn., *dais*. — [11] *Encore vivants* exprimerait l'idée avec plus de clarté. — [12] Sous-entendu *pour occuper*. — [13] Machine qui a en soi le principe de son mouvement. Employé ici au figuré. — [14] La musique, non plus que la poésie ou la peinture, n'a le caractère d'un art que lorsqu'elle est exécutée par des hommes ayant conscience de ce qu'ils font. Des musiciens, selon la théorie de M. de Maistre, pourront faire naître l'attention; mais la passion, rarement. L'émotion des auditeurs ne peut résulter que de la passion de l'artiste. C'est d'ailleurs ce qu'on a généralement éprouvé à Paris, en 1833, lorsqu'on y a entendu les musiciens russes. B. — [15] Pierre Ier, empereur de Russie, surnommé *le Grand* (1672—1725), fut un des plus puissants génies de son époque. Il fonda la ville de Saint-Pétersbourg et jeta les bases de la grandeur et de la puissance russes. — [16] Syn., *majestueux, grandioses*. — [17] Plaça, bâtit. — [18] Syn., *image, statue*.

LE LAOCOON [1].

Saisi par d'énormes serpents qui l'enchaînent, qui l'oppressent, qui sont prêts à l'étouffer ; plein d'une vigueur que la force des serpents surmonte, et qui doit bientôt défaillir [2], Laocoon, dans cette lutte mortelle, fait voir, par des mouvements énergiques, mais décents et retenus, la grandeur de son âme et son respect pour les dieux. Les nœuds que forment les serpents autour de ses fils les soulèvent et les attachent contre lui : il ressent leurs souffrances. Ses yeux cherchent le ciel [3], sa douleur est profonde ; elle est noble. Il se plaint, il ne crie pas. Dans le soulèvement et la contraction de tous ses muscles, la vérité, la beauté des formes n'ont été altérées en rien. La vie et la douleur circulent dans tous ses membres, et tous présentent l'image de la beauté. Les sentiments différents qui agitent les enfants et le père produisent des mouvements variés, qui développent partout des beautés nouvelles. L'artiste est arrivé, par conséquent, au sommet de l'art, puisqu'il a excité la pitié, l'amour et l'admiration par la représentation fidèle de la vie, de la beauté, de la douleur et de la vertu.

ÉMERIC DAVID (1755—1839).

[1] Laocoon, fils de Priam, était prêtre d'Apollon ou de Neptune. Après avoir vainement cherché à dissuader les Troyens de recevoir dans leur ville le cheval de bois que les Grecs avaient abandonné sur le rivage, il osa lancer un dard contre les flancs de cette machine ; mais, le même jour, il en fut puni, suivant la Fable, par deux serpents monstrueux qui l'étouffèrent lui et ses deux fils. Cette scène est décrite par Virgile dans l'*Enéide*, l. II.

Dans le morceau ci-dessus, il s'agit d'un groupe en marbre, qui a pour sujet le supplice de Laocoon, et qui est attribué à Lysippe, sculpteur grec, contemporain d'Alexandre le Grand. Ce magnifique groupe se trouve aujourd'hui à Rome. — [2] Syn., *s'affaiblir, céder, fléchir*. — [3] C'est-à-dire *se tournent vers le ciel*.

LE LÉZARD GRIS.

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares; mais elle lui a donné une parure élégante: sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris; et lorsque, dans un beau jour de printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur, ou sur l'herbe nouvelle, avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante, il marque [1] son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée [2]; il fait briller ses yeux vifs et animés; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance [3]; mais au moindre bruit qui l'effraye, à la chute seule d'une feuille, il se roule, tombe, et demeure pendant quelques instants comme étourdi par sa chute; ou bien il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore, et décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée.

LACÉPÈDE (1756—1825).

[1] Il manifeste. — [2] Syn., *menue, grêle, mince*. — [3] Avec plaisir.

L'ASPECT DES PYRAMIDES [1] D'ÉGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices [2] dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied; enfin, l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette[3], la mémoire des temps qu'elles rappellent [4], le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau [5], il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte: ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur

massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on accorde moins de pitié à ces ruines : et, tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie [6], de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

VOLNEY (1757 — 1820). *Voyage en Égypte.*

[1] Vastes constructions ayant une base carrée et présentant une superposition de gradins qui vont en diminuant. [2] Qui est fait ou imité par l'art. *Factice* se dit par opposition à *naturel*. — [3] Situation, manière d'être assis, couché, placé. — [4] Il y a des savants qui font remonter les pyramides à 3000 et même à 4000 ans av. J.-C. — [5] On pense assez généralement que les pyramides ont été construites pour servir de sépulture aux anciens rois d'Égypte. — [6] Ville d'Égypte, située sur les bords de la Méditerranée, et fondée l'an 332 av. J.-C., par Alexandre le Grand, roi de Macédoine.

JÉRUSALEM [1].

Au centre d'une chaîne de montagnes se trouve un bassin aride fermé de toutes parts par [2] des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant [3], dans l'enceinte d'un mur jadis [4] ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects[5] extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

CHATEAUBRIAND (1769 — 1848).

[1] Ancienne capitale de la Palestine. — [2] *Parts par,* consonnance qu'il faut éviter. — [3] *Qui penche, qui est incliné.* — [4] Syn., *anciennement, autrefois.* — [5] Syn., *vue, site.*

DÉFINITIONS.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
BOILEAU. *Art poétique.*

UNE ARMÉE.

Qu'est-ce qu'une armée ? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile[1] fait mouvoir pour la défense de la patrie ; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un

chef, dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'âmes, pour la plupart viles et mercenaires [2], qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants ; c'est un assemblage confus de libertins [3], qu'il faut assujettir [4] à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de téméraires, qu'il faut retenir ; d'impatients, qu'il faut accoutumer [5] à la confiance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir [6] au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes ? Comment [7] se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï et bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et [8] relâcher de la discipline nécessaire ?

FLÉCHIER (1632—1710). *Oraison funèbre de Turenne.*

[1] Syn., *adroit, capable, entendu.* — [2] Il s'agit ici des armées telles qu'elles étaient constituées au XVII[e] siècle. — [3] C'est-à-dire de gens qui haïssent toute sujétion, toute contrainte. Le mot *libertin* a vieilli dans ce sens. — [4] Syn., *soumettre à.* — [5] Syn., *habituer à.* — [6] Syn., *rattacher, rallier à.* — [7] Sous-entendu *peut-on.* — [8] Sous-entendu *sans.*

L'AMBITIEUX.

Quelle idée vous formez-vous d'un ambitieux préoccupé [1] du désir de se faire grand ? Si je vous disais que c'est un homme ennemi par profession de tous les autres hommes (j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt), un homme à qui [2] la prospérité d'autrui est un supplice ; qui ne peut voir le mérite, en quelque sujet [3] qu'il se rencontre, sans le haïr et sans le combattre ; qui n'a ni foi, ni sincérité ; toujours prêt, dans la concurrence [4], à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espère d'en [5] profiter ; qui, de sa grandeur prétendue et de sa fortune, se fait une divinité à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnaissance, ni considération, ni devoir qu'il ne sacrifie [6], ne manquant pas de tours et de déguisements spécieux pour le

faire même honnêtement selon le monde; en un mot, qui n'aime personne, et que personne ne peut aimer. Si je vous le figurais [7] de la sorte, ne diriez-vous pas que c'est un monstre dans la société, dont je vous aurais fait la peinture? et cependant, pour peu que [8] vous fassiez de réflexions sur ce qui se passe tous les jours au milieu de vous, n'avouerez-vous pas que ce sont là les véritables traits de l'ambition, tandis qu'elle est encore aspirante [9]; et dans la poursuite d'une fin qu'elle se propose?

BOURDALOUE (1632—1704.)

[1] Fortement occupé du..., absorbé tout entier par le... — [2] Pour qui. — [3] C'est-à-dire *en quelque personne*. — [4] Lorsque deux ou plusieurs personnes aspirent au même emploi, à une même dignité, à un même but. — [5] Après le verbe *espérer*, employé à un temps autre que l'infinitif, on peut placer ou supprimer la préposition *de*. Employé à l'infinitif devant un autre verbe qui est aussi à l'infinitif, il doit toujours être suivi de cette préposition. — [6] C'est-à-dire *à laquelle il est toujours prêt à sacrifier amitié, reconnaissance, etc.* — [7] Dépeignais, représentais. — [8] Syn., *si peu que*. — [9] C'est-à-dire *qu'elle aspire encore à atteindre le but qu'elle se propose*.

LA BIBLE.

L'Écriture surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur, tous les écrivains de Rome et de la Grèce. Jamais Homère [1] même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier [2], que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes; par exemple, celui qui commence ainsi: « *Le* « *Dieu des Dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la* « *terre,* » surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'a égalé Isaïe [3] peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel « *les royaumes ne sont* « *qu'un grain de poussière; l'univers, qu'une tente qu'on* « *dresse aujourd'hui, et qu'on enlève demain.* » Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix;

tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie [4], déplorant les maux de son peuple; ou à Nahum [5], voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive [6] sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination; il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel [7], dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui; et cherchez, dans les plus sublimes originaux de l'antiquité, quelque chose qu'on puisse lui comparer. Au reste, tout se soutient dans l'Écriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin, il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine.

Fénelon (1651—1715). ***Dialogue sur l'éloquence de la chaire.***

[1] Poète grec qui vivait au IXe siècle av. J.-C. On a de lui deux grands poèmes épiques, *l'Iliade* et *l'Odyssée*, et on lui attribue un poème héroï-comique, la *Batrachomyomachie*, ou combat des souris et des grenouilles, plusieurs hymnes et divers fragments. — [2] *Deutéronome*, chap. V et VI. Voy. aussi *Exode*, chap. XV. — [3] L'un des quatre grands prophètes (VIIIe siècle av. J.-C.). — [4] L'un des quatre grands prophètes (VIIe siècle av. J.-C.). — [5] L'un des douze petits prophètes (VIIIe siècle av. J.-C.). — [6] Ancienne capitale de l'Assyrie, fondée par le roi Ninus l'an 2000 av. J.-C., et située sur le Tigre supérieur, en Asie. Elle fut prise et détruite par les Mèdes l'an 605 avant l'ère chrétienne. — [7] L'un des quatre grands prophètes (Ve siècle av. J.-C.).

DE LA PROVIDENCE.

Que [1] le monde est grand, qu'il est magnifique! Que le gouvernement des États et des empires offre à nos yeux de

sagesse, d'ordre et de magnificence, quand nous y voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse; qui donne au rois des ministres sages ou corrompus; qui dispense [2] les bons ou les mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation [3] de son ouvrage; qui règle le cours des passions humaines, et qui, par des ménagements [4] inexplicables, fait servir à ses desseins la malice [5] même des hommes! Que le monde, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence!

Mais, si on en sépare la Providence, et qu'on le regarde tout seul, si on n'y voit plus que les passions humaines qui semblent mettre tout en mouvement, ce n'est plus qu'un chaos, qu'un théâtre de confusion et de trouble, où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider [6] des plus grands événements; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places que le mérite craint, et qu'on refuse au mérite; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre [7] le secret et l'usage. Voilà le monde séparé [8] de la Providence.

MASSILLON (1663 — 1742).

[1] Pour *combien*. — [2] Syn., *départir, distribuer, donner, accorder*. —



[3] Syn., *accomplissement, achèvement, perfection*. — [4] Syn., *dispositions*. — [5] Syn., *malignité, méchanceté*. — [6] Syn., *ordonner, disposer*. — [7] Et non *pas sans comprendre leur secret et leur usage*. — [8] C'est-à-dire *voilà le monde tel qu'il est lorsqu'il est séparé, etc.*

LA MÉDISANCE.

La médisance est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré [1]; qui ne laisse, partout où il a passé, que la ruine et la désolation ; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en viles cendres [2] ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant ; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais ; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant de nuire.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre [3] la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre [4]; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure [5], et s'étudie [6] à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée [7] qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité [8] indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent ; un scandale pour ceux qui nous écoutent ; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension [9] dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de dés-

ordres et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin, c'est une source pleine d'un venin mortel : tout ce qui en part est infecté [10], et infecte tout ce qui l'environne ; ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements [11] malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

LE MÊME.

[1] C'est-à-dire sur les choses profanes comme sur les choses sacrées. — [2] C'est-à-dire qui avilit, qui déprécie. — [3] Qui nous montre, nous fait apercevoir.

— [4] Lynx envers nos pareils et taupes envers nous. LA FONTAINE.

— [5] Syn., *critique, blâme*. — [6] Syn., *s'applique, s'exerce, s'ingénie*. — [7] Cachée, secrète. — [8] Mauvaise foi. — [9] Syn., *division, discorde, désunion*. — [10] Paron., *infesté*. — [11] Sous-entendu *sont*.

L'ESPRIT.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit, s'exprimer heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans se faire estimer ; être né avec le talent équivoque [1] d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion ; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité : c'est une faible peinture de ce qu'il a plu à notre siècle d'honorer du nom d'esprit.

Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint [2], l'autorité le révolte ; incapable de persévérance dans la recherche de la vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

D'AGUESSEAU (1668—1751). *Nécessité de la science.*

[1] Syn., *douteux, trompeur*. — [2] Syn., *gêne*.

LA FABLE.

La fable est, sans doute, aussi vieille que le monde [1]; elle conserve et conservera toujours son empire : nous l'aimons, nous sommes nés pour elle. C'est une immortelle dont la voix mensongère en tout temps nous charme et nous amuse; c'est une enchanteresse qui nous entoure de prestiges; qui, à ses réalités, substitue, ou du moins ajoute des chimères [2] agréables et riantes, et qui, cependant, soumise à l'histoire et à la philosophie, ne nous trompe jamais que pour mieux nous instruire. Fidèle à conserver les réalités qui lui sont confiées, elle couvre de son enveloppe séduisante et les leçons de l'une, et les vérités de l'autre.

Son sceptre enchanteur ne fait que des miracles et ne produit que des métamorphoses [3]. Elle nous transporte d'un monde où nous sommes toujours mal, dans un autre monde qui, créé par l'imagination, a tout ce qu'il faut pour nous plaire. Elle embellit tout ce qu'elle touche. Si elle raconte, elle sème les merveilles, les prodiges, pour attacher [4] la curiosité, pour graver dans la mémoire; si elle trace des leçons, c'est d'une main si légère, que l'orgueil n'en est pas atteint [5]. Elle se joue autour de la vérité, pour ne la laisser voir qu'à la dérobée [6], et, soit qu'elle ait voulu ou nous agrandir, ou nous consoler, elle prend ses exemples dans des espèces privilégiées, dans une race divine qu'elle enlève exprès au-dessus de la faible humanité; tantôt nous conduisant à la vertu par ses exemples illustres, tantôt caressant [7] notre faiblesse, orgueilleuse de retrouver nos passions et nos fautes dans la perfection même.

BAILLY (1736—1793). *Essai sur les fables et leur histoire.*

[1] On trouve dans la Bible l'apologue de la *Fourmi*, celui du *Pot de terre et du Pot de fer*. — [2] Syn., *illusions*. — [3] *Métamorphose*, transformation, changement d'une forme dans une autre. — [4] Syn., *lier, fixer, enchaîner, intéresser vivement*. — [5] C'est-à-dire que l'orgueil n'est pas blessé, qu'il n'en souffre pas. — [6] C'est-à-dire qu'elle la laisse entrevoir. — [7] Syn., *flattant*.

LE CURÉ.

Il est un homme, dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut ni naître ni mourir, qui prend l'homme du sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer [1] et à craindre; que les inconnus même appellent *mon père*, aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire [2] obligé de la richesse et de l'indigence [3], qui voit le riche et le pauvre frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation de sentiments qu'une religion philanthropique [4] inspire et commande; un homme, enfin, qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe [5] de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite! Cet homme, c'est le curé.

LAMARTINE (né en 1790).

[1] Syn., *respecter*. — [2] Qui est entre deux, qui est interposé. — [3] Pour *du riche et du pauvre*. — [4] Qui aime tous les hommes. — [5] Pour *pénètre dans*...

L'ORATEUR CHRÉTIEN.

Le christianisme élevait une tribune où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante; tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples; tribune pacifique et tutélaire, qui, plus d'une fois, donna refuge à ses mortels ennemis; tribune où furent longtemps défendus des intérêts partout abandonnés, et qui, seule, plaidait éternellement la cause [1] du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise: l'orateur, maître des esprits, qu'il élève et qu'il consterne [2] tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort; il peut faire descendre du haut des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès [3] n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars, tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron [4] n'osait promettre qu'à leur souvenir [5]: il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance [6] de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique, cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main [7]. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes [8] des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies [9] des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour apaiser, pour adoucir, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit

d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner, par ce nom, le sentiment profond et sublime qui, seul, peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux qui doit donner à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

VILLEMAIN (né en 1791). *Discours d'ouverture*, déc. 1822.

[1] C'est-à-dire *prenait le parti du pauvre, du faible, de l'homme, les défendait, les protégeait*. — [2] *Consterner*, remplir d'un trouble mortel. — [3] Célèbre homme d'État et orateur athénien. Il vivait au ve siècle av. J.-C. — [4] Célèbre homme d'État, philosophe et orateur romain, né en l'an 107 avant l'ère chrétienne. — [5] Comme païen, il ne put promettre l'immortalité à leur âme. — [6] Pour *acquitter la dette de la reconnaissance*. — [7] Pour *il doit les posséder*. — [8] Syn., *modifications, changements*. — [9] Expression qui marque énergiquement le caractère violent et dévorant des passions.

FABLES.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage,
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

BOILEAU. *Art poétique.*

LE SINGE.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton [1], où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant [2] et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai longtemps imités. Étant

singe, je faisais des gestes comme eux ; et, étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. »

A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices : elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement, il faisait craquer son bec, il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin [3]. La vieille prenait à toute heure [4] ses lunettes pour l'admirer ; elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres ; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme ; mais, comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur [5] ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire des riens, ou les sottises les plus grossières. Mercure [6], qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : « Ho ! ho ! je te reconnais ; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui [7] t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi.

D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. »

FÉNELON (1651—1715).

[1] Myth. anc., dieu des enfers. — [2] Syn., *lourd.* — [3] On appelle fagotin un singe habillé et exercé à faire des tours. — [4] Syn., *à chaque instant.* — [5] Syn., *discoureur, grand parleur.* — [6] Myth. anc. Ce dieu conduisait les morts aux enfers. — [7] Pour *celui qui.*

LES DEUX RENARDS.

Deux renards entrèrent la nuit, par surprise, dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets; après ce carnage ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder des provisions pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. » Le jeune répondait : « Je veux tout manger, pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours; car pour ce qui est de [1] revenir ici, chansons [2]! il n'y fera pas bon demain; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. » Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant, qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier [3]. Le vieux, qui croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut, le lendemain, retourner à sa proie, et il est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts; les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

LE MÊME.

[1] Pour *quant à.* — [2] Sornettes, discours ou raisons frivoles, pour *il n'y faut pas songer.* — [3] Trou, cavité dans la terre où certains animaux se retirent.

LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc [1]; les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres [2] bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton, sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton. — L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. — Il est donc vrai, répartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme frères et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie où le sobre [3] philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non par leurs discours.

LE MÊME.

[1] Clôture faite de claies, où l'on enferme les moutons en été quand ils couchent dans les champs. — [2] Et non pas *avec des autres*. — [3] Syn., *frugal, tempérant*.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de [1] sa ruche. « Que viens-tu faire ici ? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à [2] te mêler avec les reines de l'air? — Tu as raison, répondit froidement la mouche, on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi

fougueuse que la vôtre. — Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille ; nous seules avons des lois et une république bien policée [3]; nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes [4]; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur les ordures. — Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche ; la pauvreté n'est pas un vice ; mais la colère en est un grand [5]. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer : vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à [6] personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération. »

LE MÊME.

[1] Syn., *près de*. — [2] Il faudrait *c'est bien à toi de*, qui exprime une idée de droit ; *c'est à toi à* exprime une idée de tour. — [3] Syn., *civilisée, organisée*. — [4] Syn., *odorantes*. — [5] Est un grand vice. — [6] Pour *qu'elle n'en fait à*.

LE LAPIN DE LA FONTAINE.

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en [1] avais ennuyé bien d'autres [2]. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt : j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était à l'heure de l'affût [3]. Quantité de lapereaux [4] paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite, que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit : Propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil [5] : « Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu ? » Oh ! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement !... Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent.

« Je n'en ferai rien, lui dis-je ; tu es sorcier, ou je meure [6]. — Moi! point du tout, me répondit-il; je suis un vieux lapin de la Fontaine. » Oh! pour le coup, je tombai de mon haut [7]. Je me mis à ses petits pieds : je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. Eh! d'où vient cet ennui de vivre? — De tout ce que je vois. — Ah ! bon Dieu, n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet? — Oui. Mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je! d'autres qui ne parlent qu'allemand: d'autres qui parlent un français que je n'entends [8] pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent [9] voisine, c'est de même; je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je? à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait davantage que [10] les singes de ce temps-ci. » Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à la Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours : ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols [11]; ses loups valaient mieux que nos moutons [12]. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à la Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme.

LE PRINCE DE LIGNE (1735 — 1814).

[1] C'est-à-dire *des hommes, des gens*. — [2] Et non pas *bien des autres*. — [3] C'est-à-dire *le moment le plus favorable pour guetter le gibier*. — [4] Jeunes

lapins. — [5] C'est-à-dire que j'étais certain de le tuer. — [6] Pour *que je meure*. — [7] Expression figurée pour *je fus extrêmement surpris*. — [8] Syn., *comprends*. — [9] Nation, race. Ce mot ne s'emploie au singulier que dans la poésie familière. — [10] Il fallait dire *en avait plus que*. Après l'adverbe *davantage* on ne peut employer la conjonction *que*. — [11] Sous-entendu *ne chantent*. — [12] Sous-entendu *ne valent*.

ALLÉGORIES.

L'Allégorie habite un palais diaphane.
LEMIERRE.

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux: on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas; marche, marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses [1], mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter; marche, marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement! illusion! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface: l'ombre de la mort se présente; on com-

mence à sentir l'approche [2] du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

BOSSUET (1624—1704).

[1] Syn., *contrariétés, afflictions, revers.* — [2] Syn., *abord, voisinage.*

LE BERGER ET LE TROUPEAU.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue [1] et tendre qui a échappé [2] à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage: si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paraît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou [3] du berger, ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger [4] pour le troupeau? Image naïve des peuples, et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince!

LA BRUYÈRE (1644—1696).

[1] Syn., *fine, déliée, mince.* — [2] Et non pas *qui est échappée.* — [3] Sous-entendu *celle, la condition.* — [4] Sous-entendu *est-il fait.*

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE, OU LES EMBLÈMES.

Il y avait à Hamadan [1] une célèbre académie, dont le premier statut [2] était conçu en ces termes: *Les académiciens*

penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible. On l'appelait l'*académie silencieuse,* et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb [3], auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'académie silencieuse. Il part aussitôt; il arrive à Hamadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet: *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'académie fut désolée de ce contre-temps; elle avait reçu, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles [4], et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée [5]! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais [6] si bien remplir, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat [7]. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique [8], cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit du reste qu'il n'y avait plus de place à l'académie; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire [9] n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains; on laissa dormir les règles [10] pour ce jour-là, et le

docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'académie, où les récipiendaires [11] devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remercîment. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre *cent*, c'était celui de ses nouveaux confrères; puis, en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous: *Ils n'en vaudront ni moins ni plus* (0100). Le président répondit au modeste docteur avec autant [12] de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent*, et il écrivit : *Ils en vaudront dix fois davantage* (1100).

L'abbé BLANCHET (1707—1784). *Apologues orientaux*.

[1] Ville de Perse. — [2] Syn., *règle, prescription*. — [3] Personnage imaginaire. — [4] *Ruelle*, espace qu'on laisse entre un des côtés du lit et la muraille. Employé au figuré, ce mot se rapporte à un usage passé de mode qui voulait qu'on se réunit, dans l'alcôve ou la chambre à coucher des dames, pour se livrer au plaisir de la conversation. — [5] Au figuré, pour *qui a beaucoup de connaissances*. — [6] Sous-entendu *il la fit*. — [7] Qui aspire à une charge ou à une dignité. — [8] Qui tient de l'emblème, c'est-à-dire qui a une signification symbolique ou allégorique. — [9] Au-dessus du nombre déterminé. — [10] C'est-à-dire qu'on n'en tint pas compte, qu'on ne les observa pas. — [11] Ceux que l'on reçoit dans un corps, une compagnie. — [12] Et non pas *tant*.

FLORE [1].

Présidez aux jeux de nos enfants, charmante fille de l'Aurore, aimable Flore; c'est vous qui couvrez de roses les champs du ciel que parcourt votre mère, soit qu'elle s'élève chaque jour sur notre horizon, soit qu'elle s'avance, au printemps, vers le sommet de notre hémisphère, et qu'elle rejette ses rayons d'or et de pourpre sur leurs régions de neige. Pour vous, suspendue au-dessus de nos vertes campagnes, portée par l'arc-en-ciel au sein des nuages pluvieux, vous versez les fleurs à pleine corbeille dans nos vallons et sur nos forêts: le Zéphire amoureux vous suit, haletant

après vous, et vous poussant de son haleine chaude et humide. Déjà on aperçoit sur la terre les actes de votre passage dans les cieux; à travers les rais [2] lointains de la pluie, les landes [3] apparaissent toutes jaunes de genêts fleuris, les prairies brumeuses, de bassinets [4] dorés, et les corniches des vieilles tours, de giroflées safranées. Au milieu du jour le plus nébuleux [5], on croirait que les rayons du soleil luisent au loin sur les croupes des collines, au fond des vallées, au sommet des antiques monuments; des lisières de violettes et de primevères parfument les haies, et le lilas couvre de ses grappes pourprées les murs du château lointain. Aimables enfants, sortez dans [6] les campagnes. Flore vous appelle au sein des prairies : tout vous y invite, les bois, les eaux, les rocs arides; chaque site vous présente ses plantes, et chaque plante [7] ses fleurs. Jouissez du mois qui vous les donne : avril est votre frère, il est à l'aurore de l'année comme vous [8] à celle de la vie; connaissez ses dons riants comme votre âge. Les prairies seront votre école, les fleurs [9] vos alphabets, et Flore [10] votre institutrice.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737—1814). *Harmonies de la Nature.*

[1] Myth. rom. Déesse des fleurs, épouse de Zéphire et fille de l'Aurore. — [2] Rayons. — [3] Syn., *friches, bruyères.* — [4] Fleur, espèce de renoncule; on écrit aussi *bacinet.* — [5] Syn., *brumeux.* — [6] Manière elliptique de parler, c'est-à-dire sortez de la ville pour aller à la campagne ou pour vous répandre dans les campagnes. — [7] Sous-entendu *vous présente.* — [8] Sous-entendu *êtes.* — [9] Sous-entendu *seront.* — [10] Sous-entendu *sera.*

LA MORT.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables [1] : c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides [2] de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des

lambeaux de la pourpre et de la bure [3] dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main, elle tient une faux comme un moissonneur; de l'autre, elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue [4], et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha [5]. C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme.

CHATEAUBRIAND (1769 — 1848). *Les Martyrs*, liv. VI.

[1] Syn., *inflexible, impitoyable, implacable.* — [2] Syn., *pâle, blême, hâve, blafard.* — [3] Étoffe grossière faite de laine. — [4] C'est-à-dire que le Sauveur a blessé, a vaincu la mort en assurant notre salut et en nous ouvrant le chemin de la vie éternelle. — [5] Colline, près de Jérusalem, où Jésus fut crucifié. On l'appelle aussi le *Calvaire*.

L'ESPÉRANCE.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue [1] de la Religion et de la Vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir. Quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse. Rien n'approche du [2] charme de sa voix, de la douceur de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La Foi et la Charité lui disent *ma sœur*, et elle se nomme l'*Espérance*.

LE MÊME.

[1] Syn., *constant, persévérant.* — [2] *Rien ne peut être comparé au..., à.*

AIDEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier [1], et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue [2], ni à gauche ni à droite.

Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage; il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit: « Que sera-ce de moi [3] lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie? »

Et, comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant [4] à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et, après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin, l'un d'eux dit aux autres : « Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux; peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse. »

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et, quand ils eurent prié, celui qui avait dit : « Prions, » dit encore : « Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble? »

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait [5] soulever seul ce rocher ; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

LA MENNAIS (1782 — 1854).

[1] Le barrait, l'obstruait entièrement. — [2] Syn., *passage*. — [3] Que deviendrai-je ? — [4] Sous-entendu *que le premier*. — [5] N'aurait le pouvoir, la force de...

MORALE RELIGIEUSE

OU

PHILOSOPHIE PRATIQUE

La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
BOILEAU. *Satires.*

L'EXTRÊME GRANDEUR ET LA DERNIÈRE PETITESSE DE LA NATURE.

La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous [1], afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent ; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine [2] majesté ; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point au prix [3] du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat [4], à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête

là, que l'imagination passe outre [5], elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces [6]. Nous avons beau enfler [7] nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais, pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron [8], par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes [9]; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible... Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

PASCAL (1623—1662).

[1] Sous-entendu *de lui*. — [2] Syn., *complète, entière*. — [3] *Auprès de* me paraîtrait ici une expression plus juste. La richesse n'est rien *au prix de* la vertu. La terre n'est qu'un point *auprès d'*une étoile. B. — [4] Très petit, très peu considérable. — [5] Aille plus loin.

« [6] Par delà l'infini l'infini recommence. » LEBRUN.

[7] Agrandir, augmenter, — [8] Sorte de petit insecte, qui s'engendre entre



cuir et chair, et qui est presque imperceptible. — [9] Remarquez l'ellipse de la phrase. Si toutes les idées étaient exprimées, il y aurait « des veines, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. » La forme de Pascal est plus énergique. N.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

Diseur de bons mots, mauvais caractère [1].

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant [2] que d'être seul avec soi.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire [3], par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent [4] l'Église sont de cette nature.

La propre volonté ne se satisferait jamais quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce.

La piété chrétienne anéantit [5] le *moi* humain, et la civilité humaine le cache et le supprime.

LE MÊME.

[1] Parce que, pour dire un bon mot, il sacrifiera ses meilleurs amis et les choses les plus respectables. — [2] Et non pas *autant*, parce que la construction est négative. — [3] Ordinairement. — [4] Syn., *tourmenter*, *inquiéter*, *causer de la peine à*. — [5] Syn., *efface*, *supprime*.

LA CRÉATION.

Qui a formé tant de genres d'animaux, et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration [1], de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur [2] font fendre les eaux et l'air? Ce qui peut-être a donné lieu à leur créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessin à peu près semblable; le vol des oiseaux paraissant être une espèce de faculté de nager dans une matière plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances [3] et ces différences; celui qui a donné aux poissons leur tristesse, et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur [4] mode, les beautés de leur créateur. Qui n'admirerait les richesses de la Providence, qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille, mais, au contraire, que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

BOSSUET (1627—1704).

[1] Syn., *finesse, perspicacité.* — [2] Et non pas *les.* — [3] Syn., *rapports, conformités.* — [4] Et non pas *chacun à sa...*

5.



LA MORT D'ALEXANDRE.

De même que le latin dérive du grec et des anciens dialectes italiens, dans l'ordre immédiat de succession, le français procède du latin et des anciens idiomes usités dans la Gaule.

A cet amalgame s'allia aussi l'élément germanique que l'action violente de la conquête répandit, au Ve siècle, sur une grande partie du sol dont se compose actuellement la France.

Formée lentement de ces principes si divers, la langue française brillait déjà, dès le XIIIe siècle, par sa gravité et son énergie.

Deux cents ans plus tard, elle subit de nouveau l'influence du grec et du latin dont l'étude est remise en honneur par les érudits du temps de la Renaissance. Dès ce moment elle s'assouplit, elle s'épure, elle se perfectionne jusqu'à ce qu'enfin elle arrive, sous la plume des grands écrivains du XVIIe siècle, à cette époque de maturité où le vocabulaire d'un peuple peut bien encore s'augmenter, sinon s'enrichir.

Mais à côté d'emprunts plus anciens, de termes provenant en général du latin, de l'allemand ou de l'italien même, il serait facile d'en citer un assez grand nombre d'autres dont l'origine est également étrangère et qui se sont introduits dans la langue française sans y avoir, pour ainsi dire, pris racine.

De plus, pour répondre à des besoins nouveaux, les lettres, les arts et surtout les sciences ont de tout temps créé à l'aide des langues anciennes ou emprunté à des idiomes étrangers une foule de locutions nouvelles.

Pour se rendre un compte exact de tous ces mots puisés à tant de sources différentes, il ne suffit pas d'en chercher la définition dans le premier lexique venu; il faut encore remonter à leur origine, c'est-à-dire à leur ÉTYMOLOGIE, pour les suivre d'époque en époque à travers l'espèce de courant qui les entraîne et les fait dériver presque toujours de leur signification primitive.

« Sans demander assurément ni aux maîtres, ni aux jeunes gens de s'occuper ainsi de chaque mot, dit un auteur moderne, nous voudrions au moins que, pour acquérir la propriété de l'expression, ils étudiassent sérieusement à ce point de vue biographique, en quelque sorte, tous les mots dont le sens est flottant et la signification capricieuse, les *multisenses* (*V.* plus loin, en tête de *Cromwell*, par Bossuet) et les *synonymes* » (*V.* p. 112).

Le morceau suivant est particulièrement consacré à un exercice sur l'étymologie. Mais cet exercice étant lui-même resserré dans des limites fort étroites, nous croyons devoir grouper ici un certain nombre de mots français, les uns tirés du grec ou du latin, d'autres dérivés de l'allemand et de l'italien, ou bien encore empruntés à l'anglais. Tout insuffisante qu'elle est, cette liste pourra donner aux élèves l'idée de l'origine et de la formation de beaucoup de locutions françaises.

Du GREC : Archéologie, *archaios,* ancien, et *logos,* raison, discours, science; Astronomie, *astron,* astre, et *nomos,* loi; Autocrate, *autos,* soi-même, et *kratos,* puissant; Bibliophile, *biblion,* livre, et *philos,* ami; Chronologie, *chronos,* temps, et *logos;* Cube, *cubos,* dé; Décapole, *deca,* dix, et *polis,* ville; Épitaphe, *épi,* sur, et *taphos,* tombeau; Euphonie, *eu,* bien, et *phoné,* voix; Géographie, *gé,* terre, et *graphé,* description; Gramme, *gramma,* poids; Hamadryade, *hama,* avec, et *drus,* chêne; Idolâtrie, *eidos,* forme, image, et *latreia,* culte; Kilo, *chilioi,* mille; Litre, *litra,* mesure;

Monarchie, *monos*, seul, et *archê*, autorité; Mètre, *metron*, mesure; Rythme, *ruthmos*, nombre, mesure; Stère, *stereos*, solide.

Du LATIN : Are, *area*, aire, surface; Abstrait, *abstractus*, séparé; Cap, *caput*, tête; Casuel, *casus*, accident; Concret, *concretum*, uni, Détroit, *districtum*, étroit, resserré; Épître, *epistola*, lettre; Latitude, *latitudo*, largeur; Neutre, *neutrum*, ni l'un ni l'autre; Midi, *medius dies*, milieu du jour; Province, *procul*, au loin, et *vincere*, vaincre; République, *res*, chose, et *publica*, publique; Secte, *sectari*, suivre.

De l'ALLEMAND : Balcon, *Balken*; Berge, *Berg*, Bigot, *bey Gott*; Bouquin, *Buch*; Brèche, *brechen*; Cingler, *segeln*; Dague, *Degen*; Danse, *Tanz*; Drille, *Drill*; Esquif, *Schiff*; Guère, *gar*; Laisser, *lassen*; Laquais, *Landsknecht*; Lest, *Last*; Lot, *Loos*; Manquer, *mangeln*; Muser, *Musse*; Paquet, *Pack*; Rang, *Rand*; Riche, *reich*; Tonne, *Tonne*; Trot, *Trott*; Tuer, *tödten*; Valser, *walzen*.

De l'ITALIEN : Andanté; Arabesque, *arabeschi*; Banqueroute, *bancarotta*; Biais, *bieco*; Burlesque, *burlesco*; Cantate, *cantata*; Caporal, *caporale*; Caracoler, *caracollar*, Change, *cambio*; Chez, *casa*; Concerto; Costume; Courtois, *cortese*; Coutume, *costume*; Dérober, *robare*; Encore, *anche, ora*; Finale; Fournir, *fornire*; Lazzi; Leste, *lesto*; Limonade, *limone*; Madone, *madona*; Miauler, *miagulare*; Mobidesse, *morbidezza*; Mousquet, *moschetto*; Piano; Quadrille, *quadriglia*; Révolter, *volta*; Spadassin, *spada*; Tôt, *tosto*; Vermicelle, *vermicelli*; Viole, *viola*.

De l'ANGLAIS : Bifteck, *beef-steak*; Bill; Boxer, *box*; Budget; Club; Constable; Dogue, *dog*; Échoppe, *shop*; Jockey; Lof, *loof*, Paquebot, *packet-boat*, Pouding; Punch; Quaker; Rosbif, *roast-beef*; Rout; Sloop; Tilbury; Toast, Whist; Yacht.

Alexandre fit son entrée [1] dans Babylone [2], avec un éclat [3] qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu... Pour rendre son nom plus fameux [4] que celui de Bacchus [5], il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur [6]; mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes [7] n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos : réduit [8] à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur le bord de l'Araspe [9], il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue [10], et dompta tous les pays qu'il trouva [11] sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu; mais cet empire [12] formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte : à l'âge [13] de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux

succès, il mourut [14] sans avoir eu le loisir [15] d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge incapables de soutenir un si grand poids [16].

Mais ce qu'il y avait de plus funeste [17] pour sa maison [18] et pour son empire, est [19] qu'il laissait des capitaines [20] à qui il avait appris à ne respirer [21] que l'ambition et la guerre [22]. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde; pour les retenir, et de peur d'en être dédit [23], il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur [24] de ses enfants [25]. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira [26] dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. Son empire fut partagé, toute sa maison fut exterminée, et la Macédoine, l'ancien royaume de ses ancêtres [27], passa à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi [28] de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères [29]; mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte [30] de tous les siens. ET VOILA LE FRUIT GLORIEUX DE TANT DE CONQUÊTES [31] !

LE MÊME.

[1] Du lat. *intrare*. — [2] Capitale de la Babylonie, sur l'Euphrate. Cette ville était la plus grande et la plus célèbre de l'Asie et l'une des plus anciennes du monde. — [3] Du gr. *klazó*, sonner, éclater. — [4] Du lat. *famosus*. — [5] Chez les Anciens le dieu du vin et de l'ivresse. On lui attribue la conquête d'une partie des Indes, d'où il apporta l'art de cultiver la vigne. [6] Du lat. *vincere*. — [7] Du lat. *montanus*. — [8] Du lat. *reductus*. — [9] Rivière qui porte aujourd'hui le nom de Helmend et forme dans l'Afghanistan, sur la frontière orientale de la Perse, le lac Zerrah. — [10] Syn., *suivis*. — [11] De l'all. *getroffen*, participe du verbe *treffen*. — [12] Du lat. *imperium*, domination. — [13] De *aage*, de *œtas*, latin. — [14] *Il mourut à l'âge de*... serait un tour moins heureux. *Mourir* dérive du lat. *mori*, qui vient lui-même du grec *moros*, destin. — [15] Du lat. *licet*, il est permis. — [16] *Fardeau* serait ici le mot propre : le *poids* n'est que la propriété de peser ; ce qui pèse, c'est le fardeau. — [17] Du lat. *funus*, funérailles. — [18] Du lat. *mansio*, de *manere*. — [19] Mieux : *c'est*. — [20] Du lat. *caput*. — [21] A ne désirer ardemment. — [22] Du vieux all. *Werre* ou *Warre*, guerre, d'où vient le mot anglais

warrior, guerrier, soldat. — [23] De peur d'être désavoué de ce qu'il aurait fait, de crainte qu'ils n'en tinssent pas compte. — [24] Du lat. *tueri*, défendre, protéger. — [25] Du lat. *infans*, formé des mots *in*, non, et *fari*, parler, qui ne sait pas parler. — [26] Du lat. *expirare*, formé de *ex*, dehors, et *spirare*, souffler. — [27] Anciennement *ancestres*, du lat. *antecessores*, qui précèdent, formé de *ante*, devant, et *cedere*, marcher. — [28] Du lat. *rex*. — [29] Du lat. *pater*, en grec *patêr*, d'où dérive aussi le mot allemand *vater*. — [30] Du lat. *perditio* — [31] Voir LYSIMAQUE, p. 4.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé [1].

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de nous croire plus fins que les autres.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le trop grand empressement qu'on a de [2] s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats; mais c'en est un insupportable d'être obligé [3] à un malhonnête homme.

Nos actions sont comme les bouts-rimés [4], que chacun fait rapporter à ce qui lui plaît.

L'esprit nous sert quelquefois à faire hardiment des sottises.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

LA ROCHEFOUCAULD (1630 — 1680).

[1] D'être trompé par eux. — [2] Qu'on met à. — [3] D'avoir de l'obligation. — [4] Rimes données pour faire des vers dont le sujet est ordinairement à volonté.

L'OUBLI ET L'ABANDON DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés! combien demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplo-

rable, que, de la part des riches, il est volontaire, et, par conséquent, criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître! Si l'on savait l'extrémité [1] de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais, parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte [2] en les oubliant; et, quelque [3] extrêmes que soient [4] leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner [5] s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de [6] les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés, combien sont durement traités! Combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices [7]! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce qu'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches.

BOURDALOUE (1632—1704.)

[1] Syn., *excès*. — [2] Être délivré, être débarrassé de quelque chose. — [3] Et non pas *quels que* ni *quelques*. — [4] Et non pas *sont*. — [5] Syn., *dis-*

tinguer, découvrir, connaître. — [6] Syn., *se mettre en disposition de... commencer à.* — [7] Syn., *plaisirs, jouissances.*

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

Rien n'est moins selon [1] Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusqu'aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux [2] serments. Un honnête homme qui dit *oui* et *non* mérite d'être cru : son caractère jure [3] pour lui, donne créance à ses paroles [4], et attire toute sorte de confiance.

Celui-là peut prendre [5], qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui on vient de donner.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables [6].

Il faut briguer [7] la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

La moquerie est souvent indigence [8] d'esprit.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

Il n'y a pour l'homme que trois événements, naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier [9].

La Bruyère (1644—1696).

[1] Syn., *conforme à.* — [2] Qui cause de l'ennui, de la fatigue. — [3] Répond de lui, affirme pour lui. — [4] Fait que ses paroles méritent d'être crues. — [5] Syn., *accepter.* — [6] Syn., *malheureux, infortunés.* — [7] Rechercher avec



ardeur, avec empressement. — [2] Syn., *pauvreté*. — [3] De bon ouvrier, de maître.

EXISTENCE DE DIEU.

Deux ou plusieurs mots sont SYNONYMES lorsqu'ils offrent dans leur signification une ressemblance plus ou moins prononcée. Ex. : *Épée* et *glaive*; *sobre*, *frugal* et *tempérant*; *casser*, *rompre* et *briser*; *peur*, *crainte*, *frayeur* et *terreur*.

Au premier coup d'œil, ces termes semblent exprimer la même chose; mais il suffit d'un examen un peu attentif pour reconnaître qu'ils se distinguent l'un de l'autre comme les diverses nuances d'une même couleur: l'idée générale dont ils sont les signes variés se modifie dans chacun d'eux par une idée accessoire qui lui constitue un caractère singulier et propre. Ainsi les adjectifs *indolent, nonchalant, négligent, paresseux, mou*, *fainéant*, nous frappent par leur analogie sans être toutefois identiques. On est *indolent*, par défaut de sensibilité; *nonchalant*, par défaut d'ardeur; *négligent*, par défaut de soin; *paresseux*, par défaut d'action; *mou*, par défaut de constance; *fainéant*, par amour de l'oisiveté.

Dans aucune langue, en effet, il n'existe de véritables synonymes, c'est-à-dire des mots différents dont le sens soit rigoureusement le même. « Entre toutes les expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, a dit la Bruyère, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant: il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point (cette expression) est faible et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre. »

Que l'élève s'applique donc, dès le début de ses études, à connaître la valeur exacte des termes, à saisir surtout les différences souvent presque imperceptibles qui existent entre ceux dont la signification est en apparence semblable: cet exercice fortifié par la lecture assidue des bons auteurs lui enrichira l'intelligence. Quelque négligée qu'elle soit aujourd'hui dans les collèges, l'étude des synonymes est indispensable à quiconque désire parler et écrire correctement. « Elle seule fait acquérir au style cette propriété d'expression, cette précision, pierre de touche des grands écrivains. » (GUIZOT.) A un autre point de vue, peut-être offre-t-elle un intérêt encore plus sérieux. « Apprendre à distinguer les mots, dit M. Vinet, c'est apprendre à distinguer les choses; c'est exercer la sagacité de notre esprit et ajouter à la netteté de toutes nos notions; c'est tirer la philosophie du sein de la philologie. Toute langue est une philosophie, et une langue parfaite serait la vérité même. »

Dans les notes de ce recueil, nous nous sommes borné à indiquer les synonymes d'un certain nombre de mots. Nous laissons à l'instituteur le soin de montrer l'idée générale qui les réunit, en même temps qu'il fera ressortir l'idée particulière qui les sépare. Cette tâche n'est pas aisée; elle exige non seulement un jugement sûr, mais encore un goût très délicat, et le plus habile sera souvent embarrassé d'expliquer comment deux ou plusieurs mots signifiant en apparence la même chose ne peuvent se remplacer mutuellement dans toutes les circonstances. Au reste, ce n'est pas toujours par leur signification même que des mots synonymes diffèrent entre eux, c'est tantôt dans l'application seule, tantôt dans le ton et la couleur du discours; et,

suivant le conseil de M. Vinet, le meilleur moyen de les distinguer sera, dans la plupart des cas, de donner de nombreux exemples de leur emploi. Du rapprochement de ces exemples se dégagera plus claire et plus vive la nuance que l'esprit de l'élève doit saisir.

DE LA TERRE.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile[1]? qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil[2] qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds; mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne tous les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en[3] ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux.

Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment[4] les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités[5] en faveur des hommes : rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule; elle se rajeunit chaque année au printemps.

Elle ne manque jamais aux hommes; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines, en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de mil-

liers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en [6] nourrit. L'inégalité même des terroirs [7], qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement [8] et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons [9] sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée.

Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici, des coteaux [10] s'élèvent comme en amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là, de hautes montagnes [11] vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières [12]. Les rochers qui montrent leur cime [13] escarpée soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété.

[1] Il est prouvé aujourd'hui que c'est la terre qui tourne autour du soleil, ce qui au reste ne change rien au raisonnement de l'auteur. A. M. — [2] Syn., *abject, bas, méprisable*. — [3] Ne dites pas *son sein*; la terre n'est pas une personne. — [4] Syn., *enchantent, ravissent, délectent*. — [5] Syn., *largesses*. — [6] *Plus que* veut le verbe en négation. — [7] Syn., *terrain, territoire*. — [8] Syn., *parure, embellissement*. — [9] Syn., *vallées*. — [10] Syn., *collines*. — [11] Syn., *monts*. — [12] Syn., *fleuves*. — [13] Syn., *sommet*.

DE L'EAU.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau; c'est un corps liquide, clair et transparent : d'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-

même. Si l'eau était un peu raréfiée, elle deviendrait une espèce [1] d'air; toute la face de la terre serait sèche [2] et stérile; il n'y aurait que des animaux volatiles [3]; nulle [4] espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants, qu'on nomme vaisseaux [5]; les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante [6], si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses?

Elle est docile [7]; l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids même pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache [8] employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la faiblesse de son corps; mais ces eaux qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes [9], ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer longtemps suspendues.

Voyez-vous ces nuages [10] qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit [11] de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il

ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de [12] la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil [13] et du Gange [14], l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit, à point nommé, au besoin des peuples pour arroser les terres? Peut-on imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées; les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations [15].

Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est, au contraire, le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout [16] du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers [17] incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des [18] abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre comme le sang circule dans le corps humain.

Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux: ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et vous reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir [19] sur ses pas avec tant de régularité? Un peu plus ou un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerterait [20] toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent, inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures

si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer, sur son rivage, la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : « Là, vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues [21]? »

Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même, en tout temps, des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant [22] les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici, les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme; là, elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois, dans les nuées qui volent [23] au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour tempérer [24] l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eau? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées?

[1] Syn., *sorte.* — [2] Syn., *aride.* — [3] Animaux qui volent, les oiseaux. — [4] Syn., *Aucune.* — [5] Syn., *navires.* — [6] Qui a la propriété de s'introduire, de pénétrer dans... — [7] Syn., *obéissante, soumise.* — [8] Et non pas *sait.* — [9] Syn., *lourdes.* — [10] Syn., *nues, nuées.* — [11] Syn., *lieu.* — [12] Syn., *à l'absence de.* — [13] Fleuve d'Égypte. — [14] Fleuve de l'Inde. — [15] Syn., *peuples.* — [16] Syn., *Extrémité.* — [17] Syn., *périls.* — [18] A travers les, au travers des. — [19] Syn., *retourner.* — [20] Syn., *dérangerait, troublerait.* —

[21] « Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive;
Et dans son lit étroit la mer reste captive. » L. Racine.

— [22] Syn., *arrosant.* — [23] Qui passent rapidement. — [24] C'est-à-dire modérer, diminuer l'excès de la chaleur.

DE L'AIR.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil [1] et si transparent, que les rayons des astres, situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier

sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière [2] sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer.

Qui est-ce qui a purifié, avec tant de justesse, cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait [3]; comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites [4]. De quel trésor sont tirés les vents, qui purifient l'air, qui attiédissent [5] les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents, volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises [6]; ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels [7] que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

[1] Syn., *Fin, délié.* — [2] Syn., *clarté, lueur.* — [3] Syn., *étoufferait.* — [4] Syn., *conséquences, résultats.* — [5] Rendent tièdes. — [6] Ces vents réguliers s'appellent vents alizés. — [7] Syn., *exacts, réguliers.*

DU FEU.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout la lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher [1] à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume [2] tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles; il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme et il cuit ses aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé [3] aux dieux.

FÉNELON (1651—1715). *Existence de Dieu.*

[1] Syn., *l'appliquer, l'employer.* — [2] Et non pas *consomme.* — [3] Synon., *enlevé, ravi.*

LE PRÉSENT, L'AVENIR.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent [1] le matin, et qui le soir sont flétries [2] et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde [3] en plaisirs,

souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose : tu te verras changer insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront [4] comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir, la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons [5], et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

LE MÊME. *Télémaque.*

[1] Qui déploient leurs feuilles, qui s'ouvrent, qui éclosent. — [2] Synon., *fanées.* — [3] Syn., *fertile.* — [4] Syn., *disparaîtront, s'effaceront.*

[5] Le moment où je parle est déjà loin de moi. (BOILEAU.)

LA MATIÈRE EST PÉRISSABLE.

Toute cette masse immense de matière qui compose l'univers est dans un mouvement perpétuel... il faut qu'il arrive des changements, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vus changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les anciens étaient jeunes auprès

de nous. Si les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires, et se laissaient des mémoires [1] les unes aux autres, les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses; les autres, qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela elles diraient : « Nous avons toujours vu le même jardinier : « de mémoire de rose on n'a vu que lui; il a toujours été « fait comme il est [2] : assurément il ne meurt point comme « nous; il ne change seulement pas. » Le raisonnement des roses serait-il bon [3]? Il aurait pourtant plus de fondement que celui que faisaient les anciens sur les corps célestes; et quand même il ne serait arrivé aucun changement dans les cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paraîtraient marquer [4] qu'ils seraient faits [5] pour durer toujours sans aucune altération, je ne les en croirais pas encore; j'attendrais une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelque autre? Serait-ce à dire que ce qui aurait duré cent mille fois plus que nous dût toujours durer? On n'est pas si aisément éternel. Il faudrait qu'une chose eût passé bien des âges d'hommes mis bout à bout [6], pour commencer à donner quelque signe d'immortalité.

FONTENELLE (1657—1757).

[1] Écrits destinés à transmettre à une personne ou à une époque le souvenir d'un fait ou d'un événement. — [2] C'est-à-dire qu'il n'est pas changé. — [3] Syn., *juste, exact*. — [4] Syn., *indiquer, témoigner*. — [5] *Qu'ils sont faits*. — [6] L'un à la suite de l'autre.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes : et il est bon d'y avoir une retraite agréable; mais elle ne peut l'être si elle n'y a été préparée par les mains de la vertu.

LE MÊME

LA SCÈNE DU MONDE, OU TOUT CHANGE, EXCEPTÉ DIEU.

Rappelez seulement les victoires, les prises de places [1], les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne [2]. Vous y touchez encore; vous en avez été, pour la plupart, non seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire [3]: ils passeront dans nos annales [4] jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est plus qu'un songe, [5] qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste [6] à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les jours passés? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et [7] ne devoir jamais arriver.

Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui. Une nouvelle cour [8] a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont [9] montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier.

Tout passe avec vous et [10] comme vous; une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges [11] se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent

continuellement : tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même : le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes roule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance.

MASSILLON (1663—1742). *Carême.*

[1] Villes de guerre, forteresses. — [2] Il s'agit ici du règne de Louis XIV, roi de France, né en 1638, mort en 1715. Il monta au trône en 1643. — [3] Et non pas *ses périls et sa gloire*. — [4] Syn., *histoire, fastes*. — [5] Sous-entendu *ce n'est plus*. — [6] *Que vous avez encore*. — [7] Sous-entendu *qui nous paraît*. — [8] Le sermon où nous avons puisé ce morceau fut prononcé, après la mort de Louis XIV, devant le jeune Louis XV qui n'avait pas encore atteint sa majorité. — [9] Et non pas *ont monté*. — [10] Sous-entendu *passe*. — [11] Syn., *temps, siècles*.

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel.

MONTESQUIEU (1689—1755)

Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire [1] à soi-même.

Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respect sans attachement.

Les âmes sensibles ont plus d'existence [2] que les autres.

L'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt [3].

Le peuple doit être le favori d'un roi.

DUCLOS (1704—1772).



[1] Syn., *se refuser, se défendre*. — [2] C'est-à-dire qu'elles vivent plus que les autres par les sentiments qu'elles éprouvent. — [3] Sous-entendu en fait *faire*.

L'IMMATÉRIALITÉ DE L'AME.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste, et tu seras heureux!* Il n'en est rien [1] pourtant, à considérer l'état présent des choses : le méchant prospère [2] et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée [3]! la conscience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant : « Tu m'as trompé! »

« Je t'ai trompé, téméraire! qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? as-tu cessé d'exister? O Brutus [4]! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant : ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes? Pourquoi dis-tu : *La vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis. »

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice [5], disait Plutarque [6], que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et, si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste, une si choquante dissonance [7] dans l'harmonie

universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : « Tout ne finit pas pour nous avec la vie ; tout rentre dans « l'ordre à la mort. »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712—1778).

[1] C'est-à-dire cela n'est pas vrai. — [2] Est dans la prospérité. — [3] Syn., *déçue, trompée*. — [4] Marcus Junius Brutus, patricien romain, qui, durant la guerre civile, prit parti pour Pompée contre César. Après la perte de la bataille de Philippes qu'il livra, l'an 42 av. J.-C., à Octave et à Antoine, il se donna la mort. On ajoute qu'il mourut en prononçant ces paroles : « O vertu ! tu n'es qu'un mot ! » — [5] Syn., *arène, cirque*. — [6] Historien et philosophe grec, qui écrivit entre autres ouvrages les *Vies des hommes illustres*. Il naquit vers le milieu du Ier siècle de notre ère. — [7] Faux accord.

L'ÉVANGILE.

La majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de [1] celui-là ! Se peut-il [2] qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire [3] ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes [4] ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon [5] peint son *Juste* imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement, ou quelle mauvaise foi ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate [6], mourant sans douleur, sans ignominie, soutint

aisément jusqu'au bout [7] son personnage [8]; et, si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste [9]. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que [10] dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide [11] avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas [12] était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte [13] était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé [14], maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée [15], bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un dieu.

LE MÊME.

[1] *Près de* exprime une idée de proximité. *Auprès de* signifie *en comparaison de*. — [2] Est-il possible que... — [3] Fondateur d'une secte, d'une nouvelle doctrine religieuse. — [4] Syn., *axiomes, sentences*. — [5] Philosophe grec, né au ve siècle av. J.-C. — [6] Philosophe grec, né au ve siècle avant notre ère. Il était fils de Sophronisque. — [7] Jusqu'à la fin. — [8] Syn., *son rôle*. — [9] Qui fait des raisonnements captieux, qui ne conclut pas juste. — [10] Il se borna à... — [11] Célèbre magistrat athénien qui vivait au ve siècle av. J.-C. et que sa vertu fit surnommer le Juste. — [12] Célèbre capitaine spartiate qui mourut avec trois cents de ses compatriotes en défendant le passage des Thermopyles contre l'armée de Xerxès, roi des Perses, en 480 av. J.-C. — [13] Sparte ou Lacédémone, ancienne capitale de la Laconie ou du territoire des Spartiates en Grèce. — [14] Syn., *tourné en ridicule*. — [15] Socrate fut condamné à boire du poison pour avoir attaqué dans ses discours les dieux des Grecs.

LA MAISON, LES AMIS, LES PLAISIRS DE JEAN-JACQUES A LA CAMPAGNE, S'IL ÉTAIT RICHE.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne [1], et mettre au fond d'une province les Tuileries [2] devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays [3], et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, afin d'avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits [4], à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers [5] superbes auxquels à peine on osât toucher. Or cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette [6] et des cartes, la ligne, les gluaux [7], le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs [8] de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient, chaque soir, que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac [9] et de nouveaux

goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine [10] depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive; sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers, une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui [11] : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit [12] badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter [13], le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups [14] de bon vin qui lui [15] feraient porter plus gaiement sa misère, et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des [16] premiers avec ma troupe.

Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à [17] mon voisinage, on saurait que j'aime

la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais, en échange, des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de [18] mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus [19] au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

LE MÊME.

[1] *A la campagne* serait plus correct. — [2] Palais qui sert de résidence habituelle au chef de l'État, à Paris. — [3] On sait que Jean-Jacques Rousseau naquit en Suisse, à Genève. — [4] Sous-entendu *laissés*. — [5] Rangée d'arbres fruitiers dont les branches sont étendues contre un mur, et assujetties, soit avec des clous, soit par un treillage. — [6] Instrument de tisserand, qui sert à porter et à faire courir le fil, la soie, la laine entre les fils de la chaîne. Les femmes se servaient autrefois de petites navettes d'or, de laque, d'écaille, pour faire des nœuds ou du filet. — [7] Petite branche. petite verge enduite de glu pour prendre des oiseaux. — [8] Syn., *manières, façons*. — [9] Nous fortifieraient et nous donneraient de nouveaux goûts. — [10] Syn., *en exercice, en mouvement*. — [11] Non pas *à soi*. — [12] Syn., *combat, contestation*. — [13] Construction incorrecte, mais rapide. Rigoureusement il faudrait *sans que nous le comptassions*. — [14] *Coup,* quantité de vin, de liqueur, etc., que l'on boit en une fois. - [15] Et non pas *le*. — [16] Gallicisme, pour *un des*. — [17] Pour *dans*. — [18] *Inconnu* régit la préposition *à,* et *connu* la préposition *de,* excepté lorsqu'il est employé avec le verbe *être* et un pronom personnel. Exemple : C'est un pays peu connu *des* géographes ; ce pays ne *leur* est pas connu. — [19] Prononcez *koruce*. *Faire chorus* signifie chanter en chœur.

Les grandes pensées viennent du cœur [1].

On ne peut être juste si l'on n'est humain [2].

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir [3].

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes [4].

Ceux qui se moquent des penchants sérieux aiment sérieusement les bagatelles.

Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophique de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru en Jésus-Christ; et le grand

Condé, en mourant, répétait ces nobles paroles : Oui, nous verrons Dieu comme il est, *sicuti est, facie ad faciem* [5].

La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

Le bon sens est une qualité du caractère plus encore que [6] de l'esprit.

Apprenons à subordonner [7] les petits intérêts aux grands, même éloignés, et faisons généreusement et sans compter tout le bien qui tente [8] nos cœurs : on ne peut être dupe d'aucune vertu.

VAUVENARGUES (1715—1747).

[1] C'est-à-dire que le cœur seul inspire les grandes pensées. — [2] Parce que la véritable humanité, la charité est le fondement de la justice. — [3] Car l'avare, qui se refuse jusqu'au nécessaire, est comme s'il était pauvre. — [4] Parce que l'on perd toujours à tromper les autres. — [5] Comme il est, face à face. — [6] Sous-entendu qu'*elle n'est une qualité*. — [7] Syn., *soumettre*. — [8] Syn., *provoque, sollicite*. — [9] C'est-à-dire qu'aucune vertu ne peut nous tromper.

LA SOLITUDE POUR L'HOMME DE GÉNIE, POUR LE SAGE.

Hommes du monde si fiers de votre politesse et de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité ! Ce n'est jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on pensera de grandes choses. Vous polissez [1] l'esprit, mais vous énervez [2] le génie : qu'a-t-il besoin de vos vains ornements? sa grandeur fait sa beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être ; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son âme. Aurait-il besoin des hommes? n'a-t-il pas avec lui la nature? Et il ne la voit point à travers [3] les petites formes de la société, mais dans sa grandeur primitive, dans sa beauté originelle et pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instants sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, et le sage à lui-même. C'est dans la solitude surtout que l'âme a toute la vigueur de l'indépendance. Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la

superstition secouent sur leurs esclaves : elle est libre comme la pensée de l'homme qui existerait seul.

THOMAS (1732—1785). *Éloge de Descartes.*

[1] Syn., *cultivez, ornez, éclairez.* — [2] Syn., *amollissez, efféminez.* — [3] Et non pas *au travers des.*

L'amour-propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie.

MEILHAN (1736—1803).

BONHEUR DE L'OBSCURITÉ.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes! Heureux celui qui ne connaît rien au delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère! Il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion [1] des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins, ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la joie de [2] sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir [3] son paysage. Un arbre, à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs : le peuplier, dans les forêts, lui rappelle les combats d'Hercule [4], et le feuillage des chênes, les couronnes du Capitole [5].

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737—1814). *Études de la nature.*

[1] Au pouvoir, à la volonté. — [2] Qui réjouissent sa... — [3] Homonym., *anoblir.* — [4] Demi-dieu ou héros, fils de Jupiter, célèbre dans la Fable par ses travaux. Il est le symbole de la force ; le peuplier lui était consacré. — [5] Citadelle et sanctuaire de l'ancienne Rome. Là se trouvait le temple de Jupiter, où les généraux à qui on décernait les honneurs du triomphe étaient conduits, une couronne de feuilles de chêne sur la tête.

LA RETRAITE, ESSENTIELLE AU TRAVAIL

Eh! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience? C'est dans les antres solitaires qu'Apollon [1] rendait autrefois ses oracles [2]. Ses prêtres criaient qu'on écartât les profanes au moment où ils allaient recevoir le dieu. Ainsi l'orateur, le poète, le grand écrivain, s'il attend et sollicite l'inspiration, fuit loin du séjour des villes, vers les demeures retirées et champêtres. A mesure qu'il s'en [3] approche, les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui, et, dans ce silence universel, s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant [4], il était gêné dans la foule; sa marche était contrainte, son langage timide; à présent ses liens sont brisés [5]; il relève la vue, son regard est fixe et assuré. Il est venu se placer à sa hauteur; il est seul, et la pensée alors sort indépendante et fière de l'âme qui l'a conçue. L'âme est rappelée à sa liberté originelle par le grand spectacle de la nature. L'immensité des campagnes, la sombre solitude des forêts et des rochers, la tempête de la nuit, le silence du matin, voilà les aliments de l'enthousiasme et les témoins du génie dans ses moments de création.

La Harpe (1739—1803). *Disc. de récept. à l'Acad. franç.*

[1] Myth. Le dieu des beaux-arts et de la poésie. — [2] Réponses que les païens s'imaginaient recevoir de leurs dieux. — [3] Et non pas *qu'il s'approche d'elles*. — [4] Syn. *anciennement, autrefois, jadis, naguère*. — [5] Pour *il est libre*.

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

L'ambition prend [1] aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément aux chaumières qu'aux palais.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

CHAMFORT (1741 — 1794).

[1] Syn., *s'attache*.

DU REMORDS ET DE LA CONSCIENCE.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'Arbitre souverain [1] confirme la sentence. Si le crime n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt [2] que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet; il n'ose regarder [3] le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des caractères funestes [4]. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché.

CHATEAUBRIAND (1769 — 1848). *Génie du Christianisme.*

[1] C'est-à-dire Dieu, qui est notre juge suprême. — [2] *Préférer plutôt* ren-

ferme un pléonasme; quoique l'usage autorise peut-être cette locution, il serait plus correct de dire : On *aime mieux* se soumettre à la pauvreté que d'acquérir, etc. — [3] Et non *fixer*, comme on lit dans beaucoup d'éditions. Voy. ci-dessus, p. 13, note 5. — [4] Allusion au festin de Balthazar.

LETTRES.

> Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
> Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.
>
> BOILEAU, *Épîtres*, IX.

PASCAL A LA REINE CHRISTINE [1].

Madame,

Je sais que Votre Majesté est aussi éclairée et savante que puissante et magnanime. Voilà la raison qui m'a déterminé à m'adresser plutôt à Votre Majesté qu'à tout autre prince. J'ai une vénération [2] bien plus grande pour les personnes d'un mérite sublime, que pour celles qui n'ont que des titres pompeux, un nom célèbre, des aïeux illustres, et une fortune brillante. Les premiers sont les vrais souverains de la terre. Il me semble que le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est qu'une image imparfaite et grossière du pouvoir de l'esprit fort sur les esprits faibles. Le droit de persuader et d'instruire est, parmi les philosophes, ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Quelque puissant, quelque redoutable que soit [3] un monarque, tout manque à sa gloire, s'il n'a pas l'esprit éminent. Un citoyen, obscur, sans biens, qui fait de sa vertu tout son appui, est au-dessus du conquérant du monde.

Régnez donc, incomparable princesse, puisque votre génie est supérieur à votre rang; régnez sur l'univers, il est votre domaine; les savants et les gens de bien sont vos su-

jets. Que les souverains apprennent avec admiration que la fille de Gustave est l'âme des savants et le modèle des rois.

PASCAL (1623—1662).

[1] Reine de Suède, grande protectrice des sciences et des lettres. Née en 1628, elle succéda à son père Gustave-Adolphe en 1632, abdiqua la couronne en 1654 et mourut à Rome en 1689. — [2] Syn., *respect, révérence*. — [3] Si puissant, si redoutable que *soit*; tout puissant, tout redoutable qu'*est*. Voy. p. 51, note 9.

MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONNE [1].

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau [2] lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal [3], que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent [4]: parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat [5]? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh ! bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement [6], c'est moi qui l'ai fait. — Ah! sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement [7]. — Non, M. le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît

là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

Mme de Sévigné (1627 — 1696).

[1] Le marquis de Pomponne (1618—1699), intendant des armées françaises sous Louis XIV, et plus tard ministre des affaires étrangères. — [2] Officiers de la cour de Louis XIV. — [3] Petite pièce de poésie renfermant une pensée ingénieuse et délicate. — [4] Contraire au bon sens. — [5] Qui manque de connaissance et de tact, mais qui a une excessive assurance. Syn., *sot*. — [6] Syn., *franchement, ouvertement*. — [7] Avec précipitation, à la hâte.

LA MÊME A SA FILLE.

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais ; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer ! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut [1] lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours ; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé : je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai en-

core plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres [2].

Je suis déjà dévorée [3] de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse [4] la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime! Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres [5].

LA MÊME.

[1] *Le seul* demande le mode subjonctif, quand l'idée n'est pas positive; mais quand l'idée est affirmative, qu'elle ne présente pas de doute, il faut l'indicatif. — [2] *Matières, sujets, propos.* — [3] Figurément pour marquer l'effet que produit sur nous la curiosité quand elle est très grande. — [4] Par ellipse pour *que Dieu me fasse...* — [5] C'est-à-dire réduites à ne nous entretenir que par correspondance.

MADAME DE MAINTENON [1] A SA NIÈCE.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités; je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr, et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble [2]. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point.

Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout

ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous, et je vous aime; mais je vois en vous un orgueil effroyable [3]. Vous savez l'Évangile par cœur; et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes [4]!

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre, et moquez-vous [5] des respects qu'on vous rend. Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi : ne vous flattez pas; je suis très peu de chose et vous n'êtes rien.

Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur [6] que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile, je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire [7].

Mme DE MAINTENON (1635—1719).

[1] Madame de Maintenon était alors épouse de Louis XIV, et protectrice de la maison religieuse de Saint-Cyr, où étaient élevées les jeunes filles nobles sans fortune. — [2] Syn., *modeste, réservée, soumise, docile*. — [3] Syn., *affreux, horrible*. — [4] Syn., *prescriptions, commandements*. [5] C'est-à-dire : n'en tenez pas compte, songez que ce n'est pas à votre personne qu'on les rend. — [6] C'est-à-dire *j'aimerais de tout mon cœur*. — [7] A vous faire du plaisir.

RACINE A SON FILS.

Paris, le 13 juin.

C'est tout de bon [1] que nous partons pour notre voyage de Picardie [2]. Comme je serai quinze jours sans vous voir, et que vous êtes continuellement présent à mon esprit, je

ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très importantes pour votre conduite.

La première, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous entrez [3]. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. et madame Vigon, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, et cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, et surtout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies : on en doit jouer à Marly [4]. Il est très important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices [5], et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller; et ils auraient très méchante [6] opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi et pour mes sentiments. Je devais avant toutes choses vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse [7] m'arriver au monde, c'est s'il me revenait [8] que vous êtes un indévot [9] et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils : donnez-moi souvent de vos nouvelles.

JEAN RACINE (1639—1699).

[1] Syn., *sérieusement*. — [2] Racine se rendait à Montdidier, patrie de sa femme. — [3] A Versailles, résidence de Louis XIV. — [4] Bourg situé à quatre lieues et demie ouest de Paris. Louis XIV y avait fait construire un château, qui fut le séjour adopté par ce prince dans sa vieillesse. — [5] Syn., *études*. — [6] Syn., *mauvaise*. — [7] Et non pas *qui peut*. — [8] Si j'apprenais que. — [9] Qui n'a point de dévotion, qui ne respecte pas les pratiques religieuses



LE DUC DE LORRAINE[1] A L'EMPEREUR.

Sacrée Majesté,

Je serais parti d'Inspruck[2] pour aller recevoir vos ordres mais un plus grand maître m'appelle, et je pars pour lu aller rendre compte d'une vie que je vous ai consacrée. J supplie très humblement Votre Majesté de vous ressouveni d'une femme qui lui touche d'assez près, d'enfants san bien[3], et de sujets dans l'oppression[4].

Charles V, *duc de Lorraine* (1643—1690).

[1] Le duc de Lorraine avait épousé l'archiduchesse Marie Éléonore, rein douairière de Pologne et sœur de l'empereur d'Allemagne, Léopold Ier Louis XIV s'était emparé d'une grande partie de ses États. — [2] Capitale d Tyrol autrichien. — [3] Qui sont sans bien. — [4] Qui sont dans l'oppressior qui sont opprimés.

LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES A LOUIS XIV, EN FAVEUR DE SON FILS[1].

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire, avan de la quitter, que de me jeter aux pieds de Votre Majesté Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passe encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que j prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté[2] : et, quoiqu je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pa moins coupable.

J'espère, sire, que Dieu me pardonnera mes péchés parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pai donner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoi expiées de mon sang. Ce sont celles, sire, qui ont donné Votre Majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont caus que je meurs dans mon lit au lieu d'employer à votre sei

vice les derniers moments de ma vie et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité.

Sire, au nom de ce Roi des rois devant qui je vais paraître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse dans ce monde sans appui, sans bien : il est innocent de mes malheurs, il est d'un sang qui a toujours bien servi Votre Majesté [3]. Je prends confiance [4] en la bonté de votre cœur ; et, après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour Votre Majesté toutes les prospérités que méritent vos vertus.

LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES (1648—1711).

[1] Le marquis de Feuquières, lieutenant général dans l'armée de Louis XIV, écrivit cette lettre douze heures avant sa mort. Le roi la lut ; il en fut touché, et accorda au fils les pensions du père. — [2] Il était tombé en disgrâce. — [3] Le père du marquis de Feuquières avait été lieutenant général sous Louis XIII et il était mort en 1639 à la suite de blessures qu'il avait reçues au siége de Thionville. — [4] C'est-à-dire *j'ai confiance, je me confie.*

LE DUC DE MONTAUSIER [1] AU DAUPHIN, SUR LA PRISE DE PHILIPSBOURG [2].

Monseigneur,

Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philipsbourg : vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité : ce sont des vertus héréditaires dans votre maison ; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui et oubliant les vôtres : c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

LE DUC DE MONTAUSIER (1610—1690).

[1] Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France et gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV. — [2] Petite ville du grand-duché de



Bade. Après avoir été prise sur les Français par le prince Charles de Lorraine, le 17 septembre 1675, elle fut reprise par une armée française, ayant le Dauphin à sa tête, le 29 octobre 1688.

DISCOURS

ET MORCEAUX ORATOIRES.

Que, dans tous vos discours, la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. III

UN VIEILLARD DE SYRACUSE, AU PEUPLE ASSEMBLÉ POUR DÉLIBÉRER SUR LE SORT DES PRISONNIERS ATHÉNIENS [1].

Vous voyez un père infortuné, qui a senti plus qu'aucun autre Syracusain les funestes effets de cette guerre, qui lui a ravi deux fils, la consolation et l'espoir de sa vieillesse. Je ne puis point, à la vérité, ne point admirer [2] leur courage et leur bonheur d'avoir sacrifié au salut de la république une vie que la loi commune de la nature leur aurait tôt ou tard enlevée; mais je ne puis aussi ne pas sentir [3] la plaie cruelle que leur mort a faite à mon cœur, et ne point haïr et détester les Athéniens, auteurs [4] de cette malheureuse guerre, comme les homicides et les meurtriers de mes enfants!

Cependant, je ne puis le dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur qu'à l'honneur de ma patrie; et je la vois prête à se déshonorer pour toujours, par le cruel avis qu'on vous propose. Les Athéniens, il est vrai, méritent toutes sortes de mauvais traitements et de supplices pour l'injuste guerre qu'ils nous ont déclarée; mais les dieux, justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas assez punis, et ne nous ont-ils pas assez vengés? Quand leurs chefs ont déposé leurs armes et se sont rendus à nous, n'était-ce pas

dans l'espérance de conserver leur vie? Et pouvons-nous la leur ôter, sans encourir le juste reproche [5] d'avoir violé [6] le droit des gens, et d'avoir déshonoré notre victoire par une barbare cruauté? Quoi! vous souffrirez que votre gloire soit ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on dise qu'un peuple qui, le premier, a dans sa ville érigé un temple à la *Miséricorde,* n'en a point trouvé dans la vôtre! Sont-ce donc les victoires et les triomphes seuls qui rendent une ville à jamais illustre? Non, non, c'est la clémence pour des ennemis vaincus; c'est la modération dans la plus grande prospérité; c'est, enfin, la crainte d'irriter les dieux par un orgueil fier et insolent. Vous n'avez point sans doute oublié que ce même Nicias, sur le sort duquel vous allez prononcer, est celui qui plaida votre cause dans l'assemblée des Athéniens, et qui employa tout son crédit [7] et toute son éloquence pour les détourner de vous faire la guerre. Une sentence de mort, prononcée contre ce digne chef, est-elle donc une juste récompense du zèle qu'il a témoigné [8] pour vos intérêts? Pour moi, la mort me sera moins triste que la vue d'une telle injustice commise par ma patrie et par mes concitoyens.

ROLLIN (1661—1741). *Hist. anc.*, liv. VIII.

[1] Ces prisonniers avaient été faits pendant la guerre de Sicile, conseillée par Alcibiade, et à laquelle Nicias s'était opposé. Ils furent réduits en esclavage ou condamnés aux travaux publics; les principaux d'entre eux, notamment Nicias, subirent même la mort, en 413 av. J.-C. — [2] Je ne puis m'empêcher d'admirer. — [3] Mais il m'est impossible aussi de ne pas sentir. — [4] Auteur, pour *première cause.* — [5] Sans nous exposer au juste reproche. — [6] Syn., *enfreint, blessé, foulé aux pieds.* — [7] Syn., *influence, autorité.* — [8] Syn., *montré.*

DÉMOSTHÈNE [1] ET CICÉRON [2].

Ne compter pour rien les travaux de l'enfance, et commencer les sérieuses, les véritables études dans le temps où nous les finissons; regarder la jeunesse, non comme un

âge destiné par la nature au plaisir et au relâchement mais comme un temps que la vertu consacre au travail à l'application; négliger le soin de ses biens, de sa fortun de sa santé même, et faire, de tout ce que les homm chérissent le plus, un digne sacrifice à l'amour de la scien et à l'ardeur de s'instruire; devenir invisible pour u temps [4]; se réduire soi-même dans une captivité volontair et s'ensevelir tout vivant dans une profonde retraite, po y préparer de loin [5] des armes toujours victorieuses [6] voilà ce qu'ont fait les Démosthène et les Cicéron. Ne soyo plus surpris de ce qu'ils ont été; mais cessons en mên temps d'être surpris de ce que nous faisons pour arriv à la même gloire à laquelle ils sont parvenus.

D'AGUESSEAU (1668—1751). *Décadence du barreau.*

[1] Célèbre orateur grec, né l'an 385 av. J.-C. — [2] Voy. ci-dessus, p. ٤ note 4. — [3] État de celui qui se relâche, soit dans le travail ou dans quelq exercice, soit dans les mœurs et dans la piété. — [4] C'est-à-dire se tenir e fermé pour se livrer à l'étude. — [5] Locution adverbiale de temps, qui signi *pour l'avenir.* — [6] C'est-à-dire, au figuré, *les armes de l'éloquence.*

DISCOURS D'UN CURÉ DU QUERCY [1] A SES PAROISSIENS.

Une paroisse du Quercy était exposée aux plus vives alarmes par murmures et les cris qu'avait excités la défense d'enterrer dans les égli et dans les cimetières qui ne sont pas hors des villes [2] : le curé, homme r pectable par son âge et par ses vertus, monta en chaire :

Mes enfants, j'entends votre piété qui murmure, et q dit : *Pourquoi veut-on nous priver de la consolation d'êt ensevelis avec nos pères? Pourquoi nous défend-on de mêl nos cendres avec les leurs* [3]? Afin qu'après votre mort vo ne fassiez pas de mal à vos enfants, à qui vous voulez ta de bien pendant votre vie; afin d'abolir un abus pernicieu afin de détruire un usage contraire à l'humanité.

Et quoi! vous voudriez acheter une vaine satisfacti

au prix de la vie ou de la santé de vos descendants? Juste ciel! Je vois d'ici frémir et reculer d'horreur les corps de vos ancêtres, lorsqu'on vous portera dans leurs sépulcres; je les entends s'écrier : *Ils ne sont pas nos enfants, nous n'étions pas aussi barbares!*

« Non, mes frères, vous ne mêlerez pas vos cendres à celles de vos pères; mais vous les mêlerez à celles de vos enfants, de vos amis, de vos parents qui vivent encore; vous les mêlerez aux miennes : oui, je veux que mon corps soit déposé au milieu de vous dans le nouveau cimetière. Ceux qui naîtront après nous viendront prier sur nos tombes comme sur celles de leurs bienfaiteurs, et nos ossements tressailliront[4] de joie... Qui de vous refusera de me suivre et de m'imiter? Qui voudra abandonner son chef et son curé? Ah! s'il en était ainsi, je vous le déclare, au jour de la résurrection, je me lèverai seul de ce cimetière désert, j'irai me présenter au souverain Juge, je lui rendrai compte du troupeau qu'il m'a confié; et moi, votre père, votre frère, votre ami par la charité, moi, ministre de paix et de miséricorde, moi-même je deviendrai votre premier accusateur au tribunal de Jésus-Christ; j'appellerai les vengeances célestes sur ces infidèles qui, sans avoir voulu m'écouter, se seront rendus coupables envers le roi, la religion et l'humanité. »

Ce petit discours, plein de force et d'onction, persuada tous les esprits. On l'a recueilli comme un modèle.

[1] Subdivision de l'ancienne Guienne, qui se rapporte aux départements actuels du Lot et de Tarn-et-Garonne, en France. — [2] D'après la législation française (décret du 23 prairial an XII), les cimetières doivent être placés hors des communes, à la distance de 35 à 40 mètres au moins de leur enceinte, à l'effet de prévenir les contagions. — [3] Anciennement on enterrait les morts dans l'enceinte des communes, soit dans les églises, soit dans les cimetières qui y attenaient. — [4] *Tressaillir,* être subitement ému, éprouver une agitation vive et passagère.

LES INSECTES D'UN JOUR SUR L'HYPANIS [1], ET DISCOURS DE L'UN D'EUX, QUI, EN MOURANT VERS LE SOIR, DONNE SES DERNIERS AVIS A SES DESCENDANTS ET A SES AMIS.

Aristote [2] dit qu'il y a sur la rivière Hypanis de petites bêtes qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin meurt en sa jeunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir meurt en sa décrépitude [3].

Supposons qu'un des plus robustes de ces Hypaniens fût, selon ces nations, aussi ancien que le temps même; il aura commencé à exister à la pointe [4] du jour, et, par la force extraordinaire de son tempérament [5], il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes de dix ou douze heures. Durant une si longue suite d'instants, par l'expérience et par ses réflexions sur tout ce qu'il a vu, il doit avoir acquis une haute sagesse; il voit ses semblables qui sont morts sur le midi [6], comme des créatures heureusement délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieillesse est sujette [7]. Il peut avoir à raconter à ses petits-fils une tradition étonnante de faits antérieurs à tous les mémoires de la nation. Le jeune essaim [8], composé d'êtres qui peuvent avoir déjà vécu une heure, approche avec respect de ce vénérable vieillard, et écoute avec admiration ses discours instructifs. Chaque chose qu'il leur racontera paraîtra un prodige à cette génération dont la vie est si courte. L'espace d'une journée leur paraîtra la durée entière des temps, et le crépuscule du jour sera appelé, dans leur chronologie [9], la grande ère [10] de leur création.

Supposons maintenant que ce vénérable insecte, ce Nestor [11] de l'Hypanis, un peu avant sa mort, et environ à l'heure du coucher du soleil, rassemble tous ses descendants, ses amis et ses connaissances, pour leur faire part, en mourant, de ses derniers avis. Ils se rendent de toutes parts sous le vaste abri d'un champignon; et le sage moribond s'adresse à eux de la manière suivante :

« Amis et compatriotes, je sens que la plus longue vie

doit avoir une fin. Le terme de la mienne est arrivé; et je ne regrette pas mon sort, puisque mon grand âge m'était devenu un fardeau [12], et que pour moi il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Les révolutions et les calamités qui ont désolé mon pays, le grand nombre d'accidents particuliers auxquels nous sommes tous sujets, les infirmités qui affligent notre espèce, et les malheurs qui me sont arrivés dans ma propre famille, tout ce que j'ai vu dans le cours d'une longue vie, ne m'a que trop appris [13] cette grande vérité, qu'aucun bonheur, placé dans les choses qui ne dépendent pas de nous, ne peut être assuré, ni durable. Une génération entière a péri par un vent aigu; une multitude de notre jeunesse imprudente a été balayée dans les eaux par un vent frais et inattendu. Quels terribles déluges ne nous a pas causés une pluie soudaine [14]! Nos abris même les plus solides ne sont pas à l'épreuve d'un orage de grêle. Un nuage sombre fait trembler tous les cœurs les plus courageux.

« J'ai vécu dans les premiers âges, et conversé [15] avec des insectes d'une plus haute taille, d'une constitution plus forte, et je puis dire encore d'une plus grande sagesse qu'aucun de ceux de la génération présente. Je vous conjure d'ajouter foi à mes dernières paroles, quand je vous assure que le soleil qui nous paraît maintenant au delà de l'eau, et qui semble n'être pas éloigné de la terre, je l'ai vu autrefois fixé au milieu du ciel, et lancer ses rayons directement sur nous. La terre était beaucoup plus éclairée dans les âges reculés, l'air beaucoup plus chaud, et nos ancêtres plus sobres et plus vertueux.

« Quoique mes sens soient affaiblis, ma mémoire ne l'est pas; je puis vous assurer que cet astre glorieux a du mouvement. J'ai vu son premier lever sur le sommet de cette montagne, et je commençai ma vie vers le temps où il commença son immense carrière [16]. Il a, pendant plusieurs siècles, avancé dans le ciel avec une chaleur prodigieuse, et un éclat dont vous ne pouvez avoir aucune idée, et que sûrement

vous n'auriez pu supporter; mais maintenant, par son déclin, et une diminution sensible dans sa vigueur, je prévois que toute la nature doit finir en peu de temps, et que ce monde va être enseveli [17] dans les ténèbres en moins d'une centaine de minutes.

« Hélas! mes amis, combien ne me suis-je pas autrefois flatté de l'espérance trompeuse d'habiter toujours cette terre! quelle magnificence dans les cellules que je me suis moi-même creusées! quelle confiance n'avais-je pas mise dans la fermeté de mes membres et les ressorts de leurs jointures et dans la force de mes ailes! Mais j'ai assez vécu pour la nature et pour la gloire, et aucun de ceux que je laisse après moi n'aura la même satisfaction en ce siècle de ténèbres et de décadence que je vois commencer. »

Anonyme.

[1] Fleuve de Russie. Il se jette dans la mer Noire, et s'appelle aujourd'hui le *Boug*. — [2] Célèbre philosophe grec (384 — 322 av. J.-C.). — [3] Ces quatre lignes sont traduites de Cicéron, *Tusculanes*, d'où l'auteur a tiré le sujet de ces réflexions et du discours. — [4] A la première apparition. — [5] Complexion, constitution du corps. — [6] Vers midi. — [7] Syn., *soumise*. — [8] Au propre, volée de jeunes mouches à miel qui se séparent des vieilles pour aller ailleurs. — [9] Science des temps, connaissance des époques. — [10] Point fixe où l'on commence à compter les années. — [11] Le plus âgé des chefs grecs qui prirent part au siège de Troie. Ici, au figuré, pour vieillard, homme très avancé en âge. — [12] Était devenu un fardeau pour moi. — [13] M'a appris cette vérité de manière à m'en convaincre pleinement. — [14] Une pluie soudaine ne nous a-t-elle pas causés. — [15] Je me suis entretenu avec. — [16] Syn., *cours*. — [17] Syn., *plongé dans, enveloppé de*.

EXORDE.

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
BOILEAU. *Art poétique*, ch. III.

LE MISSIONNAIRE BRIDAINE [1], DANS UN DES PREMIERS TEMPLES ET AU MILIEU DE LA PLUS HAUTE COMPAGNIE DE LA CAPITALE [2].

A la vue d'un auditoire [3] si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous

demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire [4] dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent : et, si je suis humilié [5], gardez-vous de croire [6] que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise [7] qu'un ministre du Ciel [8] pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine [9].

Jusqu'à présent j'ai publié les justices [10] du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai contristé [11] les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la [12] main : tremblez donc devant moi, hommes superbes [13] et dédaigneux [14] qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale [15], le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité : l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages [16], qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une

expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction [17] et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

BRIDAINE (1701—1767).

[1] Célèbre missionnaire né à Uzès en 1701, mort en 1767. – [2] De Paris. — [3] Assemblée de tous ceux qui écoutent une personne parlant en public. — [4] Prêtre, séculier ou régulier, qui fait des prédications pour la conversion ou pour l'instruction du peuple. — [5] Syn., *abaissé, mortifié, confus.* — [6] Forme vive et élégante pour *ne croyez pas.* — [7] Façon de parler dont on se sert pour témoigner l'éloignement ou l'aversion qu'on a pour quelque chose. — [8] Un prêtre. — [9] *De me frapper la poitrine* serait plus correct. — [10] Pour *les jugements, les sentences que Dieu prononcera contre les pécheurs.* — [11] Syn., *affligé, attristé.* — [12] Et non pas *dans ma main.* — [13] Syn., *orgueilleux, fiers.* — [14] Qui marquent un mépris vrai ou affecté, par l'air, le ton ou le maintien. — [15] Endurcissement dans le péché à l'article de la mort. — [16] Syn., *approbation.* — [17] Douleur, regret d'avoir offensé Dieu.

PÉRORAISON.

Que le début, la fin répondent au milieu.
BOILEAU. *Art poétique*, ch. I.

EXHORTATION A L'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES [1].

Et comment ne conserveriez-vous pas à jamais [2] votre ardeur pour les sciences naturelles? Quelque [3] destinée qui vous attende, dans quelque contrée du globe que vos jours doivent couler, la nature vous environnera sans cesse de ses productions, de ses phénomènes, de ses merveilles. Dans les vastes plaines et au milieu des bois touffus, sur le haut des monts et dans le fond de la vallée solitaire, vers le bord des ruisseaux paisibles et sur l'immense surface de l'Océan agité, vous serez sans cesse entourés des objets de votre étude.

Elle vous suivra partout, cette collection que la nature déploie [4] avec tant de magnificence devant les yeux dignes de la contempler, et qui est si supérieure à toutes celles que

le temps, l'art et la puissance réunissent dans les temples consacrés à l'instruction [5]. Et quel est le point de la terre où la science aux progrès de laquelle nous nous sommes voués [6] ne nous montre pas un nouvel être à décrire, une nouvelle propriété à reconnaître, un nouveau phénomène à dévoiler? Quel est le climat où transportant, multipliant, perfectionnant les espèces ou les races, et donnant à l'agriculture des secours plus puissants, au commerce des productions plus nombreuses et plus belles, aux nations populeuses des moyens de subsistance plus agréables, plus salubres et plus abondants, vous ne puissiez bien mériter de [7] vos semblables?

Ah! ne renoncez jamais à la source la plus pure du bonheur qui peut [8] être réservé à l'espèce humaine. Tout ce que la philosophie a dit de l'étude en général, combien nous devons nous le dire, avec plus de raison, de cette passion constante et douce qui s'anime [9] par le temps, échauffe sans consumer, entraîne avec tant de charme, imprime à l'âme des mouvements si vifs et cependant si peu tumultueux, s'empare de l'existence tout [10] entière, l'arrache au trouble, à l'inquiétude, aux regrets, l'attache avec tant de force à la conquête de la vérité, a pour premier terme l'observation des actes de la faculté créatrice, pour dernier but le perfectionnement, pour jouissance une paix intérieure, un contentement secret et inexprimable, et pour récompense l'estime de son siècle et de la postérité! Comme elle embellit tous les objets avec lesquels elle s'allie! A quel âge, à quel état, à quelle fortune ne convient-elle pas? Elle enchante nos jeunes années, elle plaît à l'âge mûr, elle pare la vieillesse de fleurs, dissipant les chagrins, calmant les douleurs, écartant [11] les ennuis, allégeant le fardeau du pouvoir, soulageant du souci des affaires pénibles, faisant oublier jusqu'à la misère, consolant du malheur d'une trop grande renommée; quelle adversité ne diminue-t-elle pas?

Jetez les yeux sur les hommes célèbres dont on nous a

transmis les actions les plus secrètes. Quels ont été les plus heureux? Ceux qui se sont livrés à la contemplation de la nature. J'en atteste Aristote [12], Linné [13], Buffon [14], Bonnet [15], et ce Bernard de Jussieu [16], dont la tendre sollicitude [17] pour la conservation d'une plante nouvelle peignait si bien la paisible félicité; et ce naturaliste [18] que nous possédons encore parmi nous, et dont la vieillesse, si justement honorée, jouit, au milieu du calme d'une vie très prolongée, heureuse et sereine, de la reconnaissance de ses contemporains, et de l'affection de mes savants collègues. J'en atteste même les illustres victimes de leur passion sacrée : Pline [19], qui meurt au milieu du Vésuve; tant de célèbres voyageurs qui expirent pour la science sur une terre étrangère, ces infortunés compagnons de la Peyrouse [20], dont la mer a tout dévoré, excepté leurs droits sur la postérité. Et les sacrifices utiles, le dévouement généreux, le saint enthousiasme, n'ont-ils pas aussi leur bonheur suprême?

Non, après la vertu, rien ne peut nous conduire plus sûrement à la félicité que l'amour des sciences naturelles. Et vous qui m'écoutez, et qui, jeunes encore, formez [21] notre plus chère espérance! vous, devant qui s'ouvre une carrière que vous pouvez illustrer par tant de travaux! ah! lorsque vous aurez éprouvé cette vérité consolante que le bonheur est dans la vertu qui aime, et dans la science qui éclaire! lorsque au milieu de l'éclat de la gloire ou dans l'obscurité d'une retraite paisible, vous jouirez du [22] charme attaché à l'étude de la nature, et que votre cœur vous retracera vos premières années, vos premiers efforts, vos premiers succès, mêlez quelquefois à ces pensées le souvenir de celui qui alors ne sera plus, mais qui aujourd'hui, et de toutes les facultés de son âme et de son esprit, vous appelle aux plus heureuses destinées.

LACÉPÈDE (1756—1825). *Disc. de clôture du cours d'Hist. nat.*

[1] Les sciences naturelles comprennent la *zoologie*, qui embrasse le règne animal, la *botanique*, qui a pour objet le règne végétal, et la *minéralogie*, qui

s'occupe du règne minéral. — [2] Syn., *pour jamais, pour toujours.* — [3] Et non pas *quelle que.* — [4] Syn., *étale.* — [5] C'est-à-dire dans les écoles — [6] Syn., *consacrés.* — [7] Syn., *rendre de grands services à.* — [8] *Qui puisse* serait plus correct. — [9] Syn., *augmente, se développe, s'accroît.* — [10] Et non pas *toute.* — [11] Syn., *éloignant de nous.* — [12] Célèbre philosophe grec, surnommé *le prince des philosophes,* né l'an 384 av. J.-C., mort l'an 322 de la même ère. Le roi de Macédoine Philippe le donna pour précepteur à son fils Alexandre, si connu sous le nom d'Alexandre le Grand. — [13] Charles Linné, naturaliste suédois (1707 — 1778). — [14] G. L. Leclerc, comte de Buffon, naturaliste français, né à Montbard en Bourgogne en 1707, mort en 1788. — [15] Charles Bonnet, philosophe et naturaliste suisse (1720 — 1793). — [16] Bernard de Jussieu, naturaliste français (1699 — 1777). — [17] Soins affectueux. — [18] Daubenton, naturaliste français (1716 — 1800). — [19] Pline le naturaliste, qu'on nomme aussi Pline l'ancien, pour le distinguer de son neveu, célèbre écrivain romain. Il naquit l'an 23 de notre ère, et périt, en 78, suffoqué par la fumée du Vésuve, dont il avait voulu observer de près une éruption. — [20] Navigateur français, né en 1741. Chargé en 1785 d'un voyage de découverte, il visita les côtes de la Tartarie, du Japon et de la Nouvelle Hollande. Depuis l'an 1788 on cessa d'avoir de ses nouvelles. En 1828 on acquit la certitude qu'il avait péri sur les récifs de l'île de Vanikoro dans le Grand Océan — [21] Syn., *êtes.* — [22] Syn., *goûterez le.*

DIALOGUES.

> Conservez à chacun son propre caractère,
> Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
> Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
> BOILEAU. *Art poétique,* chant III.

UNE SCÈNE DU GRONDEUR.

M. GRICHARD, *médecin;* LOLIVE, *son valet;* ARISTE, *son frère.*

GRICHARD. Bourreau ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOLIVE. Monsieur, je travaillais au jardin : au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

GRICHARD. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ! que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOLIVE. Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était [1]. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

GRICHARD. Comment faire?

ARISTE. Mon frère, voulez-vous bien...?

GRICHARD, *en l'interrompant* Oh ! donnez-vous patience... [2] (*A Lolive.*) Comment faire? coquin !

ARISTE. Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

GRICHARD, *en l'interrompant*. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part*. Il faut lui laisser passer sa fougue [3].

GRICHARD, *à Lolive*. Comment faire? infâme !

LOLIVE. Oh ! çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

GRICHARD. Non.

LOLIVE. Voulez-vous que je la tienne fermée?

GRICHARD. Non.

LOLIVE. Si [4] faut-il, monsieur...

GRICHARD, *l'interrompant*. Encore ! tu raisonneras, ivrogne !

ARISTE. Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

GRICHARD. Il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part*. Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

GRICHARD. Te tairas-tu?

LOLIVE. Monsieur, je me ferais hacher : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez ; comment la voulez-vous?

GRICHARD. Je te l'ai dit mille fois, coquin ! Je la veux... je la... Mais voyez ce maraud-là ! Est-ce à un valet à me ve-

nir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux... (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte?

ARISTE. Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit [5].

GRICHARD, *montrant Lolive.* Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE. Je croyais bien faire.

GRICHARD. Oh! je croyais... Sachez, monsieur le rieur, que *je croyais* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE. Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serai bien aise...

GRICHARD, *l'interrompant.* Non; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après [6] me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir... (*A Lolive*). As-tu balayé l'escalier?

LOLIVE. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

GRICHARD. Et la cour?

LOLIVE. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages!

GRICHARD. Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE. Ah! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

GRICHARD. Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE. Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

GRICHARD. Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina [7] où je t'ai dit?

LOLIVE. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides [8].

GRICHARD. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hein?...

LOLIVE. Peste! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer [9]!

GRICHARD. Je t'ai défendu cent fois de râcler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

Lolive, *l'interrompant.* Ce matin! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

Grichard. Je gagerais que ces deux voies [10] de bois sont encore...

Lolive, *l'interrompant.* Elles sont logées [11], monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume [12] à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

Grichard, *à part.* Oh! il faut que je chasse ce coquin-là!... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin... (*A Lolive.*) Hors d'ici!

Lolive, *à Ariste.* Que diable a-t-il mangé?

Ariste, *avec douceur.* Retire-toi.

Brueys (1640—1723).

[1] Qu'elle était fermée. — [2] Syn., *calmez-vous, ayez du sang-froid.* — [3] Syn., *colère, emportement, fureur.* — [4] *Si,* pour *cependant, néanmoins.* Cette acception est hors d'usage aujourd'hui. — [5] Sous-entendu *de les faire.* — [6] Syn., *plus tard.* — [7] Écorce amère qui est fournie par un arbre du Pérou et dont on tire un extrait au moyen duquel on combat la fièvre. — [8] C'est-à-dire les bouteilles vides. — [9] Contre-sens : Il fallait dire : *J'ai bien eu garde,* ou *je me suis bien gardé d'y manquer.* On fait une faute semblable en disant : *Prenez garde de ne pas tomber.* — [10] Mesure qui contient environ un demi-stère ou demi-mètre cube. — [11] Mises au bûcher. — [12] Et non pas *j'ai aidé Guillaume. Aider à quelqu'un,* signifie le soulager, en partageant personnellement sa peine ou son travail; *aider quelqu'un,* c'est lui prêter secours sans partager personnellement sa peine ou son travail.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON [1] ET BAYARD [2].

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

Le connétable. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse [3] et lui. Ces deux Français étaient deux orne-

ments de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie [4]. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard! c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre : mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAYARD. Eh ! croyez-vous que je ne sois [5] pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure dont je suis en peine [6]. Je meurs dans un moment: la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE. Non, mon cher Bayard; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE. Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet [7]? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne: les armes sont journalières [8]. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières [9] contre eux.

BAYARD. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres!

LE CONNÉTABLE. Quoi! Bayard, je te loue, et tu me condamnes! je te plains, et tu m'insultes!

BAYARD. Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs

pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE. Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui, je le chasse du Milanais; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre?

BAYARD. Oui, on est toujours à plaindre, quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

LE CONNÉTABLE. Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame [10] m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse?

BAYARD. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble [11] dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE. Mais le roi, étant si injuste, et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

Bayard. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait; la dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous devez à vous-même [12] d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

Le connétable. Eh bien, j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

Bayard. Je le sais bien; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'Empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez [13] Bayard mourant comme il a vécu [14] et ne cessant de dire la vérité.

Fénelon (1651—1715).

[1] Le connétable de Bourbon, par suite de discussions avec la reine-mère, abandonna François Ier, roi de France, pour passer sous les drapeaux de Charles-Quint, empereur d'Allemagne. Il naquit en 1489, et mourut en 1527. — [2] Bayard, né en 1475, mort en 1524 et surnommé *le chevalier sans peur et sans reproche,* fut blessé mortellement pendant la guerre du Milanais. Il expira assis au pied d'un arbre, le visage tourné vers l'ennemi dans les rangs duquel se trouvait le connétable. — [3] Brave guerrier, tué le même jour que Bayard. — [4] C'est-à-dire *que l'amour de la patrie n'est pas éteint dans mon cœur.* — [5] Et non pas *que je ne suis.* — [6] Que je m'inquiète, que je me soucie. — [7] Général qui commandait l'armée française en Italie lors de la guerre que le roi François Ier et l'empereur Charles-Quint se firent pour la possession du Milanais. Forcé à battre en retraite, il fut blessé et laissa le commandement des troupes à Bayard. — [8] C'est-à-dire que le sort des armes est sujet à varier, que les chances ne sont pas toujours favorables. — [9] Petite ville forte, chef-lieu du département des Ardennes en France. Célèbre par le siège que Bayard y soutint en 1520 contre l'armée de Charles-Quint. — [10] C'est-à-dire la reine, mère du roi François Ier. — [11] Au plus haut degré. — [12] Il est de votre devoir. — [13] Croyez-en. — [14] C'est-à-dire *sans reproche.*



CARACTÈRES POLITIQUES.

CROMWELL.

Nous avons dit (p. 60) que les *homonymes* sont des mots qui, s'écrivant ou se prononçant de la même manière, présentent des significations tout à fait étrangères l'une à l'autre. Ex.: ***bière,*** **boisson,** ***bière,*** **cercueil;** ***son,*** **bruit,** ***son,*** partie du blé moulu.

Dans les notes du morceau suivant, nous appelons particulièrement l'attention sur une autre variété de mots qu'il faut se garder de confondre avec les précédents. On appelle MULTISENSE toute expression qui s'applique à des idées plus ou moins différentes, quoique ayant toujours entre elles une certaine affinité. Ainsi, dans sa signification propre, *confondre* veut dire mêler, réunir plusieurs choses ensemble de manière à effacer toute distinction: « Dans le chaos, tous les éléments étaient confondus. » Mais dans les applications plus particulières que ce même verbe est susceptible de recevoir, il signifie tantôt prendre une personne ou une chose pour une autre: « Il ne faut pas confondre l'innocent avec le coupable; » tantôt, déconcerter: « Dieu se plaît à confondre les vains projets des hommes; » ou bien encore, convaincre en causant de la honte: « Cette déposition a confondu l'accusé. »

Comme on le voit, les *multisenses* sont l'inverse des *synonymes* (voyez p. 112). En effet, ces derniers sont des mots *différents* qui expriment les diverses nuances d'une même idée commune, et ils constituent une véritable richesse pour l'expression de la pensée; car, ainsi qu'on l'a dit avec raison, « une langue n'est riche qu'autant qu'il y a de valeurs et d'idées renfermées dans le nombre de ses termes. »

Au contraire, la pauvreté d'une langue se montre dans la pluralité de sens qu'un même mot peut revêtir. Mais ce phénomène se reproduit dans tous les idiomes, même dans les plus riches; et, sous ses désavantages apparents, il cache un avantage réel. D'un côté, une langue où chaque mot aurait une signification unique, immuable, fixe et déterminée, serait immense; et, de l'autre, en excluant toute alliance d'idées, toute figure, tout mouvement d'imagination, elle serait d'une aridité et d'une sécheresse extrême. Or, « cette propriété des mots », dit fort bien M. Vinet, « de se prêter, par des gradations et des transitions insensibles, à un grand nombre de sens, forme, dans chaque langue, un fonds inamovible de poésie qui est le domaine commun de ceux qui ont fait la langue, c'est-à-dire du peuple. »

Aussi nous ne saurions trop recommander aux personnes qui veulent étudier à fond la langue française, de bien se rendre compte des acceptions diverses dans lesquelles les mots peuvent être employés, de suivre d'un esprit attentif ces dérivations de sens et d'observer par quel chemin on est arrivé de la première à la dernière.

Un homme s'est **rencontré** [1] **d'une profondeur d'esprit** incroyable; hypocrite **raffiné** [2] **autant qu'habile** politique;

capable de tout entreprendre [3] et de tout cacher ; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits [4] est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne sont-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris [5] ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende [6] seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé [7] de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu, pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire [8] les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

BOSSUET (1627—1704). *Oraisons funèbres.*

[1] A été vu, a existé. — [2] RAFFINER. *a.* Rendre plus fin : « Raffiner le sucre. » *b.* Faire des recherches, des découvertes nouvelles : « Il a bien raffiné sur cette science. » *c.* Subtiliser : « Il raffine sur la langue. » *d.* Devenir plus fin, moins simple : « Le monde se raffine tous les jours. » — [3] ENTREPRENDRE. *a.* Prendre la résolution de faire quelque chose, commencer à la mettre à exécution : « Ils ont entrepris de forcer cette place. » *b.* S'engager à faire ou à fournir quelque chose à certaines conditions : « Cet architecte a entrepris tel bâtiment pour telle somme. » *c.* Se mettre à poursuivre, à tourmenter, à persécuter, à railler quelqu'un : « Vous courez grand risque d'être malmené, s'il vous entreprend. » *d.* Embarrasser, rendre perclus : « Il a un rhumatisme qui lui entreprend toute la jambe. » *e.* Attenter à : « César entreprit sur la liberté du peuple romain. » *f.* Empiéter : « Il entreprend sur la propriété de son voisin. » — [4] ESPRIT. *a.* Substance incorporelle. Il se dit de Dieu : « Dieu est un esprit. » *b.* Il se dit aussi des anges ou des démons : « Les esprits célestes, les esprits de l'enfer. » *c.* Se dit pareillement des prétendus revenants : « Avoir peur des esprits. » *d.* Veut dire aussi vertu, puissance surnaturelle qui opère dans l'âme : « L'esprit de Dieu remplissait les prophètes. » *e.* Signifie encore l'âme : « L'esprit est plus noble que le corps. Rendre l'esprit. » *f.* Ensemble des facultés humaines : « Grand esprit, esprit juste. » *g.* Attention, présence d'esprit : « Où avait-il donc l'esprit, quand il a fait une question si déplacée? » *h.* Facilité de la conception et vivacité de l'imagination : « Il a beaucoup d'esprit, mais il n'a point de jugement. » *i.* Pensées fines, ingénieuses, piquantes : « Il n'y a point d'esprit dans cette réponse, dans ce discours. » *j.* Humeur, caractère : « Esprit volage, turbulent. » *k.* Disposition, aptitude qu'on a à quelque chose : « Cet homme a l'esprit du commerce, des affaires. » *l.* Sens d'un auteur, d'un texte : « Tâchez de saisir l'esprit de ce livre. » *m.* En chimie, un fluide très subtil ou une vapeur très volatile : « Esprit-de-vin, ou alcool ; esprit de vitriol. » *n.* En termes de grammaire grecque, un signe qui marque l'aspiration ou l'absence de l'aspiration. *o.* Une aigrette de plumes que les femmes mettent quelquefois dans leur coiffure. *p.* Esprits, au pluriel, se dit souvent d'une réunion de personnes considérées par rapport aux passions, aux dispositions qui leur sont communes : « Une grande fermentation régnait dans les esprits. » — [5] REPRENDRE. *a.* Signifie prendre de nouveau : « Reprendre une ville. » *b.* Continuer quelque chose qui avait été interrompu : « Reprenons notre travail. » *c.* Rejoindre les parties d'une étoffe qui sont rompues : « Ces bas sont déchirés, on aura de la peine à reprendre les mailles. » *d.* Réprimander, blâmer, censurer : « Quand un enfant tombe dans une faute, il faut le reprendre. » *e.* Avec le pronom personnel, *reprendre* signifie se corriger, se rétracter de quelque chose qu'on dit mal à propos avec ou sans intention : « Il a dit un mot pour un autre, mais il s'est repris aussitôt. » *f.* Se dit neutralement des arbres, des plantes qui prennent racine de nouveau, lorsqu'ils sont transplantés : « Ce pommier a bien repris. » *g.* Se refermer, en parlant des blessures : « La plaie commence à reprendre. » *h.* Recommencer : « Le froid a repris. » — [6] ENTENDRE. *a.* Ouïr, recevoir l'impression des sons par l'organe de l'ouïe : « Entendre une voix. » *b.* Écouter, prêter attention à : « Entendre une lecture ; je suis prêt à vous entendre. » *c.* Comprendre, concevoir : « Cet étranger a beaucoup de peine à se faire entendre ; il y a dans ce livre beaucoup de passages difficiles à entendre. » *d.* Présumer : « J'ai toujours entendu que notre arrangement s'exécuterait ainsi. » *e.* Exiger : « J'entends que vous fassiez telle chose. » *f.* Signifie quelquefois avoir la

connaissance et la pratique d'une chose : « Cet homme entend bien son métier. » — [7] REGARDER. *a.* Jeter la vue, porter ses regards sur quelque chose : « Regarder le ciel, la campagne. » *b.* Considérer, examiner avec attention : « Regardez bien la bonté de cette étoffe. » *c.* Être vis-à-vis, à l'opposite : « Cette maison regarde l'orient. » *d.* Prendre garde, faire attention à quelque chose : « Regardez bien à ce que vous allez dire. » *e.* Estimer, juger, réputer : « Cette ville est regardée comme imprenable. » *f.* Concerner : « Ce soin vous regarde ; cette question regarde la médecine. » — [8] INSTRUIRE. *a.* Enseigner quelqu'un, lui apprendre quelque chose : « Il faut instruire les ignorants. » *b.* Informer, avertir, donner connaissance de quelque chose : « J'instruirai sa famille de la conduite qu'il tient. » *c.* Mettre une cause, une affaire civile ou criminelle en état d'être jugée : « Le magistrat chargé d'instruire les causes criminelles. »

CÉSAR [1].

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise [2] et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé [3], vaste dans ses desseins [4], magnifique dans sa dépense [5], et libéral [6] jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire [7] et de dignité dans ses manières ; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante [8] et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits, et il commença par assujettir [9] les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues [10]. Les exemples récents de

Marius et de Sylla [11] lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais, sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination; et quelque [12] éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

VERTOT (1655—1735). *Révolutions romaines.*

[1] Célèbre général et orateur romain, né l'an 100, assassiné l'an 44 av. J.-C. — [2] Les Jules prétendaient descendre d'Énée, lequel était, selon la Fable, fils d'Anchise et de Vénus. — [3] D'un grand courage. — [4] Qui a de vastes desseins, de grands projets — [5] Qui se plaît à faire de grandes et éclatantes dépenses. — [6] Syn., *généreux.* — [7] D'autorité, de commandement. — [8] Syn., *séduisante.* — [9] Syn., *dompter, soumettre, subjuguer.* — [10] Syn., *desseins, projets.* — [11] Célèbres généraux et hommes d'État romains. Marius naquit l'an 154 et mourut l'an 85 av. J.-C. Sylla, né l'an 146, mourut l'an 78 av. notre ère. — [12] Et non pas *quelques* ni *quelles que.*

CHARLEMAGNE [1].

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament [2] dans les ordres de l'État, qu'ils furent contre-balancés et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef : le prince était grand, l'homme l'était davantage [3]. Les rois ses enfants furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir, et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout: les prétextes pour éluder [4] les devoirs sont

ôtés, les négligences corrigées, les abus réformes ou prévenus. Il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins [5], simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les plus difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire [6], portant la main partout où il allait tomber [7]. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de [8] tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense : il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards [9] et les immenses trésors de ces Huns [10] qui avaient dépouillé l'univers [11].

MONTESQUIEU (1689—1755).

[1] Fondateur de la seconde dynastie des rois de France, roi des Francs en 768, empereur en 800, né en 742, mort en 814. — [2] Équilibre. — [3] Et non pas *plus*. — [4] Syn., *se soustraire aux, s'affranchir des*. — [5] Voy. ci-dessus, page 164, note 4. — [6] Cet empire comprenait l'Italie, la France, la Belgique, la Germanie tout entière et une partie de l'Espagne. — [7] Image gigantesque qui rappelle *Atlas*. B. — [8] Surmonta, brava sans peine, et comme en se jouant, ce qui, pour d'autres, semblait difficile, dangereux. — [9] Charlemagne fit en 774 la conquête du royaume de Lombardie dans la haute Italie. — [10] Peuple des bords de la mer Caspienne, qui fit irruption en Europe au quatrième siècle de notre ère, et qui, à l'époque de Charlemagne, occupait le territoire de la Hongrie actuelle. Cet empereur prit en 796 le camp où ils gardaient les trésors qu'ils avaient enlevés aux peuples voisins. — [11] Admirable contraste du père de famille opposé au potentat.

CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède [1], éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni [2] ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable.

C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu [3] sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine [4], et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable [5] dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu [6] l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États, il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite [7], que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne : homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter [8]. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

VOLTAIRE (1694—1778). *Histoire de Charles XII.*

[1] Né en 1682, tué par un boulet le 30 novembre 1718. — [2] Et non pas *et*, car la conjonction exclusive *ni* supplée ici la préposition *sans* qui est exclusive par elle-même. — [3] Et non pas *qui a vécu*. Voy. p. 137, note 1. — [4] Contrée qu'on appelle aussi Petite Russie, autrefois polonaise, arrosée par le Dniéper et divisée en cinq gouvernements russes qui sont ceux de Kief, de Tchernigof, de Poltava, de Kharkof et de Voronége. — [5] C'est-à-dire qu'il était plus implacable, plus impitoyable, que prudent. — [6] Et non pas *qui a eu*. — [7] Sous-entendu *il n'avait*. — [8] C'est-à-dire qu'il était plutôt fait pour être admiré que pour être imité.

SOCRATE [1] ET CATON [2].

Osons opposer Socrate même à Caton : l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur, il ne vivait que pour elle; il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes; mais entre César [3] et Pompée [4], Caton semble un dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes [5], et meurt pour la vérité; l'autre défend l'État, la liberté, les lois contre les conquérants du monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains; un digne émule [6] de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre, et cela seul déciderait de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

J.-J. ROUSSEAU (1712—1778). *Discours sur l'économie politique.*

[1] Célèbre philosophe grec, né à Athènes l'an 470, mort l'an 400 av. J.-C — [2] Caton d'Utique, petit-neveu de Caton l'Ancien. Il se rendit fameux par son amour pour la liberté de Rome et ses efforts malheureux pour y affermir la république. Son parti ayant succombé, il se poignarda à Utique, l'an 46 av. J.-C. — [3] Voy. ci-dessus, p. 164, note 1. — [4] Célèbre général et homme d'État romain, né l'an 106, mort l'an 48 av. J.-C. — [5] Nom qui se donnait chez les anciens aux philosophes et aux rhéteurs. Il se prend aujourd'hui en mauvaise part, et s'applique à celui qui fait des arguments captieux. — [6] Syn., *émulateur, rival.*

ALEXANDRE [1].

Je vis [2] alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée [3], il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure [4]. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin [5], les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée [6], le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très léger à la course, et très recherché dans sa parure [7]. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale [8], que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents [9].

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étais plongé [10] ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai, dans la suite, un Athénien qui avait longtemps séjourné en Macédoine; il me dit : « Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talents un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts qu'il protège sans s'y connaître. Il a de l'agrément [11] dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentiments et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote [12] lui en développa les principes. Mais, au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain : c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est comme saisi de respect et de crainte. Il voudrait être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connais-

sances humaines. L'ambition, et toutes ces qualités brillantes que l'on admire dans Philippe [13], se trouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent [14], et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en frénésie, le courage en fureur : car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus du rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différents moyens pour aller à ses fins [15]; Alexandre ne connaît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer, aux jeux Olympiques [16], la victoire à de simples particuliers; Alexandre ne voudrait y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux ; et le second, qu'il est né dans le sein de la grandeur.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser ; émule d'Achille [17], il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère [18] le plus grand des poètes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi : c'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'âme. Il disait un jour « qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle [19], et un panégyriste tel qu'Homère ».

BARTHÉLEMY (1716—1795).

[1] Voy. ci-dessus, p. 7, note 2. — [2] L'auteur met ces paroles dans la bouche d'Anacharsis, lorsque celui-ci vit, après la bataille de Chéronée, entrer Alexandre à Athènes. — [3] Ville grecque, située sur le Céphise, près du lac Copaïs, appelé aujourd'hui lac de Livadie. Ce fut dans le voisinage de Chéronée que Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, remporta, en 338 av. J.-C., sur les principaux peuples de la Grèce, une victoire où ils perdirent leur liberté. — [4] Transition heureuse qui amène naturellement le portrait physique du héros. — [5] Nez courbé en bec d'aigle. *Aquilin* vient du latin *aquila, aigle*. — [6] Syn., *aisée*. — [7] Se parant avec affectation. — [8] Du grec *bous*, bœuf, et *kephalê*, tête, parce que l'on disait que la tête du cheval

Bucéphale ressemblait à celle d'un bœuf. — [9] Le talent attique valait environ 5,710 francs de notre monnaie. — [10] Anacharsis pleurait la mort de son ami Philotas, tué à Chéronée. — [11] C'est-à-dire sa conversation est agréable. — [12] Voir ci-dessus, p. 153, note 12. — [13] Philippe, roi de Macédoine. Il prit la couronne l'an 360 av. J.-C. et mourut l'an 336 de la même ère. — [14] Syn., *modérer*. — [15] Syn., *but*. — [16] Ces jeux se célébraient à Olympie tous les trois ans. — [17] Le plus célèbre des héros grecs chantés par Homère. — [18] Voy. ci-dessus, p. 82, note 1. — [19] Patrocle ayant été tué par Hector, le désir de venger sa mort suffit pour ramener Achille au milieu des combats, et c'en fut fait de Troie que les Grecs assiégeaient.

TURENNE[1].

Turenne, si célébré, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois [2], comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Duguesclin [3], dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus, et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance.

THOMAS (1732—1785). *Essai sur les Éloges*.

[1] Voy. ci-dessus, p. 3, note 1. — [2] Ministre du roi Louis XIV. Il naquit en 1641 et mourut en 1691. — [3] Turenne, comme Duguesclin, fut enseveli dans le tombeau des rois de France à Saint-Denis. Duguesclin fut connétable de France sous le roi Charles V. Il naquit en 1314 et mourut en 1380.

SAINT BERNARD [1].

Alors vivait dans un cloître un homme dont les dépositaires du pouvoir suprême devaient ambitionner [2] les suffrages autant que ceux d'un sénat ou d'un peuple législateur. A ce trait seul on doit reconnaître cet abbé de Clairvaux, devenu si célèbre sous le nom de saint Bernard.

Nul homme n'a exercé sur son siècle un empire aussi extraordinaire : entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentiments impérieux qui n'en laissent pas d'autres dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paraissait au milieu des hommes et des cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la beauté, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Éloquent dans un siècle où le pouvoir et le charme de la parole étaient absolument inconnus, il triomphait de toutes les hérésies [3] dans les conciles [4]; il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places publiques : son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin l'Église, dont il était la lumière, semblait recevoir les volontés divines par son entremise [5]. Les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice ni un malheur public, s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même; et les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels.

Égaré par l'enthousiasme même de son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et de son caractère, et entraîna l'Europe dans de grands malheurs. Mais gardons-nous de croire qu'il ait jamais voulu tromper, ni qu'il ait eu l'autre ambition que celle d'agrandir l'empire de Dieu. C'est parce qu'il était trompé lui-même, qu'il était toujours si puissant; il eût perdu son ascendant [6] avec sa bonne foi.

L'Église, malgré les erreurs qu'elle lui a reconnues, l'a mis au rang des saints ; le philosophe, malgré les reproches qu'il peut lui faire, doit l'élever au rang des grands hommes.

GARAT (1749—1833). *Éloge de Suger.*

[1] Fondateur de l'ordre célèbre des Bernardins (1091 — 1153). Il entra dans l'ordre de Cîteaux qu'il réforma et auquel il donna son nom, et fut le premier abbé de Clairvaux. — [2] Syn., *rechercher*. — [3] Doctrines contraires à la foi, erreurs condamnées par l'Église en matière de religion. — [4] Assemblées légitimement convoquées de plusieurs évêques de l'Église catholique, pour délibérer et décider sur des questions de doctrine et de discipline. — [5] Syn., *intermédiaire*. — [6] Syn., *autorité, influence, pouvoir*.

LES NAPOLITAINS.

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé [1]; mais il n'est point vulgaire à la manière des [2] autres peuples : sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait déjà presque sentir [3], et il y a je ne sais quoi de numide [4] dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages bruns, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards, ces lambeaux d'habillements que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent à Naples à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits ; quelques-unes ont un air [5] de fête qui ne tient ni à l'abondance, ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination : on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers en tout genre de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas [6], et les occupations de la

maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle, et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur [7]. Enfin, on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve [8], et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Mme de Stael (1766 — 1817).

[1] Syn., *policé, éclairé*. — [2] Comme le sont les autres peuples. — [3] *La rive se fait sentir*, mauvaise alliance de mots. *L'influence de la rive se fait sentir* serait une expression plus convenable. — [4] De sauvage. Le peuple numide habitait anciennement le territoire qu'on appelle aujourd'hui l'Algérie, sur la côte septentrionale de l'Afrique. — [5] Syn., *apparence, aspect*. — [6] En disant *des repas*, l'auteur aurait évité toute équivoque. — [7] Où l'on distingue mieux l'amusement du bonheur. — [8] Volcan situé à environ deux lieues de Naples et appartenant à la chaîne des Apennins. Son élévation est de 1,650 pieds.

LES NATIONS MODERNES.

Que de traits caractéristiques n'offrent point les nations nouvelles! Ici ce sont les Germains [1], peuples où la corruption [2] des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer; peuples où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite [3]. Là, ce sont ces Bataves [4] qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison. L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs contraste avec la Suisse obscure et républicaine. L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation [5] de mœurs dans laquelle elle repose lui sera peut-être utile un jour; et, lorsque les peuples européens seront usés par la cor-

ruption, elle seule pourra reparaître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsiste chez elle.

Mélange du sang allemand et du sang français, le peuple anglais décèle [6] de toutes parts sa double origine. Son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie [7], sa religion moins pompeuse que la catholique et plus brillante que la luthérienne, son militaire [8] à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui, enfin, le langage, les traits même, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont [9] il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique, l'éclat, l'emportement et la vivacité de l'esprit français.

Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que des fruits d'une éducation politique : comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur; constants et invincibles dans l'adversité; formés pour les arts; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État; grossiers et sauvages dans les troubles politiques; flottants, comme des vaisseaux sans lest [10], au gré des [11] passions; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords; ne se souvenant ni de leurs crimes, ni de leurs vertus; amants pusillanimes [12] de la vie pendant la paix, prodigues [13] de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement les plus aimables des hommes; en corps, les plus désagréables de tous; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre : tels furent les

Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

CHATEAUBRIAND (1769 — 1848). *Génie du Christianisme.*

[1] Peuples de l'ancienne Germanie, contrée qui correspond à peu près à l'Allemagne actuelle. — [2] Syn., *dépravation*. — [3] Historien latin qui nous a laissé, entre autres écrits, un livre intitulé *Des Mœurs des Germains*. Il vivait au Ier siècle de notre ère, et mourut l'an 136. — [4] Peuple de l'ancienne Batavie, qui a laissé son nom à l'île de Betuwe, formée en Hollande par les deux branches du Rhin qu'on appelle aujourd'hui le Wahal et le Leck. — [5] État de ce qui est stagnant, sans mouvement. Syn., *invariabilité*. — [6] Syn., *révèle, manifeste, montre, trahit*. — [7] C'est-à-dire qui est un mélange du pouvoir royal et du pouvoir aristocratique. *Aristocratie* veut dire gouvernement politique où le pouvoir souverain est possédé et exercé par un certain nombre de personnes considérables. — [8] La totalité des gens de guerre d'un pays. — [9] Et non pas *d'où*. — [10] Poids qu'on met au fond d'un navire pour le tenir en équilibre. — [11] Selon les caprices de. — [12] Qui manque de cœur, qui a l'âme faible, lâche. — [13] Peu soucieux.

LES GRECS ET LES ITALIENS.

L'Italie, où la littérature grecque venait d'être transportée par les soins de Boccace [1] et de la république florentine [2], était le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est plu [3] à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié, dans l'une et dans l'autre, les sites pittoresques; elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons riants, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation; et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi [4] l'Italie et la Grèce par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les habitent des qualités semblables, si du moins l'on peut reconnaître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernements divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes [5], dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernements,

et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée : enfin, le goût inné de tous les arts, avec des organes propres à apprécier ce qui est beau dans tous les genres, et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêlerait aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux dont les applaudissements animèrent le génie de Phidias [6], de Michel-Ange [7] ou de Raphaël [8]. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drapé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré et plein de feu; leurs traits expriment toutes les passions, et, en effet, ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paraît complète si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière pittoresque, si une musique harmonieuse n'élève leur âme vers les cieux. Leurs divertissements portent le même caractère; lorsque, sur leur salaire, ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent point à se procurer des boissons enivrantes ou des plaisirs crapuleux [9]; mais ils la portent, comme un tribut, aux théâtres, aux poètes improvisateurs [10], aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination, et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger, remplissent, avec leurs femmes et leurs enfants, les salles de spectacle; c'est le seul où ils puissent comprendre des tragédies qui leur représentent les héros des temps passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

SISMONDI (1773—1842). *Hist. des rép. italiennes du moyen âge.*

[1] L'un des plus anciens et des plus célèbres écrivains d'Italie, auteur du *Décaméron*. Né en 1313, mort en 1375. — [2] De Florence. — [3] Et non pas *plus*. — [4] Et non pas *à l'envie*. — [5] Immuables, qui durent constamment. — [6] Sculpteur grec qui vivait au Vᵉ siècle avant l'ère chrétienne. — [7] Prononcez

Mikel-Ange. Célèbre peintre, sculpteur et poète italien, né en 1474, mort en 1564. — [8] Célèbre peintre italien, né en 1483, mort en 1520. — [9] Syn., *grossiers, abjects*. — [10] Qui font sans préparation et sur-le-champ des vers sur une matière donnée.

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

CORNEILLE ET RACINE [1].

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle; il a pour lors un caractère original et inimitable. mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur [2] qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers [3] les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre [4], qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements [5]; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve, pour le dessein, entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés.

Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose :

mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse [6], harmonieuse; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille [7], ni le touchant, ni le pathétique [8]. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte*, et dans *les Horaces* [9]*!* Quelle grandeur ne se remarque point en *Mithridate*, en *Porus* et en *Burrhus* [10]! Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la *terreur* et la *pitié*, ont été connues de ces deux poètes : *Oreste*, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*Œdipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve.

Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer [11] l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes comme ils devraient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles, des préceptes; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé

et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel.

Il semble que l'un imite Sophocle [12], et que l'autre doit plus à Euripide [13].

LA BRUYÈRE (1644—1696)

[1] Célèbres poètes tragiques. Pierre Corneille, qu'on appelle aussi le grand Corneille pour le distinguer de son frère Thomas, naquit à Rouen en 1606 et mourut en 1684. Jean Racine naquit à la Ferté-Milon en 1639 et mourut en 1699. — [2] Emphatique, outré dans ses expressions. — [3] Racine disait à son fils : « Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, » et lui enseignait à les comprendre et à les admirer. — [4] La manière dont les événements, les incidents sont disposés et amenés dans ses pièces de théâtre. — [5] On appelle *dénouement* ce qui termine une pièce de théâtre, en démêlant le nœud de l'action. — [6] Qui flatte l'oreille par un heureux choix et une habile disposition des mots. — [7] On dirait aujourd'hui : *Non plus qu'à Corneille.* — [8] Qui émeut les passions. — [9] *Le Cid, Polyeucte* et *les Horaces*, tragédies de Corneille. — [10] *Mithridate, Porus, Burrhus*, personnages qui figurent dans des tragédies de Racine. — [11] Syn., *caractériser, faire connaître.* — [12] Poète tragique grec, né vers l'an 497 av. J.-C., mort l'an 406 de la même ère. — [13] Poète tragique grec, né l'an 480 av. J.-C., mort l'an 402 de la même ère.

LA FONTAINE [1].

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de [2] célébrer ceux qui ont produit ces révolutions mémorables dans l'esprit humain, ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du théâtre, la postérité a tourné ses regards sur un homme qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monuments, ne méritait pas moins ses attentions [3] et ses hommages ; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices que pour être admiré avec transport; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des grâces à la raison et de la gaieté au bon

sens; sublime dans sa naïveté et charmant dans sa négligence; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement [4]; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté; qui devait être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée [5] que de récompenses; homme d'une simplicité rare, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas; et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

LA HARPE (1739—1803). *Éloge de la Fontaine.*

[1] Jean de la Fontaine, l'un des poëtes les plus célèbres du XVII[e] siècle (1621 – 1695). Il est particulièrement connu par ses fables dont la plupart sont des chefs-d'œuvre d'esprit, de naïveté et de style. — [2] Faire comprendre la différence qu'il y a entre *s'occuper de quelque chose,* et *s'occuper à quelque chose.* — [3] *Attentions* au pluriel signifie *soins officieux, égards.* — [4] Gaieté douce, badinage léger. — [5] Syn., *nom, renom, réputation.*

BUFFON [1].

L'historien de la nature est grand, fécond, varié, majestueux comme elle; comme elle, il s'élève sans effort et sans secousse; comme elle, il descend dans les plus petits détails, sans être moins attachant ni [2] moins beau. Son style se plie [3] à tous les objets, et en prend la [4] couleur : sublime, quand il déploie à nos regards l'immensité des êtres et les richesses de la création, quand il peint les révolutions du globe, les bienfaits ou les rigueurs de la nature : orné [5] quand il décrit, profond quand il analyse, intéressant lorsqu'il nous raconte l'histoire de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs. Juste envers ceux qui l'ont précédé dans le même genre d'écrire, il loue Pline le naturaliste [6] et Aristote [7], et il est plus éloquent que ces deux grands hommes. En un mot, son ouvrage est un des beaux

monuments de ce siècle, élevé pour les âges suivants, et auquel l'antiquité n'a rien à opposer.

LE MÊME.

[1] George-Louis Leclerc, comte de Buffon, célèbre naturaliste français (1707—1788). — [2] Voy. ci-dessus, p. 166, note 2. — [3] Syn., *s'accommode, se prête.* — [4] Et non pas *prend leur couleur.* — [5] Syn., *brillant.* — [6] Célèbre naturaliste latin, né l'an 23 de notre ère. Ayant voulu étudier de près le phénomène d'une irruption du Vésuve, en 78, il fut asphyxié par la vapeur sulfureuse d'un torrent de lave. On l'appelle aussi Pline l'Ancien pour le distinguer de son neveu Pline le Jeune, qui fut un écrivain latin fort distingué. — [7] Célèbre philosophe grec, né l'an 384 av. J.-C., mort l'an 322 de la même ère. Philippe, roi de Macédoine, lui confia l'éducation de son fils Alexandre, connu plus tard sous le nom d'Alexandre le Grand.

L'AUTEUR DU TÉLÉMAQUE.

On croirait que Fénelon a produit le *Télémaque* d'un seul jet[1]; l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire ne pourrait distinguer les moments où Fénelon a quitté et repris la plume, tant ses transitions[2] sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que l'imagination agrandit et resserre à son gré[3]. Jamais on n'aperçoit aucun effort; maître de sa pensée, il la voit sans nuages, il ne l'exprime pas, il la peint; il sent, il pense, et le mot suit avec les grâces, la noblesse et l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux[4], toujours périodique[5], il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales, que nous laissons perdre, qui enrichissaient l'idiome du grec, et sans lesquelles il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne; traîner péniblement des phrases, tantôt précises, tantôt diffuses[6], où l'esprit trahit son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber. Son élocution pleine et harmonieuse, enrichie des métaphores[7] les mieux suivies, des allégories[8] les plus sublimes, des images[9] les plus pittoresques, ne présente au lecteur que

clarté, facilité, élégance et rapidité. Grand, parce qu'il est régulier, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit, qui, dans les lettres comme dans les États, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur ; et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative [10]. En un mot, Fénelon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie; et son style vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu.

Le cardinal MAURY (1746—1817).

[1] Le fondeur coule une pièce d'un seul jet. Au figuré, *d'un seul jet* se dit d'une composition faite avec rapidité et sans y revenir à plusieurs fois. — [2] Manières de lier ensemble les parties d'un ouvrage. — [3] Syn., *fantaisie, volonté, caprice*. — [4] Voy. ci-dessus, p. 179, note 6. — [5] C'est-à-dire abondant en périodes, ou phrases composées de plusieurs membres dont la réunion forme un sens complet. — [6] Syn., *verbeuses, prolixes, trop abondantes en paroles*. — [7] Espèce de comparaison abrégée, par laquelle on transporte un mot du sens propre au sens figuré. — [8] Espèce de fiction dont l'artifice consiste à présenter un objet à l'esprit de manière à lui donner l'idée d'un autre objet. — [9] L'image est une métaphore par laquelle on rend une idée plus vive et plus sensible, en prêtant à l'objet dont on parle des formes, des apparences, des qualités empruntées à d'autres objets. — [10] Artifice de style qui consiste à peindre les objets par les sons des mots. Comme exemple d'harmonie imitative on peut citer ce vers où Racine a dépeint le sifflement des serpents :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

LE DANTE [1].

Dans la poésie, le Dante s'élève tout à coup comme un géant parmi des pygmées [2]. Non seulement il efface tout ce qui l'avait précédé, mais il se fait une place qu'aucun de ceux qui lui succèdent ne peut lui ôter. Pétrarque [3] lui-même ne le surpasse point dans le genre gracieux, et n'a rien qui en approche dans le grand et dans le terrible. Sans doute, l'âpreté de son style blesse souvent cet organe

superbe que Pétrarque flatte toujours. Mais, dans ses tableaux énergiques où il prend son style de maître, il ne conserve de cette âpreté que ce qui est imitatif, et, dans les peintures plus douces, elle fait place à tout ce que la grâce et la fraîcheur du coloris ont de plus suave et de plus délicieux. Le peintre terrible d'Ugolin[4] est aussi le peintre touchant de Françoise de Rimini[5]. Mais de plus, combien dans toutes les parties de son poème n'admire-t-on pas de comparaisons, d'images, de représentations naïves des objets les plus familiers, et surtout des objets champêtres, où la douceur, l'harmonie, le charme poétique sont au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer, si on ne le lit pas dans la langue originale! Et ce qui lui donne encore dans ce genre un grand et précieux avantage, c'est qu'il est toujours simple et vrai; jamais un trait d'esprit ne vient refroidir une expression de sentiment, ou un tableau de nature... Pendant un ou deux siècles, sa gloire parut s'obscurcir dans sa patrie; on cessa de le tant admirer, de l'étudier, même de le lire. Aussi la langue s'affaiblit, la poésie perdit sa force et sa grandeur. On est revenu au grand padre[6] Alighieri[7]; et les Alfieri[8], les Parini[9] ont fait vibrer avec une force nouvelle les cordes longtemps amollies et détendues de la lyre toscane.

GINGUENÉ (1748—1816). *Histoire littéraire d'Italie.*

[1] Né à Florence (1265 — 1321). Auteur du poème intitulé *la Divina Commedia,* il est à la fois le plus ancien et le plus grand des écrivains qui ont honoré l'Italie. — [2] Nains, hommes de petite taille. — [3] Célèbre poète italien, né à Arezzo en 1304, mort en 1374. — [4] Ugolin, mourant de faim dans une prison avec ses enfants, est un tableau qui commande à la fois la terreur et l'admiration. — [5] L'un des plus touchants épisodes de *la Divina Commedia.* Il se trouve au V[e] chant de *l'Enfer* qui est la première partie de ce poème. — [6] En italien, père. Dante est regardé comme le père de la poésie italienne. — [7] Nom de famille de Dante. — [8] Célèbre poète dramatique, né à Anti dans le Piémont en 1749, mort en 1803. — [9] Poète milanais (1729 — 1799).

MILTON [1].

Ainsi se préparait l'Homère des croyances chrétiennes. ainsi, nourrie dans les factions, exercée par tous les fanatismes [2] de la religion, de la liberté, de la poésie, cette âme orageuse [3] et sublime, en perdant le spectacle du monde, devait un jour retrouver dans ses souvenirs le modèle des passions de l'enfer et produire du fond de sa rêverie, que la réalité n'interrompait plus, deux créations idéales également inattendues dans ce siècle farouche, la félicité du ciel et l'innocence de la terre [4]. Mais avant que Milton ait couvert des rayons d'une gloire si pure la triste célébrité qu'avaient encourue [5] ses premiers ouvrages [6], nous trouverons du moins, dans la cause malheureuse où il s'était engagé, son nom plus d'une fois honoré par les leçons hardies qu'il adressait à Cromwell [7]. Le égarements du fanatisme, et non les calculs de la bassesse, pouvaient s'accorder avec tant de génie.

VILLEMAIN (né en 1791). *Histoire de Cromwell.*

[1] Célèbre poète anglais, né à Londres en 1608; il fut le secrétaire de Cromwell. A l'époque du retour du roi Charles II, il fut arrêté, puis relâché. Comme Homère, il avait perdu la vue et il mourut (en 1674) dans la pauvreté, après avoir doté la langue anglaise de l'un de ses plus beaux poèmes, *le Paradis perdu*. — [2] *Fanatisme* se dit d'un zèle outré, souvent cruel, pour une religion, ou d'un attachement opiniâtre et violent à un parti, à une opinion, etc. — [3] Mot employé au figuré, pour *troublée, agitée comme par un orage*. — [4] Dans son poème, Milton dépeint, avec des couleurs sublimes, la beauté du paradis avant la chute de l'homme. — [5] *Encourir,* attirer à soi, s'exposer à. — [6] Avant de produire le poème du *Paradis perdu,* Milton avait écrit, entre autres ouvrages, plusieurs pamphlets politiques et religieux où se révèle un ardent fanatisme. — [7] Voy. ci-dessus, p. 25, note 14.

CARACTÈRES MORAUX.

L'IMPERTINENT.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit [1] sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate; on bouche ses [2] oreilles, c'est un tonnerre; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle; il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités [3] et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait [4] sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé [5] toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans [6] la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés [7]; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Euthydème qui donne le repas? Il appelle à soi toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer : le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu, il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de [8] fatuités [9] qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

LA BRUYÈRE (1644—1696).

[1] Grossir sa voix, lui donner plus de volume, d'intensité, de force. — [2] *On se bouche les oreilles* serait plus correct. — [3] Dire, d'une manière précipitée et peu distincte, des choses vaines, qui ne signifient rien. Ce mot n'est pas pris ici dans son sens ordinaire — [4] *Donner son fait à quelqu'un* se dit pour attaquer quelqu'un, pour se venger de lui par quelque discours, par quelque violence. *Dire à quelqu'un son fait* signifie lui

parler vertement, avec force, avec impertinence. — [5] Fait de la peine, du déplaisir à. [6] A. — [7] Syn., *convives, invités*. — [8] Gallicisme, pour *il n'y a pas de*. — [9] *Fatuité*, impertinence, sottise qui tient à un excès de bonne opinion de soi-même.

GNATHON, OU L'ÉGOISTE.

Gnathon ne vit que pour soi [1], et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point [2]. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre [3] de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait [4] achevé d'essayer de tous; il voudrait pouvoir les savourer tous, tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés : le jus et les sauces lui dégouttent [5] du menton et de la barbe. S'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un râtelier : il écure ses dents [6], et il continue à manger. Il se fait, quelque part où [7] il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a, dans un carrosse, que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient [8] dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur [9] lit. Il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre [10], hardes [11]

équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion [12] et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende [13] que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de [14] l'extinction du genre humain.

LE MÊME.

[1] Et non pas *pour lui*. — [2] Imitation plaisante du vers d'*Esther* :

Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous, devant ses yeux, comme s'ils n'étaient pas.

— [3] Il fait son affaire, il s'empare. — [4] Pour *avant qu'il n'ait*. — [5] Homonyme, *dégoûter*. — [6] *Il s'écure les dents* serait plus correct. — [7] Voyez ci-dessus, p. 3, note 4. — [8] Il les devance. — [9] Excellente répétition. — [10] Lui appartient, parce qu'il s'en empare. — [11] Syn., *vêtements*. — [12] Charge de l'estomac quand on a trop bu et trop mangé. — [13] Syn., *craint, redoute*. — [14] Au moyen de, au prix de.

GITON ET PHÉDON, OU LE RICHE ET LE PAUVRE.

Giton a le teint frais, le visage plein, et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac [1] haut, la démarche ferme et délibérée; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit [2]; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux [3]; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse [4] ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le

sourcil, abaiser son chapeau[5] sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté, ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin[6], politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phédon[7] a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre; il dort peu, et d'un sommeil fort léger; il est abstrait[8], rêveur, et il a, avec l'esprit, l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à[9] ceux à qui il parle; il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter. Il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux[10], timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement[11] ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie, et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler[12] sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège; il parle bas dans la conversation, et il articule mal[13] : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère[14]. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éter-

nuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment. Il est pauvre [15].

LE MÊME.

[1] A l'époque de La Bruyère, *estomac* se disait pour poitrine. — [2] Montesquieu a dit de même : « Je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. » — [3] Au lieu de leur donner la droite par politesse ou par déférence. — [4] Syn., *reprendre*. Voyez ci-dessus, p. 162, note 5. — [5] A cette époque on restait souvent couvert en société. Il est vrai que les chapeaux étaient beaucoup moins disgracieux que ne le sont les nôtres. — [6] Libre, peu réservé dans ses discours. — [7] Ces deux portraits forment pendant l'un à l'autre, et le contraste les fait mieux ressortir. — [8] Paronyme, *distrait*. — [9] Syn., *être à charge à, ennuyer*. — [10] Qui a des scrupules, des inquiétudes de conscience. — [11] A la dérobée. — [12] Syn., *se glisser*. — [13] Il hésite en parlant, il balbutie. — [14] Prévenu *en faveur des* ministres et du ministère. — [15] Voyez comment ces mots, *il est riche, il est pauvre,* rejetés à la fin des deux portraits, frappent comme deux coups de lumière, qui, en se réfléchissant sur les traits qui précèdent, y répandent un nouveau jour et leur donnent un effet extraordinaire.

POÉSIE

POÉSIE.

DES LICENCES POÉTIQUES.

Chez tous les peuples, anciens ou modernes, l'élocution poétique se distingue à un degré plus ou moins sensible du discours ordinaire. Tantôt elle est soumise au système *métrique*, basé sur la quantité, c'est-à-dire la valeur relative des syllabes brèves ou longues; tantôt elle obéit au système *syllabique*, qui n'a égard qu'au nombre des syllabes sans se préoccuper de leur valeur relative. Quel que soit d'ailleurs ce régime, métrique ou syllabique, l'artifice du poète consiste en général dans un assemblage de mots mesurés et cadencés, suivant certains procédés, révélés d'abord au génie ou dus au hasard et que l'observation a réduits en règles prosodiques. Cette forme particulière constitue le *vers*. Remarquez qu'elle ne produit pas la poésie elle-même qui réside particulièrement dans la pensée; elle n'en est que le vêtement, mais un vêtement destiné à la faire paraître dans toute sa beauté.

La versification comprend l'ensemble des procédés usités dans le langage habituel de la poésie. Les difficultés qu'elle impose ont de tout temps autorisé certaines infractions aux règles rigoureuses de la grammaire et de la syntaxe, et l'on a donné le nom de *licences poétiques* à ces légères incorrections, à ces irrégularités, à ces hardiesses de style, qui sont pour la plupart interdites à la prose. Elles abondent dans les vers des écrivains de l'antiquité. La plupart des langues modernes en reconnaissent aussi un certain nombre : celle-ci permet l'emploi des ellipses et de certaines contractions de mots; celle-là, la création de mots composés; telle autre enfin se prête à l'imitation de toutes les syntaxes étrangères. Partout ces privilèges, accordés au poète, contribuent à donner à ses accents un caractère d'aisance, d'harmonie et de richesse, auquel peut difficilement atteindre le langage ordinaire, privé, d'ailleurs, du secours de la mesure et de la cadence.

Mais dans la littérature française, cette supériorité est infiniment moins marquée, et les étrangers ont même quelque peine à saisir la différence qui existe entre la prose et les vers français. Quoique le système syllabique, sur lequel la forme poétique est basée, y soit soumis à des conditions sévères de *césure*, d'*hémistiche*, d'*hiatus*, d'*élision*, et d'*enjambement*, les licences poétiques y sont en réalité fort restreintes. Elles consistent en général dans certaines altérations orthographiques sans importance. Ainsi il est permis de retrancher l'*s* finale :

1° Dans les verbes à la première personne singulière du présent de l'indicatif :

Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçoi :
L'homme, de la nature est le chef et le roi. BOILEAU.

2° Dans certains noms propres, comme *Londres*, *Athènes*, etc.

Les poètes ont également la faculté d'écrire *encore* ou *encor*, *grâce à* ou *grâces à*, suivant les exigences de la rime et de la mesure.

Il est ensuite un petit nombre d'expressions qu. leur appartiennent pour ainsi dire exclusivement. Tels sont : *antique* pour *ancien*, *coursier* pour *cheval*, *flanc* pour *sein* ou *côté*, *forfait* pour *crime*, *glaive* pour *épée*, *humains* ou *mortels* pour *hommes*, *hymen* ou *hyménée* pour *mariage*, *penser* pour *pensée*, *etc*. En revanche, combien de mots qui leur sont interdits, ou dont un heureux artifice peut seul faire absoudre l'emploi !

Si la poésie française se montre plus délicate dans le choix de ses expressions, c'est surtout par ses tours plus variés et par son harmonie qu'elle diffère de la prose. En effet, on sait que l'ordre analytique est la base de la construction française : le sujet s'y présente habituellement le premier, le verbe le suit, puis vient l'attribut. Mais la phrase poétique s'écarte de cette forme directe et grammaticale ; elle se complaît aux *inversions :* le verbe y précède souvent le sujet, le régime le verbe, le régime d'une proposition le mot dont il dépend, comme dans ces vers :

Je fuis : ainsi le veut *la fortune ennemie*. RACINE.
Jamais *de la nature* il ne faut s'écarter. BOILEAU.
Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi *des méchants* arrêter les complots. RACINE.

L'emploi des inversions n'en exige pas moins beaucoup de ménagements. La langue française les rejette d'une manière absolue quand elles blessent l'oreille ou la raison, qu'elles obscurcissent le sens ou paraissent seulement forcées. Elle n'admet que celles qui, sans nuire au naturel ni à la clarté, donnent à la phrase plus d'éclat, plus de vivacité, plus de mouvement.

MANIÈRE DE LIRE LES VERS.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie :
Arrête, par pitié ! Quel funeste travers,
En dépit d'Apollon [1], te fait lire des vers?
Ah ! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;
Si du feu du génie en nos vers allumé
N'étincelle jamais ton œil inanimé ;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie [2],
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse [3] a la triste vertu.
L'auditeur qu'ont glacé tes sens et ta présence,
Croit subir le supplice inventé par Mézence [4] :
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort ;
Attentif à ta voix, Phébus [5] même s'endort ;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre [6].

C'est peu d'aimer les vers, il les faut savoir lire;
Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux;
Cet art, qui, par les tons des phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre [7] aux pensées :
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugue le cœur.
« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe?
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus [8] peut se passer de fard.
L'harmonieux débit que ta muse me vante
Ne séduisit jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris;
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »
Hé quoi ! d'une lecture insipide et glacée
Tu prétends attrister mon oreille lassée !
Quoi ! traître ! à tes côtés tu prétends m'enchaîner !
A loisir, en détail, tu veux m'assassiner;
Dans les longs bâillements et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles;
Et toujours méthodique, et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté,
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole !
Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole :
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité;
Aux lois de ton compas asservis Melpomène [9],
Et la douleur de Phèdre [10] et l'amour de Chimène [11] ;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux;
Meurs d'ennui, j'y consens : sois barbare à ton aise;
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans la défigurer, embellit la nature,
Et les traits que la Muse éternise en ses chants,
Récités avec art, en seront plus touchants :
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable,
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.

Jadis on les chantait : les annales antiques
De Moïse et d'Orphée [12] exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus [13]?
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée [14]?
Et Terpandre [15] apaisant la foule révoltée?
Les poètes divins, maîtres des nations,
Savaient noter alors l'accent des passions.
L'âme était adoucie et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois.
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.
  Chez les fils de Cadmus [16], peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux!
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
Aux chansons des Neuf Sœurs [17] prêtait de mélodie.
On voyait, à côté des dactyles [18] volants,
Le spondée [19] allongé se traîner à pas lents.
Chaque mot chez les Grecs, amants de la mesure,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure.
Chaque genre eut son rythme. En vers majestueux,
L'épopée [20] entonna ses récits fastueux.
La modeste élégie eut recours au distique [21].
Archiloque [22] s'arma de l'ïambe [23] caustique.
A des mètres divers, Alcée [24], Anacréon [25],
Prêtèrent leur génie, et leur gloire, et leur nom.
  Pour nous, enfants des Goths [26], Apollon plus avare
A dédaigné longtemps notre jargon barbare.
Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
O Racine [27] ! ô Boileau [28] ! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse [29];
Ce rebelle instrument rend des accents flatteurs;
Vous peignez la nature en sons imitateurs,
Tantôt doux et légers, tantôt pesants et graves;
Votre Apollon est libre au milieu des entraves;
Et l'oreille, attentive au charme de vos vers,
Croit de Virgile [30] même entendre les concerts.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (1750—1828.)

[1] Dans la mythologie ancienne, le dieu du soleil et de la poésie. — [2] Se

dit d'une manière monotone de déclamer, de débiter des vers ou de la prose. — [3] Selon la mythologie ancienne, la Gorgone Méduse, qui était de la race des géants, osa disputer à Minerve, déesse de la sagesse, le prix de la beauté; cette déesse changea en serpents les cheveux de sa rivale. Plus tard elle fit couper la tête de Méduse, à qui la Fable attribuait le pouvoir de pétrifier ceux qui la regardaient. Cette tête figure, pour ce motif, sur le bouclier de Minerve. — [4] D'après les traditions romaines, tyran qui se plaisait quelquefois à attacher des vivants à des cadavres, les mains sur les mains, la bouche sur la bouche. C'est de lui que parle Virgile dans l'Énéide, ch. VIII, v. 485. — [5] Autre nom d'Apollon. — [6] Les poètes anciens chantaient leurs vers en s'accompagnant de la lyre. — [7] Harmonie qui résulte d'un certain arrangement de mots. — [8] Déesse de la beauté et du plaisir. — [9] L'une des neuf Muses, ou déesses qui, d'après la Fable, présidaient aux différentes facultés humaines, aux arts et aux sciences. Melpomène présidait à la tragédie. — [10] Allusion à la tragédie de *Phèdre*, par Racine. — [11] Allusion à la tragédie intitulée *le Cid*, par Corneille. - [12] Orphée, qui était, selon la Fable, élève de Linus, fils d'Apollon, passait pour l'un des plus célèbres des antiques chantres sacrés. On attribuait à sa lyre le pouvoir de dompter les bêtes féroces et les ouragans, et d'attirer sur ses pas les bois et les rochers. — [13] Fils d'Apollon. — [14] Tyrtée, poète athénien, avait été envoyé par dérision, parce qu'il était boiteux et borgne, pour conduire les Spartiates au combat contre les Messéniens. Par ses chants guerriers il les enflamma d'un si vif courage qu'ils défirent leurs ennemis vers l'an 671 av. J.-C. — [15] Terpandre, poète et musicien, naquit à Lesbos. Il florissait vers l'an 684 av. J.-C. Ses chants apaisèrent une révolte à Sparte. — [16] Par périphrase pour *les Grecs*. Selon les fables, Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, fonda en Grèce la ville de Thèbes, qui devint plus tard la capitale de la Béotie. Elles lui attribuent l'introduction des seize lettres simples de l'alphabet grec, l'art de fondre les métaux et d'exploiter les mines, et font remonter son existence au xve siècle av. J.-C. — [17] Les neuf Muses. Voyez ci-dessus note 9. — [18] Sorte de mesure, ou de pied, dans les vers grecs et dans les vers latins, qui est formée d'une syllabe longue suivie de deux brèves. — [19] Pied formé de deux syllabes longues. — [20] Grande composition en vers, où le poète raconte quelque action héroïque qu'il embellit d'épisodes ou d'actions incidentes, de fictions et d'événements merveilleux. — [21] On appelle ainsi deux vers qui renferment un sens complet. — [22] Archiloque, poète grec, né à Paros, florissait vers l'an 702 av. J.-C. Son talent satirique le rendit célèbre. — [23] Pied composé de deux syllabes, dont la première est brève et la seconde longue. Archiloque fut le premier qui l'employa dans ses vers. — [24] Alcée, poète grec, né à Mitylène, s'est distingué dans le genre lyrique. Il florissait vers l'an 606 av. J.-C. — [25] Anacréon, célèbre poète lyrique grec, né à Théos. On place sa vie entre les années 556 et 469 av. J.-C. — [26] Peuple germanique. L'auteur aurait dû dire *les Francs*, autre embranchement des Germains, qui s'empara de la Gaule et donna son nom à la France. — [27] Voy. ci-dessus, p. 179, note 1. — [28] Nicolas Boileau-Despréaux, célèbre poète français, né en 1636, mort en 1711. — [29] Montagne de la Phocide, qui était consacrée à Apollon et aux Muses — [30] Le plus célèbre des poètes latins. Il naquit près de Mantoue l'an 70 et mourut l'an 19 av. J.-C. On lui doit un grand poème épique, l'*Énéide*, un poème intitulé les *Géorgiques*, un poème sur le *Moucheron*, et les *Bucoliques*, qui se composent de dix églogues ou poésies pastorales.

NARRATIONS.

COMBAT DE RODRIGUE CONTRE LES MORES [1].

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles [2]
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
Les Mores et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur ; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ;
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés ; les Mores se confondent ;
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang.
Avant qu'aucun résiste, et reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient ;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend la vertu [3].
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;
Des plus braves soldats les trames [4] sont coupées [5],
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
Oh ! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait [6] !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres ;
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne [7] pus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage [8] ;
Le More vit sa perte, et perdit [9] le courage ;

Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables [10],
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que [11] leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie,
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et [12] que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants [13].

CORNEILLE (1606-1684). *Le Cid,* acte IV, scène III.

[1] Les Mores ou Maures, venus d'Afrique, s'étaient établis en Espagne au commencement du VIII[e] siècle et y avaient rendu leur puissance redoutable. Don Rodrigue Dias de Bivar, surnommé le Cid, c'est-à-dire le seigneur, les attaqua à la tête des troupes espagnoles et remporta sur eux plusieurs victoires, entre les années 1046 et 1099, s'il faut en croire les romances espagnoles. — [2] Voilà un vers admirable, dont la peinture envie l'effet à la poésie. Cette *obscure clarté* rappelle, par voie de contraste, les *ténèbres visibles* si admirées dans Milton (Gz). — [3] Pour *le courage.* — [4] On dit poétiquement la *trame de la vie* pour le cours, la durée de la vie. — [5] Corneille avait mis d'abord :

Contre nous, de pied ferme ils tirent leurs alfanges (*cimeterres*),
De notre sang au leur font d'horribles mélanges.

— [6] Pour quel parti le sort se prononçait. — [7] *Et je ne pus,* devrait-on dire aujourd'hui. — [8] C'est-à-dire que, le jour étant venu, on put voir de quel côté était l'avantage. — [9] *Perte, perdit,* négligence. Mais quels défauts ne seraient pas rachetés, comme dit Voltaire, par les beaux vers de ce récit! — [10] On se garde en général de faire rimer une syllabe longue avec une syllabe brève. — [11] Plus noble que *pendant que.* — [12] Sous-entendu *voyant.* — [13] Vers devenu proverbe.

PASSAGE DU RHIN.

Au pied du mont Adule [1], entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,

Appuyé d'une main sur son urne penchante [2],
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde; et partout, sur ses rives,
Il voit fuir à grands pas ses naïades [3] craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rheinberg et Wesel [4], terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête :
Il marche vers Tholus [5], et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux :
Il a de Jupiter [6] la taille et le visage;
Et, depuis ce Romain [7]. dont l'insolent passage
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »
  Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois [8]
Ait appris à couler sous de nouvelles lois;
Et de mille remparts mon onde environnée,
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
Ah! périssent mes eaux! ou, par d'illustres coups,
Montrons qui doit céder, des mortels ou de nous. »
  A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse [9],
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse;
Son front cicatrisé [10] rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink [11] prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars [12].
Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :
  « Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,

Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats,
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras;
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos jongs et presser vos laitages [13];
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme;
Et, leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve où Louis [14] en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont [15], le premier dans les flots,
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant, sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près; sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart:
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance [16],
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Béringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage:
Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux [17];
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux; le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre [18] en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel [19] plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint
De tant de coups affreux la tempête orageuse [20]
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse;

Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer;
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone [21].
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne,
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand [22] qu'Enghien [23] et Condé [24] sont passés;
Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine;
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords [25].

BOILEAU (1636-1711). *Épître* IV.

[1] *Adule* (en latin *Adula*) est l'ancien nom du mont Saint-Gothard, situé entre la Suisse et l'Italie. C'est là que le Rhin prend sa source. — [2] L'antiquité se plaisait à représenter les fleuves sous la figure d'un dieu à longue barbe, assis ou couché et appuyé sur une urne d'où coule de l'eau : les poètes français ont longtemps conservé cette tradition. — [3] Divinités mythologiques des fleuves et des fontaines. — [4] Villes du bas Rhin. — [5] En hollandais *Tolhuis*, en allemand *Zollhaus*, maison de péage, de douane, mot que le poète prend par erreur pour le nom d'une localité. Cette douane était établie près du fort de Schenk au point où le Rhin entre en Hollande par la Gueldre. — [6] Dans la mythologie des Grecs et des Romains, le père et le maître des dieux et des hommes. — [7] Allusion au passage du Rhin que Jules César opéra, en l'an 52 av. J.-C., après qu'il eut soumis la plus grande partie de la Belgique. — [8] Louis XIV s'était, peu de temps auparavant, emparé d'une partie de la Flandre. — [9] Bourbeuse. — [10] *Cicatricé* et non *cicatrisé*. *Cicatrisé* se dit d'une plaie qui se ferme, et *cicatricé* signifie couvert de cicatrices. Gz. — [11] Lisez *Schenk*. — [12] *Épars*, employé pour *éparpillés*, ne peut avoir de régime. — [13] Allusion à la fromagerie hollandaise si renommée en Europe. — [14] Louis XIV, roi de France. Voy. ci-dessus, p. 123, note 2. — [15] Le comte de Guiche, lieutenant général, fils du maréchal de Grammont. — [16] Il descendait du roi Henri IV. — [17] On se servit de bateaux de cuivre pour effectuer le passage. — [18] *Par le salpêtre*. — [19] *Du plomb mortel*, par périphrase pour *des balles*. — [20] Pléonasme très vicieux. — [21] Divinités de la guerre, dans la mythologie ancienne. — [22] *Se répand* serait préférable. — [23] Enghien, fils du grand Condé. — [24] Louis II de Bourbon, prince de Condé, appelé communément le grand Condé, né en 1621 et mort en 1686. — [25] Le passage du Rhin, dont le poète nous fait ce brillant récit, fut opéré le 12 juin 1672.

PYRRHUS [1] ET CINÉAS.

« Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à [2] quitter le rivage? »
Disait au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.
« — Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
— Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;
Mais Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?
— Du reste des Latins [3] la conquête est facile.
— Sans doute on les peut vaincre; est-ce tout? — La Sicile [4]
De là nous tend les bras, et bientôt, sans effort,
Syracuse [5] reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage [6] est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter?
— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter;
Nous allons traverser les sables de Libye [7],
Asservir, en passant, l'Égypte, l'Arabie;
Courir delà le Gange [8] en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe [9] aux bords du Tanaïs [10],
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire? »
Le conseil était sage et facile à goûter.
Pyrrhus vivait heureux [11] s'il eût pu l'écouter.

BOILEAU. *Épître* I.

[1] Roi d'Épire en Grèce. Il naquit vers l'an 312 av. J.-C. et mourut en 272 de la même ère, après avoir fait deux expéditions en Italie et une en Sicile. — [2] *Tout près de* ne signifie pas la même chose. — [3] Pour *Romains*. — [4] Ile de la Méditerranée. — [5] Ancienne capitale de la Sicile. — [6] Ville et port de mer, bâtis par les Phéniciens, l'an 817 av. J.-C., sur la côte septentrionale de l'Afrique, non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui Tunis. — [7] Nom que les anciens géographes grecs donnaient à l'Afrique. — [8] Célèbre fleuve de l'Indoustan. Il prend sa source dans les monts Himalaya au Thibet et se jette dans le golfe de Bengale. Sa source est située à plus de 4,000 mètres de hauteur, et son cours total est de plus de 520 lieues, à 5 kilomètres la lieue. — [9] Peuple ou famille de peuplades nomades qui, d'après les géographes de

l'antiquité, habitaient l'espace compris entre la partie nord de la mer Caspienne et l'intérieur de l'Asie orientale. — [10] Nom ancien du Don qui prend sa source dans la Russie centrale (gouvernement de Toula) et se jette dans la mer d'Azof. — [11] *Aurait vécu.*

MORT D'HIPPOLYTE [1].

A peine nous sortions des portes de Trézène [2] :
Il était sur son char ; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes [3] ;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé [4].
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes :
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre ; et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,

Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois [5],
Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt [6]. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette cruelle image
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques [7].
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie :
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie [8]...
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré [9]
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

RACINE (1639 - 1699). *Phèdre*, acte V.

[1] Fils de Thésée, l'un des héros les plus célèbres de la mythologie et dixième roi d'Athènes. — [2] Ville grecque située dans l'ancienne Argolide, province du Péloponèse qui est aujourd'hui appelé la Morée. — [3] Ville

grecque située dans l'Argolide. — [4] Racine ne recherche pas l'harmonie imitative, ce qui est un soin puéril, mais il en tire, dans l'occasion, d'heureux effets. G. — [5] On dit *cette fois*, ou *à cette fois*, comme on dit *chaque fois*, ou *à chaque fois*. — [6] On a souvent rappelé l'harmonie imitative de ces vers. On ne s'attend sans doute pas que nous relevions toutes les beautés de ce style descriptif. On sait assez que ce morceau en est, dans notre langue, un des modèles les plus accomplis que nous puissions opposer aux anciens. La Harpe. — [7] Poétiquement pour *restes*. — [8] Personnage imaginaire de la tragédie de Racine à laquelle ce morceau est emprunté. — [9] On a reproché à Racine le *héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire! s'écrie Voltaire.

SONGE D'ATHALIE [1].

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi!
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser :
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os [2] et de chair [3] meurtris, et traînés dans la fange ;
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux,
Que des chiens [4] dévorants se disputaient entre eux.
... Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel [5] qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier [6]
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur [7] :

Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée [8];
Deux fois mes tristes yeux se sont vu [9] retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal [10] de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels!
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse [11]!
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse.
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air [12], son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre,
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

RACINE. *Athalie,* acte II, sc. V.

[1] Athalie, fille d'Achab et de Jésabel, épousa Joram, roi de Juda. Vers l'an 877 av. J.-C., elle ordonna la mort de tous les enfants de son fils Ochosias. Un seul, Joas, échappa à ce massacre et fut élevé en secret dans le temple. Plus tard il fut reconnu pour roi, et Athalie périt par l'épée. — [2], [3], [4] *Os, chair, chiens,* tous ces mots, de style bas, sont habilement relevés par les épithètes qui les accompagnent. — [5] Il faut *tel* au singulier, ou dire *tels on voit des.* (Acad.). [6] Pour *glaive, épée, poignard.* — [7] *Illusion, hallucination, erreur.* — [8] *Idée* est pris ici dans le sens du grec EIDOS, *image.* — [9] Et non pas *se sont vus.* — [10] Baal ou Bel, dieu de la mythologie babylonienne ou assyrienne. Il était le dieu du soleil, comme Apollon l'était chez les Grecs et les Romains. — [11] Ce songe est raconté par Athalie à Mathan, son confident et prêtre de Baal, et à Abner, l'un des principaux officiers des rois de Juda. — [12] *Son* et *même* font pléonasme pour mieux marquer l'identité.

LES DEUX SERPENTS.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs

A présenté la génisse sacrée [1],
Jeune, au front large, à la corne dorée;
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu...
Un bruit s'entend [2]... l'air siffle... l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et de terre élancé,
Forme cent nœuds autour d'elle enlacé;
La tient, la serre; avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce des traits d'une langue assassine
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.
Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante [3],
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux :
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trêve;
Sa voix, perdue en longs mugissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes...
Il tombe enfin, il meurt dans les tourments.

Il meurt... Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles [4].

MALFILATRE (1733 - 1767).

[1] Conformément à la loi de Moïse (Lévitique, ch. I-VII), les anciens Juifs sacrifiaient certains animaux au Seigneur. Le même usage existait chez les Grecs et chez les Romains au temps du paganisme. — [2] Pour *on entend un bruit, un bruit se fait entendre.* — [3] C'est-à-dire qu'il donne au hasard des coups de corne sans atteindre les serpents. — [4] Comparez avec le morceau intitulé *le Laocoon*, p. 75.

LES CATACOMBES DE ROME [1].

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants [2],
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts [3],
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints [4] et des urnes pieuses [5],
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre : hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.

Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite :
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel
En trois lustres [6] entiers voit à peine un mortel [7];
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en [8] use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit [9] sentir l'obscurité.
Il marche; il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le Délire [10] brûlant, le Désespoir [11] affreux,
La Mort [12]!... non cette Mort qui plaît à la Victoire [13],
Qui vole avec la foudre, et que pare la Gloire [14];
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim [15] qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus,

Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus ;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !

. . . .

Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence [16],
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux [17] roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève,
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu ;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour ;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour ;
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu ! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il ramène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde [18].

DELILLE (1738—1813). *L'Imagination*, ch. VI.

[1] Voy. ci-dessus, p. 22, note 1re. — [2] Aux premiers siècles de notre ère, les chrétiens se cachaient dans les catacombes pour échapper aux persécutions ou pour pratiquer leur culte. Voy. ci-dessus le morceau que nous avons donné p. 21. — [3] L'aventure racontée par le poète est arrivée au peintre Hubert Robert. — [4] On a trouvé dans les catacombes un grand nombre de vases

qui servaient aux premiers chrétiens. — [5] Épithète transportée de la personne à la chose. Chateaubriand a dit : « Le *pieux* murmure (des cloches). Un sol *laborieux.* » — [6] Ce mot n'est usité qu'en poésie. Lustre signifie un espace de cinq ans. L'auteur veut dire *en quinze ans.* [7] C'est-à-dire *un homme.* — [8] Il faudrait *n'en use.* — [9] C'est-à-dire *de la nuit du trépas* ou *de la mort.* — [10], [11], [12], [13], [14], [15] Délire, Désespoir, Mort, Victoire, Gloire, Faim, sont personnifiés. — [16] Ce vers rappelle *les ténèbres visibles* de Milton. Voy. ci-dessus p. 199, note 2. — [17] Épithète transportée de la personne à la chose. Cette inversion est fréquente dans la poésie : « Cet homme *irréparable.* » LE BRUN. « Les *vastes* conquérants. » BÉRANGER. – [18] On remarquera l'habile versificateur dans ce morceau où l'on sent aussi le vrai poète. Delille s'était rendu maître du vers alexandrin, et avait su le discipliner. Il montra que ce vers n'est pas nécessairement monotone; il y multiplia les articulations; il en varia la coupe avec beaucoup de discernement et de mesure; la phrase ne fut plus encadrée dans le distique; la pensee ne fut plus obligée de se clore au second vers ou de s'éteindre en haletant jusqu'à la fin du quatrième; la période poétique, la phrase de Racine fut retrouvée; ces innovations poétiques, qu'avaient peut-être suggérées à Racine les luttes de sa jeunesse avec la poésie de Virgile, sont toutes assez sensibles dans le morceau qu'on vient de lire. V.

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre [1].
L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second [2],
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles [3],
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien.

. . . .

Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût non végéter, boire et courir des cerfs [4],
Mais des faibles humains méditer les travers,

Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lametttrie [5].
Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé [6], grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci !... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure [7].
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom du moulin honora son palais.
Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui [8] le meunier indocile ;
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam [9], à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,

Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté [10],
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître. — Vous ! .. de prendre mon moulin ?
Oui ; si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie [11] ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux [12] de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX (1759 – 1833).

[1] On sait que l'instrument appelé *baromètre* sert à indiquer les différents changements de l'atmosphère, par le moyen de la dilatation ou de la condensation qu'éprouve la liqueur ou le mercure enfermé dans un tube de verre. — [2] Frédéric II, roi de Prusse, surnommé *le Grand* (1712—1786). — [3] Versailles, chef-lieu du département de Seine-et-Oise, à cinq lieues de Paris. Louis XIV y fit bâtir un splendide palais dont il fit sa résidence habituelle. Ses successeurs y habitèrent aussi. C'est pourquoi on disait la cour de Versailles pour la cour de France. — [4] Chasser des cerfs. — [5] Jean-Baptiste Boyer, marquis d'Argens, philosophe français, né en 1704, mort en 1771 ; Julien Offray de Lamettrie, médecin et philosophe français, né en 1709, mort en 1751 ; François-Marie Arouet de Voltaire, l'un des écrivains français les plus éminents, né en 1694, mort en 1778. Ils étaient tous trois les familiers philosophiques et littéraires du roi de Prusse, Frédéric II. — [6] Qui a des chalands, des pratiques. — [7] Philosophe grec né à Samos, en l'an 341 av. J.-C. Dans sa doctrine, l'idée du bonheur se confond malheureusement trop avec celle du plaisir. — [8] Et non pas *près de*. — [9] Ville de Prusse, chef-lieu de la province de Brandebourg. Elle possède un vaste château où la famille royale réside parfois. — [10] C'est-à-dire *tu tiens avec beaucoup d'entêtement à ton moulin*. — [11] Gallic. : *ce jour... en est la preuve*. En effet, s'appuyant sur d'an-

ciennes prétentions, Frédéric avait envahi la Silésie en 1740; il s'en assura définitivement, en 1763, par un traité avec l'Autriche. — [12] Pour *des jeux*.

LA MORT DE VATEL [1].

Condé, le grand Condé [2], que la France révère,
Recevait de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilly [3],
Longtemps de race en race à grands frais embelli.
Jamais plus de plaisirs et de magnificence
N'avaient d'un souverain signalé la présence...
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi [4] fameux maître d'hôtel.
Il mit a ses travaux une ardeur infinie;
Mais avec des talents il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclament leur rôti.
Il prend pour en trouver une peine inutile.
« Ah! dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
Je suis perdu d'honneur : deux rôtis ont manqué;
Un seul jour détruira toute ma renommée,
Mes lauriers sont flétris [5], et la cour alarmée
Ne peut plus désormais se reposer sur moi :
J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi ! »
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
« Je suis content, Vatel; mon ami, calme-toi :
Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
Va, tu n'as pas perdu ta gloire et [6] mon estime :
Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.
— Prince, votre bonté me trouble et me confond,
Puisse mon repentir effacer mon affront ! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore ;
Le matin, à midi, point de marée [7] encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie ;
Il attend, s'inquiète, et, maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.

La mort seule répond; l'infortuné s'y livre :
Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regret! ô douleur!
S'il eût pu supporter un instant son malheur :
A peine est-il parti pour l'infernale rive [8],
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive.
On le nomme; on le cherche, on le trouve. Grands dieux!
La Parque [9] pour toujours avait fermé ses yeux.
Ainsi finit Vatel, victime déplorable
Dont parleront longtemps les fastes de la table.
O vous qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas!

J. Berchoux (1765–1832), *La Gastronomie*, chant III.

[1] Maître d'hôtel du grand Condé. — [2] Louis II de Bourbon, prince de Condé, surnommé *le Grand,* premier prince du sang et premier pair de France, fut le plus brillant guerrier de son époque (1621 — 1686). — [3] Joli bourg de France, situé dans le département de l'Oise, à dix lieues nord de Paris. Le grand Condé possédait à Chantilly un vaste château, qui a été détruit au commencement de la première révolution française. — [4] Petite ville de France, chef-lieu d'un arrondissement du département des Ardennes. Le 19 mai 1643, le grand Condé y remporta une victoire complète sur les Espagnols qui perdirent dix mille hommes et cinq mille prisonniers. — [5] C'est-à-dire *mon honneur est perdu.* — [6] Construction peu correcte; il faudrait *ni* au lieu de *et.* — [7] Poisson de mer qui n'est pas salé. — [8] Périphrase, pour *à peine est-il mort.* — [9] D'après la mythologie ancienne, trois déesses, appelées Parques, présidaient à la vie humaine. Elles en filaient symboliquement le cours, et se nommaient *Clotho, Lachésis* et *Atropos.* Clotho tirait de la quenouille le fil que Lachésis tenait plus ou moins longtemps suspendu, selon la volonté du Sort, et que l'inflexible Atropos coupait à l'heure prescrite.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire [1]
Sous le chaume [2] bien longtemps;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
« Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez-nous la veille.

Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

« Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise [3].
Près de lui je me troublai,
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

« L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame [4].
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

« Mais quand la pauvre Champagne [5]
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne :
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.

Il s'assied où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

« J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

« Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné [6],
Est mort dans une île déserte [7] ;
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira. »

BÉRANGER (né en 1780).

[1] Celle de Napoléon Ier, empereur des Français, né à Ajaccio, dans l'île de Corse, le 15 août 1769, mort dans l'île de Sainte-Hélène, le 5 mai 1821. — [2] Pour *dans la chaumière*. — [3] Vêtement ordinaire de l'empereur. — [4] Allusion au baptême du fils de Napoléon qui eut lieu le 9 juin 1811 dans la cathédrale de Paris. Ce prince était né le 20 mars. — [5] Allusion à la célèbre campagne de 1814, que Napoléon dirigea en personne contre les armées des puissances alliées qui avaient envahi la France. — [6] Napoléon avait été couronné par le pape Pie VII dans la cathédrale de Paris le 2 décembre 1804. — [7] A Sainte-Hélène, île qui appartient à l'Angleterre et qui est située au milieu de l'océan Atlantique à 900 lieues de la côte d'Afrique.

LE LION DE FLORENCE.

Près des murs de Florence une coutume antique
Consacrait tous les ans une fête rustique [1].
Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour,
Vient, en chœur, du printemps saluer le retour.
Mille groupes joyeux précipitent leur danse,
Fidèles au plaisir plutôt qu'à la cadence :
Quand tout à coup un cri terrible et menaçant
Effraye au loin l'écho du bois retentissant.
Un lion, l'œil en feu, se présente à leur vue.
Tout fuit : dans le désordre, une mère éperdue
Emporte son enfant. Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe ; elle jette un cri,
S'arrête. Il est déjà sous la dent dévorante ;
Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
Immobile, les yeux fixes, les bras tendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus ;
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prestige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux. « Rends-moi, rends-moi mon fils ! »
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore.
Il semble deviner qu'une mère l'implore ;
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

MILLEVOYE (1782—1816). *La Tendresse maternelle.*

[1] C'est-à-dire que cette fête annuelle, celle du printemps, était sanctionnée par un ancien usage.

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez ! il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd ; il ne pouvait courir :
Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.
« Abeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.

Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler?
— Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très pressée.
J'avais froid, l'aquilon [1] m'a longtemps oppressée.
Enfin j'ai vu les fleurs; je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »
Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage, et riait de l'hiver.
Une hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
« Oh! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle;
Je t'ai vue à l'automne; oh! bonjour, hirondelle;
Viens! tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi?
Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis :
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère;
Il en faut profiter. Je me sauve... A demain! »
L'enfant reste muet; et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor [2], gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas! peut-on crier contre un enfant qui pleure?
« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?

Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre :
Voyez! ma main est rouge; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit; et moi, je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours;
J'en suis très mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
— Écolier! voyez-vous ce laboureur aux champs?
Eh bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très vigilant; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille; et, grâce à nos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école; allez, mon petit ange!
Les chiens ne lisent pas; mais la chaîne est pour eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude [3].
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude;
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux.
Les chiens vous serviront. » — L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits [4] il lisait couramment.

Mme Desbordes-Valmore (née en 1787).

[1] Le vent du nord. — [2] Nom d'un guerrier grec qui prit part au siège de Troie et dont la voix était, dit-on, si éclatante qu'elle faisait seule plus de bruit que celle de cinquante hommes criant tous ensemble. *Une voix de stentor* se dit, au figuré, d'une voix forte et retentissante. — [3] Le défaut d'instruction ou d'étude conduit les hommes à la servitude, les met sous la dépendance d'autrui. — [4] C'est-à-dire à l'automne.

LE PETIT SAVOYARD [1].

CHANT PREMIER.

Le Départ.

« Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour? Je ne possède rien.

On vit heureux ailleurs; ici [2], dans la souffrance;
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

« Tant que [3] mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

« Mais je suis veuve; on perd la force avec la joie.
Triste et malade, où recourir [4] ici?
Où mendier pour toi? Chez des pauvres aussi.
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

« Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

« Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère;
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

« Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense :
Que je vais prier Dieu pour toi!...

« Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde [5],
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir?...
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

« Mais Dieu le veut ainsi; nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant :
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

« Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte [6] et ton léger trousseau;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

« Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin;
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

« Maintenant de ta mère entends le dernier vœu;
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne;
Prie, et demande au riche; il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait; sois plus heureux : adieu. »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines :
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer; »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

CHANT II.

Paris.

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée;
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée...
    Et je n'ai rien pour me couvrir.

« Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie [7],
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit; je ne suis qu'un enfant;
    Un petit sou me rend la vie [8].

« On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Eh bien! moi je suis pauvre, et je vous tends la main.

    « Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir [9]? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien! je chanterai,
    Si mes chansons peuvent vous plaire.

    « Il ne m'écoute pas, il fuit,
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
    Finir son heureuse journée!
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
    Cette guérite abandonnée.



« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
    Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci [10] qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure,
    Sans avoir rien gagné pour toi?...

    « Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer? que puis-je attendre enfin?...
J'avais une marmotte; elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix à travers la tempête
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

    « Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
    L'heure du péril est notre heure;
    Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord; mais il vit à leurs doigts
Briller la croix d'argent, au bout du long rosaire [11];
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

CHANT III.

Le Retour.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main?
C'est un enfant.. il marche, il suit le long chemin
    Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier;
Il a mis ce matin la bure [12] du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche,
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter, à sa course dernière?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours;
Il est si près de son village!

Tout joyeux il arrive, il regarde... Mais quoi!
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée;
Et l'enfant plein de trouble: « Ouvrez », dit-il, « c'est moi... »

La porte cède, il entre; et sa mère attendrie,
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie:
« N'est-ce pas mon fils qui revient? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
« Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige », dit-elle,
« Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui [13]: « De votre enfant vous étiez éloignée;
Le voilà qui revient; ayez des jours contents;
Vivez: je suis grandi, vous serez bien soignée,
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine,
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin :
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
    Appelaient mon fils de si loin ;

« C'est le Christ du foyer que les mères implorent
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent;
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin.

« Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi. » — L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours ! »

ALEXANDRE GUIRAUD (1788—1847).

[1] Habitant de la Savoie, ancien duché qui forme aujourd'hui l'un des départements de la France. Près de trente mille Savoyards émigrent chaque année et passent l'hiver en Suisse, en France, en Italie et en Espagne pour y exercer différentes industries. La plupart sont des enfants, qui gagnent leur vie en ramonant les cheminées, en jouant de la vielle ou en montrant des marmottes ou des singes dans les villes. — [2] Sous-entendu *l'on vit*. — [3] Aussi longtemps que. — [4] Demander du secours. — [5] Ne te protège, ne veille sur toi. — [6] Quadrupède de l'ordre des rongeurs, qui vit dans les montagnes, et qui est en léthargie pendant l'hiver. — [7] Tout charme, tout satisfait votre envie. — [8] Remarquez par quelle habile préparation, par quel heureux artifice, le poète a su relever une expression que la poésie semble devoir rejeter. — [9] Où faut-il que je coure? — [10] Le fromage. — [11] Grand chapelet. — [12] Pour *habit de bure* ou d'étoffe grossière faite de laine. — [13] Sous-entendu *il*.

LA MORT DE JEANNE D'ARC [1].

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
    Pour qui ces torches qu'on excite ?
    L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

    La joie éclate sur leurs traits ;
    Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais ;
    Non, ces guerriers sont des Anglais
    Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves [1] !
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure ! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches, que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes :
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? Son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France ! ô mon roi bien-aimé ! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!

CASIMIR DELAVIGNE (1794 - 1843).

[1] Jeanne d'Arc, autrement dite *la Pucelle d'Orléans*. Elle naquit en 1411, dans la condition la plus humble, à Domrémy, village de Lorraine, situé non loin de la petite ville de Vaucouleurs. A l'âge de dix-sept ans, elle se crut chargée par le ciel de délivrer la France de l'oppression des Anglais qui, sous le règne de Charles VI, avaient envahi une grande partie de ce royaume. Elle réussit d'abord dans son entreprise, fit lever le siège d'Orléans et conduisit le roi, Charles VII, jusqu'à Rheims où il fut sacré; mais, faite prisonnière par les Anglais, elle fut accusée de sortilège et brûlée vive à Rouen, en 1431. — [2] Chargé de fers, de chaînes.

LES PETITS ORPHELINS.

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont passés;
Malheur au pauvre sans demeure!
Loin des secours, il faut qu'il meure;
Comme les champs, alors tous les cœurs sont glacés [1].

De l'an renouvelé c'était la nuit première;
Les mortels, revenant de la fête du jour,
Hâtaient leur joie et leur retour;
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfants, presque nus, et pâles de souffrance,
Appelaient des passants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes
Et semblait supplier pour eux.
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes,
L'autre tendait la main au refus des heureux.

« Nous voici deux enfants; nous n'avons plus de mère,
Elle mourut hier en nous donnant son pain :
Elle dort où dort notre père.
Venez; nous avons froid, nous expirons de faim.

« L'étranger nous a dit : « Allez, j'ai ma famille;
« Est-ce vous que je dois nourrir ? »
Nous avons vu pleurer sa fille,
Et pourtant nous allons mourir. »

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus :
La foule sans les voir s'échappait fugitive,
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappent à la porte sainte [2],
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait [3] pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte,
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte;
L'heure d'un triste son vint soupirer minuit [4].
Au loin d'un chant de fête on entendit le bruit;
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit blanchis de neige et couchés sur la pierre,
Les appelle en pleurant... Ils ne se lèvent pas!

Leur pauvre enfance, hélas! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur,
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Ce Dieu qu'ils imploraient, touché de leur misère,
Leur ouvrit la porte des cieux;
Ils y finirent leur prière
Unie au chœur des bienheureux.

LOUIS BELMONTET (né en 1801).

[1] Endurcis. — [2] A la porte de la chapelle. — [3] *N'oublie* vaudrait mieux. — [4] La cloche sonna minuit.

TABLEAUX.

BIENFAITS DE LA POÉSIE.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois, couraient à la pâture;
La force tenait lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours, enfin, l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée [1] emplit les monts de Thrace [2]
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion [3] les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles :
Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur [4],
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère [5] aux grands exploits anima les courages [6].
Hésiode [7] à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et partout, des esprits ces préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses [8] révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.

BOILEAU (1636—1711). *Art. poét.*, ch. IV.

[1] Voir ci-dessus page 197, note 12. — [2] Le pays que les Anciens appelaient la Thrace correspondait à cette partie de la Turquie d'Europe qui est bornée au nord par la chaîne des Balkans, à l'est par la mer Noire, à l'ouest par la rivière de Mato et au sud par la mer de l'Archipel et la mer de Marmara. [3] Prince thébain qui, selon la Fable, était fils de Jupiter. Grand ami de la musique, il avait reçu de Mercure une lyre d'or. Pendant qu'il en jouait, les murs de Thèbes, en Béotie, s'élevèrent d'eux-mêmes. — [4] Ce mot signifie ici un certain saisissement de crainte et de respect. [5] Voir ci-dessus page 82, note 1. — [6] Pour *hommes courageux*. — [7] Un des plus anciens poètes grecs. On le fait remonter au IX[e] siècle av. J.-C. — [8] Voir ci-dessus page 197, note 9.

LE CLAIR DE LUNE.

Mais de Diane [1] au ciel l'astre [2] vient de paraître ;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre !
Éloigne tes pavots, Morphée [3], et laisse-moi
Contempler ce bel astre, aussi calme que toi.
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux ;
Du disque de Phébé [4] la lumière argentée,
En rayons tremblotants sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux ;
Des différents objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue, et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer.
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon [5],
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

LEMIERRE (1733—1793). *Les Fastes*, ch. VII.

[1] Myth. Fille de Jupiter et sœur d'Apollon, connue sous trois noms différents. Comme Diane, elle est la déesse de la chasse ; comme Phébé, elle personnifie la lune ; comme Hécate, elle préside aux enfers. — [2] La lune. — [3] Myth. Fils de la Nuit, il est représenté comme le dieu du Sommeil. — [4] Voir ci-dessus note 1. — [5] Le vallon qui est entre les deux croupes du mont Parnasse en Grèce, et qui, selon la Fable, était le séjour des Muses.

LE CAFÉ.

Il est une liqueur, au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile [1], et qu'adorait Voltaire
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul, contre la noix qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain [2],
Tout est prêt : du Japon l'émail [3] reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi :
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone [4], et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

DELILLE (1738—1813). *Les Trois Règnes*, ch. VI.

[1] Le café, dont on assure que les Éthiopiens faisaient usage depuis un temps immémorial, ne fut connu en Europe que depuis l'établissement des musulmans à Constantinople en 1453. La coutume de prendre du café était encore assez rare en France au XVII[e] siècle. [2] Le sucre paraît avoir été connu, depuis la plus haute antiquité, dans l'Inde et en Chine. On prétend

qu'il fut introduit en Europe par les conquêtes d'Alexandre le Grand au IVe siècle av. J.-C. Mais l'usage en était restreint à la médecine. Les Croisés trouvèrent la canne à sucre à Tripoli. Aujourd'hui c'est principalement l'Amérique qui la fournit à l'Europe. — [3] Les tasses de porcelaine émaillée de la Chine et du Japon. — [4] Myth. Antigone, fille d'Œdipe, roi de Thèbes, en Béotie, servit de guide à son père aveugle et banni. Allusion faite à lui-même par Delille qui avait perdu la vue.

LE NID DE FAUVETTE.

Je le tiens ce nid de fauvette!
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette [1];
Pauvres oiseaux, vous voilà pris!

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'est en vain:
Vous n'avez pas encore d'ailes;
Comment vous sauver de ma main?

Mais, quoi! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi, qui, l'été dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère [2],
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants!
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage [3]
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN (1749—1791).

[1] Syn., *épie, observe à dessein de surprendre, de nuire.* — [2] Pour *douleur.* — [3] *Ramage,* chant des petits oiseaux. Ce mot signifie aussi rameau, branchage; mais dans ce sens il ne se dit guère que d'une représentation de feuillages, de fleurs, etc., sur une étoffe : *Velours à grands ramages.*

L'ORIGINE DE L'ASTRONOMIE.

Cependant vers l'Euphrate [1] on dit que des pasteurs [2],
Du grand art de Kepler [3] rustiques inventeurs,
Étudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre, et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale [4].
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau :
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider les troupeaux, la famille, le char
Qui parcourait au loin le vaste Sennaar [5].
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
Dans les champs étoilés [6] la voyez-vous sans cesse
Promener le Taureau, la Chèvre, le Bélier,
Et le chien pastoral, et le char du Bouvier [7]?
Ses mœurs ne changent point, et le ciel nous répète
Que la docte Uranie [8] a porté la houlette.

DE FONTANES (1762—1821). *Essai sur l'astronomie.*

[1] Fleuve de la Turquie d'Asie, qui naît dans les montagnes de l'Arménie et se jette dans le golfe Persique après un cours d'environ 240 lieues. — [2] Syn., *bergers.* — [3] Kepler, célèbre astronome allemand (1571-1630). L'astronomie moderne repose en grande partie sur les lois qu'il a découvertes. — [4] La marche des comètes, astres errants, ainsi appelés parce que la plupart

d'entre eux sont enveloppés d'une grande quantité de vapeurs, qu'on nomme la *chevelure* (en latin *coma*). — [5] Plaine d'Asie que l'on place entre le Tigre et l'Euphrate. On croit qu'après le déluge Noé et ses enfants vinrent s'y établir. — [6] Dans le ciel qui offre, pendant la nuit, l'aspect d'une plaine ou d'un champ parsemé d'étoiles. — [7] *Taureau, Chèvre, Bélier, Chien, Bouvier,* divers signes du Zodiaque. Voy. ci-dessus page 15, note 4. — [8] Myth. L'une des neuf Muses. Elle présidait à l'astronomie.

FIN D'UNE BELLE JOURNÉE DE PRINTEMPS.

Mais, tandis qu'à regret je quitte ces demeures,
Entraînant dans son cours le char léger des Heures [1],
L'astre brûlant du jour [2] s'incline vers les monts,
Et Zéphire [3], endormi dans le creux des vallons,
S'éveille, et, parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée :
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête [4] des roseaux;
Déjà l'ombre s'étend : ô frais et doux bocages!
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages [5],
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les doux chants des bois.
De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître;
Le fleuve, poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit [6] par degrés sur ses flots écumeux
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encor le feuillage;
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur;
Et la vitre embrasée à la vue éblouie
Offre à travers ces bois l'aspect d'un incendie.
J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps [7];
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants,
Ses accents sont plus doux et sa voix est plus tendre;
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné [8] suspend ses longs réseaux;
L'insecte que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive :
Il va de feuille en feuille, et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir.

La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les chants de sa voix printanière.
Sorti de son terrier [9], le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend;
Et par l'ombre du soir la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.
Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillants jardins, sous ces vastes portiques
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là, cent flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit;
Là, le salpêtre [10] éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnants dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille et retombe en globes lumineux;
Tantôt elle s'élève en riches colonnades,
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux [11].
Mais à ce luxe vain, ô combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère [12],
Ces nuages légers l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés!
L'imagination leur prête mille formes :
Tantôt c'est un géant, qui de ses bras énormes
Couvre le vaste Olympe [13], et tantôt c'est un dieu
Qui traverse l'éther [14] sur un trône de feu.
Là, ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous des voûtes de nues;
Plus loin, mille guerriers se heurtant dans les airs
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs [15].
Que j'aime de Morven le barde solitaire [16]!
Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Dans l'humide vapeur, sur ces bois étendue,
L'ombre du vieux Fingal vient s'offrir à sa vue;
Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs :
C'est la voix d'Ithona [17] qui demande des pleurs.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.

Oh! qui pourra jamais voir sans être attendri
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourants épars sur les monts d'alentour,
Ce brillant occident où le soleil étale
Sa chevelure d'or et sa robe d'opale,
Ce ciel qui par degrés se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur!

MICHAUD (1767–1839). *Le Printemps d'un proscrit.*

[1] Myth. Déesses qui présidaient aux heures. Elles étaient au nombre de douze, et devaient le jour à Jupiter. — [2] Le soleil. — [3] La mythologie ancienne le disait fils d'Astrée et de l'Aurore. Il présidait au printemps. — [4] Syn., *sommet*. — [5] L'ensemble, la réunion des branches et des feuilles des arbres qui donnent de l'ombre. — [6] Syn., *reflète*. — [7] Le rossignol, qui ne chante que durant le mois de mai. — [8] Myth. Arachné, fille d'un teinturier en pourpre qui habitait Colophon, ville de l'Ionie. Ayant appris de Minerve l'art de tisser, elle osa disputer un jour à cette déesse la gloire de travailler mieux qu'elle en tapisserie. Minerve dépitée la changea en araignée (en grec *arachné*). — [9] Voy. ci-dessus p. 59, note 2. — [10] *Salpêtre,* pour poudre à canon, parce qu'elle est un mélange de soufre, de charbon et de salpêtre.
[11] Effets divers d'un feu d'artifice. — [12] Pour *la voûte céleste*. — [13] La plus haute montagne de la Grèce, en Thessalie, non loin du golfe de Salonique. On lui donne une élévation de 1,982 mètres. C'est là que les poètes de l'antiquité plaçaient Jupiter et sa cour. — [14] *Éther* (on prononce l'*r*), fluide qui remplit l'espace. — [15] Les nuages présentent quelquefois des formes si bizarres que l'imagination peut y voir tout ce que le poète décrit ici. — [16] Ossian, célèbre barde o poète écossais du IIIe siècle; fils de Fingal, roi de Morven en Écosse. — [17] Ithona, héroïne d'un des poèmes d'Ossian, était fille de Lathmon et fiancée de Gaul, l'un des guerriers de Fingal. Un jour, Gaul étant parti pour une expédition de guerre, Ithona fut enlevée par Dunrommath, chef d'Uthal. Rentré à Morven, le jeune guerrier apprend ce qui s'est passé, marche contre Dunrommath et lui livre un combat sanglant. Ithona périt sur le champ de bataille.

LES FLEURS.

Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là, croît l'œillet si fier de ses mille couleurs;
Là, naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille,
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin,
Le lis, tout éclatant des feux purs du matin.

Le tournesol, géant de l'empire de Flore [1],
Et le tendre souci qu'un or pâle colore;
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris [2],
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix :
Ta fleur, moins célébrée, a pour moi plus de charmes;
L'aurore te forma de ses plus douces larmes [3].
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil [4].

LE MÊME. *Ibidem.*

[1] Voy. ci-dessus p. 99, note 1. — [2] Myth. L'un des surnoms de Vénus; il dérive du mot *Kupros,* nom grec de l'île de Chypre, où cette déesse était particulièrement honorée dans l'antiquité — [3] Les larmes de l'Aurore forment la rosée, selon la Fable. — [4] Chez les Indiens la couleur du deuil est le jaune, comme le noir l'est généralement en Europe, excepté en Turquie où l'on a adopté le bleu ou le violet.

LES EMPIRES DÉTRUITS.

Il faut ici du temps interroger l'oracle,
Et du monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit de ces puissants États,
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon [1] qui périt, c'est Ninive [2] qui tombe :
Tous les dieux de Bélus [3] descendent dans la tombe
Nil! quels sont ces débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe [4] aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre [5].
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O temple du Soleil [6], ô palais éclatants,
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendants d'Omar [7] aujourd'hui méprisées;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravane [8] attacher ses chameaux,
Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,

Et, las des feux du jour, s'endort quelques instants
Sur les restes d'un dieu mutilé par le temps.
N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pirée [9]?
Dieux! quels cris dut jeter Athènes [10] éplorée,
Quand sa gloire, en un jour, s'abîma sous les eaux!
Maintenant, adossant sa hutte de roseaux
Aux portiques brisés du temple de Minerve [11],
L'indifférent pêcheur, sous ces flots qu'il observe,
Dans le calme des nuits jette ses longs filets,
Et rien ne lui redit si jadis Périclès [12]
D'édifices pompeux a couronné ces rives,
Si les arts ont brillé sur ces plages oisives,
Et si, près de ces bords, Thémistocle [13] et Xercès [14]
Ont disputé [15] d'orgueil, d'empire et de succès.
Ainsi donc des États les tombes sont muettes :
Les plus fameux destins restent sans interprètes.
Tout meurt : les souvenirs, la puissance, et les arts.

CHÊNEDOLLÉ (1770–1833). *Le Génie de l'Homme*, ch. IV.

[1] Ville ancienne et célèbre des Phéniciens, située en Syrie sur les côtes de la Méditerranée. Elle était déjà renommée pour son grand commerce maritime au temps de Jacob qui vivait en 1836 av. J. C. (Exode, chap. 49). — [2] Voy. ci-dessus, p. 82, note 6. — [3] Voy. ci-dessus p. 207, note 10. — [4] L'antiquité connaissait deux villes de ce nom. L'une était la capitale de la Béotie en Grèce; elle s'éleva d'elle-même, selon la Fable, aux sons de la lyre d'Amphion (voy. ci-dessus p. 231, note 3). L'autre, celle dont il s'agit dans le présent morceau, était la capitale de la Thébaïde dans la haute Égypte. Elle remontait à une très haute antiquité, et on l'appelait aussi en grec *Hécatompylos*, mot qui signifie *aux cent portes* et qui est composé de *hékaton* (cent) et *pulos* (porte). Elle fut totalement détruite l'an 82 av. J. C. — [5] Ville très ancienne qui existait déjà du temps de Salomon et qui fut détruite par les Romains l'an 273 de notre ère. Elle était située en Asie, à l'est de l'Anti-Liban, entre le golfe Persique et l'Asie Mineure. — [6] Au centre des ruines de Palmyre, on voit les débris d'un temple anciennement consacré au Soleil. — [7] Omar, le second et l'un des plus célèbres califes des Arabes. Il parvint au califat en l'an 634. On dit au figuré *descendants d'Omar*, pour Arabes musulmans. — [8] Voy. ci-dessus p. 19, note 2. — [9] Célèbre port de l'ancienne Athènes, à une lieue de cette ville, à laquelle il se rattachait par deux murs de soixante pieds de haut. — [10] Ville célèbre de l'ancienne Grèce, fondée vers l'an 1550 av. J. C. Capitale de la Grèce moderne. — [11] Myth. Déesse de la sagesse, et fille de Jupiter. — [12] Voy. ci-dessus p. 89, note 3. — [13] Célèbre général grec, né l'an 514, mort l'an 449 av. J. C. — [14] Roi de Perse, célèbre par l'expédition qu'il fit en Grèce l'an 480 av. J. C. — [15] Syn., *rivalisé*.

LE VOYAGEUR ÉGARÉ DANS LES NEIGES DU SAINT-BERNARD [1].

La neige au loin accumulée [2]
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et, sans relâche amoncelée,
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de routes, tout est barrière;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure [3],
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants :
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,
Et, chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit :
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend :
Un chien jappe [4], et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus :
La mort laisse échapper sa proie,
Et la charité compte un miracle de plus.

LE MÊME. *Études poétiques*

[1] Voy. ci-dessus p. 19, note 1. — [2] Syn., *amassée*. — [3] Syn., *présage*. — [4] Syn., *aboie*. — [5] Voy. ci-dessus, page 17, le morceau intitulé *Les Religieux du mont Saint-Bernard*.

LA PÊCHE DE LA BALEINE.

L'ancre mord [1] les glaçons, vieux enfants de l'hiver.
Les monstres bondissants sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages,
Et le phoque timide, et les morses sauvages,
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave [2] a du pôle enseigné le chemin,
Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle;
Voilà les ennemis que son courage appelle!
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande [3] a-t-il quitté les ports,
Sur les flots apaisés, s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs d'une haleine puissante
Le colosse animé que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt. Sans trouble, sans terreur,
Sur un esquif léger le nautonier s'élance;
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant,
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.
Soudain la mer bouillonne en sa masse ébranlée;
Un sang épais se mêle à la vague troublée;
D'un long mugissement l'abîme retentit :
Dans des gouffres sans fond le monstre s'engloutit:
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvements :
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourments :
Rien ne peut les calmer. Le fer infatigable,
Image du remords qui poursuit le coupable,
La perce, la déchire, et, trompant son effort,
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ses antres glacés sur l'écume de l'onde
Elle remonte encore, et vient chercher le jour.
Le fil qui se replie annonce son retour;
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant.
Il paraît : mille coups irritent sa vengeance :
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense

Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs.
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.
Malheur au nautonier [4], dans ce moment funeste.
Si l'aviron [5] léger n'emportait ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!
Tout s'éloigne, tout fuit; la baleine expirante
Plonge, revient, surnage; et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants :
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.

ESMÉNARD (1770—1811). *Poème de la Navigation.*

[1] Au figuré, pour *prend dans, se fixe dans*. — [2] Pour Hollandais. Les anciens Bataves tirent leur nom de l'île qui, formée par les deux branches du Rhin, le Leck et le Wahal, s'appelait Betaw, aujourd'hui Béluwe, et qui appartient au royaume des Pays-Bas. — [3] Ile appartenant au Danemark. Elle est située dans l'océan Glacial, sous le cercle polaire arctique. — [4] Syn., *nocher, pilote*. — [5] Syn. *rame*.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait sa douce nourriture,
Mes yeux se sont mouillés de pleurs !

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère,
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'ai pas même de berceau;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée [1],
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!

Je ne partage point les jeux de la veillée,
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment [2] qui petille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse [3] mes pas :
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère!

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps [4]
Loin des bras qui m'ont repoussée;
Reviens, ma mère : je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

ALEXANDRE SOUMET (né en 1788).

[1] Au figuré, pour *abandonnée par...* — [2] Le bois que pousse un cep de vigne. — [3] Syn., *je tourne, je dirige.* — [4] Au figuré, pour *quatorze ans.*

LES ENFANTS AU PARADIS.

Oh! parmi tous ces cieux que réjouit Marie,
Celui qu'elle préfère est la jeune patrie
De ce peuple d'enfants, souriant et vermeil,
Dont le front eut à peine un rayon de soleil [1];
Qui n'ont pas adopté la terre pour demeure;
Elus, pour qui l'exil ne dura pas une heure,
Qui sont victorieux sans avoir combattu,
Et pour qui l'innocence est plus que la vertu!

Dont le pied rose et nu n'a pas touché nos fanges,
Qui ne sont pas des saints, qui ne sont pas des anges,
Qui n'ont pas dit : « Ma mère ! » à leurs mères en deuil,
Et n'ont à leur amour demandé qu'un cercueil !
Sous les arbres de nard [2], d'aloès [3] et de baume [4],
Chaque souffle de l'air, dans ce flottant royaume,
Est un enfant qui vole, un enfant qui sourit
Au doux lait virginal dont le flot le nourrit ;
Un enfant chaque fleur de la sainte corbeille ;
Chaque étoile un enfant, un enfant chaque abeille.
Le fleuve y vient baigner leurs groupes triomphants ;
L'horizon s'y déroule en nuages d'enfants,
Plus beaux que tout l'éclat des vapeurs fantastiques
Dont le couchant superbe enflamme ses portiques.
Là, sous les grands rosiers, ils tiennent lieu d'oiseaux,
Quand le zéphyr d'Éden [5] balance leurs berceaux.
Et que leur tête blonde et charmante et sereine
Se tourne avec orgueil du côté de la reine [6].
Car la reine est leur mère ; oui, celle que leurs yeux,
En se fermant au jour, ont rencontrée aux cieux.
Mais, lorsque vient à vous, enfants ! cette autre mère
A qui votre naissance ici-bas fut amère,
Pour que son pauvre cœur cesse d'être jaloux,
Votre front caressé s'endort sur ses genoux.
Sous ses baisers heureux votre bouche se pose,
Votre béatitude entre ses bras repose,
Et, même au Paradis, rien n'est plus gracieux
Que ce tableau d'amour chaste et silencieux.

LE MÊME.

[1] C'est-à-dire qui sont morts presque en venant au monde. — [2] Espèce de lavande très odoriférante. — [3] Arbre des Indes dont le bois est très odoriférant. Dans *aloès* on prononce fortement l'*s*. — [4] Plante odoriférante, plus connue sous le nom de *menthe*. — [5] Syn., *Paradis*. — [6] C'est-à-dire de la Vierge Marie.

LE MIRAGE [1].

Soudain des cris de joie, éclatant dans la nue,
Raniment dans les cœurs l'espérance perdue :
Voilà que le désert, aux voyageurs surpris,
Déroule à l'orient de fortunés abris ;

Une immense oasis [2], dans des vapeurs lointaines,
Avec ses frais vallons, ses humides fontaines,
Son lac étincelant, ses berceaux de jasmin,
Surgit à l'horizon du sablonneux chemin.
Salut! belle oasis, île de fleurs semée,
Vase toujours chargé des parfums d'Idumée [3]!
Cette nuit, Bonaparte [4] et ses soldats errants
Fouleront les sentiers de tes bois odorants;
Et sur les bords fleuris de tes fraîches cascades,
Sous la nef des palmiers aux mouvantes arcades,
Dans le joyeux bivac qui doit les réunir,
Des tourments du désert perdront le souvenir.
Doux rêves de bonheur! l'oasis diaphane,
Fantôme [5] aérien, trompe la caravane;
Les crédules soldats, qu'un prestige séduit,
Vers le but qui s'éloigne errent jusqu'à la nuit.
Alors, comme un jardin qu'une fée inconnue
De sa baguette d'or dissipe dans la nue,
L'île miraculeuse aux ombrages trompeurs
Se détache du sol en subtiles vapeurs,
Disperse en variant leurs formes fantastiques,
Ses contours onduleux, ses verdoyants portiques,
Et des yeux fascinés trompant le fol espoir,
Mêle ses vains débris aux nuages du soir.
Ils sont tous retombés sur leur lit d'agonie.

BARTHÉLEMY (né en 1794) et MÉRY (né en 1798).

[1] Phénomène qui est l'effet de la réfraction, ou changement de direction d'un rayon lumineux passant obliquement d'un milieu dans un autre, et qui fait paraître au-dessus de l'horizon les objets qui n'y sont pas. — [2] Lieu, espace qui, dans les déserts de sable de l'Afrique et de l'Asie, offre de la végétation. — [3] On appelait anciennement *Idumée* le territoire situé sur la limite de l'Afrique et de l'Asie et borné au sud par la mer Rouge, à l'ouest par la mer Rouge et une ligne tirée de Suez au lac Menzaleh, au nord par la Méditerranée et à l'est par une ligne partant de l'ouest de Gaza et se dirigeant vers la vallée d'El Gor. — [4] Napoléon Bonaparte, qui devint plus tard empereur des Français, était encore simple général, lorsque eut lieu en 1799 l'expédition des Français en Égypte, à laquelle se rapporte le tableau que nous reproduisons ici. Voy. ci dessus p. 218, note 2. — [5] Syn., *apparence*.

LA SŒUR AINÉE.

Toujours je l'a connus pensive et sérieuse;
Enfant, dans les ébats [1] de l'enfance joueuse
Elle se mêlait peu, parlait déjà raison,
Et, quand ses jeunes sœurs couraient sur le gazon,
Elle était la première à leur rappeler l'heure,
A dire qu'il fallait regagner la demeure;
Qu'elle avait de la cloche entendu le signal;
Qu'il était défendu d'approcher du canal,
De troubler dans le bois la biche familière,
De passer en jouant trop près de la volière :
Et ses sœurs l'écoutaient. Bientôt elle eut quinze ans,
Et sa raison brilla d'attraits plus séduisants :
Œil voilé, front serein où le calme repose,
Sous de beaux cheveux bruns une figure rose,
Une bouche discrète au sourire prudent,
Un parler sobre [2] et froid, et qui plaît cependant;
Une voix douce et ferme, et qui jamais ne tremble,
Et deux longs sourcils noirs qui se fondent ensemble.
Le devoir l'animait d'une grave ferveur;
Elle avait l'air posé, réfléchi, non rêveur.

Car elle se disait qu'un avenir prospère
Avait changé soudain par la mort de son père;
Qu'elle était fille aînée, et que c'était raison
De prendre part active aux soins de la maison.
Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme, et pourtant solennel;
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Et moi, qui vois couler cette humble destinée
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas! je retombe en tristesse;
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir,
Et je pense, ô mon Dieu! qu'il sera bientôt soir!

SAINTE-BEUVE (né en 1796).

[1] Syn., *passe-temps, divertissements.* — [2] Syn., *discret, réservé, modéré.*

LA MENDIANTE.

Le jour fuit, la nuit tombe, et ses ombres glacées
Ajoutent leur tristesse à mes tristes pensées!
Pour moi tout est besoin, souffrance, isolement;
Mon feu s'éteint, mon corps languit sans aliment [1];
J'ai froid, j'ai faim. Pourtant du fond de mon asile
J'entends le bruit joyeux des fêtes de la ville.
Dans ces jours de folie et de brillants loisirs,
Qui pourrait refuser à mes humbles désirs
Le pain qui soutiendrait ma débile existence?
Sortons, et des passants réclamons l'assistance :
Que du moins leur secours m'empêche d'expirer,
Si je puis me résoudre, hélas, à l'implorer!...

Mon cœur bat, mes genoux fléchissent, et ma bouche
Craint de ne pas trouver un accent qui les touche!...
Madame!... Ils passent tous... Monsieur!... Sur leur chemin,
Vainement le malheur tend sa tremblante main :
A la pitié leur âme est à jamais fermée,
Ou ma voix à prier est mal accoutumée;
Hélas!...

Quels doux concerts! quels sons pleins de gaieté!
Dans ces salons où brille une vive clarté,
Retentissent ces airs, doux signal de la danse;
J'écoute en soupirant leur rapide cadence.
Charmes de la jeunesse, accords jadis connus,
Beaux jours de mes beaux ans, qu'êtes-vous devenus?
Loin d'un monde orgueilleux, les fêtes du village,
Un rustique instrument et le bal sous l'ombrage,
Me donnaient des plaisirs qui valaient tous les siens :
A ses loisirs pompeux je préférais les miens.
O moments fugitifs de mon adolescence,
Qu'embellissaient la paix, l'espoir et l'innocence,
J'en atteste [2] aujourd'hui votre doux souvenir,
Je ne demandais rien au douteux avenir,
Rien, que de me laisser sans regrets, sans envie,
Suivre le cours obscur d'une paisible vie.
Eh bien! fortune, amis, espoir, j'ai tout perdu.
Quand je réclame en vain le bonheur qui m'est dû,
Vous, favoris du sort [3], bercés par la mollesse,
Vous osez m'étaler cet éclat qui me blesse!

Je vis dans la douleur, vous vivez dans les jeux ;
Pourquoi vous plus que moi ? Pourquoi vous seuls heureux ?
Tandis qu'autour de vous tout respire [4] la joie,
Que vos ombres, glissant sur ces rideaux de soie,
Décèlent [5] vos plaisirs, moi, je souffre et je meurs.
Ah! du moins, que mes cris, mes sinistres clameurs,
S'élèvent jusqu'à vous et troublent votre ivresse.
Frémissez à l'accent d'une voix vengeresse !
Puissent ces gais concerts, ce doux bruit d'instruments
Se transformer pour vous en sourds mugissements !
Qu'au fond de ces miroirs, brillants de vos images.
La Misère et la Faim de leurs pâles visages
Sur vos fronts consternés épouvantent les ris [6] !
Puissent sur vous enfin peser de tout leur prix
Ces colliers, ces bandeaux, ces coûteuses parures,
Dont le luxe odieux insulte à mes tortures...
Allez, soyez maudits !... Je m'égare... grand Dieu !
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit, hélas ! et dans quel lieu ?
Cet amer désespoir, ces criminelles plaintes,
D'un temple révéré souillaient les marches saintes !...
J'essaye à [7] me soumettre et je l'essaye en vain ;
En vain un froid mortel se glisse dans mon sein ;
Cette félicité, qui se cache à ma vue,
Je ne veux point mourir sans l'avoir entrevue !
Pardonnez-moi, Seigneur ! je suis faible ; ma voix
S'élève encor vers vous une dernière fois ;
Parlez, Dieu tout-puissant ! de ces biens de la vie
Me rendrez-vous ailleurs la part qui m'est ravie ?...
Ce bonheur fugitif que j'espérai longtemps,
Je ne l'ai point goûté, Seigneur, et je l'attends !

Mme Amable Tastu (née en 1798).

[1] C'est-à-dire, je n'ai pas de quoi me nourrir. — [2] Syn., *je prends à témoin.* — [3] Syn., *heureux, vous que le sort ou la fortune favorise.* — [4] Syn., *annonce, exprime, témoigne.* — [5] Syn., *trahissent, découvrent.* — [6] Syn., *rires, sourires.* — [7] Le verbe *essayer*, lorsqu'il signifie tâcher, faire ses efforts, régit la préposition *à*, si le sens a plus de rapport au but qu'aux efforts ; il régit la préposition *de,* lorsque le sens indique plus particulièrement les efforts mêmes que le but auquel ils tendent. Exemples :

Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
Qu'il *s'essaîra* sur vous *à* combattre contre eux. Racine.

Cet homme faible et valétudinaire *a essayé de* se lever, *de* marcher.

NAISSANCE D'ÉLOA [1].

Il naquit sur la terre un ange, dans le temps
Où le Médiateur [2] sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure, et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie [3];
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant;
Assis au bord d'un champ, le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain [4] disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc, pareil à l'imposteur;
Et de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Cananéenne [5] écoutait la requête,
A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre;
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant sa ville et subissant l'édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.
Or, pendant ce temps-là, ses amis en Judée [6]
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée.
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie?
Il partit dans la nuit; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré [7],
Chez qui, dans ses périls, il s'était retiré.
C'étaient Marthe et Marie [8]; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. Larme sainte, à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!
Des séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et comme une merveille au ciel même étonnante [9],
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.

De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante.
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa! »
Et l'ange apparaissant répondit : « Me voilà! »

Toute parée aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au temple;
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis;
Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes :
Comme on voit la comète errante dans les cieux,
Fondre, au sein de la nuit, ses rayons gracieux;
Une rose, aux lueurs de l'aube matinale,
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe.
. . . .
. . . .

ALFRED DE VIGNY (né en 1799). *Eloa*, chant Ier.

[1] Nom d'un ange, imaginé par le poète. — [2] Celui qui s'entremet pour opérer un accord entre deux ou plusieurs personnes, entre deux partis. Ce mot est employé ici pour le Sauveur, qui s'est entremis entre son Père et les hommes pour opérer notre salut. [3] Bourg situé au nord-est de Jérusalem à une petite distance de cette ville. — [4] Évangile de saint Luc, chap. X, v. 30 et suiv. — [5] Évangile de saint Matthieu, chap. XV, v. 22 et suiv. — [6] Partie de la Palestine. A l'époque du Sauveur, la Judée comprenait tout le territoire borné à l'est par le Jourdain et la mer Morte, à l'ouest par la Méditerranée, au nord par une ligne à peu près droite qui partait de Joppé, aujourd'hui Jaffa, et aboutissait au Jourdain, et au sud par une ligne presque parallèle qui touchait à la Méditerranée un peu au sud de Gaza et se dirigeait vers la mer Morte. — [7] Voy. ci-dessus p. 206, note 9. — [8] Évangile de saint Jean, chap. IX, v. 1 et suiv. — [9] C'est-à-dire comme une chose qui devait même étonner le ciel ou les élus.

LA GRAND'MÈRE.

« Dors-tu?... Réveille-toi, mère de notre mère!
« D'ordinaire, en dormant, ta bouche remuait;
« Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
« Mais ce soir, on dirait la madone [1] de pierre;
« Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

« Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume?
« Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir [2]?
« Vois, la lampe pâlit, l'âtre [3] scintille et fume;
« Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
« Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir!

« Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
« Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras?
« Tes enfants, à leur tour, seront sourds à ta plainte.
« Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
« Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras!

« Mère!... hélas! par degrés s'affaisse la lumière;
« L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer;
« Les esprits [4] vont peut-être entrer dans la chaumière...
« Oh! sors de ton sommeil, interromps ta prière;
« Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer?

« Dieu! que tes bras sont froids! Rouvre les yeux... Naguère
« Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas.
« Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère [5].
« Tu parlais de la mort... dis-nous, ô notre mère!
« Qu'est-ce donc que la mort?... Tu ne nous réponds pas! »

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

VICTOR HUGO (né en 1803).

[1] Représentation de la Vierge. — [2] Pour que tu ne nous chérisses plus, ne nous aimes plus. — [3] Foyer, l'endroit de la cheminée où l'on fait le feu. — [4] Êtres imaginaires, prétendus revenants. — [5] Qui n'a qu'une courte durée

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble [1],
« Disait-il, oh! viens avec moi;
« Viens, nous serons heureux ensemble;
« La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse [2],
« L'âme y souffre de ses plaisirs:
« Les cris de joie ont leur tristesse;
« Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes,
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi! les chagrins, les alarmes
« Viendraient troubler ce front si pur!
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur!

« Non, non, dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler:
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
« N'obscurcisse ses vêtements [3],
« Qu'on accueille ta dernière heure
« Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien n'y révèle un tombeau;
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor

Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort !

REBOUL (né en 1803).

[1] Pour *ressembles*. Licence poétique. — [2] C'est-à-dire *jamais de joie d'allégresse complète*. — [3] C'est-à-dire *ne prenne des vêtements de deuil*.

BERGERONNETTE [1].

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants ;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau !

Va dans tes gracieux caprices
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger ;
Nargue l'épervier [2] qui te guette !
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante !... et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre,
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console,
Je n'ai point d'autre ami que toi !
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette devant moi !...

DOVALLE (1807 – 1829).

[1] Petit oiseau noir et blanc, d'une forme très élégante, qui se plaît dans le voisinage des troupeaux. *Bergeronnette* était aussi anciennement le diminutif de Bergère. — [2] Oiseau de proie qui appartient au genre *faucon* et qui fait la guerre aux autres oiseaux dont il se nourrit.

LA FERME A MIDI.

Il est midi. La ferme a l'air d'être endormie;
Le hangar aux bouviers prête son ombre amie.
Là, profitant de l'heure accordée au repos,
Bergers et laboureurs sont couchés sur le dos,
Et, près de retourner à leurs rudes ouvrages,
Dans un calme sommeil réparent leurs courages.
Auprès d'eux sont épars les fourches, les râteaux,
La charrette allongée et les lourds tombereaux;
Par une porte ouverte on voit l'étable pleine
Des bœufs et des chevaux revenus de la plaine.
Ils prennent leur repas; on les entend de loin
Tirer du râtelier la luzerne et le foin;
Leur queue aux crins flottants, sur leurs flancs qu'ils caressent,
Fouette à coups redoublés les mouches qui les blessent;
A quelques pas plus loin, un poulain familier
Frotte son poil bourru le long d'un vieux pailler [1],
Et des chèvres, debout contre une claire-voie [2],
Montrent leurs fronts cornus et leurs barbes de soie.
Les poules, hérissant leur dos bariolé,
Grattent le sol, cherchant quelques graines de blé;
Tout est en paix; le chien même dort sous un arbre,
Sur la terre allongé comme un griffon de marbre.
Au seuil de la maison, assise sur un banc,
Entre ses doigts légers tournant son fuseau blanc,
Le pied sur l'escabeau, la ménagère file,
Surveillant du regard cette scène tranquille.
Seul, perché sur un toit, un poulet étourdi
Croit encor au matin et chante en plein midi.

CHARLES REYNAUD (1821—1853).

[1] *Pailler*, cour d'une ferme où il y a des pailles, des grains. — [2] Ce mot signifie ici une espèce de claie, un ouvrage de menuiserie ou d'osier dont les pièces laissent du jour entre elles.

DESCRIPTIONS.

> Soyez riche et pompeux dans vos descriptions :
> C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
> BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

ORIGINE DES FLEUVES.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever, et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux [1],
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force, et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides [2],
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir [3],
Indolent Ferrarois, le Pô [4] va t'enrichir ;
Impétueux enfants de cette longue chaîne,
Le Rhône [5] suit vers nous le penchant qui l'entraîne,
Et son frère [6], emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois [7].
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes.
Ils les rendent aux mers ; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie :
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous [8], les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs [9].
Puisse le même accord régner parmi les hommes !

RACINE le fils (1692 - 1763). *La Religion,* chant Ier.

[1] Syn., *prompts à rendre de bons offices, serviables.* — [2] Cette expression,

appliquée aux fleuves, pour dire *timidement*, est un peu hasardée. Les fleuves ne marchent pas; ils coulent. — [3] Allusion aux Alpes que le général carthaginois Annibal (né l'an 241, mort l'an 181 av. J.-C.) franchit avec une armée, l'an 216 avant notre ère, pour aller combattre les Romains en Italie. — [4] Fleuve qui prend sa source au pied du mont Viso, l'une des crêtes des Alpes, et qui, après avoir traversé toute la haute Italie, de l'ouest à l'est, va se perdre dans la mer Adriatique. — [5] Fleuve qui prend sa source sur le revers occidental du Saint-Gothard en Suisse. Après avoir traversé le lac Léman ou de Genève, il entre en France et va se jeter dans la Méditerranée. — [6] Le Rhin, dont la source est en Suisse comme celle du Rhône, et qui descend de la même partie des Alpes. — [7] C'est-à-dire que ces deux fleuves, le Rhône et le Rhin, prennent des directions opposées et parcourent des pays différents. — [8] C'est-à-dire *tout concourt à nous servir, à nous être utile*. — — [9] Périphrase pour *les vents*.

LA VEILLÉE.

A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;
Un facile travail, de doux amusements,
De la longue veillée abrègent les moments.
Tantôt, la serpe en main, vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître,
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier [1],
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor [2], l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau temps et l'orage.
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire;
L'orateur, qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois;
Le jour de la tempête on entendit sa voix;
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais, pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse;

A peine la musette et l'humble chalumeau [3]
Ont rassemblé le soir les galants du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance;
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village;
La muse et la bergère ont le même langage.
O mortels innocents, que votre sort est doux!

SAINT-LAMBERT (1717–1803). *Les Saisons.*

[1] C'est-à-dire qu'ils font, comme les vanniers, des vans, des corbeilles, des hottes, des claies, etc. — [2] Voy. ci-dessus, p. 148, note 11. — [3] *Chalumeau* se dit, en poésie, de toute sorte de flûtes et d'instruments à vent qui composent une musique champêtre.

L'ORAGE.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur;
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre,
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés [1] ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue:
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde [2]; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.

La peur, l'airain sonnant [3], dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés [4]
Écrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moissons ! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

LE MÊME. *Les Saisons.*

[1] Pour *éclairs*. — [2] L'obscurité, en effet, paraît plus profonde lorsqu'elle a été interrompue par une brusque et vive clarté. — [3] Autrefois on avait coutume de sonner les cloches pendant l'orage, ce qui était fort dangereux, parce que l'électricité du nuage, ébranlé par les vibrations que le tintement des cloches imprime à l'air, peut éclater d'autant plus aisément. — [4] Les grains de la grêle. Quand ils sont fort gros, on les appelle *grêlons*.

LA HOLLANDE.

Sur les bords de l'Amstel [1] s'élève une cité [2],
Le temple du commerce et de la liberté,
Où d'un peuple opulent l'économie austère
De l'or du monde entier semble dépositaire;
Pour d'utiles travaux dédaigne les grandeurs,
Et parmi les trésors a conservé des mœurs [3].
Pierre [4] y porte ses pas; partout sur son passage,
De l'heureuse abondance il aperçoit l'image.
Mais nulle part les blés n'y dorent les sillons ;
D'innombrables troupeaux ont couvert ces vallons.
La génisse erre en paix dans de gras pâturages;
Le taureau mugissant bondit sur ces rivages ;
Le lait, en écumant, y coule à longs ruisseaux ;
Les champs sont divisés par de nombreux canaux
Qui, portant la fraîcheur sur leur rive féconde,
Promènent lentement les trésors de leur onde;
L'orme et le peuplier, qui croissent sans efforts,
De leurs rameaux penchés embellissent ces bords;

L'azur tremblant des flots répète leur verdure.
Partout un art modeste a paré la nature.
Le voyageur charmé laisse de toutes parts
Errer autour de lui ses tranquilles regards :
Balancé mollement sur les barques flottantes,
Il fend d'un cours heureux ces campagnes riantes.

THOMAS (1732—1785). *La Pétréide,* chant de *la Hollande.*

[1] Petite rivière qui arrose Amsterdam et qui a donné son nom à cette ville appelée autrefois *Amsteldam,* c'est-à-dire *digue* (*dam*) *de l'Amstel.* — [2] Amsterdam, ville commerçante et célèbre, la plus importante de la Hollande. Elle est située sur le bras du Zuiderzée qu'on appelle l'Y, et elle possède une population d'environ 225,000 habitants. — [3] C'est-à-dire qu'elle a conservé les bonnes mœurs au milieu des richesses qui ordinairement engendrent les vices et la dépravation. — [4] Pierre le Grand, empereur de Russsie (voy. ci-dessus, page 74, note 15). Voulant doter son pays d'une marine militaire il alla s'établir dans le voisinage d'Amsterdam, à Saardam, qui possédait autrefois un vaste chantier de construction, d'où partaient tous les ans trois cents navires équipés pour la pêche de la baleine.

LA VILLE ET LES CHAMPS.

Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux désirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immolaient [1] ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
Où d'une main, pour nous toujours enchanteresse,
Hébé [2] verse en riant le nectar et l'ivresse,
Quel mortel, insensible aux charmes du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
Des boudoirs de Paris les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon [3], des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens.
Lorsque enfin, terminant ces bruyantes orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies [4],
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillants les rapides écarts
Ont sur le goût, les mœurs et les modes nouvelles,
Lancé du bel esprit les froides étincelles ;
Mais, d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi? Non.

J'ai suivi trop longtemps ce tourbillon rapide;
A travers son éclat, j'en ai connu le vide;
Et, de Rome échappé, je reviens dans Tibur [5]
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur;
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis les détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis ondoyants des joncs et des roseaux;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce
Pousser encor des jets pleins de sève et de force.
Ici tout m'intéresse, et plaît à mes regards.
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir;
Mais alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout à coup détaché de la tige,
S'enfuit... et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage, et la voûte des cieux,
Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux :
Chaque objet s'y répète, et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.

COLARDEAU (1732-1776). *Épître à M. Duhamel.*

[1] Syn., *sacrifiaient.* — [2] Myth. Déesse de la jeunesse. Ses fonctions consistaient à verser le nectar aux dieux. — [3] Personnage de théâtre dont l'emploi est de faire rire. On l'applique par extension, et presque toujours par dénigrement, à un homme qui prend à tâche de faire rire, par ses plaisanteries, les personnes dans la société desquelles il se trouve. — [4] C'est-à-dire quand la clarté des bougies cède à la lumière du jour. — [5] Endroit situé au nord-est de Rome Le poète latin Horace (né l'an 65, mort l'an 9 av. J.-C.) y avait une maison et des jardins que ses poésies ont rendus célèbres. Dans ce vers Rome est pris par allusion pour Paris, et Tibur pour une retraite tranquille.

LA FERME.

La ferme! à ce nom seul les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or [1], dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez : de vos oiseaux j'entends déjà les chants;

J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger [2] une ferme en palais.
Élégante à la fois et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle [3].
Ah! par les dieux des champs [4], que le luxe effronté.
De ce modeste lieu soit toujours rejeté;
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges;
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître.
Surtout des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée et la pompe immobile:
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux.
. . . .
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu, la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits.
En tourbillons bruyants descend toute [5] à la fois:
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres toujours chassés, et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plairait davantage [6];
La Fontaine [7] l'a dit: ô véritable sage!
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux:
Chantre heureux de l'instinct, il t'inspirerait mieux.

DELILLE (1738 1813). *Les Jardins*, ch. IV.

[1] Époque fabuleuse que la mythologie fixe au règne de Saturne et • ob.



disaient les poètes, la terre, sans avoir besoin d'être cultivée, produisait d'elle-même tout ce qui était nécessaire et utile à la vie ; où des fleuves de lait et de miel coulaient de toutes parts. » — [2] Faire d'une ferme un… — [3] Petit poème dont le sujet est ordinairement pastoral. — [4] C'est-à-dire : *au nom des divinités qui président aux champs,* selon la mythologie. — [5] *Toute* avec le signe du genre féminin parce qu'ici ce mot est un véritable adjectif, servant plutôt à exprimer une sorte d'excès ou d'intensité, qu'à désigner l'ensemble, la totalité des parties dont se compose la nation des oiseaux de basse-cour. — [6] Allusion à la fable de la Fontaine, *le Coq et la Perle,* liv. Ier, fab. 20. — [7] Voy. ci-dessus, p. 180, note 1.

LE CHIEN.

A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous, et dans leur cour rustique
Il fut des rois pasteurs [1] le premier domestique.
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois [2];
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la race.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment [3],
Il vient lécher ma main après le châtiment;
Souvent il me regarde; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi ; je menace, il me fuit ;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt [4], il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité;
Et moi, de l'Hélicon [5] malheureux Bélisaire [6],
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux ;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
« Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste? »
Point de trêve à ses soins, de borne à son amour.
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître,

Et, quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.
  Enfin le grand Buffon [7] écrivit son histoire ;
Homère [8] l'a chanté, rien ne manque à sa gloire :
Et, lorsque à son retour le chien d'Ulysse [9] absent
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope [10], Eumée [11], Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poème [12].

LE MÊME. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

[1] Syn., *bergers*. — [2] Il redevient obéissant, il s'apprivoise de nouveau. — [3] Syn., *souvenir, mémoire*. — [4] Syn., *désintéressé*. — [5] Célèbre montagne de l'ancienne Béotie, aujourd'hui Livadie, province du royaume de Grèce. Selon la Fable, les Muses y tenaient leur séjour. — [6] Célèbre général grec, né vers la fin du ve siècle, mort en 565. D'après une tradition, qui n'est confirmée par aucun document historique, Bélisaire aveugle se trouva réduit à mendier vers la fin de sa vie. Dans ces mots : *de l'Hélicon malheureux Bélisaire,* Delille fait allusion à la cécité dont il était affligé lui-même. — [7] Voy. ci-dessus, p. 153, note 14. — [8] Voy. ci-dessus, p. 82, note 1. — [9] L'un des personnages qui figuraient parmi les Grecs au siège de Troie. Fils de Laërte, roi d'Ithaque, il fut le père de Télémaque. — [10] Pénélope, femme d'Ulysse. — [11] Serviteur attaché à la maison d'Ulysse. — [12] Allusion au chien Argos qui mourut de joie en reconnaissant son maître Ulysse au moment même où il revint à Ithaque d'où il était parti vingt ans auparavant. Cette scène est décrite par Homère dans le XVIIe chant de l'Odyssée.

L'ANE.

  Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant [1], et non pas son rival ;
Il laisse au fier coursier sa superbe encolure [2],
Et son riche harnais, et sa brillante allure.
Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât [3], son régal un chardon.
Pour lui Mars [4] n'ouvre point sa glorieuse école ;
Il n'est point conquérant, mais il est agricole.
Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux ;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paye, en les servant avec persévérance,
Chez ses patrons ingrats sa triste véterance [5]
  Son service zélé n'est jamais suspendu ;
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,

Entre ses deux paniers, de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même, alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de bucéphale [6] à la beauté peureuse ;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris les fleurs de la santé [7].
Il marche sans broncher au bord du précipice,
Reconnaît son chemin, son maître et son hospice [8]
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant ;
Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent ;
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne
Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque allégresse importune les bois,
Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheurs l'âne est intéressant :
Aussi le préjugé vainement le maltraite,
En dépit de l'orgueil il aura son poète.
Homère [9], qui chanta tant de héros divers,
Auprès du grand Ajax [10] le plaça dans ses vers [11],
La Fable le nomma le coursier de Silène [12].
Ami des voluptés, il naquit pour la peine.
Et moi qui déplorai le sort des animaux,
J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux.

LE MÊME. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

[1] Celui qui remplace un autre. — [2] La partie du cheval qui s'étend depuis la tête jusqu'aux épaules et au poitrail. — [3] Selle pour les bêtes de somme — [4] Voy. ci-dessus, p. 202, note 21. — [5] Qualité de vétéran, de celui qui jouit de la récompense due à ses services. — [6] Nom du cheval d'Alexandre que l'on applique quelquefois, par antiphrase, à un cheval sans force, sans vigueur. Voy. ci-dessus, p. 169, note 8. — [7] C'est-à-dire *le lait*. — [8] Pour *logement*. — [9] Voy. ci-dessus, p. 82, note 1. — [10] Ajax, fils de Télamon, fut, après Achille, le plus brave des Grecs qui figurèrent au siège de Troie. — [11] Ajax, frappé d'une terreur subite par Jupiter, se retire du combat devant les Troyens commandés par Hector. Mais, dans sa fuite, il ne cesse de combattre. Homère emploie à ce propos la comparaison suivante : « Comme on voit l'animal lent et paresseux, mais patient et robuste, pénétrer dans un vaste guéret, malgré les efforts d'une troupe d'enfants qui ont brisé sur lui un grand nombre de rameaux, il s'enfonce dans l'épaisseur des blés et les

ravage; la troupe enfantine le frappe à coups redoublés; âge faible! ce n'est qu'après qu'il s'est rassasié d'épis qu'ils parviennent non sans peine à l'écarter. » (Iliade, liv. XI.) — [12] Myth. Silène, fils de Pan et de la Terre, fut chargé par Jupiter de l'éducation de Bacchus. On le représente ordinairement à cheval sur un mulet et pris d'ivresse.

LES MONSTRES MARINS ET LEURS COMBATS.

Que de pièges adroits! que de savants combats!
Une guerre éternelle arme ce peuple immense.
Les uns ont leurs épieux, et les autres leur lance;
L'un, d'une encre cachée en de secrets vaisseaux
Noircit l'onde, s'échappe, et s'enfuit sous les eaux [1];
D'un large tablier qu'avec force il déploie,
L'autre enveloppe, étouffe, et dévore sa proie.
Quel nocher n'a connu ce combat si fameux
Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux [2]?
Ces fiers dominateurs de la liquide plaine [3],
Le terrible espadon [4] et l'énorme baleine :
Voyez-les s'attaquer, se heurter à la fois,
L'un armé de sa scie [5] et l'autre de son poids.
L'un, agile et fougueux, rapidement s'élance,
Sur son lourd ennemi fond avec violence;
L'autre, avec pesanteur roulant son vaste corps,
De sa queue effroyable arme tous les ressorts;
Et malheur à celui que, d'un coup redoutable,
Frapperait en fureur ce fouet épouvantable!
Son ennemi l'esquive, et, sautant dans les airs,
Tombe plus acharné sur le géant des mers,
Et de son arme affreuse entame la baleine.
Alors de l'Océan l'immense souveraine,
Secouant l'ennemi sur son énorme dos,
Presse, foule, soulève, et tourmente les flots;
L'horrible scie accroît ses blessures profondes :
Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes;
Des bords du Groënland [6] aux rives de Thulé [7]
Il agite, en mourant, son empire ébranlé.
La mer gronde, et, du sein des humides campagnes [8],
Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes.

LE MÊME. Ibid.

[1] La sèche, appelé en latin *sepia*, est garnie d'une poche remplie d'une

matière colorante qu'elle répand dans l'eau lorsqu'elle est attaquée ou poursuivie par un autre poisson. De cette liqueur on fait la *sépia* qui sert pour le dessin au lavis. — [2] Périphrase, pour *la mer*. — [3] Idem. — [4] Espèce de grand poisson dont le museau est armé d'un os plat et allongé comme un glaive. – [5] Il s'agit ici de l'espadon. Mais il y a un autre poisson de mer dont le museau se prolonge en une sorte de lame plate garnie de pointes des deux côtés. On l'appelle *scie*. — [6] Vaste région, qui est composée d'une grande île environnée d'îles plus petites et qui est située au nord-est de l'Amérique septentrionale. Elle appartient au Danemark. Le froid y est extrême (45 degrés centigrades en hiver), et dure presque toute l'année. Les indigènes sont de la race des Esquimaux. — [7] Ile mentionnée par plusieurs géographes de l'antiquité, notamment par le célèbre voyageur marseillais Pythéas qui florissait vers l'an 330 av. J.-C. On croit assez généralement que c'est l'Islande qu'ils ont voulu désigner. – [8] Périphrase, pour *la mer*.

LA CHASSE DU CERF.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares ;
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,
Près de porter la guerre au monarque des bois [1],
En rapide aboîment font éclater leur voix.
Ennemis affamés que les veneurs [2] devancent,
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent ;
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repose,
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose :
Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,
Se forment en deux corps sur les ailes rangés.
Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne; on s'écrie, on s'élance,
Et soudain comme un trait, meute, coursiers, chasseur,
Du rempart des taillis [3] ont franchi l'épaisseur.
Éveillé dans son fort [4] au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair ;
Il déserte son gîte; il court, vole et fend l'air,
Et sa course déjà, de l'aquilon rivale [5],
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle.
Mais les chiens plus ardents, vers la terre inclinés,
Dévorant les esprits de son corps émanés [6],
Demeurent sans repos attachés à sa trace ;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrâce!

L'animal est surpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en son agilité,
Par la feinte et la ruse il défend sa faiblesse;
Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse,
Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,
Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.
  Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs;
Sa trace est reconnue; enfin, dans ces déserts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile [7] :
Il ne reverra plus ce spacieux séjour
Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,
Laissaient à ses plaisirs une vaste carrière :
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
Et les murs et les champs, et les bois et les monts.
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,
Et la meute avec lui déjà touche à la rive.
Le premier, dans les flots il s'élance à leurs yeux;
Avec des hurlements les chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, et l'ouvrent à la nage.
  Cependant un nocher devance leur abord [8],
Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine [9],
Vogue, franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,
Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête,
Il tombe; le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
L'enflammant de fureur, l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures
L'aboyant ennemi [10] dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain; hélas! trop convaincu
Que faible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines alarmes,
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes :
Ses larmes ne sauraient adoucir son vainqueur.
Il détourne les [11] yeux, se cache; et le piqueur [12],
Impitoyable et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,

Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène.
Il expire, et les cors célèbrent son trépas.

ROUCHER (1745—1794). *Les Mois*, ch. IX.

[1] Périphrase, pour *le cerf*. — [2] Syn., *chasseurs*. — [3] On appelle *bas taillis* ou simplement *taillis* un bois que l'on coupe, que l'on taille de temps en temps. — [4] Retraite ou repaire de certains animaux qui se réfugient toujours dans l'endroit le plus épais du bois. — [5] Qui rivalise pour la rapidité avec l'aquilon. [6] En flairant la piste du cerf. — [7] Il la quitte, il en sort pour n'y plus revenir. — [8] C'est-à-dire les aide à aborder plus vite. — [9] Périphrase, pour *l'eau*. — [10] Périphrase, pour *les chiens*. - [11] Et non pas *ses*. — [12] En terme de chasse, on appelle *piqueur* un homme de cheval, dont la fonction est de suivre et de diriger une meute de chiens.

CONSTANTINOPLE [1].

Avez-vous vu la reine de l'aurore [2],
La cité merveilleuse, épouse des sultans,
Dont les palais légers, fragiles, éclatants,
D'un triple amphithéâtre enchantent le Bosphore [3] ?
Connaissez-vous ses tours, ses dômes, ses forêts
De mâts, de cyprès noirs et de blancs minarets,
Où l'or, dans un ciel bleu, jour et nuit étincelle?
Des arts de l'Orient la fille la plus belle,
Du dernier Constantin cette veuve infidèle [4],
Cette Istamboul [5] enfin, dont le miroir des mers
Répète avec amour le ravissant rivage,
Qui se plaît à s'y voir, et dans tout l'univers
N'a d'égale que son image?
De son premier aspect tout votre œil s'éblouit,
Frappé, quand elle accourt au-devant de vos voiles,
Comme au sein d'une fête, alors que dans la nuit
Quelque feu jaillissant au ciel épanouit
Son bouquet éclatant d'étoiles.
Ah! que de sa splendeur l'Européen séduit,
Enivré des parfums dont la rive est chargée,
S'étonne en approchant de la ville ombragée,
Où par enchantement tout lui semble produit,
Où le jour est sans voix, le mouvement sans bruit!
Qu'il regarde surpris, quand d'un léger caïque [6]
Il voit, sur trois penchants, de lumière dorés,

Et d'innombrables toits couverts et colorés,
Se peindre le tableau de la cité magique;
Venir et près de lui passer de toutes parts
Ces cyprès, vastes bois, d'où, sans borne aux regards
En globes, en croissants, en flèches, l'or s'élance,
Et renvoie au soleil les rayons qu'il lui lance;
Ces merveilleux jardins, ces dômes, ces bazars;
Ces sérails, ces harems, solitudes peuplées
Où règnent à genoux des idoles voilées;
Ces transparents séjours aux grilles de roseaux,
Qui laissent voir des fleurs, des orangers, des eaux,
Des yeux noirs et brillants... Mais la terreur glacée,
Sentinelle invisible assise aux portes d'or,
De l'enceinte, où plongeait l'œil ignorant encor,
Repousse les regards et même la pensée.
Tandis qu'on porte envie à ces palais fleuris,
Où paraissaient errer les célestes houris [7],
Soudain des demeures heureuses,
On voit, attentif de plus près,
Trois fléaux, parmi les cyprès,
Élever leurs têtes hideuses.
Comme le charme a fui tous ces riants palais,
Dès qu'on y sent régner les trois monstres muets!
De la fournaise qui murmure
L'un a le bruit et la couleur;
De flammes luit sa chevelure;
La nuit, souvent la mer obscure
Se peint de sa vaste lueur [8].
L'autre a le front livide et l'haleine odieuse;
Il se transforme à tous moments,
Et des plis de ses vêtements
Secoue incessamment la mort contagieuse [9].
Père de ces monstres hideux,
Entre l'incendie et la peste
Un monstre est assis, plus funeste,
Plus détesté que tous les deux,
Le despotisme, esclave et de lui-même et d'eux.

P. Lebrun (né en 1785) *Voyage de la Grèce.*

[1] Constantinople, fondée sur les ruines de Byzance en 328, devint, sous Constantin le Grand, la capitale de l'empire romain, divisé en deux parties : l'empire d'Orient et l'empire d'Occident. — [2] La reine de l'Orient. — [3] Détroit, qu'on appelle aussi canal de Constantinople ou détroit de Thrace, et

qui fait communiquer la mer de Marmara ou Propontide avec la mer Noire ou Pont-Euxin. — [4] Allusion au dernier empereur grec, Constantin Paléologue, surnommé Dragosès. Ce fut sous le règne de ce prince que Constantinople tomba au pouvoir des Turcs le 28 mai 1453. — [5] Istamboul ou Stamboul, nom que les Turcs donnent à Constantinople. — [6] Chaloupe en usage dans les mers du Levant. — [7] Nom que les musulmans donnent aux femmes qui peuplent le paradis de Mahomet. — [8] L'incendie. Autrefois la turbulente milice des Janissaires avait coutume de préluder par des incendies aux révoltes par lesquelles elle troublait si souvent la ville de Constantinople. — [9] Ici l'auteur veut désigner la peste.

DESCRIPTION D'UNE BATAILLE.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes! et l'écho répète au loin : Aux armes!
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant;
La foudre dort encore [1], et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence.
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même [2] au-devant de la gloire,
Et, tantôt retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.
Mais sur le front des camps [3] déjà les bronzes [4] grondent;
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent.
Des tubes enflammés [5] la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort.
Le boulet dans les rangs laisse une large trace;
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer, déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène
Et comme des épis les couche dans la plaine.

Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur;
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière.
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche la tête, et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps; d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants.
Accourez maintenant, amis, épouses, mères!
Venez compter vos fils, vos époux et vos frères;
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, les fruits de vos amours.
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre;
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit!
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux :
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,

Les vents balayeront [7] leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements !

LAMARTINE (né en 1790).

[1] C'est-à-dire *le canon n'a pas encore commencé à tonner*. — [2] Licence poétique : grammaticalement il faudrait *d'eux-mêmes*. — [3] *En avant des camps*. — [4] Les canons. — [5] Périphrase, pour *canons*. — [6] La partie de l'avant d'un navire. Voy. ci-dessus, p. 44, note 1. — [7] L'*e* muet, entré dans la composition intérieure d'un mot et précédé d'un *i*, d'un *y* ou d'un *u*, ne compte pas pour une syllabe en vers. En ce cas il doit être élidé. L'auteur aurait, par conséquent, dû écrire *balatront*. Mais le vers n'aurait plus la mesure.

LE CARILLON [1].

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre [2], où le Nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille [3] et s'accouple au Midi [4] !
Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques [5]
Son tablier d'argent plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrant, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible [6] ;
Par un frêle escalier de cristal invisible,
Effarée et dansante, elle descend des cieux ;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore !

VICTOR HUGO (né en 1803).

[1] Voy. ci-dessus, p. 50, note 2. — [2] Pour *Belgique*. Il y a peu de villes en Belgique qui n'aient un carillon. — [3] L'un des anciens royaume de la Péninsule espagnole. Son territoire correspondait à peu près à celui des deux provinces actuelles de la Vieille et de la Nouvelle-Castille, qui sont bornées au nord par les Asturies, la Biscaye et la Navarre, à l'est par les provinces d'Aragon et de Valence, au sud par celles de Murcie et d'Andalousie, à l'ouest par celles d'Estramadure et de Léon. On prétend que le nom de Castille doit son origine aux nombreux châteaux (en espagnol *castel*, en anglais *castle*, en

allemand *Kastell* en parlant d'un château de poupe ou de proue d'un navire) que les chrétiens castillans avaient élevés, au moyen âge, le long de leurs frontières méridionales pour se défendre contre les Mores. (Voy. ci-dessus, p. 199, note 1.) On sait que Philippe le Beau, héritier des provinces belges du chef de sa mère Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, épousa en 1496 Jeanne, héritière du royaume de Castille et surnommée plus tard la Folle. Cette alliance rattacha les destinées de la Belgique à celles de l'Espagne. [4] Allusion à la domination espagnole dans les provinces belges depuis l'empereur Charles-Quint, fils de Philippe le Beau et de Jeanne de Castille, jusqu'en 1713, époque où elles passèrent à la maison d'Autriche. — [5] Épithète transportée des personnes qui habitent sous les toits aux toits eux-mêmes. *Léthargiques,* qui tiennent de la léthargie, sommeil profond et maladif, qui ôte l'usage de tous les sens. Ce mot est employé ici pour *endormis.* — [6] Planche ou but contre lequel on tire avec un arc, un fusil, etc., et qui a au milieu un point noir où l'on vise.

DÉFINITIONS.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
> BOILEAU. *Art. poét.*, ch. I.

LA PEINTURE [1].

A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme et de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile; on pense voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts.
Je transporte les yeux aux confins [2] de la terre.
Il n'est [3] événement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés; par moi l'œil les découvre.
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre [4];
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir;
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie [5] ont plu dans mes ouvrages.

Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur,
L'inhumaine Clotho [6], qui marche sur leurs traces ;
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces [7].
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours.

LA FONTAINE (1621—1695).

[1] C'est elle-même qui vante ses avantages. — [2] Syn., *limites, bornes*. — [3] Sous-entendu *aucun*. — [4] Que le jour finisse ou qu'il commence. — [5] Ville de l'Asie Mineure, autrefois très célèbre. Elle était située sur le fleuve Scamandre, près de l'entrée occidentale du détroit de l'Hellespont ou des Dardanelles. Les Grecs la prirent au roi Priam, dont le fils Pâris avait enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte. Ce siège mémorable, que les écrivains placent assez généralement au XIII[e] siècle av. J.-C., dura dix ans. Homère en fit le sujet de son poème l'Iliade, dont le nom dérive de celui d'Ilion que l'on donnait aussi à Troie. — [6] Voy. ci-dessus, p. 216, note 9. — [7] Ces trois déesses, que la Fable plaçait auprès de Vénus, et dont le pouvoir s'étendait à tout ce qui fait l'agrément et le charme de la vie, s'appelaient Aglaé, Euphrosine et Thalie.

LES DIFFÉRENTS AGES [1].

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs [2] :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant en ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure [3], et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air [4] plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue [5], se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir [6].
La vieillesse chagrine incessamment amasse [7] ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé :
Toujours plaint le présent et vante le passé :
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

BOILEAU (1636—1711). *Art. poét.*, ch. III.

[1] Voyez l'*Art poétique* d'Horace que Boileau a imité dans ce passage. — [2] Syn., *goûts*. — [3] Qui supporte difficilement le blâme, le reproche. — [4] Manière de se conduire, façon de faire. — [5] Syn., *se donne beaucoup de peine et de soin*. — [6] C'est-à-dire qu'il songe à l'avenir, qu'il a les yeux fixés sur l'avenir. — [7] Employé sans régime, *amasser* s'entend toujours de l'argent et signifie thésauriser.

L'HISTOIRE.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre [1],
Et du public, dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque État ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer [2], voir, rechercher, connaître;
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir,
Peuvent apprendre à lire leur devoir [3].

J.-B. ROUSSEAU (1670–1741).

[1] Syn., *eclat*. — [2] Mettre en pratique, c'est-à-dire faire. — [3] L'histoire est, en effet, une école pleine de hauts enseignements, où chacun peut apprendre à se diriger par les leçons et les exemples du passé.

LA RAISON.

La raison est de l'homme et le guide et l'appui;
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui;
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme,
Purifiant son cœur, illuminant son âme,
Montre à ce malheureux, par le vice abattu,
Que la félicité n'est que dans la vertu;
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide [1]
La volupté tranquille, innocente et solide.
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur
Le repos de l'esprit et le calme du cœur;
Que par elle un mortel aussi ferme que libre,
Au milieu des revers [2] garde un juste équilibre;

Rit de ses ennemis, et, résistant au sort,
Affronte l'indigence, et les fers et la mort;
Comme un rocher, que frappe une mer mugissante,
Brave des flots émus la fureur impuissante.

VOLTAIRE (1694-1778).

[1] Syn., *bouclier*. On appelle *égide* le bouclier que la Fable donnait à Minerve, déesse de la Sagesse. (Voy. ci-dessus, p. 197, note 3.) L'auteur veut dire ici que la raison donne le bonheur aux hommes qu'elle protège et qui se laissent diriger par elle. — [2] Syn., *malheurs, infortunes*.

L'AMITIÉ.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où [1] le ciel m'a soumis!
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures [2],
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures,
Sans toi, tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être [3], et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur:
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

LE MÊME. *Mélanges de poésies.*

[1] Pour *auxquels*. — [2] En quelque lieu que je me trouve. — [3] Quand on est avec un ami, on n'est pas seul, et l'on n'est pas deux. BARTHÉLEMY.

L'ESPÉRANCE ET LE SOMMEIL.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence:
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance.

L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts [1],
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs :
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle [2] joie,
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

LE MÊME. *Henriade*, ch. VII.

[1] C'est-à-dire *quand il se sent fatigué.* — [2] Syn., *passagère.*

LE PHÉNIX [1].

La ville du Soleil [2] t'appelle en son enceinte,
Pythagore [3]; introduit dans la demeure sainte,
Regarde sur l'autel l'oiseau mystérieux,
L'oiseau dont les couleurs resplendissent aux cieux,
Présent qu'a fait au Nil l'odorante Arabie.
Né sans père, il vit seul; la mort lui rend la vie.
Être pur et léger, c'est en vain qu'à ses yeux
La terre vient offrir ses fruits délicieux;
Dédaignant des mortels la pâture grossière,
Il s'abreuve aux rayons, source de la lumière;
L'Olympe [4] est son palais, l'éther son aliment;
Sur ses ailes de pourpre il plane incessamment,
Part, s'éloigne, revient, et règne dans l'espace.
Quand l'hiver trois cents fois au printemps a fait place,
L'oiseau, qui de ses jours sent le terme approcher,
Vient à l'autel sacré confier son bûcher;
De myrrhe et d'aloès lui-même le compose,
Sur ce lit de parfums enfin il se repose,
Cherche d'un œil éteint la lumière du jour,
Et son dernier adieu monte au divin séjour.
C'en est fait; mais du ciel un trait part, l'encens fume;
Dégagé tout à coup du feu qui le consume,
Le Phénix rajeuni, plus brillant et plus beau,
S'élance du brasier qui devient son berceau;

Et toute la nature, en le voyant paraître,
Retrouve en lui le dieu qui s'éteint pour renaître.
La ville d'Hélion [5], sur son fertile bord,
Des cendres du bûcher recueille le trésor,
Et l'Égypte salue avec des cris de joie
L'astre resplendissant que le ciel lui renvoie.
Pars, Pythagore, et va du Phénix ranimé
Raconter la merveille au Céphise charmé [6].

P. DARU (1767 - 1829). *L'Astronomie,* chant III.

[1] Nom donné par les Égyptiens à un oiseau fabuleux, qui égalait l'aigle par la taille, et dont le plumage était moitié doré moitié rouge. On disait qu'il ne venait d'Arabie en Égypte que tous les cinq cents ans, pour ensevelir dans le temple du soleil à Héliopolis le corps de son père enfermé dans un œuf de myrrhe. (Hérodote, liv. II, chap. LXXIII.) On ajoutait que, lorsqu'il sentait la mort approcher, il se construisait un nid de myrrhe et de plantes aromatiques, et se brûlait sur cette espèce de bûcher pour renaître de ses cendres. — [2] Héliopolis, ancienne ville de la basse Égypte, célèbre par son temple consacré au soleil. Elle est aujourd'hui en ruine, et on l'appelle Matarieh. Le nom d'Héliopolis est composé des mots grecs *hêlios,* soleil, et *polis,* ville. — [3] Célèbre philosophe grec, né vers l'an 584 et mort vers l'an 500 av. J.-C. Il croyait l'âme immortelle et attendue après la mort par des châtiments et par des récompenses, mais destinée à animer successivement plusieurs corps et placée dans le nôtre en expiation de quelque faute antérieure. Cette doctrine est celle de la *transmigration des âmes.* — [4] Voy. ci-dessus, p. 237, note 13. — [5] Héliopolis. Voy. ci-dessus, p. 237, note 2. — [6] Pour *raconter la merveille à la Grèce charmée.* Le Céphise ou Céphisse est une rivière de la Grèce qui prend sa source au pied du mont OEta, aujourd'hui Koumaïta, dans la Phocide, et se décharge dans l'ancien lac Copaïs, aujourd'hui appelé lac Topolias ou de Livadie, en Béotie.

L'ANGE GARDIEN.

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle [1],
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,

Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah [2] lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

DE LAMARTINE (né en 1790). *Nouv. Médit. poét.*

[1] C'est à-dire *un ange*. Ce mot est formé du latin *angelus*, qui dérive du grec *angelos*, envoyé, messager. — [2] Nom que les Hébreux donnaient à Dieu.

FABLES.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Chaque langue possède un certain nombre de locutions et de tours qui lui sont tout à fait propres. Chercher à les traduire littéralement dans une autre est presque toujours une occupation oiseuse, ou, si l'on y parvient, ils prennent dans leur transformation quelque chose de forcé et d'étrange qui les fait aisément reconnaître. Ces façons particulières de s'exprimer, contraires aux règles générales de la grammaire, s'appellent *idiotismes*.

Les idiotismes se divisent donc en autant d'espèces qu'il y a de langues différentes. On donne le nom d'*hellénismes* aux idiotismes du grec; de *latinismes*, à ceux du latin; d'*anglicismes*, à ceux de l'anglais; de *germanismes*, à ceux de l'allemand; d'*italianismes*, à ceux de l'italien; enfin de GALLICISMES, à ceux du français.

Il n'est pas toujours si facile qu'on pourrait le croire au premier abord de reconnaître ces différentes espèces d'idiotismes. La plupart des nations ayant agi successivement sur la civilisation des autres, les plus érudits se trompent quelquefois lorsque, occupés à dresser l'inventaire de la langue primitive d'un peuple, ils s'efforcent d'indiquer ce qu'elle peut revendiquer comme son propre bien en le démêlant de ce qu'elle a emprunté aux peuples étrangers à l'époque de sa formation. Cette observation s'applique particulièrement à la langue française, dont les origines présentent tant de confusion et souvent tant d'obscurité (voy. p. 106). « A moins de bien connaître les langues anciennes et modernes où la nôtre a puisé, dit Beauzée, il arriverait souvent de prendre pour *gallicismes* des expressions qui seraient peut-être des *hellénismes*, *latinismes*, *celticismes*, *teutonismes* ou idiotismes de quelque autre genre. »

En général, si l'on examine et compare entre eux les idiotismes d'une même langue, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils consistent tantôt dans le sens d'un mot simple, tantôt dans l'association de plusieurs mots, ou bien dans l'emploi d'une figure, ou bien encore dans la construction d'une phrase. Quelques exemples choisis dans la langue française suffiront pour établir nettement la distinction entre ces diverses classes d'idiotismes.

1re classe. *Gallicismes dans le sens d'un mot simple.* Ils se rencontrent chaque fois qu'un mot commun à plusieurs idiomes a revêtu dans la langue française une signification toute particulière et qui s'écarte de celle du mot primitif. Ainsi le mot *sentiment,* que les langues modernes ont emprunté au verbe latin *sentire,* a pris dans chacune d'elles des nuances différentes d'acception. En anglais, il veut dire l'opinion qu'on a de quelque chose. L'italien *sentimento* n'a pas seulement cette signification, il exprime aussi la faculté de sentir. *Sentimiento,* en espagnol, s'emploie pour souffrance, comme le verbe *sentire* dans le sens du latin *pati* (souffrir). Mais l'expression correspondante dans la langue française embrasse un domaine beaucoup plus étendu et s'applique surtout aux affections, aux passions, aux divers mouvements de l'âme. Aussi ne pourrait-on, sans commettre un gallicisme, conserver le mot *sentiment* en traduisant dans toute autre langue un grand nombre de phrases françaises dans lesquelles il se trouve employé.

2e classe. *Gallicismes dans l'association de plusieurs mots.* La position différente des mêmes mots, lorsqu'elle en change ou en altère seulement le sens, produit les idiotismes de cette espèce. Ainsi, en français, la signification varie entre un *homme bon* et un *bon homme,* un *brave homme* et un *homme brave,* une *certaine nouvelle* et une *nouvelle certaine.*

3e classe. *Gallicismes dans l'emploi d'une figure.* L'emploi de certains verbes, tels que *être, aller, venir, entrer, sortir, etc., etc.,* donne lieu souvent à des idiotismes de cette espèce qui se présentent aussi sous beaucoup d'autres formes. On en trouve de curieux exemples dans les formules de politesse communément usitées dans tous les pays. Pour demander à quelqu'un des nouvelles de sa santé, le Français emploie cette figure assez hardie : *Comment vous portez-vous?* L'Anglais s'exprime d'une manière non moins singulière : *How do you do?* signifie littéralement : *Comment faites-vous faire?* De son côté, l'Allemand demande : *Wie befinden Sie sich?* laquelle forme peut se rendre en français par : *Comment vous trouvez-vous?* Voilà donc trois exemples d'idiotismes différents, un gallicisme, un anglicisme et un germanisme, exprimant la même pensée.

4e classe. *Gallicismes dans la construction de la phrase.* La langue française a, comme toutes les autres, des tours de phrase qui paraissent être ou qui sont en réalité en opposition avec les lois de la syntaxe : les uns ne sont que des pléonasmes ou des ellipses ; quant aux autres, on chercherait souvent en vain à s'en rendre compte, et ils ne peuvent être attribués qu'aux inexplicables bizarreries de l'usage. Ainsi le Français se sert souvent d'*il y a* pour *il est, il existe. Il y a* longtemps que je ne l'ai vu ; *il y avait* autrefois un prince, etc

L'emploi bizarre du mot *en* donne lieu à beaucoup de gallicismes de cette espèce : *En* vouloir à quelqu'un ; *en* user mal avec lui ; *en* venir aux mains, etc., etc.

Dire des injures *de but en blanc,* pour inconsidérément, brusquement, sans garder de mesure ; ou bien : Prendre une phrase *au pied de la lettre,* pour dans son sens littéral, ces locutions et beaucoup d'autres essentielle-

ment françaises portent un cachet difficile à imiter dans les langues étrangères.

Mais nous n'en finirions point si nous voulions récapituler ici toutes ces singularités du discours. La liste que nous avons placée à la fin de ce volume en fera connaître d'ailleurs un assez grand nombre. Dans les notes jointes aux fables suivantes, nous avons signalé aussi quelques-uns des gallicismes les plus saillants : les professeurs pourront indiquer les autres à leurs élèves.

On remarquera que les idiotismes abondent surtout dans les lettres, dans les fables, dans la comédie, en un mot dans tous les genres littéraires qui comportent le style simple et familier ; les compositions d'un ordre plus élevé en présentent plus rarement des exemples : c'est là peut-être ce qui a fait que certains éplucheurs de phrases ont condamné d'une manière absolue ces irrégularités apparentes que l'on rencontre néanmoins chez les plus purs écrivains. S'il faut, à la vérité, éviter l'abus des gallicismes et s'abstenir de l'usage de ceux que leur trivialité exclut du langage de la bonne société, combien la langue française n'aurait-elle pas plus à souffrir de l'abandon des locutions qui lui sont propres, et surtout de l'indiscret emploi des formes empruntées aux autres idiomes ! Aussi ne pouvons-nous que répéter avec Rivarol : « Les tournures particulières d'une langue, si embarrassantes pour les étrangers, sont pourtant ce qui donne éminemment de la grâce au langage : Pascal, Molière, madame de Sévigné, Voltaire, en fourmillent. Les Français trouvent aux gallicismes le charme que les Grecs trouvaient aux hellénismes. Mais tout dépend de leur heureux emploi : il constitue le bon goût chez nous, il constituait l'urbanité chez les Latins et l'atticisme chez les Grecs. »

Travaillez, prenez de la peine [1] :
C'est [2] le fonds [3] qui manque le moins [4].

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine [5],
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout [6].
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût [7].
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort [8], les fils vous [9] retournent le champ
Deçà [10], delà [11], partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché [12]. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor [13].

LA FONTAINE (1621—1695).

[1] C'est-à-dire donnez-vous de la peine. — [2] Gallicisme de construction. — [3] Syn., *bien*. Homon. *fond, fonts, font*. — [4] C'est-à-dire que de tous les biens le travail est le moins sujet à manquer à celui qui a de l'activité. — [5] Pour *que sa mort était prochaine*. Gallicisme, ou plutôt latinisme de construction. — [6] Gallicisme : *vous réussirez à le trouver*. — [7] La moisson qui se fait dans le mois d'août (prononcez *oût*). — [8] Pour *le père étant mort*. Gallicisme, ou plutôt latinisme de construction. Les grammaires latines appellent cette forme l'ablatif absolu. — [9] Gallicisme ; ce pronom n'est pas réclamé par le sens. — [10] Syn., *de ce côté-ci*. — [11] Syn., *de ce côté-là*. — [12] Tour vif et rapide, pour *ils ne trouvèrent point d'argent caché*. — [13] Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs. VAUVENARGUES.

Rien ne serait plus aisé que d'enrichir ce recueil d'un grand nombre de fables de la Fontaine : nous nous abstenons de le faire par la même considération qui nous a engagés à n'emprunter que fort peu de passage au *Télémaque*. Mais si les *Fables* de la Fontaine se trouvent dans les mains de tout le monde, il n'en est pas moins vrai qu'un grand nombre de ces petits chefs-d'œuvre ne sont pas à la portée des commençants. Peut-être conviendrait-il de lire ou de faire apprendre d'abord : *la Mort et le Bûcheron ; la Laitière et le Pot au lait ; le Coche et la Mouche ; le Héron ; le Savetier et le Financier ; le Gland et la Citrouille, etc., etc.* Ensuite on pourrait choisir parmi beaucoup d'autres morceaux : *la Besace ; Conseil tenu par les Rats ; le Chat et le Vieux Rat ; le Lièvre et la Perdrix ; le Lièvre et la Tortue ; le Cochet, le Chat et le Souriceau ; le Chat, la Belette et le Petit Lapin ; le Rat qui s'est retiré du monde ; l'Ane et le Chien ; le Gland et la Citrouille ; la Tortue et les Deux Chèvres*. Enfin, nous conseillons de réserver pour un âge plus avancé : *le Chêne et le Roseau ; le Mort et le Mourant ; les Animaux malades de la peste ; les Deux Pigeons ; le Vieillard et les trois Jeunes Hommes, etc., etc.*

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE [1].

Aidons-nous mutuellement,
La charge [2] des malheurs en [3] sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère,
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement ;
Confucius [4] l'a dit : suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader [5] aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus [6], l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient superflus :
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint [7] : il en souffrait bien plus.

L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour [8] il arriva.
Que [9] l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tel [10] que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres ;
Unissons-les, mon frère ; ils seront moins affreux.
— Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas [11] :
A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
— A quoi ! répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
J'ai des jambes, et vous [12] des yeux ;
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez [13].
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FLORIAN (1755—1794)

[1] Personne atteinte d'une maladie qui consiste dans la privation ou la diminution du sentiment et du mouvement volontaire. — [2] Syn., *poids, fardeau*. — [3] C'est-à-dire *grâce à cette aide*. — [4] Nom latinisé du célèbre philosophe chinois Khoung-fou-tseu (551 — 479 av. J.-C.) — [5] Souvent le verbe *persuader* régit la chose directement, et la personne avec la préposition *à*. — [6] Paralytique, impotent de tout le corps ou d'une partie du corps. — [7] Sans qu'on le plaignît. — [8] Gallicisme : c'est-à-dire un jour que l'auteur ne peut pas ou ne veut pas déterminer. *Un jour certain* est autre chose. — [9] *Il arriva que*, gallicisme : le fait suivant survint, eut lieu. — [10] Gallicisme : *mieux que les autres hommes, les malheureux savent se plaindre les uns les autres*. — [11] Gallicisme : *vous ne voyez pas*. — [12] Sous-entendu *avez*. — [13] Sous-entendu *aller*.

LE CHATEAU DES CARTES.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
Coulaient [1] en paix leurs jours dans le simple ermitage

Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons :
Et le soir dans l'été, soupant sous le feuillage,
  Dans l'hiver, devant leurs tisons [2],
Ils prêchaient [3] à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours :
Le père par un conte égayait ses discours,
  La mère, par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
  Lisait et méditait sans cesse ;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin [4] : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes [5],
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
  Un fragile château de cartes.
 Il n'en respirait pas, d'attention, de peur.
  Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants
  Et d'autres, fondateurs d'empire ?
  Ces deux noms sont-ils différents ? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
  A placer un second étage,
S'écrie : « Il est fini ! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
  Et voilà le cadet pleurant [6].
  « Mon fils, répond alors le père,
  Le fondateur, c'est votre frère,
  Et vous êtes le conquérant. »

LE MÊME.

[1] Syn., *passaient*. — [2] Pour *devant leur foyer*. — [3] Syn., *louaient, vantaient*. — 4 Charles Rollin, écrivain français (1661 — 1741), a produit, entre autres ouvrages, une Histoire ancienne et une Histoire romaine. — [5] Peuple d'Asie que l'on croit scythe d'origine. Il occupait la partie de la Perse qui correspond aujourd'hui au Khoraçan, à l'ouest de l'Afghanistan. — [6] Gallicisme : *aussitôt le cadet se met à pleurer*.

LE SAGE ET LE CONQUÉRANT.

Sorti vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan [1] visitait les États
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas :
Sage, qui ne le flattait pas ;
Mais on vantait son talent oratoire,
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Épuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête :
C'était jadis une vaste cité
Qu'embellissaient les arts, enfants de l'opulence;
Mais, en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que [2] j'ai livré dix assauts, vingt batailles;
Là, que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles [3].
Quels beaux titres de gloire! Ils sont partout écrits.
— Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossements épars :
Vainement j'y cherche la gloire. »

LE BAILLY (1758 – 1832).

[1] Nom corrompu de *Timour lenk*, c'est-à-dire Timour le boiteux, sous lequel les Orientaux désignent ce chef tartare, guerrier fameux dans l'histoire. Tamerlan naquit en 1336 à Kesch, petite ville de la Boukharie, dans la Tartarie indépendante, et mourut en 1405, après avoir étendu ses conquête sur l'Arménie, la Perse, la Syrie, sur une partie de la Russie et de l'Inde. Il s'était fait proclamer le maître du monde. Ici son nom est employé par allusion pour indiquer un conquérant. — [2] Gallic : *cet endroit est celui où*. — [3] Ont trouvé la mort.

LA CHATAIGNE [1].

« Que l'étude est chose maussade
A quoi sert de tant travailler? »
Disait, et non pas sans bâiller,
Un enfant que menait son maître en promenade [2].
Que répondait l'abbé ? Rien. L'enfant sous ses pas
Rencontre cependant une cosse [3] fermée,
Et de dards menaçants de toutes parts armée.
Pour la prendre il étend le bras.
« Mon pauvre enfant ! n'y touchez pas!
— Eh! pourquoi ? — Voyez-vous mainte épine cruelle
Toute prête à punir vos doigts trop imprudents?
— Un fruit exquis, monsieur, est caché là dedans.
— Sans se piquer peut-on l'en tirer? — Bagatelle!
Vous voulez rire, je le crois.
Pour profiter d'une aussi bonne aubaine [4]
On peut bien prendre un peu de peine [5],
Et se faire piquer les doigts.
— Oui, mon fils : mais de plus, que cela vous enseigne
A vaincre les petits dégoûts
Qu'à présent l'étude a pour vous :
Ses épines aussi cachent une châtaigne. »

ARNAULT (1766-1834).

[1] Fruit du châtaignier renfermé dans une capsule hérissée, et dont l'écorce est de couleur brune tirant un peu sur le rouge. — [2] Pour *à la promenade*. — [3] Enveloppe sèche, capsule. — [4] Gallicisme : avantage inespéré qui arrive à quelqu'un. — [5] Gallicisme : *on peut bien faire des efforts, travailler.*

LE NID D'HIRONDELLES.

Possesseur d'un nid d'hirondelles,
Un enfant gâté
Veut leur donner la liberté,
Et les pauvres petits ont à peine des ailes.
« Soyez libres, dit-il; tout l'est dans l'univers. »
Et la nichée [1] est dans les airs.
Chaque oisillon [2], enchanté de lui-même,
Encouragé par un premier essor [3],

En essaye un second, et, reprenant encor,
Fait, hélas ! naufrage au troisième [4].
L'un s'écrase en tombant, un autre meurt de faim,
L'autre est croqué par le chat du voisin ;
Tant qu'à la fin, de la couvée
Aucune tête n'est sauvée.

Laissons faire le temps ; tout arrive à son point [5].
L'à-propos est une science
Que les hommes n'entendent [6] point
On perd son avenir par trop d'impatience.
Sur un pareil sujet je crains de trop parler ;
Un mot en dira plus que cent mille volumes :
Les oiseaux sont faits pour voler,
Mais attendez qu'ils aient des plumes.

VIENNET (né en 1777).

[1] Les petits oiseaux d'une même couvée, qui sont encore dans le nid. — [2] Diminutif, pour *petit oiseau*. Autrefois on disait *oiselet*. — [3] L'action d'un oiseau qui part librement pour s'élever dans les airs. — [4] Gallicisme : *ne réussit pas au troisième*. — [5] C'est-à-dire *au moment fixé*. — [6] Syn., *ne comprennent point*.

L'AIGLE ET LE SOLEIL.

Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit :
« Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit ;
Dans sa création ma faiblesse me noie [1] ;
Il voit trop d'univers pour que son œil me voie. »

L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil ?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres ?
La mousse imperceptible est indigne de toi !
— Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi ! »
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue [2],
Et, quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
« Eh bien, dit le soleil, tu vois, oiseau superbe [3],
Si, pour moi, la montagne est plus haute que l'herbe ?
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants :
La goutte d'eau me peint comme les océans [4].

De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie.
Comme le cèdre altier, l'herbe me glorifie ;
J'y chauffe [5] la fourmi; des nuits j'y bois les pleurs;
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs ! »

Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute sa nature!...
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand!

LAMARTINE (né en 1790).

[1] Me rend imperceptible. — [2] S'amoindrir par la distance. — [3] Syn., *orgueilleux*. — [4] Syn., *Réfléchit, reflète*. — [5] *Réchauffe* serait plus correct. Dans le style figuré et familier, *chauffer quelqu'un* signifie l'attaquer vivement par des raisonnements ou des plaisanteries.

L'ABEILLE ET LES MOUCHES.

C'était quand le printemps de roses se couronne;
Son souffle pur s'exhale en suaves odeurs;
L'insecte transparent [1] aux feux du jour bourdonne ;
C'était dans la saison des mouches et des fleurs.
Deux mouches se contaient leurs peines mutuelles,
Et se plaignaient tout bas, et se disaient entre elles :
« Allons voir d'autres cieux, visiter d'autres champs,
Car les hommes pour nous sont ici trop méchants.
Leur génie inquiet constamment nous assiège;
Dans la coupe dorée ils nous tendent un piège [2];
Nous préparent la mort dans leurs mets séducteurs,
Et, comme leurs propos, leurs festins sont menteurs.
Tandis que chaque jour un peuple parasite [3]
De la bouche et des yeux dévore leur repas,
Délicats et cruels, leur mollesse s'irrite
De nos légers larcins [4], dont ils ne souffrent pas.
Le riche sur sa table a des cloches de verre
Qui ne nous laissent qu'approcher,
Et nous voyons des fruits beaux comme dans leurs serres,
Et nous mourons tout près sans pouvoir y toucher.
Partons : car au retour de leur voyage,
De brillants perroquets dans leur brillant langage
Nous ont dit qu'il était, bien loin de ce pays,
Des pays où nos vœux ne seraient point trahis.

Partons. » Et les mouches volèrent,
Et bientôt elles appelèrent
Une mouche plus belle, une abeille aux yeux d'or
Qui trempait de parfums son liquide trésor [5]
« Moi, vous suivre? leur dit l'abeille :
Non; le printemps encore a pour moi de beaux jours,
Et pour changer en miel les dons de sa corbeille,
Dans mon berceau de fleurs je veux rester toujours.
On vous hait, dites-vous; moi, je travaille, on m'aime.
Cherchez quelques mondes meilleurs;
Mais vous serez partout inutiles de même,
Et les mêmes chagrins vous attendent ailleurs. »

JULES DE RESSÉGUIER (né en 18..).

[1] La mouche. — [2] C'est-à-dire ils mettent dans des coupes dorées des breuvages pour nous empoisonner. — [3] Celui qui fait métier d'aller manger à la table d'autrui. — [4] Action de celui qui dérobe, qui prend furtivement et sans violence. — [5] Qui recueillait le suc parfumé des fleurs pour en composer du miel.

ALLÉGORIES.

Là, pour nous enchanter tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

LE SOMMEIL ET SA COUR.

Sous les lambris moussus [1] de ce sombre palais
Écho [2] ne répond point, et semble être assoupie [3].
La molle Oisiveté [4], sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et [5] jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples [6] dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour;
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée;
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots;
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos;

De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air [7] en leur moule gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles,
Et tel, dans un État [8] de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.

LA FONTAINE (1621—1695). *Œuvres diverses.*

[1] Et non *mousseux,* qui ne se dit que des liqueurs qui moussent.— [2] Myth. : Écho, nymphe de Béotie, fille de l'Air et de la Terre. Elle était la personnification de l'écho, répétition du son, lorsqu'il frappe contre un corps qui le renvoie plus ou moins distinctement. — [3] Au féminin parce que ce participe se rapporte à la nymphe Écho. Le mot *écho* est du genre masculin lorsqu'on l'emploie dans la simple acception de répétition du son répercuté. — [4] Ici l'Oisiveté est personnifiée. — [5] *Ni* serait plus correct. — [6] Nom générique et vulgaire des herbes et des plantes médicinales. — [7] Pour figures sans corps, sans réalité, c'est-à-dire les *rêves*. — [8] Les observations faites par les naturalistes ont constaté que les fourmis vivent en société à peu près comme les abeilles.

MADAME DESHOULIÈRES A SES ENFANTS [1].

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Senne [2],
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis :
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau !
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrette !
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,

Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours !
Que Pan [3] vous défende !
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs,
Du dieu des pasteurs [4]
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages.
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys [5]
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Mme DESHOULIÈRES (1634–1694).

[1] Elle était veuve. — [2] Petite rivière de Belgique. Elle arrose la province de Brabant, traverse la ville de Bruxelles et longe le château de Vilvorde, où Mme Deshoulières, retirée en Belgique lors des guerres de la Fronde, avait été enfermée, en 1657, par ordre du gouvernement espagnol à qui elle s'était rendue suspecte. — [3] Myth. Pan est le dieu qui veille sur les bergers et les troupeaux. Ici ce nom est employé par allusion à Louis XIV, roi de France, qui fut le protecteur de Mme Deshoulières et de ses enfants. — [4] Le dieu des bergers, Pan. — [5] Pour *la mer*. Téthys était, d'après la Fable, l'épouse de l'Océan.

LA CHICANE.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle [1]
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté,
Et toujours des Normands [2] à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs [3] et de pratique [4],
Hurle tous les matins une sibylle [5] étique :
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux

La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants et l'infâme Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume [6],
Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers [7].
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis [8] a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour;
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois.
Ses griffes, vainement par Pussort [9] accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

BOILEAU (1636-1711). *Le Lutrin*, ch. V.

[1] De l'ancien Palais de justice à Paris. — [2] Allusion à la manie des procès attribuée aux Normands. — [3] Autrefois les procureurs portaient dans des sacs leurs papiers à l'audience. — [4] Autrefois on appelait *pratique* les affaires, les causes que plaidaient les procureurs. — [5] L'antiquité a donné le nom de Sibylles à certaines femmes auxquelles on attribuait la connaissance de l'avenir et le don de prédire. — [6] Droit qui, s'étant établi par l'usage et par la commune pratique d'une ville, d'une province ou d'un canton, y tient lieu et a force de loi. — [7] Allusion aux pertes que les procès font subir même à ceux qui les gagnent. — [8] Déesse de la justice, que la mythologie représente les yeux couverts d'un bandeau et tenant à la main une balance. — [9] Ce jurisconsulte fut l'un des membres d'une commission chargée par Louis XIV de réformer les abus qui existaient dans les procédures de la justice.

L'ENVIE ET SON ANTRE.

Au pied du mont où le fils de Latone [1]
Tient son empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs [2] les savantes leçons,
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps [3] creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, sejour des tristes ombres,

Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé [4],
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpents nourrie et dévorée [5],
Veille l'Envie, honteuse et retirée,
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour [6],
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue :
Ses yeux cavés [7], troubles et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tout temps.
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle,
Et qui, de là, porté par tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux et ses lèvres éteintes
Sont le séjour des soucis et des craintes.
Sur son visage habite la pâleur;
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son âme infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée [8].

J.-B. ROUSSEAU (1670 1741). *Allégories*.

[1] Apollon, dont Latone était la mère. Voy. ci-dessus, p. 132, note 1. — [2] Les Muses. On appelle quelquefois au figuré les Muses sœurs d'Apollon. — [3] Le Dieu qui présidait au temps s'appelait aussi Saturne dans la mythologie romaine. — [4] C'est-à-dire *où le soleil ne luit jamais*. — [5] Myth. anc L'Envie est représentée nourrie et dévorée de serpents, symboles du chagrin qu'elle éprouve en voyant les succès d'autrui, et des moyens vils qu'elle emploie pour nuire au mérite et à la vertu. — [6] Allusion au vautour de Prométhée. Voy. ci-dessous, note 8. — [7] Participe passé du verbe *caver*, creuser, miner. On dit plus généralement *caves*. — [8] Myth. Prométhée était fils de Japet, l'un des six Titans issus d'Uranus et de la Terre et précipités du ciel parce qu'ils avaient disputé le pouvoir à Jupiter. S'étant mis lui-même en révolte contre le chef des dieux, et ayant ravi le feu du ciel, il fut attaché par des chaînes à un rocher du Caucase où un vautour lui ronge sans cesse le foie.

LE DIEU DU GOUT.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore
Quand on cherche à le définir;
Ce dieu qu'on ne sait point servir

Quand avec scrupule on l'adore ;
Que La Fontaine fait sentir,
Et que Vadius [1] cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces grâces simples et naïves,
Dont la France doit se vanter ;
Ces grâces piquantes et vives,
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter ;
Qui de l'art ne sont point captives,
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
D'une troupe tendre et légère [2] ;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leur charme qu'il sait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnasse [3]
Composa jadis Apollon [4]
Du laurier du divin Maron [5],
Du lierre et du myrte d'Horace [6],
Et des roses d'Anacréon [7].

VOLTAIRE (1694—1778).

[1] Vadius, pédant, personnage qui joue un rôle ridicule dans *les Femmes savantes* de Molière. — [2] Les Grâces. — [3] Voy. ci-dessus, p. 197, note 29. — [4] Voy. ci-dessus, p. 132, note 1. — [5] Virgile, dont le nom latin est Publius Virgilius Maro. Voy. ci-dessus, p. 197, note 30. — [6] Voy. ci-dessus, p. 260, note 5. — [7] Voy. ci-dessus, p. 197, note 25.

LE CÈDRE DU LIBAN [1].

Le cèdre du Liban s'était dit à lui-même :
« Je règne sur les monts ; ma tête est dans les cieux ;
J'étends sur les forêts mon vaste diadème [2] ;
Je prête un noble asile à l'aigle audacieux ;
A mes pieds l'homme rampe… » Et l'homme qu'il outrage
Rit, se lève, et d'un bras trop longtemps dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chute indigné.

Vainement il s'exhale en des plaintes amères;
Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil;
Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en frères,
Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

LE BRUN (Écouchard) (1729—1807).

[1] Voy. ci-dessus, p. 53, note 2. Le Liban est célèbre par la beauté de ses cèdres, qui appartiennent au genre des mélèzes et atteignent une très grande hauteur. Le bois de ces arbres est odoriférant, et il passe pour incorruptible. — [2] Syn., *couronne*.

LE TEMPLE DE LA TRAGÉDIE.

Sur le sommet du Pinde [1], au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges.
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix [2];
On grava sur les murs les illustres forfaits.
On avance en tremblant sous d'immenses portiques;
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornements fastueux.
Tout est, dans ce séjour, simple et majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres,
Des fantômes penchés sur des urnes funèbres,
Et l'on n'entend partout que des frémissements,
Que sons entrecoupés, et longs gémissements.
Deux femmes [3], sur le seuil, en défendent l'entrée;
L'une, toujours plaintive, est toujours éplorée :
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.
L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée;
Son front est fixe et morne, et sa langue glacée.
La vengeance, la rage, et la soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus; ses cheveux se hérissent;
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se raidissent;
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée [4] ensanglante ses mains.

DORAT (1734—1780). *La Déclamation*, ch. III.

[1] Chaîne de montagnes entre l'Épire et la Thessalie anciennes, dans la Turquie d'Europe. Elle est célèbre chez les poètes de l'antiquité comme consacrée à Apollon et aux Muses. — [2] Syn., *fardeau, charge*. Le faix est un



fardeau pesant. — [3] La Pitié et la Terreur. — [4] Roi de Mycènes, connu par sa haine contre son frère Thyeste. L'ayant invité à un banquet, il lui fit manger la chair de ses propres enfants.

LE TEMPLE ET LE TRONE DE L'OPINION.

Autrefois la Justice et la Vérité nues [1]
Chez les premiers humains furent longtemps connues.
Elles régnaient en sœurs ; mais on sait que depuis
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits [2].
La vaine Opinion règne sur tous les âges :
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages.
Une foule de dieux, de démons, de lutins [3],
Sont au pied de son trône, et, tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique [4]
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En boules [5] de savon sont épars dans les airs,
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats [6] le temple et la déesse :
Elle fuit et revient ; elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.

RULHIÈRE (1735–1791). *Les Disputes.*

[1] Parce que la justice et la vérité ne doivent être couvertes d'aucun voile. — [2] Images qui signifient que la justice et la vérité se sont retirées des hommes. — [3] Suivant l'opinion populaire et superstitieuse, les lutins sont une espèce de démons ou d'esprits qui viennent la nuit tourmenter les vivants. — [4] Lentilles de verre qui font paraître plus gros les objets qu'on regarde à travers. — [5] Il faudrait dire *bulles*. Une *boule* de savon est une partie solide de savon qui a une forme sphérique. Une *bulle* de savon est un petit globe transparent et rempli d'air qu'on forme en soufflant dans un chalumeau trempé dans de l'eau de savon et qui s'élève et voltige en se nuançant de couleurs brillantes. — [6] De pays en pays.

LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons [1], sans voir goutte [2],
Sans songer seulement à demander sa route ;
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de [3] midi ;

Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter [4] ses pas;
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir.
On appelle cela naître, vivre, et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!

FLORIAN (1755-1794). Liv. IV, fab. 21.

[1] Syn., *en tâtonnant*. — [2] Gallicisme, *sans voir du tout*. — [3] Syn., *environ, presque*. — [4] Syn., *hâter, accélérer*.

LE COLIMAÇON [1].

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa [2] maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes [3];
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste;
C'est l'histoire de l'égoïste [4],
Et celle du colimaçon.

ARNAULT (1766—1834).

[1] Ou plutôt *limaçon*, mollusque rampant qui habite une coquille. — [2] Syn., *remplir*. — [3] Signe de dérision. — [4] Celui qui rapporte tout à soi.

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,

Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose [1]
Et la feuille de laurier [2].

LE MÊME

[1] Emblème de la beauté. — [2] Emblème de la gloire.

L'IMAGINATION.

L'Imagination, rapide messagère,
Effleure les objets dans sa course légère ;
Et, bientôt, rassemblant tous ces tableaux divers,
Dans les plis du cerveau [1] reproduit l'univers.
Elle fait plus : souvent sa puissante énergie,
Au monde extérieur opposant sa magie [2],
Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,
Se dérobe au présent, et vit dans l'avenir.
Source des voluptés, des terreurs et des crimes,
Elle a ses favoris comme elle a ses victimes ;
Et, toujours des objets altérant les couleurs,
Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs.
Mais pour elle c'est peu. Lorsque le corps sommeille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille [3].
Je la vois au héros présenter des lauriers,
Au jeune homme un carquois [4], un char et des coursiers,
Jeter le barde [5] aux bords d'une mer blanchissante,
Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,
Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
Qui sans cesse nous flatte et nous trompe sans cesse ;

Mère des passions, des arts et des talents,
Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,
Et d'espoir tour à tour et de crainte suivie,
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie

CHÊNEDOLLÉ (1770—1833). *Le Génie de l'homme*, ch. III.

[1] C'est-à-dire *dans le cerveau,* qui est l'organe de la pensée. — [2] C'est-à-dire *créant par le pouvoir qui lui est propre un monde qu'elle oppose au monde que nous voyons.* — [3] Dans les songes, dans les rêves. — [4] Étui dans lequel les archers ou les arbalétriers mettent leurs flèches. — [5] Poète, chez les anciens Celtes. Le principal ministère des bardes était de célébrer les vertus et les exploits des héros. Ossian peut être cité comme modèle en ce genre. Voy. ci-dessus, p. 237, note 16.

LE PAPILLON.

Naître avec le printemps, mourir comme les roses,
Sur l'aile du Zéphyr nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté :
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose [1],
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

LAMARTINE (né en 1790).

[1] Syn., *fixe*.

MORALE RELIGIEUSE
OU
PHILOSOPHIE PRATIQUE.

La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
BOILEAU. *Satire* V.

DOUCEURS DE LA VIE CHAMPÊTRE.

Tircis, il faut songer à faire la retraite [1];
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;

L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef [2] vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.
Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.
O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse [3] nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs [4] !
Il laboure le chant que labourait son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.
Roi [5] de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre [6] et son Fontainebleau [7].
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.
Il voit de toutes parts combler d'heur [8] sa famille,
La javelle [9] à plein poing [10] tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix [11] des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.
Il suit aucunes fois [12] un cerf par les foulées [13],
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées [14],
Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses [15],
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau [16].
Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés;

Il tient par les moissons registre [17] des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.
Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues [18],
Ce que nature avare a caché de trésors;
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.
S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits [19].
Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, plaisante [20] solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

RACAN (1589—1670).

[1] On supprimerait aujourd'hui l'article *la*. — [2] Vaisseau. Du latin *navis*, d'où vient aussi le mot *naviguer*. — [3] Syn., *met des obstacles à*.

> [4] Qu'heureux est le mortel, qui du monde ignoré
> Vit content de soi-même en un coin retiré... BOILEAU.
>
> Heureux qui satisfait de son humble fortune .. RACINE.

— [5] Syn., *maître*. — [6] Voy. ci-dessus p. 51, note 19. — [7] Ville de France, située dans le département de Seine-et-Marne, au milieu d'une belle forêt. Il s'y trouve un château historique avec un parc et des jardins superbes. — [8] Vieux mot, syn. de *bonheur*. — [9] Plusieurs poignées de blé coupé, qui demeurent couchées sur le sillon jusqu'à ce qu'on en fasse des gerbes. — [10] A pleines mains. — [11] Fardeau. Du latin *fascis*, d'où vient aussi le mot *faisceau*. — [12] Ancienne forme de style, pour *quelquefois*. — [13] Traces des pieds du gibier. — [14] Syn., *éloignées*. — [15] Vers admirable d'harmonie imitative. — [16] *En* est superflu; il faudrait le supprimer, mais le vers alors serait défectueux. — [17] *Tient registre des* pour *compte les*. — [18] Vieux mot, pour *blanches d'écume;* du latin *canus*, blanc d'écume, de neige. — [19] C'est-à-dire *en peinture*. — [20] Se disait au XVII[e] siècle pour *agréable, aimable*. Boileau a employé ce mot dans le même sens.

LE SAGE.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet [1].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois [2];
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne [3].
Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

LA FONTAINE (1621—1695). *Philémon et Baucis*

[1] Voy. ci-dessus p. 293, note 8. — [2] C'est-à-dire qu'il est au-dessus des favoris des rois. — [3] La fortune, en effet, nous fait toujours payer ses faveurs, et souvent ceux à qui elle prodigue ses dons sont les plus malheureux.

AMOUR DE LA RETRAITE.

Je voudrais inspirer l'amour de la retraite.
Elle offre à ses amants des biens sans embarras;
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous ses pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais [1]?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles?
Quand pourront les neuf Sœurs [2], loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les mouvements divers inconnus à nos yeux;
Les noms et les vertus [3] de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes [4]?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets,
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque [5] à filets d'or n'ourdira point ma vie;

Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme [6] en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins [7], et mourrai sans remords.

LA FONTAINE. *Fables*.

[1] Syn., *fraîcheur*. — [2] Les Muses. Voy. ci-dessus, p. 197, note 9. — [3] Qualités qui rendent propre à produire certains effets. — [4] Allusion à l'astrologie judiciaire et à la prétendue influence des astres sur le caractère des hommes. — [5] Voy. ci-dessus, p. 216, note 9. — [6] Syn., *sommeil*. — [7] Syn., *soucis, inquiétudes*.

RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
C'est la nature en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air [1] est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir [2], qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit; mais né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé [3], plaisant :
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire [4],
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît, [5] sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard [6],
A peine du filet [7] encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté;
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut longtemps plaire;
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité :
Pour paraître au grand jour, il faut qu'il se déguise;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé
On ne connaissait point la ruse et l'imposture;
Le Normand même alors ignorait le parjure [8].
Aucun rhéteur [9] encore, arrangeant les discours,
N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité;
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente :
L'or éclata partout sur les riches habits;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles [10].
La trop courte beauté monté sur des patins [11],
La coquette tendit ses lacs [12] tous les matins;
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
Le courtisan n'eut plus de sentiment à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie,
On vit partout régner la basse flatterie.
Le Parnasse [13] surtout, fécond en imposteurs,
Diffama [14] le papier par ses propos menteurs.

BOILEAU (1636—1711). *Épître* IX.

[1] Pour *avec son air,* avec la manière d être qui lui est naturelle. — [2] Qu'on voudrait fuir toujours. — [3] Fort inconsidéré, fort étourdi. — [4] *Une loi nécessaire* pour *une nécessité.* — [5] Sous-entendu *lorsqu'elle est.* — [6] Sans déguisement, sans feinte, sans dissimulation. – [7] Le pli membraneux qui est sous la langue, et dont le principal usage est de régler les mouvements de cet organe. Ce pli est quelquefois si long, dans les enfants nouveau-nés, qu'il les empêche de remuer la langue avec facilité; alors on le coupe avec des ciseaux. — [8] Depuis l'époque de la descente des Normands sur les côtes occidentales de la France, au IXe siècle, leur nom est resté, dans la langue populaire, comme le synonyme de la mauvaise foi. On dit *c'est un fin Normand,* d'un homme à qui il ne faut pas se fier. — [9] Celui qui enseigne l'art de bien dire, et qui ordinairement fait profession de donner des règles et des préceptes d'éloquence, soit de vive voix, soit par écrit. — [10] C'est-à-dire on apprit l'art de teindre la laine et la soie en diverses couleurs. — [11] Sorte de soulier dont la semelle était fort épaisse, et que les femmes portaient autrefois pour se grandir. — [12] Syn., *lacets, pièges.* — [13] Voy. ci-dessus, p. 197, note 29. — [14] Syn., *déshonora.*

PREUVES PHYSIQUES DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LES CIEUX, LA MER, LA TERRE.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais, tout caché qu'il est [1], pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez !
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles !
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre [2] ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice [3].
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême [4] :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié !
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie [5]. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne ;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le [6] sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,

Veut qu'au moment prescrit, le Nil [7], loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors [8].
A de moindres objets tu peux le reconnaître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître [9];
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté :
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire [10],
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle [11];
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

RACINE le fils (1692—1763). *La Religion.*

[1] Et non pas *qu'il soit*. Voy. ci-dessus p. 51, note 9. — [2] Syn., *contient*. — [3] Ceux que la soif immodérée de l'or pousse à braver les périls de la mer pour aller chercher des richesses dans d'autres climats et qui trouvent quelquefois la mort dans les flots. — [4] C'est-à-dire *le ciel*. — [5] Syn., *proclame*. — [6] Et non pas *mon*. — [7] Voy. ci-dessus p. 117, note 13. — [8] C'est aux inondations périodiques et régulières du Nil, qui couvrent tous les ans un espace de 756 milles carrés géographiques et y déposent un limon fertilisant, que l'Égypte doit l'admirable fécondité de son sol. — [9] Autrefois on prononçait *crêtre*. Aujourd'hui on prononce *croître*. Par conséquent ce mot ne peut plus rimer avec *reconnaître* selon l'orthographe actuelle. — [10] La vertu des simples ou plantes médicinales. Voy. ci-dessus p. 290, note 6. — [11] C'est-à-dire les graines qui servent à la reproduction de la plante.

ESSENCE ET MAJESTÉ DE DIEU.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais [1]

Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi [2] sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins [3],
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face.
Des puissances du siècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la lenteur.

VOLTAIRE (1694—1778).

[1] Syn., *pour jamais*. — [2] Avec émulation. — [3] Esprit céleste de la première hiérarchie, du premier ordre des anges.

AIDONS-NOUS MUTUELLEMENT.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiègent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs [1];
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre :
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur egaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instants;
Remède encor trop faible à des maux si constants.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats [2], dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

LE MÊME.

[1] C'est-à-dire : nous cherchons dans les plaisirs une consolation à nos chagrins. — [2] Hommes condamnés, pour quelque crime, à des travaux pénibles.

A MON HABIT.

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
Que [1] je valus hier, grâce à votre valeur !
Je me connais, et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman [2] vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.
J'eus le droit d'y parler, et parlai [3] sans rien dire.
Ce que je décidai fut le *nec plus ultra* [4] ;
On applaudit à tout, j'avais tant de génie !
Ah ! mon habit, que [5] je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême :
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
J'entrais jadis d'un air discret;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise.
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre *si*, le moindre *mais*.
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais :
Un rien aurait pu me confondre [6];
Un regard, tout m'était fatal;
Je ne parlais que pour répondre,
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial [7] arrivé par le coche [8]
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.
Je me mouchais presque au bord de ma poche.
J'éternuais dans mon chapeau :
On pouvait me priver, sans aucune indécence [9],
De ce salut par l'usage introduit :
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort [10], les airs, la suffisance;
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance

Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi [11] :
Dans la Hollande il est une autre loi :
En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterais sa [12] valeur, son débit [13];
Ici, l'habit fait valoir l'homme;
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur [14] ses fleurs, sur [15] son fruit :
On le juge sur [16] son écorce.

SEDAINE (1719-1797).

[1] Pour *combien*. — [2] On appelle ainsi une pièce de métal fondue et gravée sous certains aspects de planètes, et à laquelle la superstition attribue des vertus magiques. — [3] C'est par erreur, croyons-nous, que l'on a mis dans plusieurs éditions *et parler*, car il faudrait alors que l'infinitif fût accompagné de la préposition *de*, et le vers aurait nécessairement une syllabe de trop. — [4] Locution empruntée du latin, qui signifie le terme qu'on ne saurait dépasser. L'auteur veut dire que ses décisions furent adoptées comme les meilleures qu'on pût prendre. — [5] Pour *combien*. — [6] Syn., *troubler, déconcerter*. — [7] Habitant de la province, étranger aux usages de la capitale. — [8] Se disait autrefois d'une espèce de chariot couvert, dont le corps n'était pas suspendu et qui servait à transporter les voyageurs d'une ville à une autre. On appelait *coches d'eau* certains bateaux qui servaient au même usage. [9] Ce mot pris ici dans le sens d'*impolitesse* ne s'emploie plus guère dans cette signification. — [10] C'est-à-dire *tout m'est permis*. — [11] C'est-à-dire la Hollande, limitrophe ou voisine des provinces belges dont le roi de France, Louis XV, fit la conquête durant la guerre de la succession d'Autriche (1745-1748). — [12] *J'en exalterais la...* serait plus correct. Voy. ci-dessus p. 14, note 11. — [13] Pour *crédit, considération*. — [14], [15] et [16] Syn., *d'après*.

L'AMITIÉ.

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers :
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.

Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux;
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?
D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes [1];
Ce nom répare tout : sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteur et ce mot de bienfaits [2].
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi [3],
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui;
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des pièges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille :
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens, dans mon ardeur [4], par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

DUCIS (1733—1816). *Épître sur l'amitié.*

[1] C'est-à-dire *la fortune, le sort est impuissant.* — [2] Tout étant commun entre de vrais amis, plaisirs, peines et fortune. — [3] Ennemi de la feinte, c'est-à-dire *sincère.* — [4] Syn., *enthousiasme, inspiration.*

LE TESTAMENT.

Viens là, viens, disait-il, ô toi que j'aimai tant[1] !
Né pauvre, je meurs pauvre, et j'ai vécu content.
Ah ! c'en est fait ! reçois de ma reconnaissance
Ce peu que notre amour changeait en opulence,
Tout ce luxe indigent qui, sous nos humbles toits,
Égalait à nos yeux la richesse des rois.
Vois ces vases sans art ; leurs formes sont vulgaires,
Mais nos chiffres[2] unis te les rendront plus chères ;
Mais ils faisaient l'honneur de ce léger festin
Qui charmait près de toi les heures du matin.
Hélas ! le ciel pour moi ne marquera plus d'heures.
Reçois encor de moi, de l'ami que tu pleures,
Cette image du temps[3] dont tu trompais le cours :
Puisse-t-elle, après moi, te marquer d'heureux jours !
Cette boîte en mon sein si doucement cachée[4],
Qui par le trépas seul pouvait m'être arrachée,
Et qui, de ton absence adoucissant l'ennui,
Sentait battre ce cœur, et reposait sur lui,
Détache-la ! je souffre à me séparer d'elle ;
Mais j'emporte en mon âme un portrait plus fidèle :
Le mien sera-t-il cher à tes tendres douleurs ?
Sera-t-il en secret mouillé de quelques pleurs ?
Ce fidèle animal[5], témoin de nos tendresses,
Qui longtemps entre nous partagea ses caresses,
Que j'ai vu si souvent, fier de me devancer,
Reconnaître ton seuil, bondir et m'annoncer,
Et qui, dans ce moment, les yeux gonflés de larmes,
Semble prévoir ma fin et sentir tes alarmes,
Je le lègue à tes soins : puisse de nos amours
Le doux ressouvenir[6] protéger ses vieux jours !
Vois-tu cette tablette où sans faste s'assemble
Ce peu d'auteurs choisis que nous lisions ensemble ?
Mon crayon y marqua les traits[7] goûtés[8] par toi ;
Tu ne les liras pas sans t'attendrir sur moi.

DELILLE (1738—1813). *L'Imagination*

[1] Le mourant adresse ces paroles à sa femme. — [2] Arrangement de deux ou de plusieurs lettres initiales de noms, entrelacées l'une dans l'autre. — [3] Une pendule. — [4] Une boîte à portrait. — [5] Le chien du logis. — [6] Syn., *souvenir*. — [7] Syn., *passages*. — [8] Syn., *approuvés, trouvés bons*.

LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.

Où suis-je? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint [1] la demeure dernière.
Un cimetière aux champs! quel tableau! quel trésor!
Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses [2],
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et, jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes
Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut, cendre du pauvre! Ah! ce respect t'est dû.
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons [3], de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes;
Et, quand Mars [4] des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'État après l'avoir nourri.
Enfin, chaque tombeau de cet enclos [5] tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille [6] mes douleurs?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire;
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine;
Et, lorsque dans les champs l'automne nous promène [7],
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers [8] les cercueils m'environnent.
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siège une urne [9] et la mort pour témoin.

LEGOUVÉ (1764—1814). *La Mélancolie.*

[1] Syn., *mort.* — [2] Syn., *somptueuses, magnifiques.* — [3] C'est-à-dire *en labourant la terre.* — [4] Voy. ci-dessus p. 202, note 21. — [5] Syn., *enceinte.* —

[6] Syn., *réveille.* — [7] C'est-à-dire *lorsque en automne nous nous promenons dans les champs.* — [8] Syn., *pensées.* — [9] Urne funéraire que l'on sculpte quelquefois sur les tombeaux.

LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour [1], se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue [2].
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie [3] :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence;
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;

Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne [4] écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

DE LAMARTINE (né en 1790). *Méditations poétiques.*

[1] Le soleil. — [2] Syn., *espace.* — [3] Syn., *déploie.* — [4] Syn., *range, dispose met en ordre.*

L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES.

Ce sont les arts qui font le charme de la vie,
Et par eux une femme est toujours embellie.
Votre sexe avec nous peut bien les partager,
Rien d'aimable ne doit lui rester étranger.
Il est doux de trouver dans une épouse chère
Des arts consolateurs qui sachent nous distraire,
De pouvoir, sans quitter son modeste séjour,
Se reposer le soir des fatigues du jour.
Ayez donc des talents ! Mais il est nécessaire
Qu'on en fasse un plaisir, et non pas une affaire.
Chacun veut aujourd'hui briller, voilà le mal !
Ce vice est parmi nous devenu général ;
Il est dans tous les rangs. Le marchand le plus mince [1]
Élève ses enfants comme des fils de prince ;
Sa fille, qu'en tous lieux il se plaît à vanter,
N'entend [2] rien au ménage, et ne sait pas compter ;
En revanche elle fait des vers, de la musique,
Et l'on trouve un piano... dans l'arrière-boutique.

CASIMIR BONJOUR (né en 1794). *L'Éducation, ou les Deux Cousines,* act. III, sc. X.

[1] Syn., *médiocre.* — [2] Voy. ci-dessus, p. 162, note 6

MORCEAUX LYRIQUES.

A UN PÈRE, SUR LA MORT DE SA FILLE

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours [1],
Que te met en l'esprit l'amitié [2] paternelle,
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale [3] où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine [4],
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque [5] son mépris [6].

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles [7].
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre [8]
N'en défend point nos rois.

MALHERBE (1555—1628). *Poésies*, liv. Ier.

[1] Syn., *raisonnements, pensées*. — [2] Pour l'*amour*. — [3] Syn., *labyrinthe*. — [4] Combien elle était belle, de quelle beauté elle était ornée. — [5] Mot vieilli et qu'on n'emploie plus pour *avec*. — [6] C'est-à-dire en diminuant l'importance de la perte que tu as faite. — [7] Boileau applique ce vers à la raison :

La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles.

— [8] Voy. ci-dessus p. 51, note 19.

PROPHÉTIE DE JOAD [1].

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent [2].
Lévites [3], de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements [4] secondez les transports.
Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille [5].
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife [6] égorgé?
Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.
  Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes [7]!
  Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
      Pour pleurer ton malheur?
    Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
    Peuples de la terre, chantez!
Jérusalem [8] renaît plus charmante et plus belle.
    D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants [9] qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés!
Les rois des nations, devant toi prosternés,
    De tes pieds baisent la poussière [10].
Les peuples à l'envi [11] marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur
    Sentira son âme embrasée!
    Cieux, répandez votre rosée,
  Et que la terre enfante son Sauveur [12]!

RACINE (1639 - 1699). *Athalie.*

[1] Joad ou Joïada, grand prêtre du temple. — [2] Grâce à l'esprit de prophétie, il voyait ce qui devait se passer dans les siècles futurs. — [3] Israélites de la tribu de Lévi, destinés au service sacré. David avait chargé un certain nombre de lévites de chanter dans le temple les louanges du Seigneur (PARALIPOMÈNES, liv. I, chap. XVI). — [4] C'est-à-dire de l'esprit divin qui m'agite. — [5] Racine s'est affranchi ici de la règle, en mettant à la suite les unes des autres trois rimes féminines. Huit vers plus bas, on trouve encore trois rimes masculines. Peut-être a-t-il cru ce rythme plus propre à peindre le désordre des idées dans un moment d'inspiration. A. M. — [6] Zacharie, fils de Joad, qui devint grand prêtre après la mort de son père et qui fut lapidé par ordre du roi Joas (PARALIPOMÈNES, liv. II, chap. XIV). [7] Prédiction de la captivité de Babylone et de la destruction du temple (Psaume CXXXVI). — [8] La nouvelle Jérusalem, c'est-à-dire l'Église de Jésus-Christ. — [9] C'est-à-dire les gentils introduits dans l'Église de Jésus-Christ. — [10] C'est-à-dire *s'humilient devant toi.* — [11] Et non pas *à l'envie.* — [12] Toute cette prophétie, composée de passages de l'Écriture très bien liés ensemble, est peut-être le plus beau morceau de poésie lyrique qu'il y ait en notre langue. GEOFFROY.

CHŒUR D'ATHALIE.

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance [1] ;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

LE CHŒUR.

Tout l'univers, etc.

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture [2] ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense [3] avec mesure [4]
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure [5].

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature.
Et la lumière est un don de ses mains.

Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï [6], conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre.
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle [7].

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

LE MÊME. *Athalie*, act. Ier, sc. IV.

Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit. J.-B. ROUSSEAU.

— [2] Un ancien poète français, Mathurin Régnier (1573 — 1613) avait dit :

Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture.

— [3] Syn., *départ, distribue*. — [4] C'est-à-dire *selon qu'ils en ont besoin*. — [5] *Rendre avec usure* signifie rendre au delà de ce qu'on a reçu. — [6] Montagne située sur la pointe du cap que l'Arabie Pétrée projette dans la mer Rouge entre le golfe de Suez et celui d'Akabah. On sait que ce fut sur cette montagne que Dieu donna à Moïse les tables de la loi. — [7] Le mot *amour* est masculin au singulier. Cependant il est permis en poésie de l'employer au féminin. Au pluriel, il ne s'emploie guère qu'au féminin, même en prose, quand il signifie passion; mais il est du genre masculin, quand il sert à désigner cette espèce de petits génies qui, selon la mythologie, formaient le cortège de la beauté.

CHŒUR D'ESTHER.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants;
L'or éclate en [1] ses vêtements;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;
Son cœur nage dans la mollesse [2].

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble [3] de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité,
Et d'enfants à sa table une riante troupe [4]
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe [5].

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant [6]
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci [7] de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

UNE AUTRE.

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place:
Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint;
L'affreux tombeau pour jamais les dévore [8].
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré [9] gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que [10] passer, il n'était déjà plus [11].

LE MÊME. *Esther*, acte III.

[1] Sur. — [2] Il vit dans la mollesse. — [3] Pour dernier surcroît, comme le plus haut degré.

[4] Je voyais mon foyer couronné de ma race. RACAN.

[5] La céleste troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'immortalité. J.-B. ROUSSEAU.

— [6] Syn., *prospère*. — [7] Selon les caprices. — [8] Cette idée avait déjà été exprimée par le vieux Malherbe dans une strophe extrêmement poétique :

Ont-ils rendu l'esprit? ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers;
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

— [9] Selon sa fantaisie. — [10] *Ne faire que* se dit quelquefois d'une action instantanée qui est immédiatement suivie de son effet ou d'une autre action, d'un fait quelconque. — [11] On peut saisir ici la différence qui existe entre le style sublime et le sublime proprement dit. Les cinq premiers vers offrent des idées grandes; elles appartiennent au style sublime sans être du sublime. Le dernier vers présente une idée sublime par elle-même, et cette idée est néanmoins rendue par les mots les plus simples, ce dernier vers est donc du sublime sans être du style sublime. Quelque beau que soit ce vers de Racine, la simplicité du texte primitif paraît préférable (Psaume XXXVI, v. 36) :

J'ai passé, et il n'était plus.

A PHILOMÈLE [1]

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire.
Les dryades [2] à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure :
La terre reprend sa verdure ;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale [3]
Enrichit Flore [4] de ses pleurs :
Le Zéphyr [5] cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents
Les oiseaux cessent leur ramage,
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme, attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie [6]
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisants!
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présents [7]!

Et, quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU (1669—1741).

[1] D'après la Fable, Philomèle, fille de Pandion I, roi d'Athènes, fut transformée en rossignol, oiseau qu'on appelle poétiquement de son nom. — [2] Myth. Nymphes des bois, qui habitaient les arbres. — [3] Myth. Céphale, fils de Déionée, roi de la Phocide, fut aimé de l'Aurore. — [4] Voy. ci-dessus p. 99, note 1. — [5] Voy. ci-dessus, p. 237, note 3. — [6] Selon la Fable, Progné, sœur de Philomèle, avait été changée en hirondelle. — [7] Cette pièce touchante a été composée par le poète, en 1712, au moment où il venait d'être banni de France à perpétuité par un arrêt du parlement de Paris, pour une pièce de vers dont il n'était pas l'auteur. On sait qu'il mourut près de Bruxelles le 15 mai 1714.

DERNIERS MOMENTS D'UN JEUNE POÈTE [1].

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents [2];
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
« Qu'il meure, et sa gloire avec lui! »
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père [3] :
« Leur haine sera ton appui [4].

« A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté [5].

« Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

« J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même [6] épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir. »

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil [7];
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs [8] :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil [9] des bois!
Ciel, pavillon [10] de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux [11]!
Qu'ils meurent pleins de jours [12], que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

GILBERT (1751—1780).

[1] Gilbert, devenu fou de chagrin et de misère, mourut à l'hôpital. Huit jours avant sa mort, il composa, dans un moment de lucidité, les stances que nous rapportons ici. — [2] De repentir. — [3] Comme un père. — [4] C'est-à-dire *te sera un mérite auprès de moi*. — [5] C'est-à-dire *colporte ta réputation souillée par la méchanceté*. — [6] En prose on devrait écrire *eux-mêmes*. La suppression de l'*s* est une licence autorisée en poésie. — [7] On ne peut rendre l'innocence, et l'orgueil n'est jamais un don de Dieu. Gilbert aurait dû dire peut être :

« La paix et l'espoir sans orgueil. » V.

[8] Je meurs; avant le soir j'ai fini ma journée. André Chénier.

— [9] Syn., *retraite, solitude*. — [10] Syn., *tente*. En effet, la voûte du ciel s'étend au-dessus de la terre comme un pavillon. — [11] La construction directe serait : *Ah! puissent tant d'amis, etc.* — [12] Dans un âge fort avancé.

LA JEUNE CAPTIVE [1].

« L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir [2], le pampre [3], tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui [4],
Je ne veux pas mourir encore [5].

« Qu'un stoïque [6] aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi, je pleure et j'espère; au noir souffle [7] du nord,
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux [8] de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle [9] chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie [10].
Ma bienvenue au jour me rit [11] dans tous les yeux,
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
Je veux achever ma journée. »

Ainsi, triste et captif [12], ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug [13] de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux [14]
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle [15].

ANDRÉ CHÉNIER (1762–1794).

[1] Mlle de Coigny, aussi remarquable par son esprit que par ses grâces et sa bonté. Elle était détenue dans la prison de la Conciergerie, à Paris, durant le règne de la Terreur, en 1794. André Chénier y était aussi prisonnier. Il fut décapité le 25 juillet de la même année. — [2] Grande machine servant à presser du raisin pour faire du vin. — [3] Voy. ci-dessus, p. 30, note 3. — [4] C'est-à-dire : quels que soient le trouble et l'ennui de l'heure présente. — [5] On remarquera avec quel art et quel bonheur le poète varie, dans les strophes suivantes, l'expression de cette pensée. Elle y va reparaître en effet, toujours renouvelée par des images qui la rendent plus vive et plus frappante. L. F. — [6] Celui qui tient de l'insensibilité et de la fermeté qu'affectaient les stoïciens, ou disciples de Zénon. Ce philosophe florissait vers le milieu du Ve siècle av. J.-C. — [7] Syn., *triste*. On dit aussi *froid noir* pour le froid qu'il fait quand le temps est fort couvert. — [8] Petit rets ou filet, ouvrage de corde ou de fil, noué par mailles et à jour, pour prendre des oiseaux. — [9] Voy. ci-dessus, p. 321, note 1. — [10] Inversion pour *ma veille ni mon sommeil ne sont en proie aux remords*. *En proie aux* signifie ici *agités par les*. — [11] Syn., *sourit*. — [12] Pour *quoique je fusse triste et captif*. — [13] Syn., *poids, faix*. — [14] A quelque ami de l'étude. — [15] Je ne crois pas qu'il y ait dans

notre langue un morceau d'une mélancolie plus touchante, d'une chasteté plus gracieuse que *la Jeune Captive*. G. PLANCHE.

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil.
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil [1].

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître !

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger [2] n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié [3];
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise [4],
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait !

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur [5];
Le passereau suit le vanneur [6],
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore [7],
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? Prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom, des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur [8] qui te glorifie!

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux,
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges !

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse [9],
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure [10],
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple [11].
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité,
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse!

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée [12]

Que balance l'urne embaumée [13]
Dans la main d'enfants comme moi !

De Lamartine (né en 1790).

[1] *Vermeil,* argent doré. — [2] Lieu planté d'arbres fruitiers. — [3] Invité. — [4] Plante légumineuse qui produit de belles fleurs. — [5] Celui qui ramasse les épis restants après la moisson. — [6] Celui qui vanne ou nettoie les grains par le moyen d'un van, en les remuant et en les jetant en l'air, afin d'en séparer la paille et les autres matières étrangères. — [7] Que tu produis. — [8] La réunion de ceux qui chantent. — [9] Ce verbe demande un régime indirect. Il faudrait *lui adresse.* — [10] Qu'il demande en pleurant. — [11] L'enfant Jésus au milieu des docteurs. — [12] La fumée de l'encens. — [13] L'encensoir.

NÉRA.

Ah ! ah !... de la montagne
Reviens, Néra, revien [1] !
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.
La voix d'un si bon maître,
Néra,
Peux-tu la méconnaître ?
Ah ! ah !
Néra !

Reviens, reviens ; c'est l'heure
Où le loup sort des bois.
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix.
Hors [2] l'ami qui t'appelle,
Néra,
Qui t'aimera comme elle ?
Ah ! ah !
Néra !

Dis-moi si dans la crèche,
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche,
Quand je manquais de pain ?
Nous n'en avions qu'à peine,
Néra,
Et ta crèche était pleine !
Ah ! ah !
Néra !

Hélas ! c'est bien sans cause
Que tu m'as délaissé [3].
T'ai-je dit quelque chose,
Hors un mot, l'an passé ?
Oui, quand mourut ma femme,
Néra,
J'avais la mort dans l'âme.
Ah ! ah !
Néra !

De ta mamelle avide [4],
Mon pauvre enfant crîra [5] ;
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera ?
Toi, sa mère nourrice,
Néra,
Veux-tu donc qu'il périsse ?
Ah ! ah !
Néra !

Lorsque avec la pervenche [6]
Pâques refleurira,
Des rameaux du dimanche
Qui te couronnera ?
Toi, si bonne chrétienne,
Néra,
Deviendras-tu païenne ?
Ah ! ah !
Néra !

Quand les miens en famille,
Tiraient les Rois [7] entre eux,
Je te disais : « Ma fille,
« Ma part est à nous deux ! »
A la fête prochaine,
Néra,
Tu ne seras plus reine.
Ah ! ah !
Néra !

Ingrate ! quand la fièvre
Glaçait mes doigts roidis,
Otant mon poil de chèvre [8],
Sur vous je l'étendis...
Faut-il que le froid vienne,
Néra,
Pour qu'il vous en souvienne ?
Ah ! ah !
Néra !

Adieu ! sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous ;
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous...
Allez ! mon cœur se brise,
Néra !...
Pourtant, Dieu te conduise !
Ah ! ah !
Néra !

Je n'ai pas le courage
De te vouloir du mal ;
Sur nos monts crains l'orage ;
Crains l'ombre dans le val [9].
Pais longtemps l'herbe verte,
Néra,
Nous mourrons de ta perte,
Ah ! ah !
Néra !

Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne peut-être
Tu reviendras heurter ;
Si la famille est morte,
Néra,
Qui t'ouvrira la porte ?
Ah ! ah !
Néra !

CASIMIR DELAVIGNE (1794—1843).

[1] Au lieu de *reviens*, licence poétique. — [2] Syn., *excepté*. — [3] Syn., *abandonné, quitté*. — [4] Avide de ton lait. — [5] Par contraction pour *criera*; licence poétique. — [6] Plante dont l'espèce indigène a la fleur bleue ou blanche, et qui fleurit au mois de mars. — [7] Pour *tiraient le gâteau des Rois*. L'usage de tirer au sort, le jour de l'Épiphanie, les parts d'un gâteau dans l'une desquelles il y a une fève, est très répandu en Europe. Celui à qui échoit la part où se trouve la fève est le *roi de la fève*, et il a le droit de se choisir une reine. — [8] Manteau de peau de chèvre. — [9] Syn., *vallée, vallon*.

MOÏSE SAUVÉ DES EAUX [1].

« Mes sœurs [2], l'onde est plus fraîche aux premiers feux du [jour !
Venez : le moissonneur repose en son séjour ;
La rive est solitaire encore ;
Memphis [3] élève à peine un murmure confus ;
Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
N'ont d'autres témoins que l'aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts !
Mais ces bords pleins [4] de fleurs charment plus mes regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre [5];
Ces chants aériens [6] sont mes concerts chéris;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris [7]
Le souffle embaumé du zéphire !

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;
Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous... Mais, parmi les brouillards du matin,
Que vois-je? — Regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides !
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les pyramides.

« Que dis-je? si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès [8] ou la conque d'Isis [9]
Que pousse une brise légère.
Mais non : c'est un esquif [10] où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère !

« Il sommeille; et, de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer, sur le fleuve inconstant,
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël [11].
Mon père les proscrit : mon père est bien cruel

De proscrire ainsi l'innocence!
Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour,
Je veux être sa mère : il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent
Suivait sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde [12].

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène [13] humide :
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné.
Déposaient un baiser timide!

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère!

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen [14] verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives [15].

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina [16], c'est le roi des Fléaux [17],
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
Un berceau doit sauver le monde [18]!

VICTOR HUGO (né en 1802).

[1] Une loi cruelle voulait que les Hébreux établis en Égypte missent à mort leurs enfants mâles. L'an 1573 av. J.-C., Moïse fut exposé sur le Nil, dans une corbeille enduite de bitume; sauvé par la fille même de Pharaon, il devint par la suite le chef et le législateur de sa nation. — [2] Ces paroles sont placées dans la bouche de la fille du roi Pharaon, à laquelle le poète donne le nom d'Iphis. — [3] Ancienne capitale de l'Égypte moyenne. Située sur le Nil, elle fut bâtie, dit-on, par le roi Ménès ou Menaï qui fut, d'après un grand nombre d'inscriptions antiques, le fondateur de la première dynastie égyptienne. Cette ville est aujourd'hui en ruine. — [4] Couverts. — [5] Sorte de roche extrêmement dure, dont le fond est communément rouge, et quelquefois vert, marqué de petites taches blanches. — [6] Les chants des oiseaux. — [7] *Lambris*, revêtement de menuiserie, de marbre, de stuc, etc., sur les murs ou sur le plafond d'une salle ou d'une chambre. Ce mot est employé ici au figuré, pour *palais*. — [8] Cette divinité égyptienne, qu'on appelait aussi *Thoth*, correspondait au Mercure de la mythologie grecque. On regardait Hermès comme l'inventeur de toutes les sciences. — [9] Divinité égyptienne, qui correspondait à la Cybèle et à la Diane de la mythologie grecque. Elle était l'épouse d'Osiris, personnification du soleil. — [10] Petite barque. En grec *skaphos*, en latin *scapha*, en allemand *Schiff*, vaisseau; en anglais *skiff*, chaloupe. — [11] Un Hébreu, un Juif. — [12] C'est-à-dire Vénus, déesse de la beauté, qui, d'après la mythologie grecque, naquit de l'écume de la mer. A cause de cette origine, Vénus porte aussi quelquefois le nom d'*Aphrodite*, qui dérive du grec *aphros*, écume. — [13] Syn., *sable*. Formé du mot latin *arena* qui a la même signification. — [14] Dans la géographie ancienne, on appelait pays de Gessen le territoire situé dans l'Égypte inférieure, sur la rive droite du Nil. Il fut assigné, vers l'an 1706 av. l'ère chrétienne, à Jacob et à sa famille par le roi Pharaon, grâce à l'intervention de Joseph (Genèse, chap. XLVII). — [15] Allusion à la dure oppression que le roi d'Égypte exerça sur les Israélites, descendants de Jacob, et qui finit par leur départ pour le pays de Chanaan sous la conduite de Moïse. Ce pays, borné à l'est par le cours du Jourdain, à l'ouest par la Méditerranée, s'étendait au nord jusqu'à Sidon, et au sud jusqu'à Gaza (Genèse, chap. X, verset 19), et forma plus tard la plus grande partie du royaume d'Israël. — [16] Allusion au séjour que Moïse fit sur le mont Sinaï, où Dieu lui donna les tables de la loi. — [17] Allusion aux dix fléaux ou plaies dont l'Égypte fut frappée parce que le roi refusait de consentir au départ des Israélites. — [18] Allusion au berceau de Jésus qui naquit dans l'étable de Bethléem pour sauver le monde, de même que Moïse avait sauvé les Israélites.

DISCOURS
ET MORCEAUX ORATOIRES.

LE PAYSAN DU DANUBE AU SÉNAT [1] ROMAIN.

. . . .

Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue [2],
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice;
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous, que punit la romaine [3] avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice [4].
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse en sa colère
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die [5]
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains [6]?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs [7] ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée :
Car sachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre, et le travail de l'homme,
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes :
Nous laissons nos chères compagnes :
Nous ne conversons [8] plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre aux jour des malheureux [9].
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime;
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés [10] :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime :
Retirez-les; ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice :
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine [11] et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord [12].
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre [13] à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois [14] : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs [15]. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire :
Je finis; punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.

La Fontaine (1621—1695). *Fables*, XI, vii.

[1] Assemblée de patriciens qui formait le conseil suprême et perpétuel de l'ancienne Rome. — [2] Qui dirigent ma langue, qui m'inspirent. — [3] Transposition désagréable du qualificatif. — [4] C'est-à-dire nous souffrons plus des crimes que nous expions, que des victoires que les Romains ont remportées sur nous. — [5] Forme vieillie, pour *dise*. — [6] Peuples de la Germanie. Voy. ci-dessus, p. 175, note 1. — [7] Chez les Romains, magistrats qui rendaient la justice dans Rome, ou qui gouvernaient une province. — [8] *Converser*, dans les vieux auteurs, signifie *vivre, communiquer*. — [9] C'est-à-dire découragés de donner le jour à des enfants qui seront aussi malheureux que nous. — [10] Nous souhaitons de les voir bientôt mourir. — [11] Syn., *volerie, larcin, pillage, concussion*. — [12] C'est-à-dire *dès mon arrivée*. — [13] Au figuré, pour *dignité*. — [14] *Refuge aux lois*, pour *protection des lois*. — [15] Lenteurs calculées.

IMPRÉCATIONS D'ATHALIE [1].

. . . . Dieu des Juifs, tu l'emportes [2] !
Oui, c'est Joas [3]; je cherche en vain à me tromper.
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochosias [4] et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab [5] seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul a tout conduit [6]!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée [7],
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée;
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage [8] !
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je, souhaiter? je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel [9].

RACINE (1639—1699). *Athalie*, acte V, sc. VI.

[1] Voy. ci-dessus, p. 207, note 1. — [2] Gallic., pour *tu triomphes*. Ce cri rappelle la parole qu'une tradition prête à l'empereur Julien tombant sur le champ de bataille : « Tu as vaincu, Galiléen ! » (c'est-à-dire Jésus-Christ). — [3] Voy. ci-dessus, p. 207, note 1. — [4] Roi de Juda, fils d'Athalie et père de Joas. Il avait été tué quelques années auparavant par Jéhu, fils de Josaphat (ROIS, liv. IV, chap. IX). — [5] Achab, roi d'Israël. Il fut exterminé avec toute sa famille par Jéhu (ROIS, liv. IV, chap. X). – [6] La tragédie tout entière n'est que le tableau du combat de Dieu contre Athalie, combat dans lequel Dieu daigne s'engager pour instruire les rois, consoler les opprimés et faire trembler les oppresseurs. GEOFFROY. — [7] Syn., *facile*. — [8] On sait que Joas, fils d'Ochosias et petit-fils d'Athalie, avait été sauvé de la mort dont son aïeule avait fait frapper les enfants de son fils et qu'il fut tenu caché dans le temple par Joad. – [9] En effet, Joas, élevé au trône de Juda, ne tarda pas à tomber dans le crime après la mort du grand prêtre Joad. Nous avons vu comment il fit lapider, sur le seuil même du temple, Zacharie, fils de Joad. (Voy. ci-dessus, p. 317, note 6.)

LE GRAND PRÊTRE JOAD [1] AU JEUNE ROI JOAS [2], CONTRE LES DANGERS DE LA FLATTERIE.

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri [3], de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir [4] vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi, de piège en piège, et d'abîme en abîme [5],
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité;
Vous peindront la vertu sous une affreuse image;
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage [6] !
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin [7],
Comme eux [8] vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin [9].

LE MÊME. *Athalie*, acte IV, sc. III.

[1] Voy. ci-dessus, p. 317, note 1. — [2] Au moment où celui-ci est couronné roi de Juda. — [3] Élevé loin du trône. Voy. ci-dessus, p. 334, note 8. — [4] Du pouvoir absolu, illimité. — [5] Cette rime est vicieuse : on ne doit point faire rimer une longue avec une brève. ACAD. — [6] Salomon, à qui l'on attribue le livre de la *Sagesse* et qui finit dans de déplorables excès un règne longtemps vertueux. — [7] Caché dans le temple, et revêtu d'une tunique de lin semblable à celles que portaient les lévites. — [8] Le pluriel *eux* se rapporte ici au singulier *le pauvre,* terme collectif, qui désigne les pauvres en en général. Fénélon a exprimé la même pensée au IIe livre de *Télémaque :* « Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été pauvre, faible et souffrant comme eux. » — [9] Ce morceau de Joad est ce que l'on connaît de plus parfait en situation et en éloquence dramatiques. LA HARPE.

ORGUEIL ET VENGEANCE D'AMAN [1].

L'insolent [2] devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques [3]
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans [4] touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux [5],
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiège la porte [6].
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte.
Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin, j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil [7].
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile [8] a-t-il mis son appui?
Mes richesses des rois égalent l'opulence;
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits [9];
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que [10] le soleil éclaire ce perfide.
Je serai de sa vue affranchi dans dix jours :
La nation entière est promise aux vautours [11].
Ah! que ce temps est long à mon impatience!
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime
La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.

Il faut des châtiments dont l'univers frémisse ;
Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs ; il fut une insolente race ;
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face [12];
Un seul osa d'Aman attirer le courroux;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »
Ne crois pas que ce soit le sang amalécite [13]
Dont la voix, en secret, à les perdre m'excite.
Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec [14] un indigne carnage ;
Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable : et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus;
J'inventai des couleurs [15]; j'armai la calomnie;
J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux ;
Leur dieu même, ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre empire?
Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés,
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolents efforts :
De leur dépouille, enfin, grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même [16],
Mit dans ma main le sceau [17] de son pouvoir suprême.
« Assure, me dit-il, le repos de ton roi :
Va, perds [18] ces malheureux ; leur dépouille est à toi. »
Toute la nation fut ainsi condamnée;
Du carnage avec lui je réglai la journée;
Mais de ce traître, enfin, le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

Esther, acte II, sc. Ire.

[1] Favori et ministre d'Assuérus, roi des Perses. C'est lui-même qui adresse ces paroles à son confident Hydaspe, personnage imaginaire. — [2] Aman parle ici de Mardochée, Israélite, oncle d'Esther, que le roi Assuérus avait épousée. — [3] Assuérus, roi de Perse, dont l'empire, selon l'Écriture, s'étendait depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie et qui embrassait cent vingt-sept provinces. — [4] Persans ou Perses, habitants de la Perse. — [5] Syn., *rebelle*. — [6] Pour *il ne quitte pas la porte*. — [7] Aman ayant appris que Mardochée et la reine Esther étaient Israélites, ce qu'ils avaient caché jusqu'alors, voulut se venger d'eux et obtint du roi l'ordre de faire mourir tous les Juifs qui se trouvaient dans le royaume. A cette nouvelle, Mardochée déchira ses vêtements, se couvrit la tête de cendre, et, s'étant revêtu d'un sac en signe de deuil, se présenta à la porte du palais en jetant de grands cris. (ESTHER, chap. IV.) — [8] Sur quelle faible protection. — [9] C'est-à-dire *la vue de Mardochée m'inquiète, m'irrite*. En effet, Mardochée refusait de se prosterner devant Aman. — [10] L'usage qui a prévalu voudrait ici *tant que*. — [11] C'est-à-dire tous les Juifs seront mis à mort, et leurs cadavres livrés aux vautours. — [12] Syn., *surface*. — [13] Les Amalécites, descendants d'Amalec, fils d'Ésaü, n'avaient cessé de se montrer les ennemis des descendants de Jacob depuis le temps de Moïse. — [14] Allusion aux sanglantes défaites que Saül (ROIS, liv. I, chap. XV) et David (ROIS, liv. I, chap. XXX) avaient fait essuyer aux Amalécites, et à l'extermination de ce peuple sous le règne d'Ézéchias (PARALIPOMÈNES, liv. I, ch. IV). — [15] Le mot *couleurs*, employé dans la signification de *prétextes*, est devenu presque trivial. — [16] A l'instant même. — [17] C'est-à-dire l'anneau sur lequel était gravé le sceau royal dont la marque devait donner force de loi à l'ordre de tuer les Juifs. — [18] Fais mourir.

ESTHER IMPLORE LA CLÉMENCE D'ASSUÉRUS EN FAVEUR DES JUIFS.

. . . O Dieu! confonds l'audace et l'imposture!
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature [1],
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois [2],
Et du haut de son trône interroge les rois [3].
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :

Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser!
Sous les Assyriens [4] leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus [5], avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre;
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure [6].
Cyrus, par lui vainqueur [7], publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple sortait déjà de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils [8] interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place [9].
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence. »
Partout du nouveau prince on vantait la clémence.
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel, verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée [10],
Et du bonheur public la source empoisonnée!
Dans le fond de la Thrace [11] un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Notre ennemi cruel devant vous se déclare;
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe [12] impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Partout l'affreux signal, en même temps donné,
De meurtre remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces;
Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?

Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes [13].
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien;
Lui seul mit à vos pieds le Parthe [14] et l'Indien [15],
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein [16].

LE MÊME. *Ibid.*, acte III, sc. IV.

[1] Que vous voulez faire exterminer. — [2] Avec la même justice. — [3] Tout ce passage est sublime : « On a honte de faire des vers, disait Voltaire, quand on en lit de pareils. » — [4] Habitants de l'Assyrie, royaume d'Asie, dont on attribue la fondation à Assur, fils de Sem et petit-fils de Noé, et qui, situé sur le Tigre, s'étendait le long de ce fleuve environ cent cinquante lieues du nord au sud, sur une largeur de cinquante lieues de l'orient à l'occident. Il avait pour capitale Ninive (voy. ci-dessus, p. 82, note 6). Le roi des Assyriens Salmanassar réduisit en captivité les six tribus d'Israël, l'an 722 av. J.-C. — [5] Cyrus le Grand, petit-fils d'Astyage, roi des Mèdes, et fondateur du royaume des Perses, s'empara l'an 538 av. J.-C. de la Babylonie, et permit aux tribus de Juda, que Nabuchodonosor avait emmenées en captivité à Babylone, de retourner dans leur patrie après une captivité de soixante et dix ans, et de reconstruire le temple de Jérusalem (ESDRAS, chap. I). — [6] Allusion à la prise de Babylone par Cyrus le Grand. — [7] Vainqueur par la volonté et avec le secours de Dieu. — [8] Cambyse, fils de Cyrus le Grand, qui succéda à son père l'an 529 av. J.-C. et mourut l'an 521 avant notre ère, des suites d'une chute de cheval. — [9] Assuérus, qui, d'après plusieurs auteurs, est le même que Darius, fils d'Hystaspe et gendre de Cambyse, son successeur sur le trône des Perses, où il resta depuis l'an 521 jusqu'en 485 av. J.-C. — [10] C'est-à-dire : les princes entourés de mauvais conseillers. — [11] Voy. ci-dessus, p. 231, note 2. Le nom de ce pays est employé ici au figuré pour signifier une contrée froide, stérile et peuplée d'hommes farouches et cruels, idée que nous en donnent les plus anciens auteurs qui fassent mention de la Thrace. — [12] Les géographes anciens donnaient le nom de Scythes, tantôt à un peuple unique, tantôt à toutes les peuplades nomades qui habitaient l'espace compris entre la partie nord de la mer Caspienne et de la mer Noire et l'intérieur de l'Asie orientale. Un historien grec, Hérodote, qui florissait soixante ans après l'époque d'Assuérus, nous montre un groupe de Scythes établis sur le Danube inférieur, dans le voisinage de la Thrace. Voilà pourquoi Racine, ayant donné la Thrace pour patrie à Aman, le qualifie ici de Scythe. — [13] *A l'ombre de ses ailes*, pour *sous sa protection*. — [14] Voy. ci-dessus, p. 284, note 5. — [15] Habitant

de l'Inde, vaste contrée de l'Asie méridionale. — [16] Mardochée avait fait connaître au roi Assuérus un complot formé contre la vie de ce principe par deux officiers de sa cour (ESTHER, chap. II).

L'AUTEUR DRAMATIQUE DURANT LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE SA PIÈCE.

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent;
En tous lieux, sans dessein [1], mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages [2] fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures.
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant [3], de l'obscur et du faux [4].
De là, plus d'une image annonçant l'infamie [5] :
La critique éveillée, une loge endormie [6],
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur [7] étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance [8],
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce.
Je sèche; je me meurs [9]. Quel métier! j'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent [10] à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe [11].
Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe [12].
Où me cacher, où fuir, et par où [13] désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer [14]?
Quelle égide opposer aux traits de la satire [15]?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire [16]?
De quel front, à quel titre, oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir?
(*Après quelques moments de silence et d'agitation.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrège, au moins d'un an, le nombre de mes jours.

PIRON (1689—1773). *La Métromanie*, acte V, sc. Ire.

[1] Au hasard. — [2] Signes par lesquels on juge de l'avenir. — [3] Se dit des fausses beautés d'un ouvrage de l'esprit. — [4] Des obscurités de style ou d'exposition et des idées ou caractères qui ne sont pas naturels, qui ne sont pas vrais. — [5] C'est-à-dire *ces craintes me présagent que je me tirerai de là avec confusion, avec ignominie.* — [6] Pour *les spectateurs endormis par ennui.* — [7] Homme placé dans un trou, au milieu et au bord de l'avant-scène du théâtre, et qui, pendant la représentation, a la pièce sous les yeux, et la suit attentivement, afin de pouvoir secourir la mémoire des acteurs si elle est en défaut. — [8] Ne sachant s'il doit applaudir ou siffler. — [9] *Se mourir* signifie *être sur le point de mourir.* En ce sens, le verbe ne s'emploie guère qu'au présent et à l'imparfait de l'indicatif. — [10] Syn., *compensation.* — [11] Pour *ni force, ni courage, ni ardeur ne résistent à cette épreuve, à ce tourment.* — [12] C'est-à-dire *si ma pièce tombe, si elle ne réussit pas.* — [13] Syn., *comment, par quel moyen.* — [14] Sous-entendu *dans une maison d'aliénés.* — [15] Comment résister aux traits de la satire? *Égide.* Voy. ci-dessus, p. 276, note 1. — [16] C'est-à-dire *que je désire épouser.*

ORESTE [1] A PYLADE [2], RÉSOLU DE DONNER SA VIE POUR SON AMI.

. . . . Et c'est là me chérir!
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie [3]?
L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair [4]?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée?
Vois-tu d'affreux serpents de ton front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?...
Le seul trépas est-il ta dernière ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source [5]?
Tu m'aimes! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre,
Proscrit, désespéré, sans asile, sans dieux [6],
Misérable partout, et partout odieux!
Tu m'aimes! et tu veux, ô comble de l'outrage!
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,

Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux et payer tes bienfaits!
Tu veux que, redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau [7]!
Ah, barbare! peux-tu jusque-là méconnaître
L'âme de ton ami, le sang qui l'a fait naître!
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

GUIMARD DE LATOUCHE (1725—1760). *Iphigénie en Tauride*, acte III, sc. V.

[1] Fils d'Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos en Grèce. — [2] Fils de Strophius, roi de Phocide en Grèce. Neveu d'Agamemnon, il fut élevé avec Oreste dont il resta l'ami toute sa vie. Leur amitié a donné lieu à cette locution : *être amis comme Oreste et Pylade*. — [3] Après avoir tué sa mère Clytemnestre, pour venger la mort d'Agamemnon, que cette princesse avait assassiné, Oreste, tourmenté de remords, s'était exilé de sa patrie. — [4] C'est-à-dire *à la lueur des éclairs*. — [5] *Combler la source*, pour *faire cesser*. — [6] Abandonné des dieux à cause du parricide qu'il avait commis. — [7] En te laissant mourir en ma place.

ABANDON, DÉSESPOIR ET TERREUR DE NÉRON [1].

. . . . Mon trône est renversé!
De l'univers entier je me vois repoussé!
Me voilà seul portant la haine universelle [2]!
Puisse-t-on ignorer le lieu qui me recèle [3]!
Qu'au moins mes jours sauvés... Dois-je former ces vœux?
N'avoir d'autres palais que ces caveaux affreux,
D'autre cour que le deuil, leur silence et leur ombre,
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre?
Ah! cette vie horrible est semblable au trépas...
Où suis-je? un songe affreux... Non, non, je ne dors pas;
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure :
Je m'entends appeler meurtrier et parjure,
Je le suis... Mais quels cris! quels lugubres accents!
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens...
Ne me trompé-je pas? Je crois voir mes victimes...
Je les vois; les voilà!... Du fond des noirs abîmes,
S'élancent jusqu'à moi des fantômes sanglants;
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpents;

Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie. .
Arrêtez!... Est-ce toi, vertueuse Octavie [4]?
Tu suis contre Néron un trop juste transport :
Qu'oses-tu m'annoncer? ah! je t'entends... la mort!
La mort! tu viens aussi me l'apporter, mon frère [5]!
Mais que vois-je, grands dieux? Agrippine [6]! ma mère!
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau?
Meurs! meurs! criez-vous tous. Quel supplice nouveau!
Contre moi l'univers appelle la vengeance,
Et la tombe elle-même a rompu son silence [7]!
Je n'en puis plus douter, la mort, la mort m'attend!
Et comment soutenir ce redoutable instant!

LEGOUVÉ (1764—1814). *Épicharis et Néron*, acte V, sc. IV.

[1] Empereur romain, fameux par sa cruauté. Il naquit l'an 37 et se donna la mort l'an 68 de notre ère. — [2] Pour *l'objet de la haine universelle*. — [3] Pour *où je suis caché*. — [4] Première femme de Néron, qui la fit périr pour épouser Poppée à laquelle il donna la mort plus tard. — [5] Britannicus, frère adoptif de Néron, qui l'empoisonna dans un festin. — [6] Petite-fille de l'empereur Auguste et mère de Néron, qui la fit assassiner. — [7] C'est-à-dire *les morts ont rompu le silence pour me reprocher mes crimes*.

PLAINTES ET REPROCHES DE MARIE STUART [1] A ÉLISABETH [2].

Par où commencerai-je? Et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche?
Accorde-moi, mon Dieu, de ne point l'offenser!
Emousse tous les traits qui pourraient la blesser!
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.
Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi.
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi [3],
Comme une suppliante enfin, j'étais venue;
Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue.
De tous les souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée,
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée [4].
Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,
Au plus vil dénûment dans ma prison réduite;
Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite.

Enfin, n'en parlons plus : qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.
Je veux en accuser la seule destinée.
Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée;
Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas;
Un esprit de l'abîme [5], envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste,
Et des hommes méchants ont achevé le reste.
La démence a du glaive armé contre vos jours
Ceux dont on n'avait point invoqué le secours [6].
Tel est le sort des rois : leur haine en maux féconde
Enfante la discorde et divise le monde.
J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur [7], de nous juger [8].
Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.
Nous nous voyons enfin. Si j'ai pu vous déplaire,
Parlez; dites mes torts; je veux vous satisfaire.
Ah ! que ne m'avez-vous dès l'abord [9] accordé
L'entretien par mes vœux si longtemps demandé !
Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,
Une telle entrevue et dans un lieu semblable.

PIERRE LE BRUN (né en 1785). *Marie Stuart*, acte III, sc. IV.

[1] Reine d'Écosse, fille du roi Jacques V et de Marie de Lorraine. Elle naquit en 1542, et fut décapitée le 8 février 1587. — [2] Reine d'Angleterre, fille du roi Henri VIII et d'Anne de Boulen. Elle naquit en 1533 et mourut en 1603. — [3] En mettant ma foi en vous, en venant à vous avec confiance. Marie Stuart était venue en Angleterre pour demander à Élisabeth des secours contre la révolte de ses sujets. Mais Élisabeth la fit arrêter sous deux chefs d'accusation : l'un d'avoir été complice de la mort du roi Henri, son second époux; l'autre d'avoir attenté aux jours d'Élisabeth. — [4] Après avoir été successivement enfermée dans plusieurs châteaux forts, Marie Stuart fut enfin transférée à celui de Fotheringay, dans le comté de Northampton. C'est là qu'elle fut jugée et exécutée. — [5] Un mauvais esprit. — [6] Allusion à diverses conspirations ourdies contre Élisabeth par les partisans de Marie Stuart. — [7] Expression usitée entre reines, comme celle de *frères* l'est entre rois. Marie Stuart était simplement cousine d'Élisabeth. — [8] Et non pas *à nous juger*. Voy. ci-dessus, p. 93, note 2. — [9] Dès le premier moment.

MELVIL [1] A LA REINE ÉLISABETH [2] POUR LA DÉTOURNER DU MEURTRE DE MARIE STUART [3].

Madame, on vous abuse [4] alors que de Marie
On vous fait redouter les complots et la vie;
C'est dans sa seule mort qu'est tout votre danger;
Vivante, on l'oubliait; morte, on va la venger.



Les peuples désormais ne vont plus voir en elle
Celle qui menaçait leur croyance nouvelle [6],
Mais une reine esclave au mépris de [7] ses droits,
Mais le sang de Henri [8], la fille de leurs rois.
Demain entrez dans Londre, où naguère adorée
Vous traversiez les flots d'une foule enivrée;
Au lieu de ces longs cris, de ces regards joyeux,
Qui frappaient votre oreille et qui suivaient vos yeux,
Vous trouverez partout cette crainte muette,
D'un peuple mécontent menaçante interprète [9],
Ce silence glacé, dont, terrible à son tour,
Il avertit les rois qu'ils n'ont plus son amour.
Vous n'achèverez pas. D'une tache éternelle
Vous ne souillerez point une vie aussi belle,
Madame; vous craindrez que l'équitable voix,
Qui dicte après leur mort le jugement des rois,
Rangeant Stuart [10] parmi les injustes victimes,
Ne place son trépas sur la liste des crimes.
Vous craindrez que la voix de vos accusateurs,
Couverte maintenant par le bruit des flatteurs,
N'aille un jour, soulevant l'inexorable histoire,
Devant son tribunal citer votre mémoire.
Vous frémissez. Je tombe à vos sacrés genoux :
Si ce n'est pour Stuart, grâce, grâce pour vous!

LE MÊME. *Marie Stuart*, acte IV, sc. II.

[1] Robert Melvil, seigneur écossais, attaché au jeune roi Jacques VI, fils de Marie Stuart. — [2] Voy. ci-dessus, p. 345, note 2. — [3] Voy. ci-dessus, p. 345, note 1. — [4] Syn., *trompe*. — [5] Syn., *lorsque*. — [6] Marie Stuart, attachée au dogme de l'Église catholique, était fort opposée à la doctrine, alors nouvelle, du protestantisme. — [7] Syn., *au préjudice de, sans avoir égard à*. — [8] La mère du roi Jacques V, père de Marie Stuart, était fille du roi d'Angleterre Henri VII et sœur du prince qui régna plus tard sous le nom d'Henri VIII et fut le père d'Élisabeth. — [9] Parce que le peuple prouve par son silence qu'il n'a plus d'affection pour son souverain. Un poëte français a déjà exprimé cette pensée dans le vers suivant :

Le silence du peuple est la leçon des rois.

— [10] Marie Stuart.

LOUIS IX [1], MENACE DE LA MORT PAR LE SOUDAN [2] D'ÉGYPTE, DONNE A PHILIPPE [3] SON FILS SES DERNIÈRES INSTRUCTIONS [4].

LOUIS.

Je reconnais mon fils : au-dessus du malheur,
Rien ne semble impossible à sa jeune valeur.
J'aime cette vertu qu'en lui mon peuple honore;
Mais la France à son roi demande plus encore.
Tu peux l'être bientôt. O mon fils, mon cher fils.
Entends mes derniers vœux et mes derniers avis;
Grave-les dans ton cœur. Si le ciel, qui me frappe,
Veut aux coups d'Almodan [5] que ta jeunesse échappe,
S'il te rend aux Français que tu dois gouverner,
Songe aux nombreux écueils [6] qui vont t'environner;
Et, suivant le chemin que te trace ton père,
Joins au bien qu'il a fait le bien qu'il n'a pu faire.

PHILIPPE.

Ah! puisse l'Éternel me frapper [7] avant vous!
Mais sur vous seul, hélas! s'il fait tomber ses coups ;
Si, détruisant l'espoir où [8] mon cœur s'abandonne,
Il condamne mon front à porter la couronne,
J'aurai pour me guider vos vertus et vos lois;
L'exemple de mon père est la leçon des rois.

LOUIS.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père,
O mon fils, c'est à toi de consoler ta mère [9] :
Tu vois où la conduit sa tendresse pour nous ;
Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous.
De respect et d'amour environne sa vie;
Je vais m'en séparer, et je te la confie.
Révère ton aïeule [10] : à ses conseils soumis,
Suis ses sages leçons; n'en rougis pas, mon fils.
Redoutée au dehors, de mon peuple bénie.
L'Europe avec respect contemple son génie;
Et les Français en elle admirent avec moi
Les vertus de son sexe et les talents d'un roi.
Loin de ta cour [11] l'impie, et ses conseils sinistres!
Affermis les autels, honore leurs ministres ;
Fils aîné de l'Église, obéis à sa voix;
Du pontife romain [12] fais respecter les droits :

Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du ciel même
Mais, soutenant, mon fils, l'honneur du diadème [13],
Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi [14],
Résiste, et sois chrétien sans cesser d'être roi.
Accueille ces vieillards dont l'austère sagesse
A travers les périls guidera ta jeunesse;
De leur expérience emprunte les secours ;
Fais régner la justice. Abolis pour toujours
Ces combats où, des lois usurpant la puissance,
La force absout le crime, et tient lieu d'innocence [15].
A la voix des flatteurs que ton cœur soit fermé.
Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,
Permets que tes sujets t'approchent sans alarmes [16],
Qu'ils te montrent leur joie, ou t'apportent leurs larmes.
Compatis à leurs maux, sois fier de leur amour,
Règne enfin pour ton peuple, et non pas pour ta cour,
Je le connais ce peuple : il mérite qu'on l'aime;
En le rendant heureux tu le seras toi-même.

ANCELOT (né en 1794). *Louis IX*, acte IV, sc. VI.

[1] Louis IX, roi de France, surnommé saint Louis, naquit en 1215, et mourut en 1270 de la peste, près de Tunis (voy. ci-dessus, p. 203, note 6), sur la côte d'Afrique où il était descendu avec une armée de *croisés*. (Voy. ci-dessus, p. 41, note 1.) [2] Nom qu'on donnait jadis à certains princes mahométans, et particulièrement au souverain d'Égypte. — [3] Fils de Louis IX, il fut proclamé roi dans le camp devant Tunis, après la mort de son père qu'il avait accompagné à sa deuxième croisade. Né en 1245, il mourut en 1285 après avoir régné sur la France sous le nom de Philippe III. Les historiens l'ont surnommé *le Hardi*. — [4] La scène qui suit se passe à l'époque de la captivité de saint Louis en Égypte où il était allé combattre les infidèles en 1249, et où il fut fait prisonnier l'année suivante. Le poète s'est permis un anachronisme en faisant intervenir dans cette scène le jeune Philippe qui n'avait alors que cinq ans. — [5] Le soudan d'Égypte. Les chroniques des croisades nous font connaître ce personnage sous le nom de Malck al Moaddhem Turanschah, qu'il portait dans la langue des Arabes. — [6] Aux nombreuses difficultés. — [7] Me faire mourir. — [8] Auquel. — [9] Marguerite, fille du comte de Provence. — [10] Blanche de Castille, femme de Louis VIII, roi de France et père de Louis IX. — [11] Construction elliptique, pour *que l'impie soit loin de ta cour*. — [12] Du saint-père, du pape. — [13] Syn., *couronne*. — [14] S'il l'ordonnait de faire une guerre injuste. — [15] Ces combats judiciaires ou *ordalies* s'appelaient *jugements de Dieu*. L'accusateur et l'accusé paraissaient en champ clos, et le vainqueur dans la lutte avait le droit de son côté. — [16] Sans crainte.

DIALOGUES.

Conservez à chacun son propre caractère.
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord
BOILEAU. *Art. poét.*, ch. III.

FÉLIX [1] ET PAULINE [2].

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main [3], c'est à lui d'y rêver [4].

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte [5].

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme [6] je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être :
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien, qu'il leur en fasse [7].

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis [8],
C'est pour le déployer contre mes ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang [9].

FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilège,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

Oh! de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

CORNEILLE (1606 1684). *Polyeucte,* acte III, sc. III.

[1] Proconsul romain en Asie. – [2] Fille de Félix et épouse de Polyeucte, qui était chrétien et qui servait dans l'armée romaine. — [3] Il s'agit ici de Polyeucte, qui, malgré l'édit impérial lancé contre les chrétiens, avait eu le courage de confesser sa religion et de briser les idoles. Félix veut dire que Polyeucte pourrait obtenir sa grâce en retournant au paganisme. — [4] Syn., *songer, réfléchir.* — [5] Des païens. — [6] *Que* serait plus correct. *Autant comme*, pléonasme. — [7] Le lecteur voit sans doute combien tout ce dialogue est vif, pressé, naturel, entraînant : c'est un chef-d'œuvre. VOLTAIRE. — [8] Syn., *confié.* – [9] Il est devenu membre de votre famille.

TRISSOTIN ET VADIUS [1].

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres

VADIUS.

Les Grâces [2] et Vénus [3] règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre [4], et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos* [5].

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite [6] et Virgile [7].

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant [8] et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace [9] après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets [10] que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux [11]?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux [12]?

TRISSOTIN.

Aux ballades [13] surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés [14] je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix...

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits...

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.
(*A Trissotin.*)
Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui [15]. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non ; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable.
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût [16]

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet [17].
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas [18].

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud [19], barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle [20], opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire [21].

VADIUS.

Allez, cuistre [22]...

PHILAMINTE.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse [23]
D'avoir fait à tes vers estropier [24] Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit [25];

VADIUS.

Et toi, de ton libraire, à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires [26].

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais [27] on révère;

Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler ;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire :
Et ses coups, contre moi, redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin [28] !

MOLIÈRE (1622–1673). *Les Femmes savantes*, acte III, sc. V.

[1] Personnages de comédie, imaginés par Molière et devenus des types de pédants. — [2] Voy. ci-dessus, p. 274, note 7. — [3] Voy. ci-dessus, p. 197, note 8. — [4] Une grande facilité à tourner ses phrases. — [5] Mots grecs qui signifient les mouvements doux et les mouvements forts, *pathétiques*. Le dernier seul est resté, encore ne se prend-il qu'en mauvaise part. — [6] Poète grec né à Syracuse en Sicile et célèbre par ses idylles ou poésies champêtres. Il florissait vers l'an 280 av. J.-C. — [7] Voy. ci-dessus, p. 197, note 30. — [8] Syn., *agréable*. — [9] Voy. ci-dessus, p. 260, note 5. — [10] Le sonnet est un ouvrage de poésie, composé de quatorze vers distribués en deux quatrains et en deux tercets : les quatrains sont sur deux rimes seulement. — [11] Petite pièce de poésie particulière aux Français, composée de treize vers sur deux rimes, avec une pause au cinquième et une au huitième, et dont le premier mot ou les premiers mots se répètent après le huitième vers et après le dernier, sans faire partie des vers. — [12] Voy. ci-dessus, p. 136, note 3. — [13] Espèce d'ancienne poésie française, composée de couplets faits sur les mêmes rimes, et se terminant tous par le même vers. — [14] Voy. ci-dessus, p. 109, note 4. — [15] Exemple d'hiatus. — [16] Expression vieillie, pour *de mon avis*. — [17] Vadius prend ici pour s'excuser le même tour que prit un jour le maréchal de Grammont, auquel Louis XIV montrait un madrigal, qu'il venait de composer et que lui-même ne trouvait pas trop joli. Voir *Lettre de madame de Sévigné à M. de Pomponne*, p. 135. — [18] Syn., *charmes, attraits*. — [19] Les

écoliers plus âgés désignaient alors les jeunes par ce terme. — [20] Terme de mépris pour désigner un mauvais poète, dont les écrits ne sont bons qu'à envelopper des *balles* ou paquets de marchandises. — [21] Qui vole les pensées, qui pille les ouvrages d'autrui. - [22] Nom que l'on donnait autrefois par injure aux valets de collège, et qui ne s'emploie plus aujourd'hui que pour désigner un homme pédant et grossier, — [23] Voy. ci-dessus, p. 197, note 29. — [24] D'avoir fait estropier Horace par tes vers. — [25] Du peu de bruit qu'il a fait. — [26] Allusion à Boileau qui a écrit des satires. — [27] Le palais de justice. — [28] Fameux libraire de Paris à l'époque de Molière.

ATHALIE ET JOAS [1].

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin [2].

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents!

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre,

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer [3]?...

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au [4] besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel [5].

. . . .

ATHALIE.

. . . Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi.
Dans son livre divin [6] on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe [7], et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel

Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel •;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Eh quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais; vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre •.

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?...
(*A Josabet.*)
... J'aime à voir comme vous l'instruisez.
(*A Joas.*)
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier:
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses:
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE.

Oui : vous vous taisez?

JOAS.

Quel père

Je quitterais [10], et pour...

ATHALIE.

Eh bien?

JOAS.

Pour quelle mère [11]!

RACINE (1639-1699). *Athalie*, acte II, sc. VII.

[1] Voy. ci-dessus, p. 207, note 1. — [2] *Je me nomme Éliacin*, ou *mon nom est Éliacin* : latinisme. — [3] Syn., *trouver*. — [4] Dans le. — [5] D'après la loi de Moïse, les prêtres et les lévites se nourrissaient des pains de proposition et de la chair des victimes offertes en sacrifice au Seigneur (LÉVITIQUE, chap. X, v. 12 et suiv.; chap. XXIV, v. 9). — [6] Les saintes Écritures. — [7] Syn., *orgueilleux*. — [8] L'encens qu'on brûlait dans les encensoirs (PARALIPOMÈNES, liv. II, chap. IV, v. 22), et le sel qui était employé comme moyen de purification (ÉZÉCHIEL, chap. XVI, v. 4). — [9] Athalie était adonnée à l'idolâtrie. Elle professait le culte de Baal. Voy. ci-dessus, p. 207, note 10. — [10] C'est-à-dire Joad. Voy. ci-dessus, p. 317, note 1. — [11] On voit que l'indignation de Joas, suspendue un moment, éclate tout à coup par un trait naïf dont l'effet est terrible.

LE SACRIFICE DES PETITS ENFANTS.

Le tendre enfant Mirtil, au lever de l'aurore,
Vit la plus jeune de ses sœurs
Tristement occupée à [1] rassembler des fleurs.
En les réunissant, Chloé mêlait ses pleurs
Aux larmes du matin [2], qui les baignaient encore.
Elle laissa couler deux ruisseaux [3] de ses yeux,
Sitôt qu'elle aperçut son frère.

CHLOÉ.

Hélas! Mirtil, bientôt nous n'aurons plus de père!
Que notre sort est douloureux!

MIRTIL.

Ah! s'il allait mourir, ce père qui nous aime!

Ma sœur, il est si vertueux !
Il a tant d'amour pour les dieux!

CHLOÉ.

Oui, Mirtil, et les dieux devaient l'aimer de même.

MIRTIL.

O ma sœur, comme ici tout me paraît changer!
Comme tous les objets semblent dans la tristesse!
En vain mon agneau me caresse,
Depuis cinq jours je le délaisse,
Et c'est une autre main qui lui donne à manger,
Vainement mon ramier [4] s'approche de ma bouche;
De mes plus belles fleurs je n'ai point de souci;
Enfin ce que j'aimais n'a plus rien qui me touche :
Mon père, si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas! il t'en souvient [5], mon frère!
Cinq jours bien longs sont passés
Depuis que, sur son sein nous tenant embrassés,
Il se mit à pleurer...

MIRTIL.

Oui, Chloé. Ce bon père,
Comme il devint pâle et tremblant !
« Mes enfants, disait-il, je suis bien chancelant [6] :
Laissez-moi... Je succombe au mal qui me tourmente. »
Il se traîna jusqu'à son lit.
Depuis ce temps il s'affaiblit,
Et tous les jours son mal augmente.

CHLOÉ.

Écoute quel est mon dessein :
Si tu me vois, de grand matin,
Occupée à cette guirlande,
C'est qu'au dieu des bergers j'en veux faire une offrande.
Notre mère nous dit toujours
Que les dieux sont cléments, qu'ils prêtent leur secours
Aux simples vœux de l'innocence;
Moi, je veux du dieu Pan [7] implorer la clémence.
Et vois-tu cet oiseau, mon unique trésor?
Eh bien! je veux au dieu le présenter [8] encor.

MIRTIL.

O ma sœur! attends-moi; je n'ai qu'un pas à faire :
De mes fruits les plus beaux j'ai rempli mon panier;

Je vais l'aller chercher ; et, pour sauver mon père,
Je veux y joindre mon ramier.

Ces mots finis, il court, va saisir sa richesse,
Et sous un poids si doux il revole à l'instant :
Il souriait en le portant,
Tour à tour agité d'espoir et de tristesse.
Les voilà tous deux en chemin
Pour arriver au pied de la statue.
Elle se présentait sur un coteau voisin
Que des pins ombrageaient de leur cime touffue.
Là, s'étant prosternés devant le dieu des champs,
Ils élèvent vers lui leurs timides accents.

CHLOÉ.

Daigne, ô dieu des bergers, agréer mon offrande,
Et laisse-toi toucher aux [9] pleurs que je répands !
Tu vois, je n'ai qu'une guirlande ;
A tes genoux je la suspends :
J'en ornerais ton front, si j'étais assez grande,
O dieu ! rends notre père à ses pauvres enfants.

MIRTIL.

Conserve ce bon père, ô dieu ! sois-nous propice [10],
Voilà mes plus beaux fruits, que j'ai cueillis pour toi !
Si mon plus beau chevreau [11] n'était plus fort que moi,
J'en aurais fait le sacrifice.
Quand je serai plus grand, j'en immolerai deux,
Si tu vois en pitié [12] deux enfants malheureux.

CHLOÉ.

Nous partageons les maux que notre père endure [13].
Quel don peut te fléchir ?... Tiens, voilà mon oiseau !
C'est pourtant tout mon bien, ô Pan, je te le jure.
Vois, il vient dans ma main chercher sa nourriture,
Et je veux que ma main lui serve de tombeau.

MIRTIL.

O Pan ! que faut-il pour te plaire ?
Regarde mon ramier ; je le vais appeler.
Veux-tu sa vie ? elle m'est chère :
Mais, pour que tu sauves mon père,
Je vais... oui, dieu puissant, je vais te l'immoler.

Et leurs petites mains tremblantes
Saisissaient des oiseaux les ailes frémissantes.

Déjà, glacés de crainte, ils détournaient les yeux,
Pour commencer leurs sacrifices.
Mais une voix s'élève : « Enfants trop généreux,
Arrêtez! L'innocence intéresse les dieux.
Gardez-vous d'immoler ce qui fait vos délices [14]!
Je rends votre père à vos vœux. »
Leur père fut sauvé. Ce jour même, avec eux
Il alla du dieu Pan bénir la bienfaisance :
Il passa de longs jours au sein de l'abondance,
Et vit naître les fils de ses petits-neveux [15].

LÉONARD (1744—1793).

[1] Et non pas *occupés de*. — [2] A la rosée. — [3] Sous-entendu *de larmes*. — [4] Gros pigeon sauvage qui niche sur les arbres. — [5] Tu t'en souviens. — [6] Au figuré, pour *près de tomber, près de mourir*. — [7] Voy. ci-dessus, p. 291, note 3. — [8] En faire l'offrande, le sacrifice. — [9] Par les. — [10] Syn., *favorable*. — [11] Petit d'une chèvre. — [12] Si tu as, si tu prends pitié de... — [13] Syn., *souffre*. — [14] Syn., *plaisir, joie*. — [15] C'est-à-dire qu'il vécut fort longtemps.

ANNE DE BOULEN [1] ET ÉLISABETH [2] SA FILLE.

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques moments bien doux :
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ÉLISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée!

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée!

ÉLISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas;
Souvent, durant les nuits, je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle [3].

ÉLISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mot veux-tu me déchirer?

ÉLISABETH.

Comme toi, maintenant, je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous tes discours ont de grâce et de charmes !

ÉLISABETH.

Ma mère...

BOULEN.

Quoi ! sa main veut essuyer mes larmes !

ÉLISABETH.

Mais d'où vient ta douleur ?

BOULEN.

Tu le sauras un jour...

ÉLISABETH.

Ne quitteras-tu point ce triste et noir séjour [4]?

BOULEN.

J'en sortirai ce soir.

ÉLISABETH.

Ah ! j'en suis bien contente !

BOULEN.

La mort qu'on me prépare est loin de son attente !

ÉLISABETH [5].

Ce fer est trop pesant ; il doit blesser tes mains.

BOULEN.

Je subirai bientôt de plus cruels destins.

ÉLISABETH.

Quel est donc le méchant qui peut causer ta peine?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine ;
Pour prix de ma tendresse, il a proscrit mes jours.

ÉLISABETH.

Eh ! que n'appelles-tu mon père à ton secours ?

BOULEN.

Ton père !

ÉLISABETH.

Il te chérit, il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui, tu le crois ?

ÉLISABETH.

Mon père! ah! s'il pouvait m'entendre!
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui! je le sais trop bien.

ÉLISABETH.

Allons auprès de lui... Tu ne me réponds rien!

BOULEN.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père [6].

MARIE-JOSEPH CHÉNIER (1764—1811). *Henri VIII*, acte IV, sc. IV.

[1] Reine d'Angleterre, femme d'Henri VIII, qui régna depuis l'an 1509 jusqu'en 1547. Son mari, voulant se défaire d'elle, la fit juger sur un crime dont elle était innocente et condamner à mort. Elle fut décapitée le 19 mai 1536. — [2] Fille d'Anne de Boulen (*Boleyn* ou *Boolen*) et du roi Henri VIII, devenue plus tard si célèbre comme reine d'Angleterre. Voy. ci-dessus, p. 345, note 2. — [3] Cette scène se passe après qu'Anne de Boulen est condamnée à mort. — [4] C'est dans un cachot qu'a lieu la dernière entrevue de la reine et de sa fille. — [5] Elle regarde en ce moment les chaînes de sa mère. — [6] On sait qu'Élisabeth, devenue reine en 1558, n'eut point égard à cette recommandation maternelle. Son règne fut signalé par plus d'un acte de cruauté. Nous avons vu plus haut (p. 344 et suiv.) avec quelle rigueur elle agit à l'égard de l'infortunée Marie Stuart.

CARACTÈRES POLITIQUES.

La Nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits.
BOILEAU. *Art. poét.*, ch. II.

CONDÉ [1].

Le premier, dit Louis [2], de ces noms éclatants
Est ce fameux Condé, général à vingt ans,
Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle,
Né pour être un héros, plus qu'un sujet fidèle.
Lui seul de son génie il connut le secret;
Lui seul, en osant tout, ne fut point indiscret.
Entouré de périls, le grand homme ordinaire
Balance les hasards [3], consulte, délibère;
Pour lui, voir l'ennemi, c'était l'avoir dompté;
En mesurant l'obstacle, il l'avait surmonté;

Sa prudence, sortant de la route commune [4],
Par l'excès de l'audace enchaînait la fortune.
Pour guider des Français le ciel l'avait formé;
Mais ce feu dévorant dont il fut animé
Fit [5] ses égarements [6], ainsi que son génie;
Il ne put d'un affront porter l'ignominie [7];
Maître de la victoire, et non maître de soi,
Pour punir un ministre [8] il combattit son roi [9] !
Un remords lui rendit sa patrie et sa gloire [10].

THOMAS (1732 - 1785). *Pétréide.*

[1] Le grand Condé. Voy. ci-dessus, p. 202, note 24. — [2] Louis XIV, roi de France. Voy. ci-dessus, p. 202, note 14. - [3] Calcule les chances du hasard. — [4] Syn., *ordinaire, vulgaire.* — [5] Fut la cause de... ainsi que de... — [6] Syn., *erreurs.* — [7] Syn., *opprobre, infamie.* — [8] Le cardinal Mazarin, qui administra la France pendant la minorité de Louis XIV, avait fait arrêter en 1650 le grand Condé, devenu suspect à ce ministre. — [9] Rendu à la liberté en 1651, le grand Condé prit les armes contre sa patrie, et se mit au service de l'Espagne contre la France. — [10] Après le traité des Pyrénées conclu en 1660 entre la France et l'Espagne, le grand Condé fut restitué dans ses honneurs et ses dignités par Louis XIV, qu'il servit désormais fidèlement. On sait que Bossuet écrivit l'oraison de cet illustre guerrier.

TURENNE [1].

Turenne, ainsi que lui [2], formé par la victoire,
Habile à tout prévoir, comme à tout réparer,
Différant le succès pour le mieux assurer,
Couvrant tous ses desseins d'un voile impénétrable,
Ou vainqueur ou vaincu, fut toujours redoutable.
Tantôt avec ardeur précipitant ses pas,
Tantôt victorieux sans livrer de combats,
De vingt peuples ligués spectateur immobile,
Son génie enchaînait leur valeur inutile [3]
Bourbon [4] dut son succès à son activité:
L'ennemi de Turenne a souvent redouté
Sa lenteur menaçante et son repos terrible [5].

LE MÊME. *Ibid.*

[1] Voy. ci-dessus, p. 3, note 1. — [2] Ainsi que le grand Condé. — [3] Allusion à la guerre de marches, de manœuvres et de positions que Turenne avait érigée en système et qui est la véritable guerre stratégique. — [4] Louis II de Bourbon, prince de Condé. Voy. ci-dessus, p. 202, note 24. — [5] Allusion au système de guerre que Turenne avait adopté.

LUXEMBOURG [1].

Luxembourg, fier, actif, et comme eux [2] invincible,
Eut l'âme de Condé [3], l'éclair de son regard,
Et le génie ardent qui sait maîtriser l'art.
Sa main à mon empire [4] ajouta des provinces.
Admirez cependant quel est le sort des princes!
A mes ressentiments si mon cœur eût cédé [5],
Peut-être Luxembourg n'eût jamais commandé.
Peu chéri dans ma cour, mais grand dans une armée,
L'éclat de ses hauts faits et de sa renommée
Fut un ordre pour moi d'employer sa valeur :
La justice une fois tint lieu de la faveur.
J'appris qu'un courtisan qui déplaît à son maître
N'est pas moins un héros, lorsqu'il est né pour l'être;
Que souvent le monarque a besoin du sujet;
Et ce fier Luxembourg, que son roi négligeait,
Rendu par ses talents nécessaire à la France,
Força son souverain à la reconnaissance.
Mon cœur, né généreux, sut en porter le poids;
J'honorai son génie, et payai ses exploits [6].

LE MÊME. *Ibid.*

[1] François-Henri, duc de Luxembourg, maréchal de France, né en 1628, mort en 1695. — [2] Comme Turenne et comme Condé. — [3] Voy. ci-dessus, p. 202, note 24. — [4] C'est Louis XIV qui parle. — [5] Le maréchal de Luxembourg avait été, dans sa jeunesse, attaché au parti du grand Condé. Voy. ci-dessus, p. 364, note 9. — [6] Par des larmes; car Louis, qui avait toujours traité avec ingratitude le héros vivant, pleura, dit-on, en apprenant sa mort.

LE PRINCE EUGÈNE [1].

Des rives du Danube aux rives de la Seine,
La renommée alors vantait le nom d'Eugène :
Ce guerrier, du Germain guidant les étendards [2],
Enchaînait la victoire au trône des Césars [3].
Louis [4], souvent trompé par quarante ans d'ivresse,
Louis avec orgueil dédaigna sa jeunesse [5];
Il ne crut voir en lui qu'une indiscrète ardeur,
Et d'un héros naissant méconnut la grandeur.

Un sujet dédaigné fut terrible à son maître :
Eugène méconnu devint plus grand peut-être ;
Et son roi, sur un trône entouré de débris,
Se repentit quinze ans d'un instant de mépris [6].
Politique, guerrier, ministre, capitaine,
Les dons les plus heureux s'unissaient dans Eugène ;
Terrible dans l'attaque, et ferme à résister,
Sage pour concevoir, prompt pour exécuter,
On admirait en lui, dans un jour de carnage,
Ce calme redouté, ce tranquille courage,
Ces secrets du génie et ces grands mouvements,
Cet art qu'ont les héros de saisir les moments,
Ce coup d'œil étendu qui mesure en silence,
Et va fixer au loin le destin qui balance [7] ;
Grand parmi les périls, et grand dans le repos,
Joignant le goût des arts aux talents des héros.
La fortune à son choix eût fait de ce grand homme
Ou Colbert [8] à Paris, ou Scipion [9] à Rome.

LE MÊME. *Ibid.*

[1] Eugène-François de Savoie-Carignan, appelé communément le prince Eugène, né à Paris en 1663, mort en 1736. — [2] Il passa toute sa vie au service de l'Allemagne. — [3] Des empereurs d'Allemagne. — [4] Louis XIV, roi de France. — [5] Faible et délicat, le prince Eugène était d'abord destiné à entrer dans les ordres sacrés. Mais un jour il vint, tout jeune encore, demander à Louis XIV le commandement d'un régiment, qui lui fut refusé. Alors Eugène se mit par dépit au service du prince de Bade d'où il passa dans l'armée de l'empereur Léopold d'Autriche (1683). — [6] En effet, le prince Eugène combattit avec avantage les meilleurs généraux de Louis XIV dans les guerres que ce roi eut à soutenir contre l'Allemagne, l'Espagne et l'Angleterre, depuis l'an 1692 jusqu'en 1714. — [7] Qui flotte, qui est incertain, qui ne se décide pas. — [8] Jean-Baptiste Colbert, ministre du roi Louis XIV. Il naquit en 1619 et mourut en 1683. — [9] Publius Cornelius Scipion, surnommé *l'Africain*, né l'an 235, mort l'an 183 av. J.-C. Il fut un des meilleurs généraux romains, et se rendit surtout célèbre par les victoires qu'il remporta sur les Carthaginois.

THÉMISTOCLE [1].

Des plus grands sénateurs [2] la sagesse y préside [3].
Deux illustres rivaux, Thémistocle, Aristide [4],
Les premiers au combat, les premiers au conseil,
Ont de ce jour de fête ordonné l'appareil ;

A d'obscurs citoyens ils doivent leur naissance :
Seuls ils ont fait leur sort [5]. On les vit, dès l'enfance,
Suivre un parti contraire, et différer toujours ;
Mais, sitôt que l'État réclame leur secours,
Ennemis généreux, oubliant leur querelle,
Ils marchent réunis quand sa voix les appelle.
Thémistocle est superbe [6], actif, ambitieux ;
Il eût dans tous les temps attiré tous les yeux,
Et gouverné l'État où le sort l'eût fait naître...

. . . .

Il pense en politique, il agit en guerrier ;
Fait pour le premier rang, brille encore au dernier ;
Joint l'art à la grandeur, la prudence à l'audace,
Et change de talent quand il change de place.
Dans Athène [7], à la cour. il sut être à la fois
Et souple avec le peuple et fier avec les rois.
La gloire est le besoin de son âme enflammée ;
Du nom des vieux héros son oreille est charmée.
Jeune enfant, il courait, ivre d'un noble orgueil,
Méditer leur histoire au pied de leur cercueil,
Il fut jaloux d'Achille [8] en lisant l'Iliade [9].
Vainqueur de Marathon [10], ô fameux Miltiade [11],
C'est toi, surtout, c'est toi qu'il voudrait imiter !
Ta gloire, à chaque instant, revient le tourmenter.
A peine au sein des nuits ses yeux s'appesantissent,
Qu'autour de lui soudain mille voix retentissent,
Qui, proclamant ton nom jusque dans son sommeil,
Au bruit de ta victoire ont hâté son réveil.
Il se lève, il t'appelle, embrasse ton image,
Croit te voir apparaître au milieu d'un nuage,
T'invoque, et, plein de toi [12], jure de t'égaler,
Dût un injuste arrêt comme toi l'exiler [13].

LOUIS DE FONTANES (1762 – 1821). *La Grèce sauvée.*

[1] Voy. ci-dessus, p. 239, note 13. — [2] Pour *dignitaires de l'État*. Rome avait un sénat et des sénateurs. Les magistrats suprêmes de la république d'Athènes s'appelaient *archontes*, mot formé du verbe grec *archô, être le premier*. — [3] Aux jeux Olympiques, dont l'auteur vient de parler, et qu'on célébrait aussi à Athènes. Voy. ci-dessus, p. 170, note 16. — [4] Voy. ci-dessus, p. 126, note 11. — [5] Syn., *fortune*. — [6] Syn., *orgueilleux*. — [7] Voy. ci-dessus, p. 239, note 10. — [8] Voy. ci-dessus, p. 170, note 17. [9] Poème dans lequel Homère a célébré le siège de Troie fait par les Grecs. Voy. ci-dessus, p. 82, note 1. — [10] Marathon, qui n'est plus aujourd'hui qu'un simple village, était autrefois une ville célèbre par la victoire que Miltiade remporta non loin de

là, en 490 av. J.-C., et où ce capitaine, à la tête de onze mille hommes, défit l'armée des Perses qui ne comptait pas moins de cent dix mille combattants. — [11] Célèbre général athénien, né vers le milieu du VI[e] siècle av. J.-C., mort peu de temps après la victoire de Marathon. — [12] C'est-à-dire rempli d'admiration pour toi et pour les grands actes de ta vie. — [13] Miltiade fut chargé, après la bataille de Marathon, de faire rentrer dans le devoir plusieurs îles grecques qui relevaient d'Athènes et qui avaient prêté des secours aux Perses. Il les soumit toutes, excepté celle de Paros. Bien qu'il fût grièvement blessé à l'attaque de cette île, les Athéniens l'accusèrent injustement de trahison. Il fut condamné à mort. Mais on commua cette peine en une amende, que Miltiade ne put payer. Jeté en prison, il y mourut des suites de sa blessure.

ARISTIDE [1].

Aristide est plus simple et non moins magnanime [2].
De la seule équité [3] le pur amour l'anime;
Ceux même dont la haine éclata contre lui,
Sitôt qu'on les opprime, invoquent son appui.
Ferme dans les revers, modeste dans la gloire,
Aussi grand dans l'exil [4] qu'en un jour de victoire,
Le vent de la faveur ou de l'adversité
N'élève en aucun temps ou n'abat sa fierté.
Opprimé, mais fidèle à sa patrie ingrate,
Il sert toujours le peuple et jamais ne le flatte.
Sa noble pureté, sûr garant de sa foi,
L'orne mieux que la pompe et tout l'or d'un grand roi.
. . . .
De respect et d'amour ce grand homme entouré,
Du saint titre de juste est partout honoré.
Moins il prétend d'honneurs, plus il obtient d'empire :
Lui-même il est surpris des transports qu'il inspire.
Sans cesse il s'y dérobe [5], et souvent le respect
Fait taire la louange à son auguste aspect.
D'un œil religieux sans bruit on le contemple.
Sa voix est un oracle et sa demeure un temple;
Sa vertu le consacre, et, digne des autels,
Semble plus s'approcher des dieux que des mortels.
Lui-même à Thémistocle [6] il donne son suffrage,
Vante ses grands travaux, ses talents, son courage :
Et, quand il reconnaît qu'il n'est point son égal,
Marche après lui sans peine et cède à son rival.

LE MÊME. *Ibid.*

[1] Voy. ci-dessus, p. 126, note 11. — [2] Qui a l'âme grande, qui a des sentiments élevés, généreux. — [3] Syn., *justice*. — [4] Aristide, bien qu'il eût mérité par son intégrité le surnom de *Juste*, avait déplu au peuple d'Athènes parce qu'il s'était opposé au projet conçu par Thémistocle d'aller brûler en pleine paix la flotte des Spartiates. Il fut condamné à l'exil par l'*ostracisme*, jugement par lequel les Athéniens bannissaient pour dix ans les citoyens que leur puissance, leur mérite éclatant ou leurs services rendaient suspects à la jalousie républicaine. — [5] Il s'y soustrait, il les évite. — [6] Voy. ci-dessus, p. 239, note 13.

NAPOLÉON [1].

Toujours lui ! lui partout ! Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur !
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois guidant l'obus aux bonds rapides [2] ;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides [3] ;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs [4],
Là, consul [5] jeune et fier, amaigri par les veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis empereur puissant, dont la tête s'incline [6] ;
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile [7] à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissaient des flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux ;

Puis pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente [8],
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

VICTOR HUGO (né en 1802).

[1] Napoléon Ier, empereur des Français. Voy. ci-dessus, p. 218, note 1. — [2] Allusion au siège de Toulon, port de France sur la Méditerranée, qui avait

été livré aux Anglais en 1793. Napoléon commanda l'artillerie de siège et contribua puissamment à faire reprendre cette place la même année. — [3] Allusion à l'attaque que Napoléon dirigea le 13 vendémiaire (4 octobre 1795), par ordre de la Convention, contre les sections (ou garde nationale) de Paris, qui s'étaient insurgées pour renverser cette assemblée. — [4] Allusion à la journée du 18 brumaire (9 novembre 1799), où Napoléon renversa le gouvernement établi en France par la constitution dite de l'an III (1795). Ce gouvernement était formé d'un *directoire* qui se composait de cinq membres chargés du pouvoir exécutif et de deux assemblées législatives, dont l'une, appelée *Conseil des Anciens,* comptait deux cent cinquante membres, et dont l'autre portait le nom de *Conseil des Cinq Cents,* d'après le nombre des membres qui en faisaient partie. — [5] Le 10 novembre 1799, Napoléon fit décréter, par quelques débris des deux conseils qu'il avait renversés la veille, l'institution du consulat. Trois consuls, au nombre desquels il se trouvait, furent chargés du gouvernement provisoire de la république française. Un mois plus tard (13 décembre) la constitution dite de l'an VIII consacra définitivement cette forme gouvernementale appuyée sur une assemblée législative appelée sénat, fixa à dix ans la durée des fonctions consulaires, et nomma Napoléon premier consul. — [6] Napoléon ayant été nommé consul à vie par le sénat le 4 août 1802, cette assemblée convertit ce titre en celui d'empereur le 18 mai 1804. — [7] Allusion à la *Légion d'honneur* que Napoléon institua le 19 mai 1802. Plus tard, le 14 juillet 1804, il distribua les premiers insignes de cet ordre, qui consiste en une étoile à cinq rayons doubles, émaillés de blanc. — [8] Allusion à la captivité de Napoléon dans l'île de Sainte-Hélène. Voy. ci-dessus, p. 218, note 7.

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

HOMÈRE.

Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare [2] et du ciel, de l'onde et de la terre.
L'univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue :
Là ce chêne aux cent bras qui se perd dans la nue [3] :
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs ;
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs [4].
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire

Nulle trace en ses vers de travail et d'effort,
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort [5].
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.
Les trois Grâces [6] en chœur, de lis le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né. »

DUCIS (1733-1816).

[1] Voy. ci-dessus, p. 82, note 1. — [2] Myth. anc. Partie la plus profonde des enfers, entourée d'un triple mur et du fleuve Phlégéthon. Là les coupables étaient punis des plus horribles supplices. Le Tartare était l'enfer des païens, comme les champs Élysées en étaient le paradis. — [3] Allusion à des comparaisons employées par Homère. — [4] Vers un peu obscur à cause de l'emploi du pronom *leurs* qui doit se rapporter à *fleurs,* mais qui peut aussi se rapporter à *pas.* — [5] Allusion à un mot du poète latin Horace (voy. ci-dessus, p. 260, note 5), qui dit dans son *Art poétique :* « Le poète qui bronche à chaque pas est pour moi ce Chœrile (médiocre poète grec, attaché au roi Alexandre le Grand) où j'admire en riant trois ou quatre bons passages, moi, le même homme qui m'indigne aux rares endroits où sommeille le bon Homère. » Le mot *sommeiller* signifie ici *faiblir, tomber.* — [6] Voy. ci-dessus, p. 354, note 2. En parlant d'une personne qui a beaucoup de grâces naturelles, on dit *les Grâces ont présidé à sa naissance.* C'est dans cette signification que le poète emploie ici cette idée en l'appliquant à la beauté de la poésie d'Homère.

LA FONTAINE [1].

L'Imagination, dans cet auteur qu'elle aime,
Du modeste apologue [2] a fait un vrai poème :
Il a son action [3], son nœud [4], son dénoûment [5].
Chez lui, l'utilité s'unit à l'agrément ;
Le vrai nous blesse moins en passant par sa bouche ;
Il ménage l'orgueil, qu'un reproche effarouche ;
Sous l'attrait du plaisir, il cache la leçon,
Et, par d'heureux détours, nous mène à la raison.
Il ignore son art, et c'est son art suprême [6] ;
Il séduit d'autant plus qu'il est séduit lui-même.
Le chien, le bœuf, le cerf, sont vraiment ses amis ;
A leur grave conseil par lui je suis admis.
Louis [7], qui n'écoutait, du sein de la victoire,
Que des chants de triomphe et des hymnes de gloire,
Dont, peut-être, l'orgueil goûtait peu la leçon
Que reçoit dans ses vers l'orgueil du roi Lion [8],

Dédaigna la Fontaine, et crut son art frivole [9].
Chantre aimable ! ta muse aisément s'en console.
Louis ne te fit point un luxe de sa cour [10];
Mais le sage t'accueille en son humble séjour;
Mais il te fait son maître, en tous lieux, à tout âge,
Son compagnon des champs, de ville, de voyage,
Mais le cœur te choisit : mais tu reçus de nous,
Au lieu du nom de grand, un nom cent fois plus doux;
Et qui voit ton portrait, le quittant avec peine,
Se dit avec plaisir : « C'est le bon la Fontaine. »
Et, dans sa bonhomie et sa simplicité,
Que de grâce ! et souvent, combien de majesté !
S'il peint les animaux, leurs mœurs, leur république,
Pline [11] est moins éloquent, Buffon [12] moins magnifique.

DELILLE (1738—1813). *L'Imagination*, ch. V.

[1] Voy. ci-dessus, p. 180, note 1. — [2] Syn., *fable*. — [3] Principal événement qui fait le sujet d'une pièce de théâtre ou d'un poème. — [4] Obstacle qui, dans les pièces de théâtre, donne lieu à l'intrigue d'une action dramatique. — [5] Ce qui termine une pièce de théâtre en démêlant le nœud de l'action. — [6] Le comble de l'art. — [7] Louis XIV, roi de France. — [8] Allusion à la fable du *Lion devenu vieux* (liv. III, fab. 14). — [9] Et regardait son art comme frivole. — [10] La Fontaine ne reçut aucune faveur de la cour. — [11] Voy. ci-dessus, p. 183, note 19. — [12] Voy. ci-dessus, p. 153, note 14.

SHAKSPEARE [1].

Non, dans ses plus beaux jours, jamais la scène antique [2]
N'imprima plus avant la tristesse tragique [3],
Soit que le grand César, entouré d'ennemis,
Parmi ses meurtriers reconnaisse son fils [4],
Soit qu'Hamlet éperdu, dans sa coupable mère
Retrouve avec horreur le bourreau de son père [5];
Soit qu'un More jaloux, d'un bras désespéré,
Immole, en le pleurant, un objet adoré [6];
Soit que d'un conjuré la femme criminelle
Dans le sang de son roi trempe sa main cruelle,
Et, du bras qui trancha ses vénérables jours,
Efface en vain ce sang qui reparaît toujours [7];
Soit que de ses États chassé par sa famille,
Le vieux Léar s'exile, appuyé sur sa fille,

Et mêle dans la nuit ses lugubres accents
Au fracas de la foudre, au murmure des vents [8].
L'Anglais, de son Eschyle [9] amateur idolâtre,
Se presse, en sanglotant, autour de son théâtre;
De Sophocle [10] lui-même égalant la terreur,
Il tend plus fortement tous les ressorts du cœur;
A la mort étonnée arrache ses victimes,
Aux tombeaux leurs secrets, et leurs voiles aux crimes;
Fait rugir la fureur, fait pleurer les remords,
Et marche dans le sang sur la cendre des morts.
Les spectateurs troublés frissonnent ou gémissent;
L'épouvante l'écoute, et les pleurs l'applaudissent.

LE MÊME.

[1] William Shakspeare (prononcez *Chekspire*), célèbre poète anglais, né en 1564, mort en 1616. Il fut un des plus grands écrivains dramatiques qui aient existé. — [2] Pour *le théâtre antique*, ou *les productions du théâtre antique*. — [3] Ne remua plus profondément les esprits par la terreur. — [4] Dans la tragédie que Shakspeare a écrite sur la mort de *Jules César* (acte III, scène Ire). — [5] Dans une tragédie où le poète nous montre *Hamlet*, prince de Danemark, reconnaissant l'auteur de la mort de son père dans sa propre mère la reine Gertrude qui avait épousé Claudius, complice de ce crime (acte III, scène IV). — [6] Dans la tragédie du More *Othello*, commandant de l'armée vénitienne, qui étrangla sa femme Desdemona contre laquelle un porte-étendard Iago avait réussi à l'irriter (acte V, scène II). — [7] Dans la tragédie de *Macbeth*, seigneur écossais, qui, cédant aux conseils ambitieux de sa femme, a assassiné le roi d'Écosse Duncan, dont il commandait l'armée. Sa femme, pour faire croire que le crime a été commis par les serviteurs de Duncan, est allée leur souiller les bras du sang du roi. Une tache ineffaçable lui en est restée à la main (acte V, scène Ire). — [8] Allusion à un passage de la tragédie de Shakspeare, *le Roi Léar* (acte III, scène Ire). — [9] Célèbre poète tragique grec, né l'an 525, mort l'an 475 av. J.-C. — [10] Voy. ci-dessus, p. 179, note 12.

MICHEL-ANGE [1], OU LA RENAISSANCE DES ARTS.

C'en est fait, le luxe domine
Et sur Rome et sur l'univers :
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,
Rome tombe [2]; et le monde est vengé de ses fers [3].
Voyez ces hordes homicides,
Ces monstres, de carnage avides,

Que vomit de son sein tout le Nord débordé.
Pareils à ces torrents, sombres fils de l'orage,
Ils portent partout le ravage,
Et l'Occident est inondé [4].

Rome! que de fléaux s'unissent
Pour t'accabler de toutes parts!
Dans des fleuves de sang les nations périssent,
Et la flamme a déjà dévoré tes remparts [5] :
Là, sont des colonnes brisées,
Ici, des voûtes écrasées,
Là, des débris fumants des temples immortels;
Et tous leurs dieux, perdus sous ces vastes décombres
Dans le silence et dans les ombres,
Gisant au pied de leurs autels.

La ronce, de ses bras stériles,
Entoure les hauts monuments;
Et les flancs de la terre, autrefois si fertiles,
N'étalent pour moisson que d'affreux ossements.
Abaissée au niveau de l'herbe,
Rome, au front altier et superbe,
Pleure sur ses palais que la mousse a couverts;
Le Tibre [6] en a frémi sur son urne attristée,
Et son onde erre épouvantée
Au sein de ces nouveaux déserts.

O Rome! sors de tes ruines,
Grande ombre! renais à sa voix :
Fais revivre à jamais l'orgueil des Sept Collines [7],
Sois la reine du monde une seconde fois.
Michel-Ange a dit : Tout respire;
L'airain, le marbre, le porphyre
En colonnes soudain s'élancent dans les airs;
Tels que, charmés jadis par la lyre thébaine [8],
Les rocs, sur les remparts d'Alcmène [9],
Montaient dans leurs ordres divers.

Rival de Scopas [10] et d'Apelle [11],
Tu surpassas tous leurs progrès,
Toi, dont l'art, héritier de leur gloire immortelle,
A de Vitruve [12] encor connu tous les secrets.
Sous ta couche [13] ardente, enflammée,
Ici, la toile est animée,
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau;

Là, pour peupler les arcs et les brillants portiques
De ces bâtiments magnifiques,
Les dieux naissent de ton ciseau.

Quel est ce temple au dôme immense [14],
Ce temple où tous les arts rivaux,
Unis pour décorer sa pompeuse ordonnance,
Épuisaient sous tes yeux leurs magiques travaux?
De Rome antique altière idole,
Tombe, ô fastueux Capitole [15]!
Cède à la majesté de ce lieu solennel.
Faux dieux! renversez-vous. Voici le sanctuaire
Où, dans sa grandeur solitaire,
Réside à jamais l'Éternel.

C'est ainsi que, par ce grand homme,
Les talents furent ranimés;
Il fit luire à la fois, sur la moderne Rome,
Les trois flambeaux des arts par ses mains rallumés :
C'est par ses soins que l'Italie,
De ses chefs-d'œuvre enorgueillie,
De l'univers encore a conquis les regards,
Et par lui cette terre illustre et fortunée,
Aux grands triomphes destinée,
Fut deux fois la mère des arts.

O toi que la gloire environne
De ses feux les plus éclatants,
Toi que les arts ont ceint d'une triple couronne
Que ne pourront flétrir les outrages du temps;
Vois, vois ta patrie éplorée
Payer à ton ombre sacrée
L'honorable tribut de son long souvenir [16];
Souris du haut des cieux à ces justes hommages,
Et, planant par delà les âges,
Embrasse tout ton avenir!

CHÊNEDOLLÉ (1769—1833). *Études poétiques.*

[1] Voy. ci-dessus, p. 177, note 7. — [2] Allusion à la chute de l'empire romain d'Occident. — [3] Le monde est vengé de Rome qui l'a tenu si longtemps sous sa domination. — [4] Allusion aux peuples germaniques qui envahirent l'empire romain durant la seconde moitié du v[e] siècle et qui le détruisirent en 476. — [5] Allusion à la prise et au sac de Rome dont les Visigoths s'emparèrent en 410 sous le commandement de leur roi Alaric I[er]. On ignore

l'époque de la naissance de ce chef, qui mourut dans le courant même de l'année où il s'était rendu maître de la capitale du monde romain. — [6] Fleuve qui traverse la ville de Rome. — [7] La ville de Rome est bâtie sur sept collines. — [8] Allusion à la puissance de la lyre d'Amphion qui bâtit, selon la Fable, les murs de la ville de Thèbes. Voy. ci-dessus, p. 231, note 3. — [9] La ville de Thèbes en Béotie. (Voy. ci-dessus, p. 239, note 4.) C'est par erreur que le poète a écrit *Alcmène*. Il fallait dire *Alcméon* qui s'empara de Thèbes et la détruisit vers l'an 1215 av. J.-C. — [10] Célèbre sculpteur grec, né dans l'île de Paros, aujourd'hui Paro, l'une des Cyclades, dans l'archipel grec. — [11] Célèbre peintre grec, né à Cos, ou, selon d'autres, à Colophon ou à Éphèse. Il florissait vers l'an 328 av. J.-C. — [12] Marcus Vitruvius Pollio, qui naquit, comme on le conjecture, à Vérone, et qui fut architecte militaire et constructeur de machines de guerre sous Jules César et sous l'empereur Auguste. Durant le règne de ce dernier, il écrivit, d'après les auteurs grecs, un ouvrage sur l'architecture, les aqueducs, les cadrans solaires et la mécanique. — [13] En termes de peinture, *touche* signifie la manière dont le peintre indique et fait sentir le caractère des objets qu'il représente. — [14] La célèbre basilique de Saint-Pierre à Rome. La construction de cet édifice, qui est un des plus beaux du monde, fut commencée en 1506 et terminée seulement en 1614. Michel-Ange, qui la dirigea pendant dix-sept ans depuis l'an 1546, est l'auteur de la gigantesque coupole dont cette basilique est surmontée. — [15] Voy. ci-dessus, p. 131, note 5. — [16] Allusion à une fête que Florence célèbre tous les ans en l'honneur de Michel-Ange, qui naquit dans cette ville.

DANTE [1].

Dante, vieux gibelin [2] ! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque [3] puissant
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poète !
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur !
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles,
Est-ce le pli des ans ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front laborieusement ?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire ?
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué [4] de ses mains ?
Est-ce un ris [5] de pitié sur les pauvres humains ?
Oh ! le mépris va bien sur la bouche de Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente [6],
Et le pavé natal fut un champ de graviers
Qui déchira longtemps la plante de ses pieds.

Dante vit comme nous les factions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines;
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour;
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes,
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes,
Et le mot de patrie à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté!
O Dante Alighieri [7]! poète de Florence,
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance.

AUG. BARBIER (né en 1805).

[1] Voy. ci-dessus, p. 183, note 1. — [2] On désigne sous les noms de *Guelfes* et de *Gibelins* deux partis puissants qui divisèrent l'Italie aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Les Guelfes étaient les partisans de la domination de l'Église et de l'indépendance nationale; les Gibelins l'étaient de la domination des empereurs allemands et de la hiérarchie féodale. — [3] *Masque* se dit d'une sorte de terre préparée, et appliquée sur le visage de quelqu'un, pour en prendre le moule; se dit aussi d'une empreinte en plâtre faite dans ce moule. — [4] Pour *fixé*. — [5] Syn., *rire, sourire*. — [6] A l'époque de Dante, la ville de Florence, où il naquit, était déchirée par les factions des Guelfes et des Gibelins, connus ceux-ci sous le nom de *Noirs*, ceux-là sous celui de *Blancs*. — [7] Voy. ci-dessus, p. 183, note 7.

CORNEILLE [1].

Par une rue étroite, au cœur [2] du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel et le pied dans la fange,
Cheminait à pas lents une figure étrange.
C'était un grand vieillard sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé!
Son œil d'aigle [3], son front, argenté vers les tempes [4],
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes;
Et l'on eût dit, à voir ce masque [5] souverain,
Une médaille antique à frapper en airain.
Chaque pli de sa joue, austèrement creusée,
Semblait continuer un sillon de pensée,
Et, dans son regard noir, qu'éteint un sombre ennui,
On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.
Le roi-soleil [6], alors, illuminait l'Europe,

Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
Devant cet Apollon [7] qui s'appelait Louis.
A le chanter, Boileau [8] passait ses doctes veilles;
Pour le loger, Mansard [9] entassait ses merveilles;
Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier,
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier!
Sur la poussière d'or de sa terre bénie,
Homère [10], sans chaussure, aux chemins d'Ionie [11],
Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
Beau comme un marbre grec par Phidias [12] sculpté;
Mais Homère, à Paris, sans crainte du scandale,
Un jour de pluie, eût fait recoudre sa sandale.
Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna* [13],
Celui que de ses mains la muse couronna,
Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame [14],
Qui peignit les Romains si grands, d'après son âme,
. . . .
Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
A ton siècle en perruque et de luxe amoureux [15],
Je ne pardonne pas Corneille malheureux.
Ton dais fleurdelisé [16] cache mal cette échoppe;
De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,
Je voudrais prendre un pan pour Corneille vieilli,
S'éteignant, pauvre et seul, dans l'ombre et dans l'oubli.
Sur le rayonnement de toute ton histoire,
Sur l'or de ton soleil c'est une tache noire [17],
O roi! d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
Corneille sans souliers, Molière [18] sans tombeau!
Mais pourquoi s'indigner? Que viennent les années [19],
L'équilibre se fait entre les destinées;
A sa place chacun est remis par la mort :
Le roi rentre dans l'ombre, et le poète en sort!
Pour courtisans, Versaille [20] a gardé ses statues;
Les adulations et les eaux se sont tues;
Versaille est la Palmyre [21] où dort la royauté.
Qui des deux survivra, génie ou majesté?
L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre;
Le spectre de Louis, au jardin de Lenôtre [22],
Erre seul, et Corneille, éternel comme un dieu,
Toujours sur son autel voit reluire le feu
Que font briller plus vif en ses fêtes natales
Les générations, immortelles vestales [23].

Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
Son vivace laurier pousse et verdit encor :
Dans la postérité, perspective inconnue,
Le poète grandit et le roi diminue.

THÉOPHILE GAUTIER (né en 1811).

[1] Voy. ci-dessus, p. 179, note 1. — [2] Au centre. — [3] Pour *regard vif, perçant*. — [4] Pour *dont les tempes étaient garnies de cheveux blancs*. — [5] Voyez ci-dessus, p. 377, note 3. Ici le mot *masque* est synonyme de *figure, visage*. — [6] Louis XIV, roi de France. Ce monarque avait adopté pour emblème le soleil. — [7] Voy. ci-dessus, p. 196, note 1. — [8] Voy. ci-dessus, p. 197, note 28. — [9] Jules Hardouin Mansard, célèbre architecte français, né en 1645, mort en 1708. Il fut honoré de l'amitié de Louis XIV et bâtit pour ce prince le Palais de Versailles, l'Hôtel des Invalides à Paris et la Place des Victoires dans la même ville. C'est à un de ses oncles paternels, architecte aussi, que l'on doit l'idée des fenêtres pratiquées dans les parties presque verticales d'un comble brisé et qui s'appellent *mansardes*, d'après le nom de cet artiste. — [10] Voy. ci-dessus, p. 82, note 1. — [11] Contrée de l'Asie Mineure, qui s'étendait entre le fleuve Sarabat et le Méandre, sur le littoral opposé aux îles de Samos et de Chio. C'est à l'Ionie qu'appartenait Homère. — [12] Le plus célèbre des statuaires grecs. Il naquit vers l'an 498 et mourut l'an 431 av. J.-C. — [13] Tragédies de Corneille. — [14] Allusion au style grandiose et énergique du sculpteur et peintre Michel-Ange. Voy ci-dessus, p. 177, note 7. — [15] Allusion aux perruques énormes que la mode avait adoptées sous Louis XIV, et aux dépenses excessives que ce roi faisait pour ses palais et pour sa cour. — [16] C'est-à-dire *orné de fleurs de lis*. Ces fleurs étaient l'emblème des rois de France. — [17] Louis XIV, qui n'accorda aucune faveur à ce grand homme, la gloire des lettres françaises, se borna à lui envoyer un simple secours durant la maladie dont il mourut. — [18] Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, le plus célèbre auteur de comédies que la France ait produit, né en 1622, mort en 1673. — [19] Inversion, pour *que les années viennent*. — [20] Voy. ci-dessus, p, 214, note 3. - [21] Voy. ci-dessus, p. 239, note 5. — [22] André Lenôtre, né en 1613, mort en 1700, célèbre dessinateur de jardins. C'est à lui que sont dus les plans du parc de Versailles et des jardins de Louis XIV. — [23] Dans l'ancienne Rome, jeunes filles attachées au culte de Vesta, déesse du Feu. Elles étaient chargées d'entretenir un feu perpétuel dans le temple de cette divinité

CARACTÈRES MORAUX.

LE DISPUTEUR.

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube [1]
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?

Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et, Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté [2].
D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite,
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur [3].
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie;
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance [4],
Avaient vu dérouter toute leur complaisance...
Un voisin asthmatique [5], en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir. »
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un [6] triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir [7] d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre [8]!

RULHIÈRE (1735–1791). *Les Disputes.*

[1] Personnage imaginaire. — [2] Richelieu, maréchal de France, mort en 1788, à l'âge de 92 ans. Ce fut lui qui défendit Gênes et emporta le fort Mahon. — [3] De mauvaise humeur. — [4] C'est-à-dire l'espoir d'hériter de lui. — [5] Prononcez *asmatique*. Qui a un asthme (prononcez *asme*), maladie nerveuse caractérisée par une grande difficulté de respirer et qui revient périodiquement. — [6] Il faudrait grammaticalement *à un*. Mais le concours des voyelles *à* et *u* aurait produit un hiatus, interdit aux poètes. — [7] Au moment où il sortait. — [8] C'est-à-dire Dieu.

LE PARLEUR A PRÉTENTION.

Que mon bon ange aussi me débarrasse
De cet homme à prétention,
Qui commandant l'attention,
A ses moindres propos attache une préface [1];

Qui, tel que l'on voit un archer,
De son arc étendu, quand la flèche s'envole,
Suivre de l'œil le trait qu'il vient de décocher,
Sitôt qu'il lâche une parole,
Vient lire dans mes yeux l'effet de son discours,
Ne permet pas qu'on en trouble [2] le cours;
D'un regard exigeant me presse, m'interroge;
Quête [3] un souris, sollicite un éloge;
Tremble qu'une pensée, une maxime [4], un mot,
N'aille mourir dans l'oreille d'un sot.
Au milieu de sa période,
J'échappe, en m'esquivant, au [5] parleur incommode,
Et le laisse chercher dans les regards d'autrui
La satisfaction que lui seul a de lui.

DELILLE (1738—1813). *Poëme de la Conversation.*

[1] Préambule, petit discours que l'on fait avant que d'entrer en matière. — [2] Syn., *arrête, interrompe.* — [3] Chercher à obtenir. — [4] Proposition qui contient une vérité importante au point de vue de la morale. — [5] Voy. ci-dessous, p. 383, note 4.

L'INCONSTANT.

Inconstant! oh, voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès:
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.
C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé;
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurais pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance,
Je goûte d'un état [1]; j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi quand on peut être mieux?
Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance;
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?

A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause ·
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose,
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts ! il échappe, il faut qu'il se promène ;
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
Et, pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile : autour de lui tout change;
La terre se dépouille, et bientôt reverdit,
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit...
Que dis-je? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot [2].

COLLIN-D'HARLEVILLE (1755–1806). *L'Inconstant*, acte II, sc. IX

[1] J'essaye un état, une profession. — [2] Syn., *destinée, sort, partage*.

LA JEUNESSE DU JOUR.

Moi ! je me garde bien de dire un mot; j'admire.
Je sens que, pour s'instruire, il n'était pas [1] besoin
De tant se fatiguer, de prendre tant de soin [2].
Oh ! non, je reconnais que ces longues études
N'étaient que sot ennui, que tristes habitudes;
Je vois qu'à moins de frais il est de beaux esprits,
Et même des savants, qui, n'ayant rien appris,
N'ignorent nulle chose, et, des heures entières,
Vont parler, discuter sur toutes les matières,
Sur des points de science, en affaires de goût,
Dans le monde, au spectacle, en famille et partout.
S'érigent en censeurs, en arbitres suprêmes,
Et toujours, en un mot, sont très contents d'eux-mêmes.
On est tout confondu d'un ton si décidé.
Tu sais tout, à t'entendre ; et monsieur de Naudé [3]
Me disait même hier : Que de choses j'ignore !
Mon ami, je vieillis en m'instruisant encore.

. . . . J'admire, ajoutait-il,
Et l'air de confiance, et l'éternel babil
De ces messieurs à peine échappés de [4] l'enfance;
Car ils ont, d'un seul pas, franchi l'adolescence.
Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur [5] maintien ;
Mais ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien ;
Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,
Et de leur nullité publiquement s'honorent.
Êtres inconséquents [6], neufs [7] et blasés [8], flétris,
Tels que des fruits sans goût, avant le temps mûris :
A quinze ans, les voilà déjà de petits hommes
Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous sommes.

LE MÊME. *Le Vieillard et les Jeunes Gens*, acte II, sc. IV.

[1] On dit aussi *on n'avait pas*. — [2] Syn., *peine*. — [3] Personnage imaginaire. — [4] *Échapper de* signifie cesser d'être où l'on était, sortir de. *Échapper à* veut dire se soustraire, se dérober à, être préservé de. — [5] Il faudrait *à leur*. — [6] Qui agit, qui parle sans se conformer à ses propres principes. — [7] Syn., *jeunes*. — [8] Incapables d'émotions, de sentiments, soit au physique, soit au moral.

LE MÉDISANT.

La rage de médire est une impertinence ;
Dans notre vanité ce défaut prend naissance.
Du bonheur du prochain le tableau vous aigrit [1] ;
Le désir de briller, de montrer de l'esprit,
Vous met à la merci [2] des oisifs d'une ville,
Et vous n'êtes méchant que pour paraître habile.
Mais que vous revient-il de [3] ces fâcheux éclats?
On vous flatte tout haut, on vous blâme tout bas;
Vos bons mots [4] quelquefois font rire la sottise,
Mais toujours l'honnête homme en secret vous méprise ;
Il vous fuit : il vous voit, à sa perte attaché,
Lancer souvent le trait d'un perfide caché,
Insulter en riant nos mères et nos filles,
Détruire par un mot le bonheur des familles,
Et pour un jeu d'esprit, fruit de la vanité,
Condamner l'innocence, et flétrir la beauté.
Rien n'est sacré pour vous, et la reconnaissance
N'a jamais enchaîné l'affreuse médisance.

Dès qu'un homme est atteint de ce fatal penchant,
Il est tout glorieux de paraître méchant;
Nos chagrins sont pour lui de légers badinages;
Il s'amuse des pleurs, il sourit des outrages;
Pour un plaisir cruel, et qui dure un moment,
L'honneur et l'amitié lui parlent vainement.
Les médisants enfin sont une affreuse peste,
Qu'un homme de bon sens [5] blâme, fuit et déteste.

Gosse (1773—1834). *Le Médisant*, acte 1er, sc. XIV.

[1] Syn., *irrité, indisposé*. — [2] Syn., *discrétion*. — [3] Que gagnez-vous à...
[4] Traits ingénieux, vifs et plaisants. — [5] Un homme sensé.

LE NÉGOCIANT.

Sans place, dites-moi, vous ne pourriez donc vivre?
Mais, pour vouloir ainsi rester au gouvernail [1],
Avec l'État, messieurs, avez-vous passé bail [2]?
Nous autres commerçants, nous ne pouvons comprendre
Un travers [3], qui paraît de jour en jour s'étendre.
Tout le monde veut vivre aux dépens de l'État!
On veut être commis, officier, magistrat;
On veut des traitements avoir le privilège.
Qu'un jeune homme ait, dix ans, dans le fond d'un collège,
Mis du noir sur du blanc, il semble que le roi
Soit chargé de son sort et lui doive un emploi.
Si le gouvernement suivait cette tendance,
Les administrateurs de notre pauvre France,
En se multipliant tous les jours par degrés,
Deviendraient plus nombreux... que les administrés.
Je suis très juste, moi, pour les fonctionnaires;
Les gens qui dans l'État, rouages nécessaires,
Occupent des emplois, j'en fais beaucoup de cas...
Mais j'estime encor plus les gens qui n'en ont pas.
Se livrer au commerce, enrichir sa patrie,
Exister par soi-même et par son industrie,
C'est le sort le plus beau!... Dans l'état social,
Le bien particulier fait le bien général [4].
Rien n'est seul, tout se tient, la richesse est féconde;
Qui sert ses intérêts sert ceux de tout le monde.

Moi, qui nourris deux mille ouvriers tous les ans,
Moi, dont la signature a cours depuis longtemps
En Allemagne, en Prusse, en Suède, en Angleterre,
Moi, de qui les produits courent [5] l'Europe entière,
J'ai l'orgueil de penser, messieurs, que je vaux bien
Tel autre qui consomme et qui ne produit rien.

CASIMIR BONJOUR (1794—...). *Le Protecteur et le Mari*, acte I[er], sc. VI.

[1] Pièce de bois attachée à l'arrière d'un vaisseau, d'un navire, d'un bateau, et qui sert à le gouverner, à le faire aller du côté qu'on veut. *Gouvernail* est employé ici au figuré et signifie gouvernement d'un État. — [2] Conclu un bail, ou contrat par lequel on donne à quelqu'un la jouissance d'une chose, moyennant un prix convenu et pour un temps déterminé. — [3] Syn., *bizarrerie, caprice*. — La richesse publique se compose de l'ensemble de la richesse particulière. — [5] Syn., se *répandent dans*.

GALLICISMES [1].

A

A l'aide. *A* force de soins. *A* force de rames. *A* Dieu ne plaise! *A* qui en avez-vous! Qu'est-ce *à* dire? Il n'est pas homme *à* en démordre. Avoir *à* cœur, prendre *à* cœur. *Abattre* de la besogne. Être *abîmé* dans sa douleur; être *abîmé* de dettes. Être aux *abois*. Avoir *affaire* à quelqu'un; c'est l'*affaire d'un instant*. Être entre deux *âges*. *Agiter* une question. *S'aguerrir* au grand monde. De fil en *aiguille;* disputer sur la pointe d'une *aiguille*. Voler de ses propres *ailes*. Un conte en l'*air;* parler en l'*air*. *Aller* au plus pressé; y *aller* de franc jeu, rondement; n'y pas *aller* de main morte; nous *allons* rester. Ne voir *âme* qui vive; c'est son *âme* damnée. Dire des sottises *amères*. A l'*amiable*. En dernière *analyse*. C'est notre *ancre* de salut. C'est le pont aux *ânes*. Être aux *anges*. Il y a *anguille* sous roche. Faire danser l'*anse* du panier. Faire *antichambre*. Être l'*antipode* du bon sens. Faire le bon *apôtre*. Cela s'*appelle* parler. Faire l'*appoint*. Il est *approchant* de huit heures. *Après* coup; *après* tout. *Arborer* l'impiété. Avoir deux cordes à son *arc*. C'est l'*arche* sainte, il ne faut pas y toucher. Rendre les *armes;* faire tomber les *armes* de la main de quelqu'un. Être *armé* jusqu'aux dents. *Arracher* une dent à quelqu'un. Il en *arrivera* ce qu'il pourra. A l'*article* de la mort. Faire *assaut* d'esprit. *Asseoir* un jugement sur une simple présomption. Il n'est pas dans son *assiette* ordinaire. S'*attaquer* à quelqu'un. C'est là que je vous *attendais*. *Attraper* un rhume, des cors. Mesurer les autres à son *aune;* savoir ce qu'en vaut l'*aune*. *Aussitôt* dit, aussitôt fait; *aussitôt* votre lettre reçue, je suis parti. *Autant* en emporte le vent; *autant* lui en pend à l'oreille. Élever *autel* contre autel. Il n'en sait pas d'*autres;* il en sait bien d'*autres;* en voici bien d'un *autre;* vous *autres,* fortes têtes, vous voilà! Aller *à vau-l'eau*. Mettre une chose en *avant;* de là en *avant*. Aller, marcher *à l'aventure;* si *d'aventure* quelqu'un venait; si *par aventure* il arrive. Un bon *averti* en vaut deux. Agir *en aveugle, à l'aveugle*. A mon *avis,* sauf meilleur *avis*. *Avoir* de quoi; vous en *aurez;* *avoir* pour agréable; contre qui en *avez*-vous? L'*avoir* beau, l'*avoir* belle; on a beau dire; je vous *aurai;* nous *avons* des gens, il y *a* des gens, il y en *a* qui croient aux revenants; tant y *a*. Donner à quelqu'un un poisson d'*avril*.

B

Plier *bagage*. Vous me la *baillez* belle. *Baisser* l'oreille; *baisser* pavillon. Rôtir le *balai*. Être en *balance*. Prendre la *balle* au bond. Être, se mettre sur les *bancs*. Se ranger sous la *bannière* de quelqu'un. Nous irons au-devant de lui avec la croix et la *bannière*. *Baptiser* son vin. Rire dans sa *barbe;* faire une chose à la *barbe* de quelqu'un. Cet homme est *bardé* de ridicules. Les eaux sont bien basses chez lui; il a l'oreille *basse;* faire main *basse*. Cela lui

[1] Voir la note sur les *Gallicismes*, page 279.

va comme un *bas* de soie. Le champ de *bataille* lui est demeuré ; il fait de cet argument son cheval de *bataille*. Voilà comme je suis *bâti*. Cet enfant est mon *bâton* de vieillesse. Dressons bien nos *batteries* ; démonter les *batteries* de quelqu'un. *Battre* le pavé ; *battre* monnaie ; *battre* en ruine un homme, un système ; *battre* la campagne ; *battre* en retraite ; *battre* froid à quelqu'un ; se *battre* les flancs ; mener quelqu'un tambour *battant*. Il fait *beau* voir ; le donner *beau*, ou la donner *belle* à quelqu'un ; il y a *beau* temps qu'on ne l'a vu ; il en fait, il en conte de *belles* ; tout cela est *bel* et bon ; coucher à la *belle* étoile ; de plus *belle* ; tout *beau*. Avoir *bec* et ongles ; tenir quelqu'un le *bec* dans l'eau. Donner à quelqu'un de l'eau *bénite* de cour. Au *besoin* ; qu'est-il *besoin* de ? Cet homme est notre *bête* noire. Mener à *bien* ; aller à *bien* ; sentir son *bien*. A *bientôt* ; cela est *bientôt* dit. De but en *blanc* ; donner carte *blanche* à quelqu'un ; rougir jusqu'au *blanc* des yeux. Manger son *blé* en vert, ou en herbe. Ce sont là des contes *bleus*. *Boire* le calice ; *boire* un affront ; toute honte *bue*. Trouver visage de *bois* ; faire flèche de tout *bois* ; il est du *bois* dont on fait les ambassadeurs. Gare la *bombe* ! la *bombe* creva. Avoir *bon* pied, *bon* temps ; en *bonne* main ; aller de *bon* pied dans une affaire ; faire une *bonne* fin ; soyez de *bon* compte ; y aller *bon* jeu, *bon* argent ; à *bonnes* enseignes ; il nous en a dit de *bonnes* ; il est *bon* là ; c'est *bon* à vous, à lui ; à la *bonne* heure ; il est de la *bonne* année ; il fait *bon* vivre. Aller par sauts et par *bonds*. Lâcher la *bonde* à. Par *bonheur*. Avoir la tête près du *bonnet* ; ce sont deux têtes dans un *bonnet* ; jeter son *bonnet* par-dessus les moulins ; un gros *bonnet*. Être au *bord*, sur le *bord* du précipice, du tombeau ; virer de *bord* ; être du *bord* de quelqu'un. Ne rêver que plaie et *bosse*. A propos de *bottes* ; porter une *botte* à quelqu'un. Être, demeurer *bouche* béante ; faire la petite *bouche* ; garder quelque chose pour la bonne *bouche*. Faire une levée de *boucliers*. Tirer quelqu'un de la *boue* ; c'est une âme de *boue*. Ne faire une chose que par *bouffées*, *Bouillir* d'impatience. *Bouillonner* de fureur. Savoir une chose sur le *bout* du doigt ; avoir un nom, un mot sur le *bout* de la langue ; sourire du *bout* des lèvres ; montrer le *bout* de l'oreille ; à tout *bout* de champ ; on ne sait par quel *bout* le prendre ; brûler la chandelle par les deux *bouts* ; au *bout* du compte ; à *bout* de ; d'un *bout* à l'autre. Serrer le *bouton* à quelqu'un. Un homme *boutonné* jusqu'au menton. Être comme l'oiseau sur la *branche* ; sauter de *branche* en branche. Gros comme le *bras* ; avoir une grande difficulté sur les *bras* ; être le *bras* droit de quelqu'un ; à force de *bras* ; à tour de *bras* ; à *bras* raccourci ; *bras* dessus, bras dessous ; à *bras*-le-corps. Avoir le parler *bref*. Donner à quelqu'un un *brevet* d'étourdi. Tenir quelqu'un en *bride* ; lâcher la *bride* à quelqu'un ; courir à *bride* abattue ; aller *bride* en main dans une affaire. Aller sur les *brisées* de quelqu'un. Se *brouiller* avec la justice. A grand *bruit* ; à petit *bruit* ; il n'est *bruit* que de cela. Il leur a dit leurs vérités à *brûle-pourpoint*. *Brûler* le pavé ; un cerveau *brûlé*. *Brusquer* une affaire. Faire l'école *buissonnière*. L'air, le vent du *bureau* ; un *bureau* d'adresse ; un *bureau* d'esprit. Être en *butte* aux railleries.

C

Çà et là ; qui *çà*, qui là. Filer du *câble*. Il se *cabre* à tout moment. Se *cacher* de quelqu'un, de quelque chose. Courir le *cachet*. L'alarme est au *camp*. Se mettre en *campagne* ; son imagination est en *campagne*. Rire sous *cape*. *Capituler* avec sa conscience. Être, demeurer *capot*. Rabattre le *caquet* de

quelqu'un. Cet homme est un sot à vingt-quatre *carats*. Comme mars, comme marée en *carême*. C'est un vrai visage de *carême;* c'est un vrai *carême-prenant*. Siffler quelqu'un à double, à triple *carillon*. Faire le saut de *carpe*. Il a vidé son *carquois*. C'est une tête *carrée*. Se donner *carrière*. Brouiller les *cartes*, connaître le dessous des *cartes*; jouer *cartes* sur table; perdre la *carte*. Son *cas* n'est pas net. *Casser* les vitres; se *casser* le nez; payer les pots *cassés*. Être en *cause;* prendre fait et *cause* pour quelqu'un. Être sujet à *caution*. Être pendu à la *ceinture* de quelqu'un. Être dans son *centre*. Chercher la quadrature du *cercle*. Être en *chair;* cela fait venir la *chair* de poule. Être assis dans la *chaire* du mensonge. Se sauver à travers *champs;* prendre la clef des *champs;* être fou à courir les *champs*. Se brûler à la *chandelle;* allumer une *chandelle* à quelqu'un. Donner, faire prendre le *change* à quelqu'un. *Changer* de batterie, de note. C'est toujours la même *chanson; chansons* que tout cela. Nous le ferons *chanter* sur un autre ton; c'est comme si vous *chantiez; chanter* injures à quelqu'un. Défiler son *chapelet*. Avoir voix au *chapitre*. Être sur les *charbons*. A la *charge* de; revenir à la *charge*. Tirer la *charrue;* mettre la *charrue* devant les bœufs. Tomber de *Charybde* en Scylla. Avoir un *chat* dans le gosier; acheter *chat* en poche; éveiller le *chat* qui dort. Faire des *châteaux* en Espagne. Cela ne fait ni *chaud* ni froid; souffler le *chaud* et le froid; à la *chaude;* il nous l'a donnée *chaude*. Nous verrons de quel bois il se *chauffe;* ils ne se *chauffent* pas du même bois. Prendre ses bas pour ses *chausses*. Trouver *chaussure* à son pied. Il fit cela de son *chef*. Rester en *chemin;* suivre les *chemins* battus; il est arrivé à la fortune par un *chemin* de velours; il ne faut pas y aller par quatre *chemins;* il a mis des pierres dans mon *chemin;* je le trouverai dans mon *chemin*, *chemin* faisant. N'avoir pas de *chemise*. Payer quelqu'un en feuilles de *chêne*. Il me le payera *cher*. *Chercher* une aiguille dans une botte de foin; *chercher* midi à quatorze heures. Faire *chère* lie. Cet homme est un *cheval* pour le travail, un *cheval* de bât; monter sur ses grands *chevaux;* écrire à quelqu'un une lettre à *cheval*. Ce raisonnement est tiré par les *cheveux*. Jeter sa langue aux *chiens;* entre *chien* et loup; faire le *chien* couchant. Faire ses *choux* gras; planter ses *choux*. Parler *chrétien*. Remuer *ciel* et terre. Tirer une difficulté au *clair*. En un *clin* d'œil. Rester bouche *close;* c'est pour moi lettre *close*. Manquer le *coche;* faire la mouche du *coche*. De gaieté de *cœur;* avoir quelque chose sur le *cœur;* avoir le *cœur* sur la main, sur les lèvres; s'en donner à *cœur* joie; j'en veux avoir le *cœur* net; dîner par *cœur*. Être franc du *collier;* donner un coup de *collier*. Vous *comblez* la mesure. C'est le secret de la *comédie*. D'une *commune* voix; d'un *commun* accord. Fausser *compagnie* à quelqu'un. De *compte* fait; donner à quelqu'un son *compte;* à ce *compte*-là. Je ne le *connais* ni d'Ève ni d'Adam; je ne *connais* que cela. En *conter* de belles. *Conte* bleu; voilà un beau *conte*. Prêcher un *converti*. Être comme un *coq* en pâte. Demander une chose à *cor* et à cri. Toucher la *corde* sensible. Il n'a consenti qu'à son *corps* défendant. Regarder quelqu'un de *côté*. Prendre ses jambes à son *cou*. Être tout *cousu* d'or. Voir tout *couleur* de rose. Cette nouvelle a été pour nous un *coup* de massue, un *coup* de foudre. Vider la *coupe* jusqu'à la lie. C'est de l'eau bénite de *cour*. Prendre son *courage* à deux mains. Par le temps qui *court;* ne *courons* pas deux lièvres à la fois. Se trouver, rester tout *court*. Rien ne me *coûte*, *coûte que coûte*. Se mettre à *couvert;* se *couvrir* de gloire, de lauriers. De *crainte* d'être surpris. Avoir du *crédit* sur quelqu'un. Ce discours n'est que de la *crème* fouettée. Il est *criblé* de dettes. On a *crié* au scandale. Un cheval

à tous *crins*. Cette histoire me *crispe* les nerfs. Ne faire que *croître* et embellir. Voilà un *cruel* homme. J'ai trouvé le défaut de la *cuirasse*. Voilà du latin de *cuisine*.

D

De par le roi, la loi et la justice ; ceci *de* vous à moi ; on dirait *d'*un fou ; aussitôt les ennemis *de* s'enfuir. Le *dé* en est jeté ; tenir le *dé* de la conversation. Il a mis cette maison à la *débandade*. C'est un conte à dormir *debout*, *debout*, et partons. Se montrer à *découvert*. Être tout *en dedans*. Être, se tenir sur la *défensive*. Mettre quelqu'un au *défi* de faire une chose. De propos *délibéré*. Prendre un voleur en flagrant *délit*. *Demander* raison à quelqu'un. Sa tête *déménage*. *Demeurons*-en là. Cette objection m'a tout à fait *démonté*. Prendre le mors aux *dents*, montrer les *dents* à quelqu'un ; ne pas desserrer les *dents*. S'amuser aux *dépens* de quelqu'un. Mettre la *dernière* main à une chose. Nous avons *désarmé* sa colère. Vous prêchez dans le *désert*. C'est un homme *en dessous*. Être *au-dessus* de ses affaires. Être sans *détour*. Il a mis son chapeau sens *devant derrière* ; prendre les *devants*. On lui a rendu ce matin les derniers *devoirs*. On l'a *dévoré* des yeux ; voilà un affront que je ne pourrai *dévorer*. Faire le *diable* à quatre ; *diable !* comme vous y allez ! S'il plaît à *Dieu ;* plaise à *Dieu !* jurer ses grands *dieux*. Ce n'est pas à *dire* pour cela que... ; cela va sans *dire ;* il y a bien à *dire ;* il n'y a pas à *dire ;* soit *dit* en passant ; à vrai *dire ;* cela vous plaît à *dire*. Savoir une chose au bout du *doigt*, donner sur les *doigts* à quelqu'un ; se mordre les *doigts*. Cela n'est pas de mon *domaine*. Je vous le *donne* en cent ; en *donner* à quelqu'un ; il m'a *donné* beau jeu ; je ne sais où *donner* de la tête. Il ne faut pas *dormir* sur cette affaire. Tourner le *dos ;* avoir bon *dos ;* faire le gros *dos*. Je le ferai bien filer *doux ;* tout *doux*. Tailler en plein *drap ;* vous voilà dans de beaux *draps*. A qui de *droit ;* à bon *droit*.

E

Il n'est pire *eau* que l'eau qui dort ; donner un coup d'épée dans l'*eau ;* ne faire que de l'*eau* claire. Les *écailles* lui tombent des yeux. Il l'a *échappé* belle. Il nous a tenus longtemps en *échec*. Après lui il faut tirer l'*échelle ;* vous lui faites la courte *échelle*. Renvoyer quelqu'un à l'*école*. Il est toujours aux *écoutes*. Je lui ai *écrit* de bonne encre. On le craint à l'*égal* du tonnerre. C'est, à tous *égards*, ce qui convient le mieux. Je ne suis pas ici dans mon véritable *élément*. Il est bien *éloigné* de son compte. Nous avons emporté cette affaire d'*emblée*. Autant en *emporte* le vent. *En* est-il un seul parmi vous qui consente à signer ? Casser le nez à coups d'*encensoir*. On m'a *endossé* de cette mauvaise commission. Voilà ce qui s'appelle *enfoncer* une porte ouverte. Cet orateur *enlève* tous les suffrages. Autant de pris sur l'*ennemi*. Il ne veut payer qu'à bonnes *enseignes*. J'ai été chez vous, à telles *enseignes* que votre portier m'a dit, etc. Prenez garde qu'il ne vous *entame*, qu'il ne vous *entreprenne*. *Envoyer* quelqu'un dans l'autre monde. Regarder quelqu'un par-dessus l'*épaule*. Je suis sur des *épines*. Il a pour vous une amitié à toute *épreuve ;* cette voûte est à l'*épreuve* de la tombe. Cet homme est toujours dans les *espaces* imaginaires. Un sot à triple *étage*. Je ne veux pas m'*étendre* sur cette matière. Je lui ferai voir des *étoiles* en plein midi. Avoir le pied à l'*étrier* être ferme sur ses *étriers*. Partons à tout *événement*. Cet indiscret a *éventé* le complot. Cette personne cherche toujours à se mettre

en *évidence*. Il l'a maltraité à l'*excès*. Par *exemple*, voilà qui est fort! Il est à toute *extrémité*, il se meurt.

F

Cet homme est la *fable* de tout le monde. Il fit *face* à tous les événements; il affirma à la *face* du ciel. Vous nous contez des *fagots*. Ce banquier a les reins bien *faibles*. Il n'aime pas tant le jeu qu'il *faisait* il y a quelques années; il veut nous *faire pièce;* sortirez-vous par le temps qu'il *fait?* Il s'en *faut* qu'il soit riche. Se *familiariser* avec le danger. Il m'a pris *fantaisie, en fantaisie* de faire cela. Un homme, un cheval, un habit de *fatigue*. Faire *faux bond* à quelqu'un. Cette migraine me *fend* la tête; cette nouvelle m'a *fendu* le cœur. Il y a bien longtemps qu'il bat le *fer;* les *fers* sont au feu. Je l'attends de pied *ferme*. *Fermer* les yeux, *fermer* la bouche à quelqu'un. Il est *ferré* à glace sur l'astronomie. On nous a fait grande *fête*. Mettre le *feu* aux poudres; j'en mettrais la main au *feu*, il a jeté tout son *feu;* il n'a ni *feu* ni lieu. Ce sont là des finesses *cousues de fil blanc*. Cet homme est le *fils* de ses œuvres. Il a fait cela à bonne *fin*. Il fait le *fin* devant nous. *Fixez* bien cela dans votre mémoire. Il a jeté feu et *flamme*. Il prête le *flanc* au ridicule. *Fléchir* le genou, les genoux devant quelqu'un. Il a ajouté un beau *fleuron* à sa couronne. Enfin, nous voici remis à *flot*. En bonne *foi*, le feriez-vous? Avouez-le donc une bonne *fois*, une *fois* pour toutes. Cet homme s'est coulé à *fond;* nous avons coulé cette question à *fond*. Je *fonde* toutes mes espérances sur vous. Le ciel se *fond* en eau; votre mère *fondit* en larmes. Votre frère a un grand *fonds d'esprit*. *Force* me fut de me taire; il veut, *à toute force*, s'en aller; ils entrèrent dans cette ville *par force, à force* ouverte. Il m'a *forcé* la main. J'ai dit cela pour la *forme*. Il y a d'étranges retours de *fortune*. Un vrai chrétien *foule* aux pieds les vanités du monde. Il a rencontré là ses *Fourches caudines*. J'ai recommencé ce travail sur nouveaux *frais*. Il veut avoir ses coudées *franches*, avoir son *franc* parler. Il *frise* la quarantaine. Tous nos projets s'en sont allés en *fumée*.

G

Cet employé a été cassé aux *gages*. Tâchez de *gagner* cela sur vous; nous le *gagnerons* de vitesse. Cet homme a le vin *gai*. Je ne me soucie pas d'amuser la *galerie*. Il est bien petit *garçon* auprès de vous. Soyez sur vos *gardes;* donnez-vous de *garde* qu'on ne vous trompe; il n'a *garde* de vous tromper. Cet homme *gèle* ceux qui l'abordent. Je me suis hasardé à rompre la *glace*. Je lui en ai *glissé* deux mots à l'oreille. Nous en avons fait des *gorges* chaudes; nous en avons ri à *gorge* déployée. Il n'y voit, n'y entend *goutte*. Cela lui vient de la *grâce* de Dieu; il s'y est prêté de fort bonne *grâce*, de la meilleure *grâce* du monde. Il n'a pas un *grain* de bon sens; il a un *grain* de folie. Il tranche du *grand;* il m'a fait ouvrir de *grands* yeux. *Graver* un bienfait, une injure dans sa mémoire. C'est moi qui ai attaché le *grelot*. J'étais sur le *gril*. Il leur a dit de *gros* mots, de *grosses* vérités; il avait les yeux *gros* de larmes; il y a *gros* à parier qu'il ne viendra pas. Cela est de bonne *guerre;* à la *guerre* comme à la guerre.

H

Vous serez *haché* menu comme chair à pâté. Il fait des discours à perte d'*haleine;* tenir quelqu'un en *haleine*. Tout le monde cria *haro* sur lui. Il

faut, à tout *hasard*, se tenir prêt. Il n'est pas à la *hauteur* du siècle. Sur quelle *herbe* avez-vous marché? Voilà un pédant *hérissé* de grec. Il n'y a qu'*heur* et malheur en ce monde. A la bonne *heure;* à l'*heure* qu'il est; sur l'*heure;* pour l'*heure*. Chercher à le persuader, c'est se *heurter* la tête contre un mur. Ce n'est pas le plus beau de son *histoire;* c'est une autre *histoire;* voilà bien des *histoires*. Cela sent son *homme* de qualité; il a fait conclure ce marché par un *homme* de paille. Il s'est piqué d'*honneur* pour réussir; il a fait *honneur* à notre dîner. Il a fait amende *honorable*. Il a compté sans son *hôte*. Jeter de l'*huile* sur le feu; ce livre sent l'*huile*.

I

Cet édifice a été fait à l'*imitation* de tel autre. On l'a *immolé* par mille épigrammes. Cela me semble *impliquer* contradiction. *Imposer* silence à la calomnie. Cette découverte *imprimera* une direction nouvelle aux idées. Sa retraite lui a été *imputée* à blâme, à déshonneur. Ce général *incline* à la paix. Il est *incommodé* du bras droit. Mettre une chose à l'*index*. La matière peut se diviser à l'*infini*. C'est un *innocent* fourré de malice. C'est un *Iroquois*. Quel *Iroquois!* Ces deux jeunes gens sont *issus* de germain.

J

Il a l'habitude de faire *jabot*. Elle va à cheval *jambe* de çà, *jambe* de là: courir à toutes *jambes*. Jeter des pierres dans le *jardin* de quelqu'un. Un poème fait d'un seul *jet*. *Jeter* de la poudre aux yeux; *jeter* son bien par les fenêtres; *jeter* des larmes, des soupirs, des cris. Se piquer au *jeu;* donner beau *jeu* à quelqu'un; mettre quelqu'un en *jeu;* tirer son épingle du *jeu*. Avoir de la peine à *joindre* les deux bouts. Il *joue* constamment sur les mots; il se *joue* de nous; il *joue* de son reste. Il s'est fait *jour* au travers des ennemis; je ne vois pas *jour* dans cette affaire; vivre au *jour* le *jour*, au *jour* la *journée*. Mener *joyeuse* vie.

L

Il a *lâché* pied; il a *lâché* le mot. *Laisser* le champ libre à quelqu'un; il est pauvre, mais il ne *laisse* pas d'être honnête homme; *laissez* que je vous réponde; il a du *laisser aller*. Ce sont des principes qu'il a sucés avec le *lait*. Cet homme est une bonne *lame*. Se mordre la *langue* d'avoir parlé; avoir la *langue* bien pendue. La conversation commença à *languir*. Je lui ai fait prendre le *large;* il s'est promené en long et en *large*. Il est au bout de son *latin*. *Laver* la tête à quelqu'un; je m'en *lave* les mains. C'est un sot en trois *lettres*. Il a *levé* le pied; je le forcerai bien à *lever* le masque; ne *levez* pas le lièvre. C'est un homme de la *lie* du peuple. Sentir quelqu'un d'une *lieue*. Je ne mets pas cela en *ligne* de compte. Il se fait la part du *lion*. Il est mort au *lit* d'honneur. Il ne *tient* pas compte de l'argent, il en fait *litière*. Il parle comme un *livre;* elle lit la musique à *livre* ouvert. Nous avons vu tout cela, nous étions aux premières *loges*. Je l'ai vu venir de *loin*, du plus *loin* que je l'ai aperçu, j'ai couru au devant de lui. Il ne la fera pas *longue;* je le connais de *longue* main; à la *longue* on en viendra à bout. Cette affaire traîne en *longueur*. Il fait un froid de *loup;* se mettre à la gueule du *loup*. Je mettrai cette vérité en *lumière*. Il a fait un trou à la *lune*. Vous avez mis vos *lunettes* de travers.

M

Je lui ai *mâché* sa besogne. Ils ont *maille* à partir ensemble. Il n'y va pas de *main* morte ; mettre à quelqu'un le marché à la *main;* il prend de toutes *mains* ; il intrigue sous *main*, donner les *mains* à quelque chose. Il garde la *maison*. C'est un homme qui cherche *maître;* il a trouvé son *maître*. J'ai dit cela sans penser à *mal;* cela va de *mal* en pis. Nous jouons de *malheur*. Avoir quelqu'un dans sa *manche;* il a jeté le *manche* après la cognée. On le *mange* de caresses. Il ne fut question de cette affaire que par *manière* de conversation. Il y est parvenu à force de *manœuvres*. Ce libelle ne se vend que sous le *manteau*. C'est un conteur de sornettes, il en fait métier et *marchandise*. *Marcher* sur les talons de quelqu'un. Cet homme a *marqué* dans son temps. Il est entre l'enclume et le *marteau*. Faire quelqu'un échec et *mat*. Il faudrait se lever de bon *matin* pour le surprendre ; un de ces *matins* j'irai vous voir ; un beau *matin* il arriva. On a éventé la *mèche*. Il faut voir le revers de la *médaille*. Il *mêle* toujours les cartes. Ce sont des *menaces* en l'air. Il se laisse *mener* par le nez. Sans *mentir*, à ne point *mentir*, c'est un méchant homme. Il marche, il trotte dru et *menu*. Il a fait cela *au mépris* de son honneur, *en mépris* de son devoir. Il s'est mis à ma *merci*. Vous serez payé au fur et à *mesure* de votre travail. Je *mets* mon orgueil à vous imiter ; la flotte a *mis* à la voile. Ils mentent à qui *mieux mieux*. Il est tombé au beau *milieu* de la rue. C'est un *miracle* de vous voir. Cette femme se *mire* dans ses enfants. Cette maison est bâtie à la *moderne*. Il n'en sera ni plus ni *moins*. Ils sont de *moitié* dans cette affaire. Cela va le mieux du *monde;* je ne l'aime pas le moins du *monde*. *Montrez*-lui la porte s'il vient. Il s'en *mordra* les pouces. Entre nous, c'est à la vie et à la *mort*. Il n'en sait pas le premier *mot;* à ces *mots*, il partit. On le fait *mourir* à petit feu. Je l'ai mis au pied du *mur*. Votre habit est bien *mûr*.

N

Il *nage* toujours entre deux eaux. Il est à *naître* qu'on se soit conduit aussi mal. Cela est peint *au naturel*. Cet ouvrage serait fort beau, *n'était* la négligence du style. Faire de *nécessité* vertu. Il n'a pas les mains *nettes*. On lui a donné sur le *nez;* il aura un pied de *nez;* tirer les vers du *nez* à quelqu'un ; il nous a ri au *nez*. Nous avons tranché le *nœud* de la question. Il a passé du blanc au *noir*. Il a dû décliner son *nom*, il n'est roi que *de nom*. Nous avons bien fait des *nôtres*. Vous *nourrissez* un serpent dans votre sein. Je sais de vos *nouvelles;* vous aurez de mes *nouvelles*. Il *noie* sa pensée dans un déluge de mots. Il fait voir son cœur *à nu*. J'ai passé une *nuit* blanche.

O

Je n'en donnerais pas une *obole*. Cet homme est d'une naissance *obscure*. Il a l'esprit *obtus*. L'*occasion* fait le larron. Il est en bonne *odeur*, en mauvaise *odeur*, en *odeur* de sainteté. Il a l'*œil* au guet ; donner dans l'*œil* à quelqu'un ; jeter les *yeux* sur quelqu'un ; j'en ai par-dessus les *yeux*. La pierre se trouve à pied d'*œuvre*. Faire quelque chose d'*office*. Ce sont des contes de ma mère l'*oie*. L'*oiseau* s'est envolé ; les *oiseaux* sont dénichés ; à vue d'*oiseau ;* à vol d'*oiseau*. C'est un *oison* bridé. Les lauriers *ombragent* son front,

C'est l'*ombre* et le corps. Croire une chose sur un *on* dit, sur des *on* dit. Avoir de l'esprit jusqu'au bout des *ongles*. Vous avez fait là une belle *opération*. Il a *opiné* du bonnet. Il vaut son pesant d'*or;* nous avons fait un marché d'*or;* faire un pont d'*or* à quelqu'un. Je n'entends pas de cette *oreille;* avoir l'*oreille* de quelqu'un; avoir la puce à l'*oreille*; prêter l'*oreille*. Attendez-moi sous l'*orme*. C'est un marchand d'*orviétan*. Il ne fera pas de vieux *os;* jeter un *os* à quelqu'un; il est avare jusque dans la moelle des *os*. *Oter* quelqu'un de peine, de doute, d'inquiétude. *Où* que vous soyez; *où* que vous alliez. J'en veux savoir le *oui* ou le non. C'est l'*ouvrage* de Pénélope. Ce fut tel conseiller qui *ouvrit* cet avis; les paris sont *ouverts*.

P

C'est un tour de *page;* être hors de *page*, être sorti de *page*. Rompre la *paille;* voir une *paille* dans l'œil de son prochain. C'est *pain* bénit. Être au *pair;* il y va de *pair;* il vous traite de *pair* à compagnon. Il se *paît* de vent, de chimères. Être en *paix* et aise; *paix* et peu; *paix*-là, messieurs Il chante la *palinodie*. Se *pâmer* de joie, de rire. C'est un *panier* percé. Il a donné dans le *panneau*. Être sur, dans les *papiers* de quelqu'un; ôtez cela de vos *papiers*. Il a fait, il a plié son *paquet*. Il m'a entretenu de cette affaire *par*-ci, *par*-là; cela n'est arrivé que *par* après; il est *par* trop pressé. Être en *paradis;* c'est le chemin du *paradis*. Il a trop bu, il y *paraît* à sa démarche; vous avez reçu toute la pluie, il n'y a rien qui n'y *paraisse*, vos habits sont encore trempés. Attendez-vous à la *pareille*. Elle est toujours *parée* comme une châsse. Le *parfum* de la louange enivre. Il y a gros à *parier*, tout à *parier*. Vous *parlez* à un mur, à un sourd; les murailles *parleront*. On lui a coupé la *parole;* il nous paye de belles *paroles;* il ne parle qu'en *paroles* couvertes. Faisons la *part* des accidents; je prends cela de la *part* d'où il vient; c'est ce que je me disais à *part* moi. J'ai pris mon *parti;* on lui fera un mauvais *parti*. En mon *particulier* je suis d'avis que... Il a quitté la *partie*. A *partir* de demain, nous serons libres. S'attacher aux *pas* de quelqu'un; en être au premier *pas;* marcher à *pas* comptés; allez-y de ce *pas*, tout de ce *pas*. Il *passera* par mes mains; *passe* pour cette fois-là, mais que cela n'arrive plus; je *passe* condamnation. J'ai pris mon mal en *patience*. Il fait *patte* de velours; être sous la *patte* de quelqu'un; donner un coup de *patte*. Faire quitter le *pavé* à quelqu'un. *Payer* pour les autres; se *payer* de raison; *payer* de sa personne: *payer* d'audace, d'effronterie. Parler, juger à vue de *pays;* être en *pays* de connaissance. Faire *peau* neuve. *Pêcher* en eau trouble. C'est une âme en *peine*. Il est riche, il est roi en *peinture*. Il est sur le *penchant* de sa ruine. Cela m'est venu dans la *pensée*, en *pensée*. Nous avons *perdu* bien du terrain; courir à *perdre* haleine; il y *perd* son latin. C'est la *perle* des hommes. Si vous voulez vous fâcher, *permis* à vous, à vous *permis*. Il raisonne à *perte* de vue; vous vous tourmentez en pure *perte*. Cela me *pèse* sur le cœur; il me *pèse* sur les bras. Il a fait sa fortune *petit à petit*. Il est *pétri* d'orgueil, de bonté. Excusez du *peu;* je le connais quelque *peu;* il le fera pour *peu* que vous lui en parliez. N'aille au bois qui a *peur* des feuilles. Il croit avoir trouvé la *pie* au nid. Vous emportez la *pièce;* être armé de toutes *pièces;* habiller un homme de toutes *pièces;* être tout d'une *pièce;* rendre à quelqu'un la monnaie de sa *pièce*. Être sur un bon *pied* dans le monde; avoir un *pied* dans la fosse; ne savoir sur quel *pied* marcher; cet avocat commence à prendre *pied;* un *pied* plat. Voilà la *pierre* d'achoppement; jeter

la *pierre* à quelqu'un. Avoir *pignon sur rue*. On lui a doré la *pilule*. Se *piquer* d'honneur ; il m'a *piqué* au vif. Faire du *pis* qu'on peut : mettre quelqu'un, les choses au *pis ;* au *pis aller*. Regarder quelqu'un en *pitié*. Il a le cœur bien *placé*. Cela va comme il *plaît* à Dieu ; *plaise* à Dieu ; à Dieu ne *plaise*. Conte fait à *plaisir*. Faire la *planche* aux autres. *Planter* là quelqu'un ; se *planter* devant quelqu'un. Franchir un fossé de *plein* saut ; une étoffe brodée tant *plein* que vide ; il a été soldé à pur et à *plein* ; il y a tout *plein* de monde dans la rue. Donner un bon *pli* à une affaire ; il a pris un bon *pli*. Le soleil donne *à plomb ;* ce mur n'est pas d'*aplomb*. Il a fait le *plongeon*. Avoir les *plumes* de quelqu'un. Ce mot est resté au bout de ma *plume ;* écrire au courant de la *plume*. *Plumer* quelqu'un. La *plupart* du temps il est de mauvaise humeur. Il a tout au *plus* trente ans ; je ne me fie pas à lui, non *plus* qu'à son frère ; je vous donnerai vingt francs, sans *plus ;* il en est d'autant *plus* à craindre. Il n'eut *pas plutôt* dit cela, qu'il s'en repentit. Faire une chose avec *poids* et mesure : c'est un homme de *poids*. C'est un homme à qui vous pouvez rendre des *points ;* le secours arriva à *point* nommé. Emporter une chose à la *pointe* de l'épée ; il est parti à la *pointe* du jour ; il a fait une *pointe*. On vous fera avaler des *poires* d'angoisse. N'être ni chair, ni *poisson*. Cela tient comme *poix*. Laissons passer l'eau sous les *ponts*. C'est là mon *port* de salut. Refuser sa *porte* à quelqu'un ; trouver *porte* close ; enfoncer une *porte* ouverte ; être aux *portes* de la mort. *Porter* quelqu'un aux nues ; ce mot a *porté* coup ; où *porte*-t-il ses pas ? Il en payera les *pots* cassés. Il n'a eu que cent francs pour tout *potage*. Se mordre les *pouces ;* serrer les *pouces* à quelqu'un ; mettre les *pouces*. Tirer sa *poudre* aux moineaux ; mettre le feu aux *poudres*. C'est une *poule* mouillée. Nous lui tâterons le *pouls*. Nous poursuivrons notre *pointe*. Il faut *pousser* en avant ; il m'a *poussé* à bout ; vous *pousserez* à la roue. Je ne *puis* mais de cela ; je n'en *puis* plus. J'ai parlé à votre fondé de *pouvoir*. Il ne sait pas mettre les règles en *pratique*. Il est le premier à *prêcher* d'exemple ; on le *prêche* inutilement là-dessus. J'ai *pris* en main ses intérêts ; c'est vouloir *prendre* la lune avec les dents ; *prendre* quelqu'un au trébuchet ; *prendre* une chose en bonne part, au pied de la lettre ; *prendre* la mouche ; *prendre* de l'âge, de l'embonpoint ; *prendre* sa revanche ; se *prendre* de paroles avec quelqu'un ; à tout *prendre*. J'ai été payé à cent écus *près ;* elle est belle, à cela *près* qu'elle est fort pâle ; il n'est pas à cela *près*. Il est à la campagne pour le *présent*. Voilà une affaire qui se *présente* bien. Il s'est tiré de *presse ;* mon ouvrage est sous *presse*. *Prêter* la main ; *prêter* le flanc ; *prêter* le collet à quelqu'un ; *prêter* serment ; *prêter* foi et hommage. Cet homme a fait ses *preuves ;* en venir à la *preuve* ; faire *preuve* de courage. Elle a, elle compte seize *printemps*. Il est obligé en son propre et *privé* nom. La critique a fait le *procès* à mon livre ; on les a chassés sans autre forme de *procès*. Allez vous *promener ;* son imagination se *promène* d'un objet à l'autre ; *promener* quelqu'un. Il a la main trop *prompte*. Il se fâche à *propos* de rien, à *propos* de bottes, à tout *propos ;* il ne faut pas s'échauffer hors de *propos ;* il a fait cela de *propos* délibéré. *Proprement* parlant, à *proprement* parler, c'est une friponnerie. Il a un air de *province*. C'est un *puits* de science.

Q

Avoir *qualité* pour faire une chose. Demander *quartier*. Il est tiré à *quatre* épingles ; il fait du bruit comme *quatre*. Si j'étais *que* de vous, si j'étais de

vous, je m'y prendrais de cette manière. Il s'acquitte de son devoir *que* bien *que* mal. Voilà une maison tombée en *quenouille*. Embrasser, épouser la *querelle* de quelqu'un. On l'a mis à *quia*. Nous voilà *quitte* à *quitte ;* je partirai, *quitte* à être grondé. La moindre résistance lui fait *quitter* prise.

R

Il y a beaucoup à *rabattre* de ce qu'il dit ; j'en *rabats* moitié, de moitié, la moitié. Je lui en ai *rafraîchi* la mémoire. Il n'entend pas *raillerie* là-dessus. On l'a mis à la *raison;* entendre *raison;* faire *raison*, demander *raison*, rendre *raison* à quelqu'un ; à plus forte *raison;* pour *raison* à moi connue. Il faut *ramener* cet homme. Ils se mirent en *rang* d'oignon. Se *ranger* du parti, se *ranger* à l'avis de quelqu'un. La terre est très petite par *rapport* au soleil. A *ras* de bord ; au *ras* de l'eau, à *ras* l'eau. Je suis *rebattu* de ces contes; j'en ai les oreilles *rabattues*. Ce matin, il a *rendu* le dernier soupir. Cet ouvrage n'est qu'un *réchauffé* de tel autre. Nous nous sommes *réclamés* de lui. *Recommencer* de plus belle, sur nouveaux frais ; c'est toujours à *recommencer*. J'ai *redressé* cette opinion. On l'a *réduit* au petit pied, à la raison, à son devoir. Son *refrain*, c'est toujours de l'argent. Cela n'est pas de *refus ;* avoir une chose, faire une chose au *refus* de quelqu'un. Il est pauvre au *regard* de son voisin. Vous êtes trop *regardant*, trop près *regardant*. Il est en *règle*, il s'est mis en *règle;* dans la *règle*, en bonne *règle*, c'était à lui à nous prévenir. Vous ne devez pas avoir *regret* à votre jeunesse. *Rejeter* un crime, un tort, une faute sur quelqu'un. Je l'ai bien *relancé*. Je lui ai *relevé* la moustache ; on l'a *relevé* de son serment. En vous *remerciant*. C'est seulement partie *remise*. Il s'en est *remis* à moi du soin de ces détails. On l'a mis sous la *remise*. Il faut lui *remonter* le courage. Il est *rempli* de lui-même. Il a *remué* ciel et terre. On lui fera *rendre* gorge ; *rendre* l'esprit ; *rendre* l'âme ; *rendre* justice à quelqu'un. Vous êtes *rentré* dans ses bonnes grâces. Cette lecture m'a *renversé* l'esprit. Je lui ai *renvoyé* la balle. Il se *répand* en longs discours, en compliments, en injures ; il est fort *répandu* dans le monde. *Réparez* le temps perdu. Je me *repose* de ce soin sur vous ; j'y songerai, à tête *reposée*. Il a été *repoussé* avec perte. Il faut *reprendre* les choses de plus haut. Soit dit sans *reproche*, je lui ai rendu plus d'un service. Sauf le *respect* que je vous dois ; sauf votre *respect;* sauf *respect*. Il n'agit que par *ressorts;* faire jouer tous ses *ressorts*. Il a voulu *rester* sur la bonne bouche ; j'en étais *resté* à vous dire que... Être sur son *retour*, sur le *retour*. Savez-vous de quoi il *retourne?* Il a dû battre en *retraite*. Je l'ai forcé dans ses *retranchements*. C'est un *rêve* que de vous voir. Il a de l'esprit à *revendre*. Il en est *revenu* d'une belle ; *revenons* à nos moutons ; il est *revenu* sur l'eau. Il a *revêtu* la figure d'un honnête homme. Vous y perdrez votre *rhétorique*. Tirons le *rideau* sur cela. Je ne sais *rien* de *rien;* il ne dit *rien de rien*. Après cette querelle ils se sont embrassés comme si de *rien* n'était; cela s'est fait en moins de *rien*. Il n'y a ni *rime* ni raison dans ce que vous venez de dire. *Rire* du bout des dents, du bout des lèvres ; *rire* jaune ; vous voulez *rire* à mes dépens ; je me *ris* de ses menaces. C'est un homme de la vieille *roche*. On a mené cette affaire bien *raide ;* les hommes bien *raides*. Il est *rompu* aux affaires. Cette terre, à tout *rompre*, ne vaut pas cent mille francs ; on a applaudi cet orateur à tout *rompre*. Il est bien *rond* en affaires. Nous avons fait ce voyage, mené cette affaire *rondement*. C'est un homme *rongé* d'envie. Elle voit tout couleur de *rose*. Cet homme fait la *roue ;* nous

pousserons à la *roue*. C'était un feu *roulant* d'épigrammes, de saillies ; il *roule* de grands projets dans sa tête ; toute cette affaire *roule* sur vous. Prenez garde, vous faites fausse *route*. Boire *rubis* sur l'ongle. Il est vieux comme les *rues*. C'est une nouvelle ramassée dans le *ruisseau*.

S

Cet enfant a du *sable* dans les yeux. C'est un homme de *sac* et de corde ; vider le *sac;* voir le fond du *sac;* donner à quelqu'un son *sac*. On lui a fait, on a fait à sa bourse une rude *saignée*. On l'a *saigné à blanc*. Il ne sait à quel *saint* se vouer ; vous prêchez pour votre *saint*. Ils se sont battus au premier *sang*, ils ont sué *sang* et eau. On ne sait à quelle *sauce* le mettre ; faire la *sauce* à quelqu'un. De simple commis il est devenu ministre, d'un *saut*, d'un plein *saut*. Il m'a fait *sauter* aux nues ; faire *sauter* un homme, une banque ; cela *saute* aux yeux ; *sauter* à pieds joints sur quelque chose Je ne *sache* personne qu'on puisse lui comparer ; il n'est venu personne, que je *sache;* *savoir* gré, bon gré, mauvais gré. On lui a confié cela sous le *sceau* du secret. Il est toujours en *scène*. Il est, il se trouve à *sec;* on l'a mis à *sec*. Ce ministre n'est pas bien en *selle*. On ne fait *semblant* de rien. Mais on *sème* des pièges sur ses pas. La vanité est son endroit *sensible*. Il le *sent* venir de loin. Mais il ne prend pas encore la chose dans le *sérieux*. En attendant, on le *serre* de près. Je vais lui *servir* un plat de mon métier. Cela ira tout *seul*. *Si* tant est que cela se confirme, nous partirons. Il fait des *siennes*. Il ne donne plus *signe* de vie. On le paye en monnaie de *singe*. Il en rit souvent à part *soi*. *Somme* toute, qu'est-il arrivé ? Il *songe* à malice ; il *songe* creux. Soyez chez moi à l'heure *sonnante*. On a beau le presser, il ne *sonne* mot ; il a quarante ans *sonnés*. Le *sort* en est jeté. Je lui ai parlé, je l'ai traité de la bonne *sorte*. Il m'a fait *sortir* des gonds, hors des gonds. Il n'a ni *sou* ni maille ; il m'a payé *sou à sou*. Il a donné un *soufflet* au bon sens. Il laisse toutes ses affaires en *souffrance*. Il compte gagner beaucoup, je lui en *souhaite*. Il a eu du mal, tout le *soûl*, tout son *soûl*. Vous avez eu tort de *soulever* cette question. Il fait la *sourde* oreille à ce que je lui dis. Il s'en est allé à la *sourdine*. Il est *sous* la clef, *sous* les verrous ; ce navire est *sous* voiles ; il a passé cet argument *sous* silence ; il cherche à vous nuire *sous* main. Du plus loin qu'il me *souvienne*. Il veut sortir de sa *sphère*. Voici en *substance* de quoi il s'agit. Cet homme est tout *sucre* et tout miel. Il est *sujet* à caution. Nous réussirons à coup *sûr ;* pour *sûr*, il viendra. Ce jeune homme est toujours *sur* les livres ; je vous prie, *sur* toute chose, de ... Je puis l'affirmer en *sûreté* de conscience. Tenir quelqu'un en *suspens;* être en *suspens*.

T

Il m'a donné de la *tablature*. Il prend à *tâche* de me contrarier. Je lui *taillerai* de la besogne. Il est toujours sur mes *talons;* montrer les *talons*. Il veut prendre des lièvres au son du *tambour;* je le mènerai *tambour* battant. S'il faisait *tant* que ; *tant* s'en faut que ; *tant* y a que. Mettre une affaire sur le *tapis*. Ces femmes n'étaient là que pour faire *tapisserie*. *Tâter* le terrain ; *tâter* le courage de quelqu'un. C'est une maison *telle* quelle ; *de telle* sorte que ; en *telle* sorte que. Prendre quelqu'un à *témoin*. Tuer le *temps*, couler le *temps;* elle y fait la pluie et le beau temps ; il fait un *temps* de demoiselle ; je vous expliquerai cela en *temps* et lieu. Il sait tous les *tenants* et les abou-

tissants de cette affaire. Cet homme *tend* à ses fins. Cela ne *tient* qu'à un fil; je vous *tiendrai* compte de cela; j'y *tiendrai* la main; cette affaire me *tient* au cœur. Il s'est placé sur un mauvais *terrain;* vous êtes sur votre *terrain.* Il a donné du nez en *terre;* il ne va que *terre à terre;* nous irons tant que *terre* nous pourra porter; tant que je serai sur *terre.* Il faut lui tenir *tête;* je ne sais où donner de la *tête;* on lui a mis martel en *tête;* il ne faut pas se jeter à la *tête* des gens; il y a donné *tête* baissée; il a fait un coup de *tête.* Il a mal pris son *thème.* Cela change la *thèse.* Il médit du *tiers* et du quart. Il a le *timbre* fêlé. Il se fait *tirer* l'oreille; il a *tiré* les marrons du feu pour vous; il m'a *tiré* une épine du pied; il *tire* la courroie pour aller jusqu'au bout de l'an; cette affaire *tire* en longueur; *tirer* vanité d'une chose; cela *tire* à conséquence. Il demande à *titre* de dette ce qu'on peut à peine lui accorder à *titre* de grâce. On va se mettre dans les *toiles.* Voilà une affaire *toisée,* un homme *toisé.* On a dit cette chose sur les *toits.* En apprenant cela, je suis *tombé* de mon haut; les bras m'en sont *tombés;* je suis *tombé* des nues; il m'est *tombé* sur les bras; ce livre m'est *tombé* sous la main; cet homme est *tombé* à rien. Se laisser *tondre* la laine sur le dos. Ce fut un coup de *tonnerre* pour eux. Il frappe à *tort* et à travers. En *total,* c'est un bon ouvrage; au *total,* c'est une bonne affaire. Maintenant *touchons* la grosse corde. *Toujours* est-il que la terre tourne. Il vous a joué un vilain *tour;* cet emploi-là vaut autant, sans le *tour* de bâton; voilà un *tour* de force. Il *tourne* autour du pot; il lui a *tourné* la tête. Ce diplomate est, après *tout,* à *tout* prendre, un mince esprit. On le mène, on le fait aller bon *train;* au *train* dont il va, il sera bientôt ruiné; il est en *train* de se ruiner. On le *traîne* dans la boue. Car c'est lui qui a ourdi cette *trame* odieuse. *Tranchons* court; *tranchons* le mot; il *tranche* de l'honnête homme; il faut *trancher* dans le vif. La lecture de ce poème nous a *transportés* d'enthousiasme. Il nous a regardés de *travers;* il a mis son bonnet de *travers.* Il sait le fonds et le *tréfonds* de cette affaire. Mais voyez donc, cet enfant *tremble* la fièvre. Voilà un esprit de la bonne *trempe. Trêve* de cérémonies, de railleries. Ils ont payé le *tribut* à la nature. Les *trois* quarts du temps il est sans occupation. *Tromper* le temps; *tromper* son ennui, ses chagrins. Il a *trouvé* la pie au nid; il *trouvera* à qui parler. Ils disputent, ils crient à *tue-tête.* Il fallait que cette *tuile* lui tombât sur la tête. On l'a traité de *Turc* à More.

U

Ces livres m'ont coûté deux francs, *l'un* portant l'autre; qu'il vienne ou ne vienne pas, c'est tout *un;* il m'en a donné d'*une.* C'est un homme tout *uni.* *User* ses yeux à force de lire.

V

Ce procès est une *vache* à lait pour les avocats; parler français comme une *vache* espagnole. Se perdre dans le *vague.* Se laisser *vaincre* à la pitié, à des raisons. Il fait le bas *valet;* on l'a reçu comme le *valet* de carreau. Cette chose *vaut* son pesant d'or; savoir ce qu'en *vaut* l'aune; ce jeu ne *vaut* pas la chandelle; je tenterai cela *vaille* que *vaille,* tout coup *vaille.* Il danse bien, et en fait *vanité!* Ce jour-là on a tué le *veau* gras. Nous sommes à la *veille* de partir. Il n'a pas de sang dans les *veines.* Ce poète est en *veine.* A tout *venant,* beau jeu. Ils ont fait *vendange.* Restez tranquille, vous n'avez qu'à voir *venir.*

qu'à laisser *venir; vienne* le printemps, elle aura quinze ans; en *venir* aux mains, aux reproches, aux extrémités; *venir* à composition, à partage, *venir* à la traverse. Avoir le *vent* en poupe, avoir bon *vent*, avoir *vent* arrière, porter le nez au *vent;* cet homme a *vent* et marée. Marcher sur le *ventre* à quelqu'un; passer sur le *ventre* aux ennemis. A la *vérité*, nous avons été battus. Il pleut à *verse*. *Verser* le mépris, le ridicule sur quelqu'un. Il fait de nécessité *vertu;* il est parti en *vertu* de cet ordre. Je vous donne peu, c'est le denier de la *veuve*. Ce mur pousse à *vide;* cet homme mâche à *vide*. Il fait la *vie*. Cet acteur se fait *vieux;* il m'ennuie à me raconter ses *vieilles* guerres. Piquer au *vif;* je lui dirai cela de *vive* voix. Travailler à la *vigne* du Seigneur; être dans les *vignes*. Il fait *vilain* marcher. Être entre deux *vins*. On vous fera payer les *violons*. Quel inconstant! il a *viré* de bord dans vingt affaires. Rompre en *visière*, donner dans la *visière* à quelqu'un. C'est là casser les *vitres*. Item il faut *vivre;* c'est un *vive-la-joie;* nous sommes toujours sur le *qui-vive*. Il est à bout de *voie;* je l'ai mis sur la *voie;* il ne faut rien laisser en *voie* dans cette maison; ils sont en *voie* d'accommodement. Ne *voilà-t-il* pas qu'il se fâche! Il a un *voile* devant les yeux; faire *voile*, force de *voiles*. Nous avons *voix* au chapitre. Il est parvenu de plein *vol;* il a pris son *vol* trop haut; d'ici là il y a deux lieues à *vol* d'oiseau. Je lui jetai ma bourse, il la saisit à la *volée*. Il ne l'a pas *volé*. Ce ressort joue à *volonté*. Vous faites des *vôtres*. Je *veux* bien que cela soit. Il va faire le grand *voyage*. Toujours est-il *vrai* de dire que... dites-nous la chose au *vrai*, selon le *vrai*. Cet enfant grandit à *vue* d'œil; il n'a que son intérêt en *vue;* c'est en *vue* de ce service qu'on lui a fait grâce; je l'ai perdu de *vue*.

TABLE

INDIQUANT

LES DIVISIONS DE LA MATIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

PROSE[1].

1 Nous avons marqué d'un astérisque les morceaux qui nous paraissent convenir à la première période de l'enfance. Voir la Préface.

POÉSIE.



